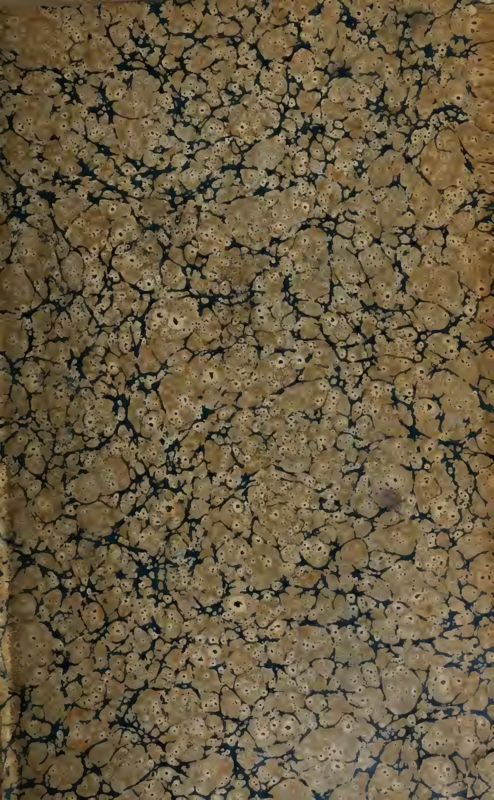




LE GÉNÉRAL

COMTE DE BOIGNE

POITIERS. — TYP. A. DUPRÉ.


BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



LE GÉNÉRAL COMTE DE BOIGNE.

1751 1830

UNE PAGE INÉDITE

DE L'HISTOIRE DES INDES

LE

GÉNÉRAL DE BOIGNE

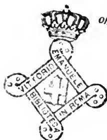
(1751-1830)

AVEC UN PORTRAIT ET DEUX CARTES

PAR

VICTOR DE SAINT-GENIS

Officier des Saints Maurice et Lazare d'Italie,
Lauréat de l'Institut, etc.





POITIERS

1873.



AU LECTEUR

Cecy est œuvre de bonne foy.
(Michel DE MONTAIGNE.)

Les événements compliqués qui se sont produits dans l'Inde à la fin du dernier siècle sont devenus, depuis quelques années, une source d'études et de découvertes ; on s'aperçoit enfin que les premiers historiens de cette curieuse époque ont manqué à la fois d'informations et de critique. *A beau mentir qui vient de loin*, dit-on en souriant du voyageur ; mais combien ce reproche serait plus justement appliqué aux esprits légers qui jugent sans appel, à quatre mille lieues de distance et à quatre-vingts ans de date, les hommes et les choses d'un pays dont l'histoire, les mœurs, les passions, les préjugés et la morale leur sont complétement inconnus.

L'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il incline volontiers vers le blâme, et qu'il lui faut un effort de réflexion pour admettre la sincérité ou le désintéressement d'un acte, si naturel qu'il soit. Rien de plus fréquent que l'hostilité produite par l'ignorance ; les sentiments mauvais sont presque toujours la conséquence d'idées fausses. Aussi, à mesure que la critique historique

épuise ses patientes recherches, voit-on la lumière éclater sur des faits restés obscurs et les réhabilitations se presser sous la plume d'écrivains plus soucieux d'admettre la vérité que de flatter l'esprit de parti.

Des publications consciencieuses ont fait justice des calomnies accréditées contre Dupleix, Lally-Tollendal et le marquis de Bussy. Plus récemment, M. Sachot a vengé la mémoire de Claude Martin, compromise à la légère par des biographes qui traitaient ce soldat heureux de déserteur et d'usurier ; M. de Vertpré a fait connaître les services du général Girodon d'Orgoni, notre contemporain, sur lequel les gazettes anglaises avaient jeté le discrédit ; le colonel Malleson a écrit l'*Histoire des Français dans l'Inde*, et de sérieuses appréciations, telles que celles de l'*Edinburgh Review* (1860 à 1872), ont rectifié les idées erronées que notre trop habituel esprit de dénigrement et d'indifférence acceptait sans examen.

Je viens à mon tour, les preuves à la main, raconter en détail la vie d'un homme éminent à qui les épreuves n'ont pas manqué, et que l'ingratitude a poursuivi dans la tombe.

Un long séjour à Chambéry, et surtout la communication bienveillante que M. le comte de Boigne m'a faite de ses papiers de famille, m'ont permis de rétablir dans leur intégrité des faits travestis ou négligés, et de compléter une biographie qui est, à vrai dire, un chapitre de notre histoire. Depuis 1784, époque à laquelle commença sa carrière publique, jusqu'en 1830, date de sa mort, le général Benoît de Boigne n'a cessé

de faire des heureux et de rencontrer des détracteurs; on lui a reproché jusqu'aux libéralités dont il comblait son pays, sous le prétexte qu'il mettait à ses fondations charitables l'emportement et la fougue d'un homme pressé de payer une dette ou une rançon !

Les documents domestiques inédits qui ont servi de base à cette étude sont des pièces authentiques, des dépêches officielles, des correspondances privées, des collections de journaux du temps; M. de Boigne, très-partisan des libertés de l'histoire, m'a permis d'en user jusqu'à l'indiscrétion ; aussi dois-je assumer ici la responsabilité tout entière d'opinions et de déductions qui sont comme la philosophie de ce travail et dont je n'ai pas cru pouvoir atténuer l'expression sans risquer de compromettre mon indépendance d'historien.

Les meilleurs romans sont les romans vrais. En dehors de l'attrait qu'on trouve dans la démonstration palpable d'une vérité jusque-là contredite, ce qui surtout attache et retient dans le récit de la vie du général de Boigne, c'est le spectacle de sa patience dans l'adversité, de sa force morale au milieu des périls, de son énergie aussi persévérante et aussi obstinée que sa mauvaise fortune. C'est avec une sorte d'amertume vivifiante qu'on surprend à ses premières heures d'obscurité la vie des hommes destinés à devenir célèbres, et qu'on y retrouve ces obstacles, ces épreuves, ces pesantes nécessités qui les forcèrent à se replier sur eux-mêmes, à concentrer leurs forces, à tendre vers un but unique tous les ressorts de leur esprit.

Les pages qu'on va lire prouveront, une fois de plus, ce que peut une âme forte au service de causes justes, et quel est le vrai secret pour parvenir. La race, la fortune, le point de départ sur l'échelle sociale, *la vitesse acquise* en un mot, y sont pour peu de chose. L'esprit de Dieu touche tous les fronts, la chaleur de cœur surabonde dans tous les rangs, les jeux de la fortune et du hasard remplissent l'histoire de leurs capricieuses surprises; mais c'est la volonté persévérante et ferme qui, seule, prépare les succès, qui les continue et qui les assure. Au point de vue purement humain, il suffit à quiconque possède les facultés moyennes de l'humanité, de *vouloir* pour *pouvoir;* on ne saurait trop le répéter par ces temps d'allanguissement, de paresse, de défaillances, où il y a tant d'hommes d'esprit et si peu de caractères.

La vie du général de Boigne peut, à ce titre, servir de leçon. On y trouvera, par surcroît, cette préoccupation d'autrui que le philosophe respecte dans le vers de Térence (1), cette ardeur de charité que le chrétien ressent et partage dans *la première aux Corinthiens*, et qui, plus encore que le détachement de soi-même, élèvent l'esprit en élargissant le cœur.

(1) *Homo sum, et nil humani a me alienum puto.*
(L'*Heautontimorumenos*, acte Ier, scène 1re.)

I.

A QUOI SERVENT LES BIOGRAPHIES.

La biographie paraît être l'une des formes les plus simples, les plus primitives de l'histoire, et c'en est la plus compliquée. On reprochait au penchant moderne, qui porte à tout généraliser, à tout synthétiser, de trop laisser dans l'ombre le côté personnel et vivant de l'histoire ; ce défaut est corrigé, peut-être avec excès. La critique contemporaine est devenue exigeante ; elle n'est point satisfaite à la seule vue du cadran de l'horloge ; c'est déjà bien que de savoir l'heure et de suivre la marche du temps à travers l'humanité ; ce n'est point assez. Il faut lever le voile, étudier ces rouages qui font marcher l'aiguille, ces poids et ces ressorts dont la combinaison précipite ou ralentit les coups du timbre. Les grands événements de l'histoire se dessinent en larges traits ; mais

il faut prendre en leur particulier les héros qui dirigèrent la fortune et du choc des causes firent jaillir l'effet.

Ces recherches deviennent plus attirantes et plus fécondes quand la destinée des hommes dont on retrace la vie permet de comparer à notre civilisation des civilisations étranges, de mettre en contact des mœurs et des idées contraires, ou de fouiller dans les plus secrets replis du cœur humain pour y saisir ce que les accidents d'une existence tourmentée peuvent apporter de modifications salutaires dans l'âme; de déterminer enfin, par l'expérience, par l'examen d'un caractère bien défini, un élément nouveau de cette science naissante qu'on pourrait appeler l'*hygiène morale.*

Les biographies et les monographies, en s'appliquant à des caractères ou à des institutions, élargissent, au lieu de le rétrécir, le cadre des études personnelles. Ce doivent être, pour qu'on en tire profit, moins des notices sur une individualité isolée, mise en relief par une série d'événements, que des études sur certains milieux, sur certains événements considérés au moment où les personnages dont on veut raconter la vie y ont joué un rôle.

Cette façon d'aborder l'histoire lui donne plus de piquant et de réalité. L'abstraction des effets et des causes n'inquiète plus l'esprit; on sent la vie et la passion sous chaque fait; on revoit passer, dans le tourbillon et les entraînements de l'imprévu, ce qui fait la force et le secret de l'homme: chez l'un, l'ex-

pansion généreuse ; chez l'autre, l'indomptable énergie; ici, l'esprit d'aventures; là, cet amour de l'inattendu particulier aux belles âmes, cette patience que ne rebute point l'obstacle, cette passion du mieux qui fait servir à l'intérêt public les situations les plus désespérées.

Il est bien peu d'hommes célèbres dont la vie soit parfaitement connue. La légende, l'esprit de parti, les rancunes politiques, le dénigrement, ont brouillé comme à dessein les éléments vrais de ces existences agitées dont les erreurs elles-mêmes peuvent, en une certaine mesure, servir de leçons et d'exemples.

Quoi de plus attachant pour l'imagination, quoi de plus fécond pour l'enseignement de la morale pratique que ces épopées des hommes d'un autre âge qui, mécontents de la vieille Europe et n'y trouvant pas l'emploi de leur génie, s'expatriaient, allaient secouer l'inertie de l'Orient par leur activité, son indolence par leur énergie, y acclimataient la discipline, les arts, l'audace, l'invention, puis, leur tâche remplie, fatigués de succès mais impatients d'être utiles encore, revenaient au toit paternel comme l'oiseau voyageur qu'a lassé l'orage. Là, soldats devenus philosophes, jouissant de ce rare privilége de faire deux parts dans leur vie et d'épuiser également les âpres délices de l'action et les sereines consolations de la méditation, ils appliquent au service de l'humanité les ressources d'une expérience cosmopolite, les sacrifices suprêmes d'une ardeur à son déclin et d'une compréhension des misères d'autrui plus nette et

plus pure à mesure qu'ils se rapprochent de la mort.

Parmi ces types de hardiesse et de générosité dont le XVIIIe siècle donna comme un regain qui rappelait l'exubérante floraison du XVIe, il en est d'inconnus, d'oubliés ou, ce qui est plus douloureux encore, de calomniés, dont la dignité fière méritait non pas seulement la justice, non pas même la gloire, mais l'attendrissement des âmes nobles et la sympathie des cœurs généreux.

Dans ces réformations de jugements précipités, nul n'a le droit d'affirmer sans preuves; mais on s'attache d'autant plus à ces résurrections tardives de belles existences dont le souvenir s'est trop effacé, qu'on a sous la main plus d'informations sérieuses et plus de sources inédites. L'érudit prend plaisir à certains détails précieux et inconnus, le savant à des idées neuves dont notre vanité contemporaine s'étonne de retrouver le germe à cent ans en arrière; le politique s'émerveille en rapprochant les projets d'un moderne Fernand Cortez de ceux de Bonaparte, et l'homme de cœur s'applaudit surtout de découvrir les meilleures, les plus délicates émotions de l'âme chrétienne sous la rude écorce du chef de cipayes.

La vie du général comte de Boigne résume ces caractères différents; on les rencontre rarement réunis à un égal degré. Cette existence légendaire rapproche en quelque sorte deux sociétés: l'ancien régime et l'ordre de choses né de la Révolution. En laissant de côté tout ce que les noms de l'Hindostan, du Grand-Mogol et des Mahrattes ajoutent de prestige à

cette brillante carrière, ne suffirait-il pas, pour y attacher un puissant intérêt, de raconter ce que cet homme a dû dépenser de ténacité, de patience, d'esprit de suite, pour vaincre tant d'obstacles et ne jamais désespérer de sa fortune?

Sorti de la bourgeoisie à une époque où les préjugés de caste paraissaient encore invincibles, Benoît Le Borgne emploie à de rudes travaux chez des nations à demi barbares ces vingt années pendant lesquelles la vieille Europe se transforme sous le souffle haletant des révolutions. Et lui, qui fuyait en 1768 cette sorte d'inertie languissante où s'étiolait son pays natal, rentre en Savoie, fils de ses œuvres, pour y recevoir le titre de comte et y associer sa gloire exotique au vieux renom des familles les plus aristocratiques de France et de Savoie.

Il n'y a point de contradiction entre l'emportement juvénile de 1768 et les patentes royales de 1816. Le soldat de fortune, le favori des Rajahs, l'associé des marchands anglais, vécut toujours au milieu des rares et heureux privilégiés du monde. Soit qu'il servît les princes fastueux de l'Hindostan, au centre de cette civilisation étrange qui parque les hommes par caste et les voue à un perpétuel outrage ou à des honneurs traditionnels, suivant le hasard de leur naissance; soit qu'il se reposât de ses victoires dans les salons de l'aristocratique Angleterre, toujours il vit l'humanité séduite par le nom, par le titre, par le brillant des apparences. Son retour en Europe eut lieu en pleine réaction des honnêtes gens de tous pays contre les

saturnales démocratiques et le niveau sanglant et brutal de la Convention.

Il était naturel que les idées de M. de Boigne se ressentissent de ce contact de toute sa vie avec les principes autoritaires de l'extrême Orient, le *kant* anglais et les préjugés savoyards; si, dans cette longue odyssée, à travers des milieux si différents, nous rencontrons quelques défaillances, quelques faiblesses, elles seront largement compensées par cette noblesse de cœur, cette vivacité du sentiment de la famille, cette bonté prévoyante en même temps que prodigue dont notre héros donna tant de preuves. Les sceptiques qui se dispensent volontiers de reconnaissance sous le prétexte qu'ils ne veulent point vendre leurs éloges, les jaloux que toute supériorité gêne et blesse, les utilitaires qui supposent un mobile personnel au désintéressement le plus pur, discutent pied à pied la défense d'un homme heureux. Il y a dans chacun de nous certains mauvais replis du cœur où se cache l'envie ; quoi qu'on en ait, on pardonne plus de fautes à l'infortune qu'on n'accorde de qualités au succès; l'analyse sèche et mordante, qu'un grain de cynisme met en belle humeur, intéresse plus les lecteurs de notre temps qu'une étude impartiale. Mais, dans le doute, pourquoi ne pas préférer la bonne intention à la mauvaise ? A travers les mille accidents d'une vie tourmentée cherchons surtout l'enchaînement, l'esprit de suite ou, pour mieux dire, l'âme des choses.

Ce côté moral de l'homme nous paraît non moins utile à étudier que ses idées politiques ou les consé-

quences de son séjour dans les Indes. Nous retrouverons autant de persévérance, de mâle vigueur, d'agissante et impérieuse énergie dans les fondations du philanthrope que dans les créations du général d'armées. La trempe de son esprit se révèle, au repos, avec plus de délicatesse et de sagacité que dans les éclatantes journées de sa vie militaire. C'est qu'il n'est point de meilleur maître que l'expérience, surtout quand la pratique des hommes est tempérée par un fond naturel de bonté, et qu'une foi sincère l'échauffe et l'inspire.

Tel est pourtant le destin des renommées humaines que cet homme, qui couvrit le sol de son pays d'établissements charitables, qui partagea de son vivant sa fortune avec les pauvres, et qu'avait adopté l'aristocratie la plus jalouse et la plus rigoriste, ne put échapper à la calomnie. Des confusions étranges de faits, de lieux et de dates, acceptées par l'ingratitude des partis et accréditées par quelques écrivains superficiels, ont laissé planer sur la mémoire de cet homme de bien d'injustes soupçons que ses petits-fils dédaignèrent de réfuter, et qui ne sont peut-être qu'une sorte d'expiation suprême que l'ironie du sort réserve à l'orgueil de notre nature pour l'humilier par le sentiment de son impuissance.

Le sujet que j'aborde est donc aussi vaste que complet; il n'a nul besoin d'être fertilisé et nourri par des digressions accessoires; il emporte avec soi toute son ampleur et toute sa force, et c'est le louer suffisamment que de dire qu'il a tenté le grand esprit de M. Guizot.

Un autre maître en l'art d'écrire, et qui, lui aussi, n'écrivait que pour faire penser, m'avait enhardi à cette étude particulière des événements analysés *à travers les hommes ;* il insistait sur la nécessité, pour savoir toucher à propos aux cordes vibrantes de l'histoire, de choisir, à chaque époque, certaines individualités représentatives d'une idée, d'une doctrine ou d'une forme de caractère, et d'en suivre pas à pas l'existence pour en déduire philosophiquement et sûrement le motif de ces défaillances ou de ces coups de vigueur fatalement produits par de secrets ressorts qu'un délicat observateur aurait pu prévoir, et qui ne sont des surprises que pour le vulgaire. Que n'est-il encore là, ce maître bienveillant qui, s'il avait l'à-propos en tout, savait surtout ce qu'il faut taire, quelles précautions il faut prendre quand on a la main pleine de révélations contemporaines, et quel est le charme séduisant de la vivacité dans la mesure !

II.

LA SAVOIE AVANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Benoît Le Borgne naquit à Chambéry, le 8 mars 1751. Son père, d'origine dauphinoise, établi depuis plusieurs années à Chambéry, où il faisait le commerce des pelleteries, avait épousé en 1744, dans l'église de Maché, Hélène Gabet. Il appartenait par cette alliance à la bonne bourgeoisie de cette capitale du duché de Savoie. Sa position de fortune lui permit de donner à ses nombreux enfants une éducation soignée. Benoît était son second fils; il fit ses études au collége de Chambéry, dirigé par des ecclésiastiques, et y puisa des connaissances assez solides et assez variées pour qu'il pût, dans le cours de son aventureuse carrière, suffire de prime saut, et pour ainsi dire sans apprentissage ni tâtonnements, aux exigences des hautes positions que la Providence lui réservait.

On l'a spirituellement remarqué à propos de M. de Talleyrand, les hautes études dirigées par des prêtres de talent sont une excellente préparation à la diplomatie; le raisonnement y gagne de la souplesse et de l'acuité, la pensée de la finesse et de la réserve; et, sur les scènes variées où M. de Boigne exerça sa pénétration, nul doute qu'il n'y épuisa plus d'efforts heureux et qu'il n'y rompit plus de trames subtiles que le prince de Bénévent dans toute sa carrière de grâce, de perfidie et d'éclat.

L'état politique et social de la Savoie, de 1758 à 1768, peut expliquer comment un esprit vif, indépendant, hardi, dut se trouver à l'étroit dans un milieu peu favorable aux manifestations de la pensée, et encore moins aux libres allures de jeunes gens séduits par les théories des philosophes, l'attrait des nouveautés et le charme dangereux de la critique. Charles-Emmanuel III régnait depuis longtemps. Minutieux jusqu'à l'excès, fort jaloux de son autorité comme tous ceux qui ne sont pas sûrs de leur propre volonté, aimant peu la guerre, déshabitué de toute initiative, n'ayant d'énergie que pour résister et de hardiesse que par éclairs, ce prince subit trois grandes guerres qui eussent merveilleusement servi sa politique s'il avait eu le génie de son père Victor-Amédée. La guerre de la succession de Pologne (1733-1735), la guerre de la succession d'Autriche (1741-1748) et la guerre de sept ans (1756-1763) n'eurent sur les destinées de la Savoie que des influences déplorables. L'occupation des Espagnols ruina les provinces, et les populations

de la vallée de l'Isère et du Faucigny ont conservé le souvenir des extorsions et des pillages effrénés de cette malheureuse époque. Malgré les récents progrès que l'établissement du cadastre, la péréquation de l'impôt, et des conventions internationales relatives au droit d'aubaine, à l'exécution des contrats et aux échanges avaient apportés dans la législation, le cabinet de Turin persistait à maintenir entre la Savoie et les pays limitrophes des barrières morales que l'opinion désavouait. Ainsi, défense aux catholiques savoyards d'aller à Genève louer leurs journées, de s'y rendre les jours de fête avant midi sans un billet de leur curé, d'habiter les villages protestants; défense aux protestants d'habiter en Savoie avant d'avoir prêté le serment de fidélité au roi et celui de renoncer à l'exercice public du culte; *le tout à peine d'amende et des galères.* Nous avons fait ailleurs (1) le tableau de cette société, minutieusement et sévèrement enveloppée dans le réseau d'une administration imitée de celle de Louis XIV, centralisation excessive qui attribuait toute initiative au pouvoir personnel du prince, et qui en conservait les erreurs sans en atténuer les périls.

En 1755, la témérité des malfaiteurs s'était accrue au point de troubler la vie sociale. N'est-il pas étrange que ce soit précisément pendant les périodes de complète licence politique (ainsi de 1790 à 1798) comme pendant les règnes les plus absolus (voir dans les ré-

(1) *Histoire de Savoie, d'après les documents originaux,* t. II, p. 86 à 104.

cents travaux historiques le récit des émeutes et des insurrections du règne de Louis XIV) que le lien légal semble brisé et qu'il y ait le plus d'atteintes portées au droit de propriété et à la sûreté de l'individu?

Cette coïncidence n'amène-t-elle pas d'instructives réflexions et ne doit-elle pas faire mieux apprécier ces régimes modérés où l'opinion universelle sert de frein à l'aveuglement des partis ou au caprice des princes?

Dans le temps où Benoît Le Borgne étudiait sur les bancs de l'école, on ne parlait que de bandits légendaires, de coups de main, de fortunes subites, de hardis contrebandiers fêtés comme le fut Mandrin par les femmes des villes où ils rançonnaient les gens du roi. Un arrêt du Sénat de Chambéry (1755) donne l'ordre aux syndics *de saisir au corps tout suspect, marchât-il en bel équipage.* La publication de cette loi des suspects qui provoque les dénonciateurs par des primes, dresse la liste *des fainéants* et leur demande compte de l'emploi de leurs journées; cette aggravation des lois pénales qui inflige les galères pour le vol *de deux écus d'or*, et la mort s'il y a récidive; toutes ces mesures violentes d'un arbitraire qui n'espère plus que dans la force, ne révèlent-elles pas une situation générale profondément compromise?

Les jeunes gens se passionnaient pour les bannis et ne jugeaient pas que de tels crimes, surtout ceux de contrebande et de pillage des gabelles, pussent mériter la torture et le gibet. Les écrits de Diderot, de Jean-Jacques Rousseau, de Voltaire, passaient la frontière malgré les édits; on les colportait; les saisies

judiciaires n'atteignaient que les maladroits, et les magistrats permettaient aux lettrés ce qu'ils refusaient au vulgaire. Les parents et les amis de la famille Le Borgne, parmi lesquels se trouvaient des hommes en place, des avocats, des syndics, nécessairement mêlés à ce courant des idées nouvelles, ne pouvaient absolument cacher à leurs fils ces livres qu'ils lisaient et qu'ils discutaient. Le cabinet de Turin cependant avait pris à tâche de satisfaire les Savoyards, *tâche ingrate*, disait le roi. La Savoie, grâce au bon sens de Victor-Amédée, avait évité Law; grâce à Charles-Emmanuel III, elle n'aura pas de ministres comme l'abbé Terray ou M. de Calonne, et jouira, vingt ans avant la France, de l'égalité civile et de l'abolition définitive des droits féodaux. Mais il est des biens qu'on n'apprécie que lorsqu'on les a perdus ; les tendances honnêtes et prudentes du gouvernement ne faisaient pas aux actes maladroits de certains agents une compensation suffisante, et des livres hardis, devenus rapidement populaires, semaient dans les esprits des germes de dissolution sociale et ce mépris du principe d'autorité qui devait si tristement servir d'équilibre à d'immenses bienfaits.

Il se formait déjà en Savoie un esprit public libéral, intelligent et modéré, qui n'a cessé de grandir, entraînant dans sa sphère toutes les nuances indécises d'opinions, et ne subissant que passagèrement les influences du radicalisme naissant ou la pression d'un absolutisme qui n'avait plus de terrible que les calomnies dont on le chargeait. Cependant les écrits de Beccaria avaient

mis en discussion le droit de punir ; les réfutations du savant et pieux barnabite Gerdil ne pouvaient effacer l'impression produite par certains mots hardis de Montesquieu, et le mouvement rural contre la dîme et les servis propageait jusque parmi les populations les plus ignorantes ce je ne sais quoi qui est aux révolutions ce que la lourdeur de l'atmosphère est à l'orage. L'abus de la réglementation était tel que, sur l'enquête des intendants ou la plainte des familles, le roi séquestrait la fortune des dissipateurs, motivant ses décisions par ce principe trouvé naïf : *qu'il était absurde qu'on se ruinât.* Le comte d'Argenson allait railler cette minutieuse ordonnance des États sardes en disant : *C'est un royaume tiré au cordeau ; tout s'y ressent de la propreté qu'on voit dans les petits ménages.* Ce scrupule de l'ordre valait certainement beaucoup mieux qu'un élégant abandon ; mais les épigrammes de leurs voisins n'en étaient que plus sensibles aux Savoyards, fort susceptibles de leur nature, et qui ne pardonnaient pas à leur prince de les exposer à de pareilles piqûres.

Le vieux chancelier Caïssotti prétendait qu'un bon roi *devait dispenser ses sujets de penser ;* c'était peut-être une ironie; mais les faits semblaient justifier, en une certaine mesure, ce méchant propos. Quelle carrière s'ouvrait donc à la jeunesse intelligente? Le Sénat avait abdiqué; son rôle de cour souveraine s'était singulièrement amoindri depuis le commencement du siècle, et ses chefs étaient désormais choisis parmi ces Italiens insinuants que les Savoyards n'ont

jamais acceptés qu'avec répugnance. Rien ne déconsidère plus une institution que son apparente torpeur; le Sénat, réduit à l'impuissance par les ministres, perdait aux yeux du peuple son antique prestige. Le nombre des avocats diminuait d'un tiers en dix ans; ce n'était plus un débouché, ni l'étape des grandes fonctions, comme autrefois (1). La paix avait encombré les régiments d'officiers usés dans les rangs inférieurs; les nobles y conservaient la prééminence; les emplois s'y donnaient au choix, et, malgré l'édit qui réglait l'avancement pour deux tiers au profit des nobles, pour un tiers au profit de la roture, la jeunesse bourgeoise n'avait aucun penchant à servir en Piémont. Restait l'Église; mais les idées religieuses, battues en brèche par les encyclopédistes, ne recrutaient plus de ces soldats passionnés jusqu'au martyre qui furent la gloire de la Savoie du moyen âge; le long épiscopat de Mgr Le Camus à Grenoble, d'où dépendait une partie de la province, avait jeté dans le clergé des racines de jansénisme qu'il fut malaisé de déraciner. Bref, toutes les issues semblaient fermées à l'avancement des étudiants du caractère de Benoît Le Borgne.

On manque de détails positifs sur ses premières années; sa famille elle-même en a peu conservé, et ne les possède que par tradition. On sait seulement

(1) Je n'en citerai d'autre preuve, pour ne point sortir de mon sujet, que l'existence besoigneuse du frère aîné de Benoît, l'avocat Joseph, forcé, pour vivre, d'aller plaider à Turin, et qui mourut pauvre en 1802.

qu'il était vif, impétueux, et qu'on ne l'aurait point cru capable des actes de persévérance rare dont il donna plus tard la preuve. Cette vivacité, cette ardeur d'émotions étaient de famille, si l'on en juge par les aventures de son frère le chartreux et par celles de Pierre, l'émigrant de Saint-Domingue et le député aux Cinq-Cents.

Nous regrettons de ne pouvoir fournir sur ses débuts dans la vie ces détails précis, authentiques, qu'il est intéressant de rapprocher des actes de l'âge mûr, et qui sont presque toujours caractéristiques lorsqu'il s'agit d'une individualité aussi tranchée que celle du comte de Boigne.

Les auteurs des biographies publiées en Savoie en 1828 et en 1830 ont eu le tort de dédaigner ces modestes origines du bienfaiteur de Chambéry, trop humbles, à leurs yeux, pour sa fortune. On se rappelle, en les lisant, le biographe de Hoche, écrivant sous l'inspiration de la famille, et *oubliant* de dire qu'il était fils d'un valet de chiens de Louis XV. C'est aussi l'histoire des courtisans de Bernadotte, rayant de leur vocabulaire les mots de Béarn et de Gascogne. Ses descendants ont fait justice de ces préjugés; ils proclament hautement la naissance bourgeoise de celui qui est devenu le chef de leur famille, et ne redoutent pas de jeter la lumière sur sa vie. Sans côtoyer le roman et sans imaginer pour notre héros une enfance et une jeunesse orageuses, passionnées et romanesques, on peut affirmer, grâce aux souvenirs de quelques vieillards transmis dans les traditions de sa ville

natale, que son éducation simple, presque rude, ne convenait point à son caractère amoureux de liberté. Ses heures de loisir le ramenaient à regret au comptoir de son père; le travail assidu de l'école le séduisait davantage que le labeur ingrat de l'atelier ou le relevé des livres de caisse dans le modeste magasin de la place Saint-Léger. Le foyer paternel lui semblait froid et terne. Au milieu de cette exubérance de satiétés et de chimères dont regorgeaient Paris, Versailles, Turin, il semble qu'il ne restât plus de place pour ces existences patriarcales de la province dont la somnolence et l'habitude pesaient lourdement sur des esprits alertes, vifs, fougueux, impatients de l'action.

Chose étrange ! deux hommes, bien différents du général de Boigne par leur nature et leur destinée, ont ressenti, à son âge, dans des conditions analogues, le même sentiment de désespérance profonde et de fatal ennui. M. de La Mennais avait dix-huit ans lorsqu'il écrivait, à Saint-Malo, cette boutade : *L'ennui naquit en famille, une soirée d'hiver.* Le comte de Maistre n'était encore qu'un jeune étudiant lorsqu'il se plaignait de languir à Chambéry *sous l'énorme poids du rien.* Il n'y avait pas d'ambition dans le peuple, disait-il plus tard, en parlant de cette période mal étudiée qui précéda la Révolution; on ne trouvait d'écoles gratuites que celles qui préparaient à la prêtrise; l'ordre des parents y était la loi vivante, les conseils de la mère de famille restaient fort écoutés, les brouillons quittaient le pays. Le fils du marchand Le Borgne se piquait peu, sans doute, de philosophie et pré-



férait aux rêveries de ces futurs *prophétisants* les amusements et la gaîté des joyeux compagnons des basoches et des confréries. Il aimait la musique, se livrait ardemment à l'exercice de l'escrime, et dut faire tour à tour sa partie dans les concerts de la bourgeoisie et dans ces querelles de faubourgs où la *ronce* de Maché le disputait au *laurier* du Reclus ou de Montmélian. Les prairies et les vieux ormes du Colombier servaient de rendez-vous habituel pour les prouesses et les danses de la jeunesse de Chambéry. N'est-ce point le souvenir de ces bruyantes et belles années qui fixa, cinquante ans plus tard, le choix du comte de Boigne, riche et vieilli, sur l'habitation de Buisson-Rond, voisine de ces lieux témoins des jeux de son enfance, et lui fit enfermer les prés du Colombier dans l'enclos de sa résidence seigneuriale ?

Benoît Le Borgne avait dix-sept ans; plusieurs projets lui traversaient l'esprit, et le goût des aventures, le penchant à l'émigration, naturels à ses compatriotes, sollicitaient son ardeur de tempérament. On ne sait au juste quel fut le motif qui précipita son départ : la rancune d'un magistrat piémontais ou les suites d'un duel avec un officier sarde. Il ne faut pas croire que le préjugé qui traçait entre la noblesse et la roture une ligne de démarcation d'apparence infranchissable tînt les fils à distance comme elle séparait les pères, ni que, dans la vie de tous les jours, on rencontrât ces dissonances éclatantes que quelques historiens ont signalées, prenant l'exception pour la règle et oubliant que la vie est faite d'accommodements

et de transactions. L'âge rapprochait les jeunes gens des deux classes sur le terrain du jeu et de la galanterie; ils se rencontraient, s'associaient ou se querellaient avec une parfaite égalité, dans les cercles ou les ruelles, pourvu qu'ils fussent riches, élégants ou bien nés. Les sociétés de musique et de tir servaient aussi de champ neutre, et un courtois échange de primautés exigeait que *le roy de l'oyseau* prît pour reine une bourgeoise s'il était noble, une fille de la noblesse s'il était roturier.

La vie qu'on menait en Savoie, malgré ces secousses orageuses dont s'effrayaient les penseurs et ces nuages précurseurs de la tempête qui préoccupaient les politiques, n'était donc pas aussi grave qu'on peut se la figurer de nos jours. La noblesse était nombreuse et couvrait encore le pays de ses terres et de ses châteaux. Depuis le XVIe siècle, elle avait perdu la rudesse et l'humeur batailleuse des temps féodaux; on sait, par les lettres de saint François de Sales, les recueils de l'évêque de Belley, de Nicolas de Hauteville, et les manuscrits originaux pieusement conservés aux archives de la Visitation d'Annecy, quelle était déjà, au cours du XVIIe siècle, cette existence de relations cordiales, d'amusements et de fêtes que troublaient, de temps à autre, le passage des troupes espagnoles, la subite irruption d'une armée française, ou l'ordre à ces jeunes nobles d'aller au-delà des monts camper dans les rizières lombardes ou devant les citadelles du Montferrat. Au XVIIIe siècle, après cette rude secousse de l'occupation espagnole, il semblait que les liens de

famille, d'amitié, et que les sentiments de patriotisme en eussent reçu comme une empreinte plus chaude, et que ces chocs, au lieu d'ébranler l'édifice, en eussent rapproché, resserré et consolidé les vivantes assises.

Les mémoires de Jean-Jacques Rousseau, la correspondance des médecins, des pasteurs et des savants de Genève, retracent dans toute la sincérité de gens qui ne fardent point la vérité, parce qu'ils écrivent à des amis et ne pensent point à contrarier l'idée d'autrui, ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans une époque aujourd'hui trop calomniée et trop vantée, trop calomniée surtout, et où se remuaient tous les systèmes que notre vanité contemporaine s'imagine avoir inventés. Les lettres de Rousseau, de Grimm, de Moultou, de Romilly, de Gerdil, de Jacob Vernes, de Haller, de Voltaire, de Tronchin, sont une parfaite image de ces variétés d'esprit et de tendances dont se composait alors l'atmosphère morale de la région des Alpes occidentales.

Au milieu des controverses, des réticences, des subtilités, on y surprend les détails de la vie intime, les progrès d'une longue révolution morale, le déclin et l'obstination des vieilles mœurs, l'influence des lettres prolongeant celle des croyances ou lui faisant, par de subites agressions, une guerre sans merci; la nouveauté de certaines théories dissimulant le péril social, et quantité de jeunes enthousiastes, à la fois avides de science et d'action, qui veulent tout pénétrer, tout comprendre, tout régler, qui bientôt voudront tout

réformer, tout entreprendre, et qui disparaîtront au milieu des flammes que leurs imprévoyantes mains auront partout allumées.

Rien de plus utile à étudier que les années qui précédèrent les grandes secousses historiques; mais, hélas! combien de fois le voile de l'oubli et de l'indifférence s'est-il abaissé entre nous et ces époques, pourtant si rapprochées dans le temps, et que le préjugé et l'ingratitude ont comme écartées à tout jamais de nos réflexions! En ce *siècle de grande mollesse et d'universel affaissement*, pour emprunter les paroles de l'illustre historien des moines, il faut retrouver le secret de la force, il faut rendre justice à ceux de nos pères qui furent les suprêmes soldats du droit, et qui prirent à tâche, au travers des défections, des brutalités et des avilissements, de maintenir intacte l'idée de la patrie et de rétablir la loi du respect.

On a considéré trop habituellement dans les actes des hommes les motifs intéressés, les succès matériels; il faut y voir autre chose; il faut y chercher cette loi d'équilibre moral qui, à notre insu et souvent malgré nous, domine et règle nos actions, ce je ne sais quoi de secret et d'impérieux, puisé dans le sang, avivé par la conscience, agrandi par l'élan de l'âme, et qui devient *la loi de l'homme* comme une autre irrésistible et divine impulsion devient la loi de l'histoire.

C'est pour cela que j'insiste sur les mœurs de la société où le héros de ce récit puisa ses premières inspirations et s'imprégna d'idées qu'il ne déserta jamais. Ceux qui, au XIVe et au XVe siècle, avaient échangé des

coups d'arquebuse ou s'étaient mutuellement incendiés ne se plaisaient plus qu'aux relations polies et aux chevaleresques amitiés. Les seigneurs qui, cinquante ans plus tôt, se retrouvaient dans les camps avec l'écharpe jaune d'Espagne ou la blanche de France, avaient peu à peu perdu l'indifférence féodale, et un sentiment plus large, plus noble, plus vif de la patrie pénétrait leur cœur ; on allait trop tôt en voir les preuves héroïques.

La bourgeoisie subissait l'influence de cette noblesse courtoise et lettrée ; elle partageait, pour mieux dire, ses sensations, comme elle approuvait ses principes. Nul peuple n'était à la fois plus tranquille et plus agité, et dans toute l'Europe on n'aurait pu trouver une nation mieux affermie dans ses croyances, plus attachée à ses princes, jouissant avec plus de sérénité du calme de la paix, mais comme rassasiée de son repos.

Les visites de famille à famille étaient fréquentes; une cordialité franche s'y mêlait à de familières habitudes; la vie de ce temps avait un charme extrême et portait les élégances et les délassements du monde jusqu'au milieu des châtaigneraies du Chablais et des sapinières de la Maurienne. Je pourrais appuyer mon opinion de preuves tirées de l'existence de deux gentilshommes savoyards de ce temps-là, dont un hasard heureux m'a permis d'étudier la vie privée prise sur le fait, et pour ainsi dire heure par heure, dans les détails les plus vulgaires.

Si c'était ici le lieu et le cas, je raconterais l'histoire

de ce gentilhomme du Chablais, Jean-François de Copponex, poète, batailleur, brutal ou chevaleresque suivant le jour ou l'occasion, qui se déclarait l'ennemi personnel de la république de Genève, la brava pendant sept ans (1769 à 1776), passionna la province par son éloquence emportée, ses excès et ses malheurs durant un procès dramatique et les quatorze ans de détention qui le suivirent. Ce jeune homme, avec ses qualités et ses défauts, rappelle les débuts trop célèbres de Mirabeau, dont il aurait pu, peut-être, mieux servi par sa conduite, imiter sur la scène restreinte des Alpes le rôle agressif et populaire (1).

A quelques lieues de Copponex en descendant la vallée du Rhône, au-dessous de Culoz, après avoir passé devant les vieilles constructions du château de Lucey, qui devait, comme Buisson-Rond, devenir l'une des demeures de prédilection du comte de Boigne, on rencontre un large bassin accidenté par des collines boisées dont chacune supporte une église ou un donjon. En 1794, les démolisseurs du conventionnel Albitte n'ont pu qu'ébrécher ces tours, dont la masse compacte brave le temps et les hommes. Sur l'un de ces sommets, proche l'église de Saint-Paul, se dresse le château de Choysel, d'où la vue s'étend, par delà le cours sinueux et les îles du Rhône, sur les montagnes du Bugey, et s'arrête à l'est contre les escarpements de

(1) Voir, aux archives de Genève, les pièces du procès de Copponex et la correspondance échangée à ce propos entre les cours de Versailles et de Turin, et les magistrats de Genève, de 1776 à 1790. Copponex mourut en prison au mois de février 1791.

la Dent-du-Chat, à l'ouest sur des pentes boisées. Ces dernières collines descendent comme des glacis de citadelle d'une muraille abrupte, qui, de la Balme de Pierre Châtel aux portes de Chailles, ferme ce triangle, vanté par Strabon et Polybe, où jadis passait la route d'Italie et qui vit les exploits de César et de Mandrin. Le comte de Choysel, allié aux meilleures familles de la Savoie, du Bugey et du Dauphiné, les comtes de Bons, de Cordon et de Seyssel, les marquis de Lucey et d'Yenne, le chevalier de Virieu, les d'Arcollières, les Vésin, nous représente le type de cette bonhomie insouciante qui se préoccupait médiocrement des questions brûlantes de l'époque, et jouissait des tranquilles satisfactions de la famille, agrémentées de chasses et de fréquents voyages à Lyon, Belley, Vienne, Chambéry, et aux bains d'Aix, déjà fréquentés par les gens de loisir.

J'ai eu la bonne fortune de feuilleter *le livre de raison* de cet aimable seigneur (1); on y trouve les plus curieux renseignements sur la vie familière des gentilshommes de la province et des détails précis qui montrent combien peu, même à la date de 1782, les gens sensés s'inquiétaient de l'exaltation des publicistes et des idées de réforme. Ne dirait-on pas, à lire nos historiens, qu'une fièvre philosophique agitait les villes et les campagnes, et que toutes les oreilles se tour-

(1) *Livre de recepte et de despences en argent pour le seigneur comte de Choysel*; in-folio, relié en basane, d'environ 400 feuillets, en la possession de M. le notaire Rumilly, maire d'Yenne. La partie la plus détaillée commence au 1er septembre 1770 et finit au 16 janvier 1782.

naient pour écouter les bruits de Paris? Le 12 avril 1775, un colporteur passe; croyez-vous que le comte de Choysel lui demande les petits livrets de Diderot ou les écrits licencieux imprimés en Hollande et que Voltaire faisait estampiller de la marque des typographes génevois, au grand scandale du Consistoire? Non. Il achète deux douzaines d'*Élans vers le ciel*, « *pour en distribuer,* » met-il en note, et pour 38 livres 17 sols (somme relativement assez forte, puisque la façon d'une culotte de velours brun lui coûtait seulement 1 livre 10 sols, et la livre de bœuf 3 sols) de livres édifiants dont voici les titres : *L'Ame embrasée de l'amour divin*, *l'Ame contemplant la grandeur de Dieu*, *l'Ame pénitente*, *l'Ame fidèle*, *Histoires pour édifier*, *Neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus*, *Histoire de la Bible*, *l'Albert chrétien*, *Épîtres et Évangiles*. M. de Choysel ajoute à la marge: *Ceux-ci sont pour mettre en place de ceux que j'ay bruslés*, et ce trait marque bien la transition brusque, assez naturelle à l'homme qui transforme en gravité, en dévotion, les efflorescences et les légèretés de la veille, et que traduit sous une forme expressive un proverbe connu (1).

Les élans juvéniles mais trop agressifs du sire de Copponex, les habitudes bienveillantes et calmes de M. de Choysel, me semblent résumer à merveille les vives et chevaleresques allures de cette noblesse de Savoie qui n'avait point d'ennemis, comme devait le

(1) Les goûts de la marquise de Lucey étaient diamétralement opposés à ceux du comte de Choysel quant au choix des livres. (Archives du château de Lucey.)

prouver, quelques années plus tard, la modération relative des jacobins et des conventionnels, et dont les sentiments de fidélité et d'honneur se marquèrent, de 1792 à 1798, par des traits sublimes d'abnégation et d'héroïsme. Aussi pouvait-on dire de la Savoie de cette époque :

« On ne trouve jamais en Savoie deux sociétés ennemies, à quelque date que l'on s'arrête. Dans le passé, il y avait des souvenirs d'association plutôt que de conquête ; entre les gentilshommes, les bourgeois et le peuple, il n'y eut pas ce divorce brutal de l'injustice des uns, de la rancune ou de la jalousie des autres. La noblesse n'oublia pas que le tiers-état lui avait fourni plus de la moitié de ses chefs ; le clergé se souvint que l'Église demeura pendant de longs siècles le suprême asile des libertés mourantes ; le peuple fut sans haine parce qu'il était sans blessures (1). »

Toutefois, de Copponex à Choysel l'écart était grand ; toutes les passions, tous les désirs, tous les regrets y trouvaient leur place ; ils se manifestaient de mille façons, au gré de chacun. L'épuisement des pouvoirs publics gagnait les entrailles de la nation ; on recherchait ce je ne sais quoi d'inconnu qui est comme le ferment des sociétés au déclin ; on n'avait pas encore, comme nous, la lassitude invincible du changement ; on le désirait, on l'appelait, quel qu'il fût. Il n'y avait point contradiction entre les appréhensions des uns, l'impatience des autres, le découragement de quelques

(1) *Histoire de Savoie*, t. II, p. 549.

âmes amoureuses d'action, et le goût général du plaisir.

Jean-Jacques ne voyait plus Chambéry, à vingt ans de distance, qu'à travers le souvenir enchanteur des bals, des concerts, des jeux folâtres; Joseph de Maistre, d'humeur déjà sombre, s'y ennuyait à mourir alors même que son frère Xavier *s'y amusait à en perdre l'âme*, et prenait part aux divertissements et aux éclats d'une jeunesse aventureuse. N'est-ce pas un symptôme aussi que cet amour des aventures et cette poursuite de l'émotion qui engageaient l'aristocratie de Savoie à imiter les audaces de Pilâtre du Rozier au lendemain de l'invention des montgolfières? Les femmes les plus élégantes de Chambéry, la comtesse de Cevin, la marquise de Lucey, la baronne de Montailleur, Madame de Morand, se donnaient rendez-vous dans les jardins de Buisson-Rond pour voir le chevalier de Maistre, blotti dans un panier d'osier, s'élancer dans les airs au-dessous d'un feu ardent dont les flammèches enveloppaient la gaze légère qui servait de véhicule au hardi voyageur (1).

Benoît Le Borgne était homme à le suivre; mais son activité plus sérieuse n'aimait pas à se prodiguer en des prouesses inutiles. Après avoir épuisé en ses années d'adolescence tout ce que Chambéry pouvait offrir d'attraits à un esprit comme le sien, il avait com-

(1) *Lettre de M. de S... au comte de C...*; Chambéry, Gorrin, imprimeur, 8 mai 1784. Plaquette fort rare où se trouvent décrits les incidents de cette curieuse ascension, négligée par les biographes des frères de Maistre.

pris que cette société agréable, mais amollie et toute pétrie de préjugés, ne lui réservait d'autre avenir qu'une existence besoigneuse et végétative. Singulier contraste et qui marque bien la dominante de ces deux caractères si opposés! Benoît Le Borgne, après une vie déjà tourmentée, entrait au service de Sindhia, quelques jours après celui où le galant chevalier de Maistre s'*envolait* avec la grâce de son style. La désinvolture de l'un, ses séductions, sa finesse de race, ont pour image ce ballon éphémère qui va très-haut mais qui doit vite retomber : c'est une force empruntée qui le soutient, c'est une puissance fugitive qui l'entraîne, et jusque dans sa hardiesse il sera le jouet de la brise. L'autre, l'aventurier, le pionnier obscur qui, à quatre mille lieues de ces jardins où il reviendra en maître, se met à la solde d'un prince à demi barbare, ne perd pas pied, et ne tente pas la voie chimérique des nuées; il fera son métier de soldat bravement, loyalement; de soldat il deviendra diplomate, de diplomate presque prince, et cela en ne hasardant rien légèrement, en calculant ses efforts, en ajoutant à la puissance du raisonnement la force de l'invention, et à l'activité la patience.

III.

PREMIÈRES ÉPREUVES.

Telle était la société de Savoie dans le second tiers du XVIIIe siècle : des vertus ignorées, des dévoûments sans emploi, l'héroïsme au repos; point de carrière qui offrît assez d'intérêt moral ou de profit matériel ; de l'impatience, de l'inquiétude, du malaise dans les classes moyennes, de l'insouciance dans les autres. Aussi les caractères qui ne pouvaient se faire à cette discipline morale ni s'assouplir à cette apparente inertie devenaient-ils, aux yeux des hommes timorés ou jaloux, un danger ou un scandale.

En 1756, M. de Grégory, ministre d'État, donnait l'ordre à l'intendant de Savoie *d'attirer et d'occuper ces sujets d'esprit, de bon caractère, experts au calcul et à la science économique, desquels il s'en trouve beaucoup dans la bourgeoisie de Chambéry qui, faute*

d'occupations, se perd dans l'oisiveté. Benoît n'avait alors que cinq ans; mais dix ans plus tard; il faisait partie de ce groupe intelligent dont l'inaction pesait au pouvoir comme à eux-mêmes; et l'intendant, pas plus en 1766 qu'en 1756, ne savait choisir ces hommes et les utiliser pour le bien public. Benoît Le Borgne quitta le pays et vint en France; il le quitta dans de bonnes conditions, ni comme un brouillon ni comme un fugitif (1), puisqu'il put acheter immédiatement une charge d'enseigne dans le régiment irlandais de lord Clare, ce qui suppose des ressources assez considérables et de puissantes recommandations, les charges de ce genre étant fort convoitées et fort chères. Le régiment de Clare, l'un des cinq de la brigade irlandaise au service du roi Louis XV, tenait garnison à Landrecies; le colonel Leith y avait introduit une discipline exacte, et on citait ce corps d'élite parmi les plus réguliers et les mieux commandés de l'armée française.

Après trois années de séjour en Flandre, le régiment de Clare reçut l'ordre de départ pour l'Ile-de-France, d'où il revint au bout de dix-huit mois pour aller de Lorient à Béthune (2). Le jeune enseigne, un instant

(1) Ainsi que le crut trop facilement Henri Beyle en 1837, lorsqu'il recueillit à Chambéry, *sous les portiques*, les propos jaloux des désœuvrés de la ville. — Voir les *Mémoires d'un touriste* (Stendhal), édition de 1854, t. I, p. 183, à la note.

(2) J'ai recherché des détails précis sur cette période de la vie de M. de Boigne. M. Camille Rousset, de l'Académie française, l'aimable et savant conservateur des archives du dépôt de la guerre, m'a donné le motif de l'insuccès de mes investigations :

Aux archives historiques du dépôt de la guerre, on a toujours suivi

ravi par le voyage d'outre-mer et les séductions de cette vie créole où le charme des relations sociales, la beauté du climat, la facilité de vivre, ont vite apaisé l'ambition et assoupi l'impatience des Européens, ne retrouva qu'en soupirant les plaines monotones et brumeuses du Nord, et ne reprit qu'à regret la vie de garnison, ses plaisirs vulgaires, ses règles étroites, ses perspectives ingrates. Il n'avait pas conquis un grade, et ne se sentait pas d'humeur à s'user dans les emplois subalternes; il lui fallait autre chose que les petits incidents du corps de garde et la gloriole des jours de parade. Il avait appris, pendant ces cinq années, tout ce que la théorie militaire du temps consacrait à l'enseignement professionnel de l'art de la guerre; il lui tardait de mettre en pratique ce qu'il avait vu sur les champs de manœuvres; la paix ne lui faisait espérer aucune chance prochaine de se distinguer et de se mettre en lumière ; il résolut d'aller là où l'on se battait encore.

Cet homme de vingt-deux ans, instruit, énergique, animé du sentiment de sa propre valeur, était comme un aiglon en cage vis-à-vis de ces colonels adoles-

le principe : DE MINIMIS NON CURAT PRÆTOR. *Les documents d'intérêt général, la correspondance d'état-major et de cabinet, voilà ce que vous y trouverez; mais de détails, point, si ce n'est en ce qui touche les opérations militaires de campagne ou de siége. C'est vous dire que pour une période de paix, comme de 1768 à 1773, nous n'avons rien sur les routes d'étape et les garnisons du régiment de Clare non plus que de tout autre, rien non plus sur les faits et gestes d'un aussi petit personnage qu'un enseigne. Je regrette, monsieur, de n'avoir pas de réponse plus satisfaisante à vous faire, sachant que celle-ci est à désespérer un chercheur aussi consciencieux que vous êtes.* (Lettre du 26 août 1872.)

cents (1) et de ces futurs maréchaux par droit de naissance qui ne possédaient pas tous les qualités du comte de Gisors ou du marquis de Colbert. Il avait certainement commenté la belle *Instruction du colonel* que le maréchal de Belle-Isle rédigea pour son fils, et qui passait dans l'armée pour un chef-d'œuvre résumant les préceptes militaires et moraux capables de former un excellent chef de corps; mais il préférait à la régulière ordonnance de la théorie l'imprévu, le neuf de l'action, et aux principes mûris dans le silence du cabinet les pensées soudaines qui jaillissent du cerveau au feu du canon.

Il apprend que la Russie, alors en guerre avec les Turcs, cherchait à recruter des officiers habiles et résolus. Il demande son congé, cède sa commission, obtient des amis de sa famille des lettres de recommandation pour les ministres du roi de Sardaigne et surtout pour un savoyard, le marquis d'Aigueblanche, qui habitait Turin. Le marquis s'intéresse au jeune officier et le recommande chaudement par écrit au comte Orloff, chef suprême des forces de terre et de mer que la Russie entretenait dans l'Archipel. Le comte Orloff l'accueille avec empressement, et lui donne le brevet de capitaine dans un régiment grec qui se formait à Paros.

Ses débuts ne furent point heureux; il faisait partie du corps de débarquement qui fit une descente si

(1) En 1750, le comte de Gisors, âgé de dix-sept ans, fut nommé colonel du régiment de Champagne, l'un des six vieux corps de l'infanterie française.

folle dans l'île de Ténédos; pris par les Turcs, dès les premiers jours du siége, dans un combat d'avant-poste où il n'eut même pas la joie stérile de se mettre en évidence, il fut conduit à Scio, où il resta détenu jusqu'à la paix. Certains de ses biographes assurent qu'il fut emmené à Constantinople et que là, soumis aux plus rudes travaux, confondu dans la foule des esclaves, il passait ses journées à puiser de l'eau dans les fontaines qui bordent les rives de l'Hellespont (1).

Sept mois de captivité, le peu d'issues que la fin de la guerre laissait désormais à l'avancement, la situation fausse où se trouvent placés, en pays étranger, les gens qui ne sont plus nécessaires, toutes ces considérations l'eurent promptement dégoûté de sa nouvelle carrière. Aussitôt après sa mise en liberté, il s'embarqua pour Smyrne, où il rencontra des marchands anglais arrivant des Indes. Frappé de leurs récits et de la description que ces voyageurs lui firent du chaos politique de ces pays, il résolut d'y tenter fortune. De Constantinople, il envoya sa démission, la fit agréer, et revint en Asie par Alep pour s'y joindre aux caravanes à destination de Bagdad dont cette ville était le point de départ.

C'était au plus fort de la guerre qui durait depuis longtemps entre les Persans et les Turcs. A quelques marches en avant de Bagdad, les marchands qui composaient la caravane, saisis de panique en voyant les marques trop certaines des pillages et des violences

(1) Lettres de Longinus, n° XIX des *Documents*.

que se permettaient vaincus et vainqueurs dans ces régions vouées aux horreurs de la guerre, hésitèrent à descendre dans la plaine, et reprirent en désarroi le chemin d'Alep. Un homme seul ne pouvait affronter les dangers devant lesquels reculait une troupe nombreuse et bien armée. Déconcerté par ce changement d'itinéraire, M. de Boigne s'y résigna vite; il n'était point de ceux qui perdent le temps à déplorer une chose faite. Renonçant à gagner les Indes par cette voie, incontestablement de beaucoup la plus dangereuse et la plus longue, il revint à Smyrne et s'y embarqua pour l'Égypte. Un naufrage sur les côtes basses et sablonneuses d'Alexandrie, quelques jours d'inquiétudes au milieu des pillards arabes ne lui firent point perdre courage ; arrivé au Caire dans un état complet de dénûment, il réussit à se faire introduire auprès de M. Baldwin, consul général d'Angleterre, à l'intéresser à sa position, à lui faire approuver ses projets d'avenir. Grâce à la bienveillante sympathie de cet excellent homme et à des secours aussi efficaces que délicats, M. de Boigne put s'embarquer pour l'Inde, à Suez, sur un navire de la Compagnie, emportant de pressantes lettres de recommandation pour le major Sydenham , commandant du fort Saint-Georges à Madras.

C'était en janvier 1778. Les bonnes intentions de M. Baldwin ne réalisèrent pas, tout d'abord, le prompt succès dont se flattait son jeune protégé; la fierté de Benoît de Boigne se pliait malaisément aux démarches, aux sollicitations qu'on exigeait de lui. Ses modiques

ressources s'épuisèrent ; il se vit réduit, pour vivre, à donner des leçons d'escrime.

Les instances de M. Baldwin réussirent enfin à vaincre les hésitations du gouverneur, M. Rumbold, qui se décida à offrir à l'ancien capitaine au service de Russie le modeste grade d'enseigne dans le 6e bataillon des troupes indigènes de la présidence de Madras. Dans ce pays de faveurs et de priviléges c'était un éclair de fortune dont il fallait profiter ; mais M. de Boigne n'avait pas encore mis la main sur la formule magique qui devait lui ouvrir les portes des splendeurs orientales ; avant de dépasser le seuil, il devait traverser de rudes épreuves et subir d'étranges mécomptes.

Peu de mois s'étaient écoulés, lorsque la colonne de Baillie, dont faisait partie le 6e bataillon, fut détruite dans une rencontre avec le fils d'Hyder-Ali, Tippöo-Saheb. M. de Boigne, chargé d'escorter un convoi de grains pour Madras, ne se trouvait pas sur le théâtre de l'événement, et dut à cette circonstance d'échapper au massacre. Il semblait dans sa destinée de toujours être frappé par la fortune tant qu'il servirait en sous-ordre, et de ne pouvoir la maîtriser que lorsqu'il la verrait face à face, seul responsable de ses actes. La défaite de Baillie jeta une sorte de défaveur sur tous ceux qui, de près ou de loin, avaient pris part à cette malencontreuse expédition. Peu après, le jeune enseigne se crut blessé d'un acte du gouverneur, lord Macartney, qui confia les fonctions d'adjudant dans un détachement à un officier d'une promotion plus récente. Il résigna sa commission, et conçut le dessein

de gagner Calcutta pour, de là, rejoindre les possessions russes asiatiques par la voie de terre. Lord Macartney, mieux instruit des conséquences de la faveur qu'il avait faite au préjudice de M. de Boigne, comprit qu'il avait eu des torts, et voulut les réparer. Il sentait aussi quel était le prix d'une âme aussi fière; mais le jeune officier persista dans sa résolution de quitter le service de la Compagnie, et n'accepta que des lettres pour le gouverneur général lord Hastings.

Ce dernier, qui savait apprécier les hommes, le reçut à merveille lors de son passage à Calcutta; ne pouvant le retenir, il résolut d'utiliser son énergie dans le projet aventureux qu'il avait conçu. Il l'assura de la protection du gouvernement anglais, et le munit de lettres de crédit et de dépêches officielles de recommandation non-seulement pour les agents anglais des provinces de l'Inde appartenant à la Compagnie, mais aussi pour tous les princes qu'un lien de dépendance rattachait à l'alliance anglaise. Le voyageur n'attendit pas longtemps pour recevoir la preuve du prestige moral et des avantages matériels qu'allait lui assurer cette position rare.

On ne rencontre désormais que quelques jalons pour suivre avec certitude les traces du jeune officier; les détails les plus précis, les seuls authentiques jusqu'ici, étaient ceux fournis par l'honorable James Grant dans son *Histoire des Mahrattes* (1), et qu'il dit

(1) HISTORY OF THE MAHRATTAS, *by James Grant Duff, esq. captain in the first, or grenadier, regiment of Bombay native infantry, and late political resident at Satara.*— London, 1826, 3 vol. in-8°.

avoir recueillis lui-même de la bouche du général de Boigne, d'après ses notes et mémoires (1), dont malheureusement il ne reste que quelques papiers épars, soit que le général lui-même, fort désintéressé de la gloire, les ait brûlés, soit qu'on les ait égarés comme il est souvent arrivé pour des titres de cette importance, malgré toutes les précautions de la piété filiale. Des circonstances particulières ayant décidé les petits-fils du général à rechercher et à recueillir tous les faits intéressant la vie de leur aïeul, il m'a été possible de grouper quantité de détails et d'appréciations enfouis dans les narrations anglaises contemporaines, dans des lettres inédites, dans les gazettes du temps, et dont l'ensemble rétablit avec une sûreté incontestable les incidents de cette existence si mal connue et si digne de l'être.

Je dois ajouter que les Anglais, esprits pratiques, savent mieux que nous le peu de cas qu'il faut faire des sottises de la presse et des méchancetés de l'envie.

(1) A la fin d'une note sommaire sur la vie militaire du général comte de Boigne, James Grant s'exprime ainsi : *Je profite de cette occasion pour exprimer ma reconnaissance au général comte de Boigne pour la courtoisie généreuse avec laquelle il m'a communiqué ses notes et ses souvenirs pendant la visite que je lui fis dans sa seigneuriale et hospitalière habitation de Chambéry* (t. II, p. 476 à 482).

L'exemplaire de l'*Histoire des Mahrattes* que nous avons eu entre les mains porte, sur la première page du premier volume, cette dédicace flatteuse qui emprunte une importance toute particulière au caractère réservé, plein de dignité et de sévère délicatesse, que les écrivains anglais reconnaissent à l'honorable James Grant, mieux au courant que personne d'ailleurs, par la spécialité de ses études, des affaires de l'Inde : *General count de Boigne, auth. lest. respect and remembrance from the author, James Grant.*

Deux des leurs, un officier et un diplomate, sir Henry Lytton Bulwer et le colonel Malleson, jugeant deux des nôtres, se sont rencontrés dans la même pensée: *Le moment arrive assez vite*, disent-ils, *pour tout nom célèbre, où il est rassasié et comme saturé de tout ce qu'il peut porter et contenir de propos en l'air et de médisances; à partir de ce moment on a beau dire et écrire, rien ne mord plus, rien n'a prise sur lui, tout glisse; et le nom, désormais garanti, est partout tenu à son titre, et compté pour ce qu'il vaut* (1). Grant et Malleson ont hautement proclamé leur estime d'historiens pour l'aventurier de 1784; les effronteries de quelque fâcheux discourtois ne peuvent entamer une réputation que les plus intéressés à la perdre déclarent intacte:

Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus, et celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulgura montes (2).

Mais ce lyrique appel à l'indifférence d'un stoïque orgueilleux eût été hors de saison vis-à-vis du calme naturel et modeste du sage dont j'essaie de raconter la vie. Il n'avait point de colère pour certaines attaques, pas même du mépris, à peine du dédain; les plus vifs de caractère et d'humeur arrivent à cette impassibilité que donne la pratique de la vie; il aurait dit volontiers comme ce grand homme d'État, notre contemporain, grâce à Dieu, répondant à quelqu'un qui

(1) Voir Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XII, 67, et *Edinburgh Review*, 1868, IX.
(2) Horace, *Ode à Licinius*, II, x.

le pressait de démentir une calomnie : *Je suis un vieux parapluie sur lequel il pleut depuis quarante ans ; que me font quelques gouttes de plus ou de moins?*

Et, par le fait, sa dignité froide a eu raison des emportements des envieux ; s'il est quelque chose qui marche sûrement et droit au but, quels que soient sa lenteur apparente et ses détours, c'est la vérité. Il n'est point aujourd'hui de publication anglaise sur l'histoire de l'Inde où l'on ne revienne avec détails sur ces dernières années du XVIII[e] siècle, où de hardis soldats de fortune tinrent en échec la puissance britannique ; parmi les plus importants de ces hommes, qu'ils appellent spirituellement *la petite monnaie de lord Clive,* les historiens de Londres, d'Édimbourg et de Calcutta placent au premier rang le général de Boigne, et sont unanimes à reconnaître qu'il fut *le meilleur soldat, l'homme le plus bienveillant et le plus intègre* qui parvint au pouvoir suprême chez les princes hindous (1).

(1) Voir *Edinburgh Review* ; — *Military Memoirs of G. Thomas,* by Franklin ; — *Military Memoirs of lieut.-col. J. Skinner,* by J.-B. Fraser, etc., etc. ; — *Revue britannique* (édition de Paris), numéros de février 1870 et janvier 1872.

IV.

Warren Hastings.

Benoît de Boigne quitte Calcutta au printemps de l'année 1783, et remonte lentement la vallée du Gange, s'arrêtant à Patna, Dinapöor, Bénarès, étudiant les mœurs de ces peuples foulés par l'oppression européenne, cherchant le secret de cette civilisation aussi vieille que le monde, et qui ne fournissait pas à ces millions d'hommes intelligents assez de virilité pour jeter à la mer les quelques milliers d'Anglais qui dévoraient leur substance. Warren Hastings, gouverneur du Bengale depuis 1774, y exerçait alors les droits absolus d'un satrape d'Orient et ces effrénées dilapidations qui le firent citer cinq ans plus tard, par l'indignation publique, à la barre de la cour des Pairs. Il avait les fantaisies d'un Verrès et ses goûts, et les déguisait sous l'apparence du bien de l'Angleterre, affirmant avec une audace singulière que son administration n'était qu'un

péculat patriotique. « Les deux principes des faits et gestes de l'accusé, disait Burke, l'orateur des Communes, étaient le despotisme et l'avarice; rien ne lui paraissait injuste, illégitime ou infâme, pourvu qu'il tendît à augmenter l'influence du premier ou à satisfaire la soif insatiable de l'autre. » Le voyageur qui parcourait ces contrées populeuses, comblées des dons de la Providence, et qui les vit si malheureuses, courbées sous le sabre des habits rouges, comme le sont encore aujourd'hui les Fellahs d'Égypte sous le bâton du chiaouch, dut se sentir possédé du désir d'étudier l'existence intime de l'Inde, de pénétrer ses mystères. Qui saura les pensées de revendication et d'affranchissement pour ce peuple esclave qui germèrent dans cet ardent cerveau! M. de Boigne put être témoin de la terreur qu'inspirait Hastings lorsqu'il faisait marcher par les villages le *bœuf au pilori*, dont la seule vue dégrade de caste. La fuite était si générale à son approche, qu'un Anglais fit une fois quinze milles à travers un pays couvert de cultures et de villages sans voir ni habitants, ni feu, ni lumière dans les maisons. C'était l'un des moyens employés pour punir le moindre retard dans la perception des taxes. Les Ryots, ou laboureurs de la Zémindarie de Bénarès, empruntaient à 600 0/0 pour payer l'impôt, et les prêteurs étaient les collecteurs eux-mêmes chargés des recouvrements arbitraires dont Hastings décrétait le tarif. Ceux qui ne pouvaient trouver l'argent nécessaire étaient cruellement tourmentés; les deux affidés hindous du gouverneur, Bongô-Bobat-Sing et Devi-Sing, servaient

d'exécuteurs à de telles indignités que la salle de Westminster retentit de cris d'horreur lorsqu'on lut le procès-verbal d'enquête du commissaire Patterson (1).

Si j'insiste sur ce procès, qui peut à bon droit paraître étranger au sujet spécial qui nous occupe, c'est que la comparaison des dates permet d'établir sinon ce que fit M. de Boigne, tout au moins ce dont il put être le témoin, en compagnie de Warren Hastings. Nous pouvons ainsi rétablir une période laissée à l'état de lacune dans les essais biographiques déjà publiés (2), expliquer certains actes mal compris du jeune officier, et déduire des spectacles affligeants auxquels il assista en philosophe observateur certaines tendances, certaines idées politiques qui, sûrement, ne furent point étrangères au parti qu'il allait prendre, et au succès de la mission qu'il se donna chez les princes hindous.

M. de Boigne, disent les historiens anglais, *inaugura dans l'Inde ce à quoi nul gouvernement indigène n'avait songé, et ce que nous ne faisons nous-mêmes, aujourd'hui encore, qu'avec une sorte de parcimonie : il apporta tous ses soins à atténuer les cruautés de la*

(1) Procès de Warren Hastings, écuyer, ci-devant gouverneur général du Bengale, devant la Cour des Pairs siégeant dans Westminster-Hall, sur un *impeachment* délivré à la barre de la Chambre des Pairs contre ledit Warren Hastings par les Communes de la Grande-Brétagne assemblées en Parlement. — In-18, Londres et Paris, 1788.

(2) Et que résume partiellement le Mémoire sur la carrière militaire et politique de M. le général comte de Boigne, *publié par ordre de la Société royale académique de Savoie* (2e édition. Chambéry, 1830).

guerre, il soigna les blessés, il pensionna les estropiés, il mitigea l'horreur des supplices. Qui sait si la brutale indifférence de Warren Hastings, son mépris de la vie d'autrui, le flegme avec lequel il ordonnait les plus terribles cruautés, ne furent pas les causes d'une réaction vigoureuse dans l'âme de M. de Boigne et de sa résolution, qui ne se démentit jamais par la suite, de ne point tolérer de tortures inutiles, de mettre la vie humaine à plus haut prix, et de restaurer parmi ces peuples démoralisés les sublimes préceptes de leur législateur Çakya-Mouni.

Lucknow, capitale du royaume d'Aoude, fut ensuite sa première étape. Le colonel Midleton, résident anglais, le présenta au Nabab dont il reçut, suivant les fastueux usages de l'Inde, un *kêlat* ou présent de bienvenue en bijoux et riches étoffes d'une valeur de 4,000 roupies (1). Le prince hindou ne borna point là ses actes de munificence en faveur du protégé du redouté Warren Hastings; chaque audience était suivie de cadeaux et, mis au fait des projets du voyageur, le Nabab lui fit tenir pour 12,000 roupies de lettres de

(1) La roupie est de valeur fort variable. Il y a des roupies d'or et d'argent. D'après les tableaux de réduction en monnaie française des monnaies actuelles des Indes Orientales (*Annales du commerce extérieur*, publiées par le ministère du commerce), on obtient les indications suivantes : La *roupie d'or du Mogol* vaut 38 fr. 72 c. de notre monnaie; la *demi-roupie*, 19 fr. 36 c.; le *quart*, 9 fr. 68 c. La *roupie d'argent du Mogol* vaut 2 fr. 42 c.; la *roupie de Madras*, 2 fr. 40 c.; la *roupie d'Arcate*, 2 fr. 36 c.; celle *de Pondichéry*, 2 fr. 42 c.; celle *du Bengale*, aussi d'argent, 2 fr. 57.— La *roupie de Perse*, d'or, vaut 36 fr. 75 c.; la double roupie de 5 *abassis*, d'argent, 4 fr. 90 c.; la roupie simple, 2 fr. 45 c.

crédit sur Caboul et Candahar, villes situées à moitié chemin environ du long trajet qui séparait les bords du Gange des rivages de la mer Caspienne.

En quittant Lucknow, M. de Boigne se proposait de remonter, par Agrah et Delhi, à travers les États du Grand-Mogol, de s'arrêter à Lahore, d'y séjourner pour étudier la langue du pays et se créer des relations avec des marchands de la Perse et du Thibet; puis de continuer sa route par Caboul, afin de gagner les régions septentrionales de l'Asie si rarement explorées, même de nos jours, et qui, il y a cent ans, n'étaient connues que par de fantastiques légendes. Il espérait exécuter cet immense voyage sans obstacle sérieux dans les provinces supérieures de l'Hindostan, par le moyen des lettres de crédit et des messages officiels dont il était muni; et, plus loin, hors du rayon d'influence de la Compagnie, en passant inaperçu, grâce à la connaissance de l'idiome local, aux indications exactes qu'il aurait recueillies, et surtout à la réserve dont il comptait bien ne pas se départir. Malheureusement, il lui arriva ce qui a maintes fois entravé des projets semblables: des amis trop zélés ou d'adroits ennemis ébruitèrent son secret; les journaux de Calcutta parlaient de ce grand dessein d'aller au travers de l'Inde, de l'Afghanistan et de la Perse, par un chemin que nul Européen n'avait encore frayé. Il fut sinon précédé, au moins suivi à Lucknow d'une renommée fort embarrassante et dont il ne se doutait pas; il y rencontra quantité d'obstacles que les protestations du Nabab et les démonstrations amicales

des agents anglais ne dissimulèrent pas longtemps à sa perspicacité.

Le Nabab d'Aoude pensait avec raison que les Anglais ne connaissaient que trop la route de ses États, et qu'il pouvait devenir dangereux de les laisser s'engager plus avant et se mettre au courant des obstacles naturels que pouvait rencontrer une armée d'invasion, aussi bien que des ressources commerciales et agricoles des provinces du haut Hindostan. Les Orientaux n'ont jamais compris la curiosité scientifique; pour eux, un voyageur est un marchand ou un espion. Ils n'admettent pas qu'on puisse affronter les fatigues et les périls de ces courses aventureuses par simple passe-temps ou par amour de la science pure; ils expliquent cette fièvre d'investigations par le désir de satisfaire plus sûrement des projets d'ambition ou de cupidité, et ils s'en méfient. Tout européen dont la mission n'est pas nettement définie, dont le rôle offre la moindre équivoque, dont les allures prêtent le moins du monde à l'ambiguité, est suspect et traité comme tel. M. de Boigne, qui avait heureusement reçu l'hospitalité chez un suisse attaché au service de la Compagnie, le colonel Pollier, et qui retrouvait là presque un compatriote, car les différences de nationalité s'effacent entre Européens à une telle distance de la patrie commune, passa près de cinq mois à se débattre sous cet invisible réseau de difficultés que nouaient autour de lui les répugnances du Nabab et celles des autorités anglaises à le laisser continuer sa route.

Les recommandations du gouverneur du Bengale

se trouvaient déjà quelque peu atténuées, dans cet éloignement de Calcutta, par l'influence adverse du Conseil des Directeurs, et ce fut seulement à l'arrivée du major Brown, porteur d'ordres directs et formels, que M. de Boigne put se mettre en mesure de continuer sa route vers Delhi. Le major Brown était envoyé en mission auprès du Grand-Mogol; des difficultés diplomatiques firent ajourner son départ de Lucknow, et M. de Boigne, malgré le désir qu'il aurait eu de faire le voyage en sa compagnie, craignit de s'exposer encore, par ce retard, à de nouveaux mécomptes; profitant sans plus attendre de l'autorisation qu'on lui donnait, il partit seul pour Delhi dans le courant du mois d'août 1783.

L'empire mogol était en proie à toutes les intrigues, et les agents de la Compagnie guettaient l'instant propice à leurs desseins qui devait leur permettre de se mêler plus directement qu'ils n'avaient encore pu le faire aux affaires intérieures de *cette vaste machine en dissolution*. Shah-Aulum, souverain nominal de l'empire mogol, n'était plus qu'un roi fainéant trébuchant à tour de rôle, suivant le caprice des favoris, de l'alliance des Mahrattes à celle des Anglais, et perdant une province à chaque changement d'allures. Il avait eu un grand ministre, Mirza-Nujuff-Khan; mais, depuis sa mort récente (avril 1782), Shah-Aulum était tombé à la discrétion de deux frères, puissants seigneurs mogols, qui le tenaient en charte privée et se partageaient les soins et les profits du gouvernement. A Mirza-Shuffie, l'armée et la direction des affaires extérieures; à Djem-al-Abodîn la charge de surveiller

l'empereur et de diriger les intrigues de cour. Ce dernier n'était que l'instrument aveugle de son frère et n'osait introduire personne, en son absence, auprès de Shah-Aulum. Les sollicitations et les instances de M. de Boigne échouèrent devant les fins de non-recevoir et les ajournements diplomatiques du ministre. Il résolut, une fois au courant des diverses influences qui régnaient à Delhi, *de saisir le taureau par les cornes*, et de s'adresser au puissant Mirza-Shuffie lui-même. Celui-ci, au camp devant Agrah, position militaire admirablement choisie d'où il surveillait à la fois Delhi, Lucknow et les Mahrattes, le reçut avec des égards trop affectés pour être sincères. Le rusé mogol connaissait les relations du jeune officier avec le gouvernement du Bengale, et savait comment il avait dû, un instant, faire partie de l'ambassade ajournée du major Brown. De là à voir en M. de Boigne un agent secret chargé de tâter le terrain et de remplir à huis clos la mission politique du major Brown, la pente était naturelle pour un esprit aussi ombrageux. L'insistance de cet ami des Anglais à vouloir obtenir audience de l'empereur, et sa résolution nettement formulée de ne remettre qu'entre ses mains les lettres dont il se disait porteur ne pouvaient qu'accréditer les soupçons.

Sur ces entrefaites, Sindhia, chef des Mahrattes, envahit le territoire du rajah de Gohud, qui supplia la Compagnie de lui envoyer en toute hâte des secours, et dépêcha des émissaires au camp du Grand-Mogol, sous Agrah, pour solliciter aussi l'appui de son suze-

rain. Sur l'invitation de M. Anderson, résident anglais auprès de Sindhia, et qu'il avait connu à Calcutta, M. de Boigne utilisa les loisirs de son inaction forcée en visitant le camp des Mahrattes, occupés au siége de Gwalior. Sindhia s'émut à son tour, comme l'avait fait le ministre mogol, de la présence de cet officier aux allures hardies, et dont aucune attache officielle ne motivait la présence parmi les compagnons du résident Anderson. Pour s'assurer de ses intentions et de son véritable rôle au moyen des papiers en sa possession, il fit voler tous ses bagages. La plupart des effets précieux furent restitués, grâce aux démarches de M. Anderson, mais les papiers et les lettres de crédit ne le furent point. M. de Boigne, désolé de ce nouveau contre-temps, y vit la ruine de toutes ses espérances; renonçant désormais à poursuivre son grand voyage, il se résigna à chercher sur place ce rôle actif et utile que la fortune semblait ne lui offrir que pour le lui refuser presque aussitôt. Désireux de tirer de Sindhia une belle vengeance, il résolut de secourir la place assiégée, dont il avait pu en quelques jours juger le fort et le faible; il fit communiquer ses offres de service et son plan d'attaque au rajah de Gohud par un officier écossais, nommé Sangster, qui lui avait organisé à l'européenne un corps de cipayes et un train assez considérable d'artillerie. Il proposait de lever rapidement à ses frais deux bataillons dans le territoire impérial, à l'est de la Jumma, pour dérouter les soupçons, et d'attaquer par surprise de ce côté le camp de Sindhia, tandis que Sangster lui donnerait

l'assaut en face, vers Gohud; il demandait seulement une avance de cent mille roupies sur sa solde. La somme parut trop forte; le rajah craignit de la confier à un étranger qui n'offrait d'autres garanties que sa parole; il refusa les offres de l'ami d'Anderson; mais, dans le dessein d'intimider l'ennemi, n'en fit pas moins publier adroitement les détails du plan de campagne, comme s'il avait dû s'exécuter et qu'il ne s'ébruitât que par trahison (1).

Sindhia en conçut une violente irritation contre l'étranger qu'il avait fait dépouiller; son instinct militaire le servit pourtant mieux que sa rancune; il avait parfois des éclairs de générosité; il jugea que l'idée de M. de Boigne était de bonne guerre, loua la sûreté de son coup d'œil, la hardiesse de son projet, et l'en fit complimenter par M. Anderson (2). Le procédé du rajah devait naturellement amener la rupture des négociations engagées par l'intermédiaire de l'écossais Sangster; mais l'affaire fit du bruit; le renom du voyageur s'en accrut, et il reçut plusieurs offres de commandement de la part des princes hindous, parmi lesquels le rajah de Jeypöor semblait le plus sincère dans ses avances et le plus large dans ses

(1) Le *Mémoire* imprimé à Chambéry en 1830 se trouve ici en désaccord, quant à l'ordre des événements, avec le récit de James Grant (t. II, p. 478). L'historien anglais nous paraît une autorité irrécusable.

(2) Le major général sir John Malcolm affirme que c'est à ce hasard que M. de Boigne dut la bonne fortune d'être connu de Sindhia et apprécié par lui. (*Mémoires sur les Indes centrales*, t. I, p. 127, édit. de 1823, Londres.)

propositions. Il ne faut point s'étonner qu'un inconnu pût être ainsi sollicité de plusieurs côtés à la fois pour une mission aussi délicate et aussi importante que celle de l'organisation d'une armée. Le prestige de l'européen dans l'Inde n'avait encore reçu aucune atteinte, et il semblait, suivant l'expression d'un écrivain qui a vu de près ce pays (1), *qu'une peau blanche fût un certificat suffisant de courage et de talents militaires.*

Les pourparlers avec le rajah de Jeypöor aboutirent enfin; M. de Boigne en reçut la commission de lever deux régiments qu'il devait armer et discipliner à l'anglaise, et les questions de solde et de dépenses furent réglées selon ses désirs. Se croyant tenu par la reconnaissance à un acte de déférence envers lord Hastings, M. de Boigne lui fit part des succès de ses démarches dans une forme quasi-officielle. La dépêche venant d'un point où de graves intérêts étaient en jeu, et qui semblait adressée non point à Warren Hastings individu, mais à lord Hastings gouverneur du Bengale, fut lue en conseil. Les ennemis de Hastings en prirent texte pour accuser le gouverneur d'agir à l'insu du Conseil du Bengale au moyen d'agents à lui; on lui demanda compte de ses relations avec cet européen, des motifs qui faisaient entrer ce dernier, sans l'agrément de la Compagnie, au service d'un prince d'allures suspectes, avec la participation de lui, Hastings; et le gouverneur, craignant que ce malentendu ne prît de plus grandes proportions et ne vînt augmenter le

(1) Comte Édouard de Warren (L'Inde anglaise, 1843-1857).

nombre des griefs déjà mis à sa charge, donna l'ordre à son protégé de se rendre sur-le-champ à Calcutta pour expliquer les causes de cette communication insolite et dégager sa propre responsabilité et celle de la Compagnie. Bien que Warren Hastings n'eût aucun droit à procéder de la sorte et que sa nouvelle situation lui permît de ne point satisfaire à des prétentions qui pouvaient paraître excessives, M. de Boigne n'hésita pas un instant à se rendre à l'appel du gouverneur. Hastings fut flatté de cette hâte courtoise ; il n'eut pas de peine à éclaircir les doutes des membres du Conseil, et autorisa son protégé à réaliser, à ses périls et risques, le contrat militaire dont il avait pris la charge.

Pour apprécier la portée de cet incident et l'intérêt que prenait le Conseil au rappel de M. de Boigne, trop petit personnage à ce moment pour donner de l'inquiétude à la Compagnie des Indes, il faut se rappeler les conflits de Warren Hastings et de Philip Francis au conseil du Bengale, leur duel en 1780, et les débats passionnés auxquels donnait encore lieu la politique du gouverneur. Lorsqu'il avait soutenu contre les Mahrattes (1774 à 1782) cette guerre difficile qui provoqua les craintes du Parlement, le Conseil n'avait autorisé que les opérations militaires en cours sur la côte du Malabar, et s'était opposé à toute expédition sur la Jumma (1) ; Hastings avait passé outre et s'en était repenti. En le voyant, en 1783 et 1784, an-

(1) *Memoirs of sir Philip Francis, with correspondence and journals* — Londres, 1867, 2 vol.

noncer un voyage dans le royaume d'Aoude, et patronner les relations d'un étranger avec les rajahs d'au-delà du Gange, on crut qu'il allait reprendre ses projets interrompus, et l'ombrageux sir Eyre Coote, héritier des rancunes de Francis, s'en émut. Il fallut que Hastings engageât de nouveau sa parole de ne point rompre la trêve et de laisser les rajahs *se dévorer entre eux* sur la rive droite du Gange, pourvu que tout s'arrêtât au cours supérieur de la Sône et à la hauteur de Bénarès.

Warren Hastings, fort malmené depuis le départ de Francis dans les gazettes d'Europe, et dont la situation se trouvait déjà compromise, commençait en effet ce long et fameux voyage dans les provinces d'Orissa, de Behar et du Bengale (1), dont le plaidoyer de Burke retraça d'une façon dramatique le faste éblouissant.

M. de Boigne le précéda de quelques semaines sur la route qu'il devait suivre depuis Calcutta jusqu'à Bénarès, Aoude et Lucknow; il put donc être en partie témoin des faits que Warren Hastings relatait lui-même dans une lettre écrite de Lucknow, le 2 avril 1784, et dont voici un extrait :

« A mon grand étonnement, j'ai trouvé depuis Buxar jusqu'à Bénarès toutes les places par où je passais abandonnées; il n'y était pas même resté une seule personne pour les garder. Je n'ai vu dans les

(1) Cédées à la Compagnie des Indes par le Grand-Mogol après la bataille de Buxar (23 octobre 1764), et qui produisirent pendant trente ans un revenu annuel de plus de cent millions de francs. (*History of the reign of Shah-Aulum*, t. I, p. 26.)

villages que les traces d'une dévastation complète, soit qu'elle ait été occasionnée par ceux qui suivaient l'armée qui a traversé ce pays depuis peu pour leur subsistance, *soit que le mal ait été fait par ceux de ma suite.* Quand le hasard me fait rencontrer des gens de la province, je suis fatigué de leurs plaintes et poursuivi par leurs clameurs. Les *aumils* ou fermiers de l'impôt extorquent la fortune des laboureurs soit en mesurant mal, soit en exagérant la taxe.

» Je ne sais réellement pas comment il est possible, et j'en suis témoin oculaire, à un officier qui commande un corps de troupes, si attentif qu'il puisse être à la discipline de ses soldats, d'empêcher le désordre lorsqu'il n'y a personne pour s'y opposer ou aucun témoin pour les convaincre. La province, sauf la ville de Bénarès, se trouve sans gouvernement effectif; elle est mal administrée; le peuple y est opprimé, le commerce découragé, et le revenu en danger d'un déclin rapide par la manière violente de le lever. J'impute une part de ces irrégularités au naïb que j'avais donné pour administrateur au rajah de Bénarès; je demande sa révocation, mais je doute que le mal en soit notablement allégé (1). »

Il faut noter les aveux de cette dépêche officielle, adressée par le gouverneur au Conseil du Bengale. Peut-on marquer avec plus de précision comment quelques années de l'administration égoïste de cet homme avaient suffi pour transformer en désert la

(1) Procès de Warren Hastings; *ut suprà.*

zémindarie de Bénarès qui, sous les règnes pacifiques de Bulwant-Sing et de Cheit-Sing, son fils, n'était qu'un immense jardin, un lieu de repos et de paix où se retiraient, de toutes les parties de l'Inde, les marchands qui avaient fait fortune? Aussi, quand on se reporte aux dépositions des témoins et aux enquêtes des commissaires, n'est-on pas surpris de la véhémence avec laquelle Burke fit appel à la justice de l'Angleterre.

Quatre ans plus tard, le 9 février 1788, Burke devait terminer son discours par cette péroraison passionnée :

« Au nom des communes d'Angleterre,

» J'accuse Warren Hastings de s'être étudié, lui et ses créatures, à la destruction de la morale du pouvoir en théorie et en pratique, d'avoir réduit la dépravation en système et le péculat en règle d'arithmétique;

» J'accuse Warren Hastings d'avoir proclamé qu'un souverain jouissait du droit absolu d'exercer des volontés arbitraires, et d'avoir mis en pratique la peste des oppressions asiatiques;

» Je l'accuse de grands crimes et forfaits, de fraude, d'abus, de fourberies et de vol; je l'accuse de cruautés inouïes et de dévastations inexprimables. Je l'accuse d'avoir à peine laissé dans l'Inde assez de larmes pour que les yeux de ses victimes puissent pleurer leur misère!

» J'accuse Warren Hastings, en face de vous, Mylords, vous les nobles, les juges et les pontifes de la noble Angleterre, je l'accuse au nom de notre sainte religion qu'il a déshonorée, au nom de notre charte

sociale qu'il a violée, au nom de millions d'hindous qu'il a sacrifiés à l'injustice, au nom de la dignité de l'homme qu'il a foulée aux pieds! »

M. de Boigne, instruit des scandales qu'allait dénoncer Burke, et témoin tout au moins du désordre moral que créait le vice de l'administration anglaise, ne pouvait rien tenter d'efficace en faveur des Hindous; un mot de critique lui aurait valu un ordre d'expulsion; mais il se pénétra de cet enseignement et comprit, par les fautes d'autrui, quelle devait être sa propre conduite; il eut dès lors une vue claire de l'avenir qui s'ouvrait devant lui et de la route à suivre pour atteindre le faîte où devaient le porter nécessairement le chaos politique de l'Inde, son adresse et le besoin qu'on aurait de lui. En attendant, plus pratique que sentimental, il acheminait par le Gange vers le port de Kalpee sur la Jumma les armes de fabrique anglaise et les provisions spéciales dont il avait besoin pour la réussite de son projet. Il recruta sur sa route des soldats parmi ces aventuriers et ces déserteurs qui se réunissent autour des empires à l'agonie comme des oiseaux de proie sur un champ de bataille. Le trajet de Lucknow à Kalpee et de Kalpee à Agrah se fit sans encombre; mais au-delà de la route de Delhi, lorsqu'il se jeta sur la gauche, dans la vallée de la Tchùmbul, pour gagner les Etats du rajah de Jeypöor, les périls se multiplièrent, car il avait un train considérable d'attelages, et il fallut l'énergie et l'audace du jeune aventurier pour sortir sain et sauf de mauvais pas tels que celui où l'attira le zemindar de Dholpöor.

Ce petit prince asiatique se piquait d'imiter les exemples de brigandage que de plus puissants que lui se faisaient gloire d'exercer à grand fracas. Quand la troupe de M. de Boigne passa à portée de fusil de la forteresse qui lui servait de repaire, il la fit envelopper par ses cavaliers et donna l'ordre d'exhiber les sauf-conduits. M. de Boigne lui fit présenter son brevet de commandant militaire avec le sceau du rajah de Jeypöor; le bandit proteste qu'il n'est pas vassal de moins fort que lui et ne reconnaît d'autre seigneur et maître que le glorieux empereur de Delhi. On sort du coffre à secret du palanquin de M. de Boigne les lettres de lord Hastings pour le Grand-Mogol, et les petits carrés de papier de riz, au sceau impérial, que le voyageur avait conservés de sa correspondance avec le ministre Mirza-Shuffie. Le zémindar se met à rire, déclare qu'il est indépendant, et ne permet à ses prisonniers de continuer leur route qu'au prix d'une forte rançon. Le chiffre du rachat fut débattu pendant trois jours; il fallut livrer une grosse quantité de roupies et un lot de fusils anglais.

Ce contre-temps n'était que le présage d'une rude déception. A peine arrivait-il à Jeypöor, que M. de Boigne se voyait congédié par le rajah, à qui les récents événements de Delhi (1) promettaient les loisirs de la paix et qui, dès lors, jugeait inopportun de dépenser le plus net de son revenu à la réorganisation

(1) L'assassinat du ministre Mirza-Shuffie par les chefs mogols Hamdani-Khan et Ismaël-Beg, en octobre 1783. (*History of the reign of Shah Aulum*, I, 112.)

de ses troupes. Un cadeau de 10,000 roupies ne parut point à M. de Boigne une suffisante compensation de ce cruel désappointement.

Il avait trente-trois ans ; depuis seize ans il poursuivait cette chimère de la réputation et de la fortune qui s'évanouissait, par une étrange ironie du sort, à l'instant où il pensait l'avoir enfin saisie. Il ne se découragea point, réalisa ses dernières ressources, ajourna à des temps meilleurs et prochains les soldats qu'il avait déjà recrutés, et se rendit à Delhi pour prendre conseil de son ami le major Brown.

Un Français, M. de Levassoult, chef de l'armée de la reine de Sirdanah, dans la province de Meerüt, exerçait alors une certaine influence sur la politique mogole. On connaît les romanesques aventures de la reine de Sirdanah, si célèbre dans les annales de l'Inde sous le nom de *Begum Sumröo*. Cette fière amazone, imitant l'exemple de beaucoup de princesses hindoues et mahrattes, chargeait l'ennemi à la tête de ses escadrons ; maintenue au pouvoir fort jeune, par le suffrage des chefs, après la mort du rajah son premier mari, elle épousa successivement plusieurs européens (1) dont la vigueur ou l'adresse valurent à son petit royaume une sorte de notoriété. Sa beauté et ses dramatiques amours sont restées légendaires comme ce tact politique qui, au

(1) L'histoire de la Begum de Sirdanah est demeurée fort obscure, grâce aux récits contradictoires des voyageurs. On croit qu'elle épousa d'abord un aventurier de Salzbourg, nommé Joseph Reinhard, que sa morne contenance fit appeler *Sombre*. Reinhard mourut en 1778 ; elle se maria vers 1780 avec M. de Levassoult, que les relations anglaises confondent souvent avec Joseph Sombre ;

milieu d'une époque troublée, lui assura cinquante années d'un règne relativement paisible. M. de Levassoult avait vu de près les Anglais lorsqu'il habitait Pondichéry et Chandernagor; pendant son séjour chez les Mahrattes et à Delhi, il avait apprécié l'inconsistance de la politique indigène; devenu prince de Sirdanah, il comprit mieux encore que ce petit État, perdu sur la carte, impuissant à se défendre par les armes, toléré par le Grand-Mogol, convoité par les Mahrattes et les Anglais, ne pourrait trouver de salut que dans la force de résistance des États indigènes qui le séparaient des possessions de la Compagnie. Son insinuante diplomatie lui fit employer le système dont lord Clive, sir Vansiltart et Warren Hastings, imitant Bussy et Dupleix, utilisèrent si merveilleusement les ressources dans un sens contraire; il fit en sorte d'introduire chez chaque rajah des officiers français chargés d'instruire les troupes et de les façonner à la tactique européenne; il se flattait de créer ainsi, à petit bruit, autant de centres de résistance qui, réunis à un moment donné dans une coalition secrète, cédant à la même impulsion, dirigés par une pensée unique, pourraient, peut-être, lutter avec succès contre la conquête anglaise.

Il parvint, dit un écrivain, à installer à Hyderabad,

M. de Levassoult périt assassiné par Dyce vers 1793; la Begum fut obligée d'accepter en 1803 le protectorat de la Compagnie et mourut en 1836. Des détails circonstanciés sur ces événements qui tiennent plus du roman que de l'histoire sont donnés par les *Mémoires* de James Skinner (by Baillie Fraser, London, 1851) et ceux de W. Franklin publiés à Calcutta en 1803.

chez le nizam, le fameux Raymond, qui fit revivre la renommée de Bussy; son influence se fit sentir jusque chez Hyder-Aly et Tippöo, dans le Mysore, où il correspondait avec un neveu de Lally; *ce fut lui enfin qui révéla à Sindhia les talents du général de Boigne, dont le chef mahratte tira un tel parti que, malgré les désastres qui avaient signalé le commencement de sa vie, il mourut sur le trône le plus puissant de l'Inde* (1).

De 1779 à 1783, il réussit à fixer, entre Golconde et Sirdanah, les premiers fils d'un immense réseau, souvent brisé par les caprices des rajahs ou les efforts des agents anglais, mais qu'il renouait sans se lasser. Hastings comprit d'où partaient tant de coups inattendus; les Anglais nourrissaient une haine passionnée contre la Begum chez qui s'étaient réfugiés, en 1763, les assassins de Patna (2); ils avaient à se venger à la fois de la cruauté de Joseph Sombre et des grandes vues de son successeur. Hastings, imitateur peu scrupuleux des procédés de lord Clive, confia à un jeune homme du nom de Dyce la mission d'abréger

(1) *Souvenirs d'un voyageur dans l'Inde* (REVUE DES DEUX-MONDES, *nouvelle série*, XII, 730).

(2) Joseph Sombre est pour la première fois mentionné dans les annales de l'Inde à propos de la bataille perdue en 1761 par Shah-Aulum en essayant de défendre la province de Bahar; il faisait partie du bataillon français de Law. En 1763, il assista aux combats livrés sous les murs de Patna, et, lorsque Mir-Kassim évacua la ville, il fut contraint de passer par les armes les 149 otages anglais, parmi lesquels le résident Ellis. Il défendit avec vigueur le territoire mogol contre le capitaine Knox, le major Karnac et le major Mûnro pendant la campagne de 1764, puis se cacha à Sirdanah pour n'être pas l'enjeu de la paix.

le conflit et de supplanter à Sirdanah l'esprit français par l'influence britannique; Dyce, chassé de son régiment pour une affaire de délicatesse, arrivait à Sirdanah comme une victime des Anglais; M. de Levassoult l'accueillit avec empressement, sans se douter qu'il réchauffait une vipère (1), et lui confia un commandement analogue à ceux qu'il venait de donner à l'allemand Pauly et à l'irlandais George Thomas. Tandis qu'il fortifiait ainsi, par de nouvelles recrues d'étrangers, les cadres de ses troupes, il encourageait les entreprises des Mahrattes sur les rives de la Jumma, obtenant des ministres de Shah-Aulum qu'ils répondraient évasivement aux mises en demeure de la Compagnie et aux appels des rajahs de la plaine. Il n'est point étonnant qu'au milieu de compétitions aussi acharnées le rajah de Sirdanah, conseil secret de l'empire, ait pensé à placer M. de Boigne auprès d'un chef hardi que Shah-Aulum considérait déjà comme son champion. On peut supposer aussi, sans faire tort à M. de Boigne, que Warren Hastings put avoir sur lui un dessein semblable; et ce ne serait pas un des moindres mérites de notre héros que d'avoir pu, sans céder à l'entraînement de ses amis, sans se faire le complice des menées occultes où on l'engageait à son insu, se créer en peu de temps une position assez nette pour que nul ne se crût en droit de lui imposer quoi que ce fût aux dépens de ses convenances ou de son devoir.

(1) Il est longuement question du rôle peu honorable de Dyce dans les dépêches de Hastings au Conseil du Bengale, et dans celles de lord Cornwallis et de lord Wellesley.

Il ne faut point oublier qu'en 1784, à Calcutta comme à Delhi, la diplomatie suivait une marche aussi indécise que le terrain mouvant sur lequel on s'avançait pas à pas dans ce pays mal connu; rien assurément n'était encore arrêté dans les plans de ce futur drame de dix ans, dont les principaux acteurs se trouvaient déjà réunis par le hasard. Les projets sont vagues et fuyants, *écrits sur l'onde et sur la nue*, écrivait Hastings citant Shakespeare. Ce qui faisait la force de M. de Boigne, c'est qu'il restait étranger à ces intrigues. Son esprit pratique, son sens droit démêlaient et rendaient inutiles les ruses subtiles et compliquées que multipliaient autour de lui les politiques asiatiques, qui souvent s'embarrassèrent dans leurs propres trames; certains agents anglais jouèrent ce même jeu et le perdirent; sa franchise les déconcertait.

Sindhia préparait sa fameuse expédition du Bundelcund; M. Anderson et le major Brown paraissent avoir servi d'intermédiaires obligeants et actifs entre le chef mahratte et M. de Boigne, qui offrit d'équiper en cinq mois deux bataillons d'un effectif total de 1,700 hommes. Les pourparlers se terminèrent par une convention signée à Muttrah, grande ville située sur la Jumma, à égale distance d'Agrah et de Delhi.

La solde, dit James Grant, fut fixée à 14,600 roupies par mois, dont mille pour le chef (1). Sindhia ne fit point d'avances d'argent à son nouveau général; mais M. de Boigne possédait, depuis l'affaire de Gohud, un

(1) Soit environ 35,332 francs *par mois*, dont 2,420 francs pour le chef.

crédit moral suffisant pour attirer des soldats; il fit publier qu'il allouait aux simples cavaliers une solde mensuelle de 5 roupies 1|2, et aux officiers à proportion. Les cadres se remplirent en quelques jours et, dans le délai fixé, les deux bataillons furent formés sur le modèle des troupes anglaises, instruits, armés et équipés de la même manière.

Les relations d'intimité que M. de Boigne avait nouées avec la plupart des officiers européens attachés au service de la Compagnie ou des rajahs lui permirent d'en appeler quelques-uns à partager sa nouvelle fortune. C'est ainsi qu'il confia à son ami l'écossais Sangster la direction de la fonderie de canons qu'il créa dès le début à Agrah, et dont les ateliers furent installés dans la vaste enceinte du fort d'Akbar.

Dès les premières semaines de l'automne de 1784, M. de Boigne se dirigea vers les hauts plateaux du Bundelcund, pour prendre part aux opérations de l'armée des Mahrattes. Avant d'aborder le récit des difficultés qu'il eut à vaincre, et dont les moindres furent celles de la guerre, il nous paraît utile de donner un croquis du théâtre des événements, ainsi qu'une idée sommaire de l'état social et politique des populations au milieu desquelles le génie de M. de Boigne allait se développer à l'aise, et du peuple dont il devait porter si haut la puissance malheureusement éphémère.

V.

L'INDE DU SUD. — ANGLAIS ET FRANÇAIS.

La vie du général de Boigne, qui s'est heurtée à tant d'événements et dans tant de contrées diverses, en France, aux colonies, en Grèce, en Asie, dans les Indes, ressemble à une de ces batailles en plusieurs journées qui ont couvert de leur fumée et de leur tonnerre dix lieues de pays. Nul des acteurs de ces drames n'en connaît l'ensemble; à peine si quelques traits particuliers se détachent de la confusion universelle; chacun raconte ce qu'il a fait, senti et cru voir. Ce n'est pas le jour où elles se sont livrées qu'on sait si les batailles sont perdues ou gagnées; c'est le lendemain, c'est souvent deux ou trois jours après, quand l'un des combattants s'est affermi dans son énergie ou dans son orgueil et s'est saisi de l'opinion en la jetant de force dans les rangs de son armée. Il en est ainsi de ces

existences compliquées dont les actes principaux se sont produits à de grandes distances de ceux qui les jugent.

Ce n'est que lentement, par degrés insensibles, que la vérité se fait, que l'ensemble se dégage et devient visible. On réunit avec patience mille détails épars, on les rapproche et on les compare; l'exactitude de l'un sert de pierre de touche à la véracité de l'autre ; on examine le témoignage de quantité de gens qui ne se doutaient pas qu'ils dussent servir un jour à une œuvre de réparation; on discute ces preuves, on les contrôle; on les accepte ou on les écarte, suivant le degré d'autorité que les bons juges y attachent. C'est par de tels procédés que la critique historique parvient à reconstituer les grandes lignes d'une existence qu'on croyait à tout jamais vouée à l'oubli, ou à l'équivoque plus cruelle encore que l'oubli.

Mais ces obscurités elles-mêmes m'obligent, pour que je les dissipe aux yeux les plus prévenus, à des digressions indispensables si l'on veut apprécier exactement l'importance de la carrière militaire et politique du général comte de Boigne.

Il n'est pas non plus hors de propos, après nos désastres d'hier, de rappeler ce qu'était, il y a moins d'un siècle, l'influence de notre pays dans les Indes, et par quelle succession de déplorables accidents cette suprématie a passé de nos mains dans celles de l'Angleterre.

L'ignorance où nous sommes de notre propre passé est pour beaucoup dans nos fautes récentes ; la France

coloniale est presque inconnue ; l'interprétation inexacte de son histoire est un autre danger plus grand peut-être que le premier ; à toutes les époques il a été de mode de rejeter sur la trahison le poids de nos revers, tandis que la responsabilité en appartient par dessus tout à ce défaut d'esprit de suite chez les chefs, à ce manque de confiance chez les subordonnés que nous ne saurons corriger qu'en signalant les conséquences désastreuses et les causes plus tristes encore. Tout ce qui se rapporte à l'étude de la politique maritime et coloniale de l'Angleterre doit intéresser la France. La question de ces vieilles rivalités tire une importance nouvelle du percement de l'isthme de Suez et des points de contact que notre politique va, derechef, rencontrer dans ces parages où le cabinet britannique a pris de longue date des précautions multipliées pour y rester maître exclusif.

On sait quelle est l'étendue de l'Hindostan, vaste presqu'île six fois plus vaste que la France et qui compte près de cent quatre-vingts millions d'habitants. Ce triangle colossal, dont la base s'appuie sur les monts Himalaya qui le séparent du Thibet et de la Chine, baigné à l'est par le golfe du Bengale, à l'ouest par la mer des Indes, est sillonné par d'abruptes chaînes de montagnes et de larges fleuves.

Au pied des contreforts de l'Himalaya s'élargit le bassin du Gange, avec ses cent rivières ; au pied des déserts du Sind coule l'impétueux Indus. Du centre des Alpes thibétaines, au nord de Delhi, vers le pic de Djemnâtry (8,000 mètres d'altitude, le Mont-Blanc n'en

compte que 4,810), se détache une chaîne élevée dont les ramifications forment les vallées profondes de la Tchùmbul, de la Nerbuddah et du Godavéry, et qui, sous le nom d'Aravalis au nord-ouest, de Vindhyas au centre, de Ghâttes au sud-ouest, couvrent le pays de plateaux immenses, de gorges impénétrables, d'inextricables défilés depuis Meerüt et Bénarès jusqu'au cap Comorin.

L'Inde, si ancienne historiquement, est une contrée relativement récente ; elle a surgi du sein des mers, si l'on en croit les théories de M. de Humboldt et les calculs de M. de Candolle, bien après les continents de l'Australie et des deux Amériques. Cependant on n'y trouve point ces forêts vierges dont la majesté imposante étonne les hommes les plus incultes ; *la nature y paraît usée et comme flétrie par les caprices de l'espèce humaine*. Des milliers de générations s'y sont succédé en y abusant des bienfaits de la Providence.

Au sein des massifs montagneux de l'Inde les plus inabordables, les plus oubliés, on rencontre souvent les ruines d'antiques demeures, des tombeaux abandonnés, et, aujourd'hui encore, de nombreuses tribus nomades cherchent au fond des bois une chétive subsistance. Elles s'installent au milieu d'une forêt, abattent les arbres pour bâtir des maisons, pour défricher quelques arpents de terre et y cultiver le riz et le millet ; puis, quand les terres sont épuisées, que les troupeaux ont rongé jusqu'à l'écorce des arbres, ces nomades vont recommencer un peu plus loin ce travail ingrat, et, derrière eux, la forêt se reforme. Dans les

plaines, autour des pagodes de marbre aux coupoles de cuivre, s'entassent les palmiers, les cocotiers, les figuiers sacrés, les tamarins, les tecks, les cèdres, les chênes et les cyprès, dont les massifs épars forment des retraites enchantées pour les bayadères ou des repaires pour les bandits.

L'aspect du pays ne se modifie que fort lentement. Les banyans croissent vite et donnent beaucoup d'ombre ; ils se groupent, mêlés aux tamarins, en longues avenues à l'entrée des villes, des villages, autour des pagodes et des fontaines. Comme on ne peut ni tuer ni même chasser d'un champ de riz les vaches ou les buffles sacrés, les terrains cultivés forment des séries d'enclos entourés de haies touffues de bambous, d'épine du Mysore, d'acacias épineux.

Les jungles ou taillis d'arbustes de toutes essences, assez semblables aux maquis de la Corse (en indoustani, le mot *djangal* signifie simplement un lieu inculte), couvrent d'immenses plaines marécageuses où le tigre, le cobra di capello et les éléphants sauvages sont pour les voyageurs un péril permanent. L'atmosphère lourde et empestée de ces régions abat les hommes les plus robustes ; on n'y passe point impunément une nuit, et les fièvres mortelles dont on y prend le germe n'ont fait que trop de victimes (1).

(1) Sur la côte de Bombay, un vent glacial, chargé de miasmes pestilentiels, appelé par les Anglais *land wind*, décimait autrefois la colonie européenne ; on n'y échappe aujourd'hui qu'en se réfugiant, pendant la saison malsaine, sur les hauteurs du fameux *sanitarium* de Matheran, à 700 mètres d'altitude, au-delà des mines merveilleuses de l'antique cité de Callyan. Les trois grandes ma-

De tant de races différentes qui occupent aujourd'hui ces immenses régions, les Hindous sont les véritables *indigènes* de l'Inde; ils ont eux-mêmes deux origines bien distinctes. Les habitants primitifs, au teint brun, à l'œil sombre et languissant, aux extrémités délicates, à l'esprit vindicatif et subtil, sont à la fois efféminés et audacieux, souples et fiers comme des esclaves qui se sentent dignes de redevenir maîtres, qui le plus souvent se laissent aller au flot capricieux du hasard, mais qui parfois essaient de lutter avec la fortune. Parmi ces tribus primitives, les plus vivaces, celles qui réagirent avec l'énergie la plus soutenue contre les invasions furent celles des Mahrattes, et surtout des Radjpouts, véritables maîtres originels du vieux sol hindou. Les autres, les Aryas, sont descendus des plateaux de l'ancienne Arye, de l'ancien Paropamise et d'autres contrées orientales de la Perse à une époque très-reculée; ils ont conquis l'Inde et y ont introduit la religion et la civilisation qui y règnent encore aujourd'hui.

Dans les premières années du XVIe siècle, une nouvelle invasion modifia profondément le régime politique et social de ce pays. Baböor, petit-fils de Tamerlan, envahit les provinces septentrionales (1505 à 1530) et jeta les bases de l'empire mogol. Vingt-cinq ans de guerres intestines, d'usurpations et de

ladies de l'Inde sont: le choléra dans le Delta du Gange et sur les côtes, la fièvre des jungles dans le Dekkan, la dyssenterie partout. En maintes parties de l'Inde, dit Victor Jacquemont, il y a certitude de mort pour quiconque, natif ou Européen, passe en ces lieux redoutables de septembre en janvier.

meurtres marquent un temps d'arrêt dans les conquêtes des Tartares musulmans. Elles reprennent avec Akbar (1555 à 1605), et Delhi devient la capitale de l'Hindostan. L'empereur avait le titre de Grand-Mogol; les rares voyageurs arabes ou persans qui s'étaient aventurés au milieu de ces nomades turbulents, que fixaient et que pacifiaient le luxe et le loisir, faisaient de merveilleux récits du faste de ce souverain et des splendeurs de sa cour (1). Les provinces trop éloignées pour obéir directement aux chefs mogols restèrent à l'état de principautés vassales, gouvernées par des seigneurs indigènes qui, suivant leur degré de puissance, prenaient les noms de *soub-hadar* ou de *rajah* (2).

Aureng-Zeb, monté sur le trône par un crime (1659), et qui ne se maintint que grâce à des assassinats continuels, fut le plus célèbre de ces empereurs. Il meurt presque centenaire (1707), après avoir joui pendant quarante-sept années de ses conquêtes, vainqueur du

(1) L'Inde est couverte de ruines imposantes et de merveilleux palais, dont la richesse défie toute description et dont la photographie seule peut donner une idée juste. L'Europe et l'Orient lui même ne renferment rien qui puisse être comparé aux œuvres géantes ou délicates de ces artistes inconnus.

(2) Si l'on compare plusieurs cartes de l'Inde, on est surpris de l'irrégularité de l'orthographe des noms asiatiques; il est à peu près impossible de les traduire exactement dans nos langues européennes, et la différence de prononciation fait que le même mot ne sera pas écrit de même par un Anglais, par un Français ou par un Italien. Ainsi Delhi s'écrit par les Anglais de mille manières différentes, dont aucune n'est juste; ce qui, d'après l'analogie des idiomes, est *Cachemire* pour nous, devient en anglais *Cashmeer*. —Voir la *Correspondance* de Jacquemont (tome II, page 172, édition de 1861.)

Thibet, des royaumes de Golconde et de Visapöor, des Mahrattes et des peuples du Malabar et du Coromandel. Il est rare que les règnes trop longs ne se démentent pas ; l'énergie d'Aureng-Zeb, ce coup d'œil d'aigle qui était l'un de ses prestiges, sa prévoyance et sa vigueur s'affaiblirent avec l'âge. La décadence de son empire suivit par degrés l'accablement où le jetèrent le tracas des affaires et l'abus du plaisir; comme Charlemagne vieillissant, il répandit des larmes en voyant de rudes ennemis violer ses frontières. Lorsque Shah-Aulum devint maître du trône, un siècle après l'avénement d'Aureng-Zeb (1759), le démembrement de l'empire mogol était complet de fait, et les Mahrattes y avaient le plus contribué (1).

A la mort d'Aureng-Zeb, il était arrivé comme à la mort d'Alexandre, à la mort de Charlemagne, à celle de Gengis-Khan et à celle de Charles-Quint. Le sort des empires trop vastes que le génie d'un homme a construits de toutes pièces est de se dissoudre fatalement sous l'action du temps et des ambitions, comme un faisceau d'épées dont le lien se rompt sous le poids.

Vers la fin du règne (de 1689 à 1707), Sheyed-Koulikhan, chef d'un corps mogol dans l'armée impériale, fut nommé soub-hadar (vice-roi) du Dekkan. Il n'y a rien de nouveau en histoire; et d'insouciants Asiatiques ont maintes fois renouvelé, sans s'en douter le moins

(1) Révolutions de l'Inde, de 1707 à 1765, par Fantin des Odoards. — Histoire de l'empire anglais dans l'Inde, par Barchou de Penhoën. — L'Inde anglaise, par le comte Edouard de Warren.

du monde, les épopées de nos Césars d'Europe ou les improvisations dynastiques des barons féodaux. Sheyed, dès l'année 1732, avait transformé son commandement militaire en un fief indépendant et héréditaire.

Le Grand-Mogol lui décerna le titre de *Nizam-oul-Mouluk* (soutien de l'État); ce titre devint un nom qu'il légua à ses successeurs avec le prestige de sa puissance et sous lequel les Européens, mal informés de la hiérarchie et de la langue des Hindous, persistèrent à désigner les princes de cette région. Les territoires sur lesquels il exerçait une autorité directe s'étendaient depuis la Nerbuddah (rivière qui se jette dans la mer d'Oman) jusqu'au cap Comorin, et du Godavéry aux Ghâttes occidentales; il possédait ainsi les forteresses de Baroth et de Bisnagar, les palais d'Adoni, les grandes villes de Surate, Madras, Tuticorin, Beydjapöor, Golconde, Beyder, Hayderabad, tout le midi de l'Inde, à l'exception des Mahrattes, dont les tribus restaient intactes sur la côte occidentale et dans les défilés des Ghâttes.

Sheyed mourut en 1748, à l'âge de cent quatre ans, laissant cinq fils; leur ambition jalouse devint le dissolvant le plus actif de cette machine trop vaste encore pour ne pas se disloquer à chaque secousse un peu rude. Le trône des princes asiatiques n'est qu'une propriété privée dont on se dispute les débris lorsque l'héritage n'a pu se partager à l'amiable.

Les premiers démembrements de l'empire d'Aureng-Zeb se compliquaient de l'arrivée des Européens et de

leur intervention, d'abord timide et purement commerciale, puis entreprenante, aventureuse, à mesure qu'ils se rendaient un compte plus exact de la situation du pays et qu'ils devinaient la fragilité de ces colosses aux pieds d'argile. Les Anglais fondent vers 1661 le comptoir de Madras, en 1690 celui de Calcutta; ils avaient acquis des Portugais l'île et le district de Bombay l'année même où ils s'installèrent dans le Delta du Gange. Lorsque le terrible Nadir-Shah pillait Delhi (1739), Portugais, Hollandais, Anglais, Danois, Français, avaient déjà pris possession sur le littoral d'une ligne de points fortifiés; les dernières années du règne de Sheyed fournirent aux plus hardis l'occasion de prendre pied dans l'intérieur.

Parallèlement à la Compagnie anglaise des Indes surgissait une Compagnie française dont les débuts, les succès rapides, le prestige, les splendeurs et la chute irréparable doivent compter parmi les plus navrants souvenirs du règne de Louis XV. C'est à détruire cette rivalité que s'appliquèrent surtout les gouverneurs anglais, assurés de toujours réduire les natifs, mais qui voyaient avec inquiétude les conquêtes d'autres Européens.

Les origines de la puissance française dans l'Inde n'étaient pas fort anciennes. En 1673, pendant une des guerres de la Hollande avec la France, un soldat de fortune, François Martin, avait fondé le comptoir de Pondichéry qui, pris et repris, malgré les ravages de la guerre et les caprices des rajahs, s'agrandit de territoires considérables et formait, en 1706, une ville de

quarante mille habitants. La Compagnie française des Indes avait eu successivement le siége de son principal établissement à Madagascar, puis à Surate ; on le transporta en 1701 à Pondichéry; Martin avait agrandi les factoreries de Masulipatam et de Chandernagor; lorsqu'il mourut pauvre (1706), il laissait l'influence française reconnue et aimée par les princes du Karnatic, du Malabar et du Bengale. Le système de Law (1716 à 1720) compromit les colonies françaises ; il fallut le génie de quelques soldats administrateurs pour les consolider ; ils intervinrent dans les affaires intérieures du Karnatic, firent alliance avec les natifs, et passèrent par degrés du rôle de vassaux à celui de protecteurs des principautés hindoues. En 1735, Benoît Dumas fonda le comptoir important de Karikal et fit rivaliser les possessions françaises du midi de l'Inde avec celles des Hollandais et des Danois.

Vers 1738, Dost-Aly, vice-roi du Karnatic, parlant au nom *du trône impérial de Delhi* dont il se disait vassal pour exploiter ses voisins et qu'il reniait ensuite, sous prétexte d'indépendance, lorsque l'empereur réclamait à son tour, voulut exiger des nababs et des rajahs le payement des tributs arriérés. Les princes hindous, effrayés par les premiers succès des mahométans, firent appel au maharajah des Mahrattes, qui leur envoya son fils Ragodji avec cinquante mille de ces cavaliers dont la réputation de sauvage bravoure faisait trembler les peuples timides et efféminés des grandes vallées de la péninsule. Au mois de mai 1740, Dost-Aly, atteint par les troupes des confédérés, trahi par la

plupart de ses sujets hindous, fut battu et tué. Benoît Dumas accueillit la famille du prince vaincu, arrêta par son attitude résolue les progrès des Mahrattes qui abandonnèrent le Karnatic après l'avoir occupé et pillé pendant un an, et reçut de l'empereur mogol, en retour des services rendus à sa cause, le titre de nabab et de précieuses prérogatives. Dupleix trouva la colonie dans cette situation excellente.

En 1744, la guerre de la succession d'Autriche mit aux prises la France et l'Angleterre, et leur fit se disputer l'empire des Indes. Madras, après des péripéties sans nombre, allait hériter de la gloire et de la prépondérance de Pondichéry. Nous n'aborderons pas ici les conflits qui s'élevèrent entre le gouverneur Dupleix et le chef d'escadre Mahé de La Bourdonnaye dont la conduite n'a jamais paru bien nette (1); l'énergie de Dupleix triompha pourtant du mauvais vouloir de ses collègues et aboutit au combat de Saint-Thomé (4 novembre 1746) où, avec 230 européens et 700 cipayes, il battit 10,000 indigènes réunis par le nabab du Karnatic.

Cette journée est une des dates capitales de l'histoire de l'Inde ; elle prouva aux colons qu'ils auraient l'avantage, dans la proportion de un contre dix, toutes les fois qu'ils s'attaqueraient aux masses indisciplinées des armées indigènes. De 1747 à 1751, Dupleix profita

(1) Le major Malleson, dans un livre considérable, rédigé avec l'aide des mémoires du temps et des archives locales, accuse La Bourdonnaye d'avoir reçu des Anglais de fortes sommes, à titre de présents personnels, pour la rançon de Madras, que Dupleix voulait raser. (*History of the French in India*, London, 1868.)

avec adresse des guerres de succession entre les prétendants à la principauté du Karnatic, opérations complexes, diplomaties confuses, où les Hindous, les Mahrattes et les mahométans se mêlaient au gré de leurs ambitions. La guerre eut pour théâtre le triangle formé par les trois villes d'Arcot, Madras et Pondichéry; l'étonnante hardiesse de ses plans ne fut dépassée que par l'audace heureuse de l'exécution elle-même.

Vers 1751, Dupleix touchait au but; il avait réussi à faire triompher les deux prétendants dont il se servait pour écarter les Mahrattes et pour combattre l'influence anglaise. Régner sur le Dekkan, c'était rester le maître de trente-cinq millions d'hommes. Du cap Comorin jusqu'à Delhi, l'influence française était toute-puissante; les Hollandais et les Portugais conservaient à peine quelques ports de relâche, et les Anglais, bloqués dans Madras et Saint-Thomé, n'avaient plus d'alliés parmi les natifs.

Dupleix venait de confier au marquis de Bussy le commandement de 300 Français, l'âme et le nerf de l'armée du nizam Mozuffer-Jung, en marche sur Hayderabad. Les chefs mahrattes, qui voyaient avec inquiétude se reformer cette puissance étrangère qu'ils avaient crue perdue sans retour à la mort de Nasir-Jung, le second fils du grand Nizam, ne permirent pas au protégé de Dupleix de prendre possession de ses États. Poursuivant la dynastie mogole d'une haine héréditaire égale à leur patriotisme inconscient, ils l'attaquèrent et le percèrent de mille coups. Bussy

avait du sangfroid et ne perdait pas le temps à de longues délibérations; il réunit les chefs mogols et leur prouve que l'élection immédiate d'un prince peut seule les sauver. Il y avait au camp le jeune fils du nizam assassiné et ses trois oncles prisonniers, les derniers fils de Sheyed. L'aîné des frères, Salabut-Jung, candidat de Bussy, est proclamé ; Bussy devient son ami, son bras droit, et par sa rare habileté autant que par l'audacieuse énergie de ses compagnons, réussit à installer dans sa capitale le nouveau prince du Dekkan. Trois années lui suffirent (1751 à 1754) pour rendre définitif un succès sur lequel il comptait à peine lui-même.

Son premier soin fut de reporter la capitale d'Hayderabad à Aurengabad, près des temples d'Ellora, c'est-à-dire à cent lieues plus loin dans l'intérieur. Cet acte hardi coupait court aux intrigues du harem d'Hayderabad, où de nombreux prétendants constituaient en permanence ce péril de surprises et d'usurpations commun aux États musulmans, en raison du nombre des femmes et des droits équivoques d'enfants dont l'état civil n'est point réglé. Bussy y trouvait aussi l'avantage de se porter de sa personne à l'avant-garde et comme sur le front de bataille le plus exposé aux attaques des Mahrattes ; couvrant par sa présence le territoire qu'il laissait derrière lui, il y assurait la prépondérance de l'influence française et dégageait Dupleix en lui permettant de concentrer ses efforts sur la rivalité anglaise. Bussy, retranché dans la citadelle d'Aurengabad avec ses 300 Français qui servirent d'in-

structeurs aux troupes indigènes, y déjoua tous les complots des ministres mogols et n'en sortit que pour livrer aux Mahrattes de rudes batailles. Leur chef, Badjî-Rao, possédait un singulier prestige; Bussy, pour consolider sa propre influence dans le Dekkan, prit prétexte de pillages sur les frontières, se porta rapidement avec quelques canons dans les gorges des Ghâttes, et battit en plusieurs rencontres ces cavaliers réputés invincibles.

Bussy les foudroie, les écrase par les feux rapides de ses fantassins formés en carré, citadelle mobile contre laquelle viennent se briser les flots de la cavalerie asiatique. « *Les Mahrattes*, disait un Hindou contemporain, *se jetaient à corps perdu contre ce roc indomptable tout pétillant d'éclairs et qui s'enveloppait de fumée pour porter des coups plus sûrs. Les Mahrattes respiraient cette fumée brûlante, ils en haletaient et se tordaient de rage et de douleur sous le feu des canons et le fer de ces étrangers maudits.* »

Bussy avait trop le sentiment de la politique pour exaspérer ces défenseurs de la nationalité hindoue; il leur permit de vivre isolés dans leurs provinces des montagnes, sur les côtes orientales des Ghâttes et dans la vallée de la Nerbuddah, pourvu qu'ils se résignassent à abandonner les plaines au nizam d'Hayderabad.

Pour prix de ses succès, Bussy obtint la concession de nouvelles provinces; les possessions de la Compagnie s'étendirent de Mahé à Pondichéry, sur les côtes de Coromandel et d'Orissa, y compris la pagode de

Djagrenath, visitée chaque année par un million de pélerins, affluence d'étrangers qui mettait Dupleix en relations avec tous les chefs de l'intérieur et popularisait l'influence française. Le domaine direct de la Compagnie, bien délimité, protégé par des places fortes, comprenant les régions les plus peuplées, les plus pacifiques, les plus industrieuses de l'Inde, rapportait quatorze millions de francs sans qu'on importunât les populations. Bussy, maître de l'esprit du Nizam par les besoins que ce prince avait de ses services, augmentait encore l'ascendant de la France par sa belle humeur, le luxe dont il s'entourait, ses largesses, cet étalage pompeux et théâtral dont les peuples de l'Orient sont avides, et sans lesquels ils ne comprennent pas le pouvoir.

Quelques années avaient suffi pour créer l'empire français de l'Inde. L'administration loyale et sensée de Dupleix, la hardiesse et le bonheur de Bussy constituaient une puissance telle, qu'il fallut aux Anglais quarante années de luttes, de perfidies, de sacrifices et de violences pour en obtenir à peine l'équivalent. La cupidité de quelques marchands, la sottise de quelques ambitieux allaient tout détruire.

Il faudrait ici résumer les événements qui venaient de se passer en Europe et faire le procès aux ministres du roi Louis XV. La Compagnie française des Indes occidentales, qui était vraiment la France, la France chevaleresque et généreuse, entre les mains de Dupleix et de Bussy, cette Compagnie retombait, à Paris, à la discrétion d'un groupe d'agioteurs et de trafiquants

plus soucieux de la vente de leurs pacotilles et du libre parcours de leurs navires que de la grandeur du pays. *Tristes compères*, écrivait lord Clive.

Les chefs de la Compagnie anglaise rivale, clairvoyants et patriotes, jugèrent vite la situation; ils la mirent incontinent à profit, traitant dédaigneusement les agents français, feignant de n'être point pressés de traiter alors qu'ils étaient à bout de ressources et que six mois de retard nous les livraient à merci, refusant d'entamer de sérieux pourparlers relativement au *modus vivendi* des deux Compagnies dans l'Inde tant que Dupleix y conserverait le commandement. Les ministres, abusés par cette attitude, eurent l'imprudence coupable de signer son ordre de rappel. Les possessions françaises étaient perdues.

Godeheu, l'un des directeurs, remplace Dupleix et consent à la honte de la France. Il fallait un aveuglement bien tenace, une ignorance absolue des affaires de ce pays ou une trahison préméditée pour souscrire à l'incroyable transaction qu'accepta Godeheu : les deux Compagnies anglaise et française sont mises sur le pied d'égalité; elles s'interdisent toute intervention politique dans l'Inde. Adopter le pied d'égalité, c'était renoncer aux trente-cinq millions d'hommes sur lesquels Dupleix avait acquis le protectorat français et assurer à l'Angleterre la possession des districts maritimes où elle désespérait jusque-là de se maintenir; renoncer à l'intervention, c'était livrer le Nizam aux Mahrattes, l'Inde aux Anglais, jeter dans le néant les merveilleux résultats obtenus depuis 1750.

Il est douteux, remarque ironiquement à ce propos le colonel Wilkes, *qu'aucune nation ait jamais fait d'aussi grands sacrifices à l'amour de la paix que les Français dans cette occasion.*

Tandis que Dupleix calomnié, créancier de la Compagnie de trente millions de francs qu'il avait avancés sur sa fortune personnelle, mourait de misère dans l'exil, les Anglais se hâtaient de tirer parti d'une sottise diplomatique qui n'eut jamais d'égale, et dont ils ne pouvaient croire qu'on maintînt les désastreuses conditions. Moins de deux ans s'étaient écoulés, la guerre éclatait de nouveau en Europe, et Lally-Tollendal, dont les malheurs ont fait oublier les fautes, venait achever l'œuvre fatale de Godeheu (1).

Lally était courageux et loyal, mais d'un esprit faible, d'un caractère emporté, d'une présomption rare; il prêta l'oreille à tous les méchants propos, prit en haine Bussy, dont la pompe orientale, les victoires et l'éclat princier lui parurent insupportables, et se préoccupa beaucoup plus d'annuler un rival que de

(1) Thomas-Arthur, baron de Tollendal, comte de Lally, né en janvier 1702, décapité à Paris le 9 mai 1766, a eu le sort de quelques hommes dont la vie n'est point encore suffisamment expliquée par les clartés de l'histoire. C'est un traître pour les uns, un martyr pour les autres. En 1758, il ne met que trente-huit jours à chasser les Anglais de la côte de Coromandel, et il écrivait à ses agents : *Toute ma politique est dans ces quatre mots: plus d'Anglais dans l'Inde!* Mais sa commission portait surtout l'ordre de corriger le despotisme des gouverneurs, de couper jusqu'à la racine des abus; il n'en fallait pas davantage pour le rendre en horreur, comme il le disait lui-même, à tous les gens du pays. *Eût-il été le plus doux des hommes*, écrivit Voltaire, *dans de semblables conditions, il eût été haï.* (Voir l'arrêt de réhabilitation de mai 1778.)

servir son pays. Son premier acte est l'ordre de rappel de Bussy. Celui-ci n'en peut croire ses yeux ; l'ordre de rentrer avec toutes ses troupes est réitéré dans la forme la plus impérieuse et la plus blessante.

« Bussy, dit un voyageur (1), refusa longtemps d'obéir. Il ne pouvait se résoudre à abandonner un malheureux prince qui s'était donné à lui tout entier, qui s'était identifié avec la France, et l'avait fait asseoir à côté de lui sur le plus riche trône de l'Inde. Il épuisa auprès de Lally jusqu'aux plus humbles prières ; tout fut inutile ; tout échoua contre une incapacité orgueilleuse et obstinée. »

En juillet 1758, le marquis de Conflans fut désigné pour aller prendre à Hayderabad le commandement du contingent français et le ramener à Pondichéry ; Bussy obéit, la douleur dans l'âme. Quand le Nizam apprit la nouvelle imprévue qui allait désespérer son peuple, il conjura Bussy de rester, l'appelant son ange gardien et prédisant, en termes touchants, dans son désespoir, la ruine qui allait l'atteindre.

Dupleix aurait sauvé la fortune de la France en refusant de livrer ses pouvoirs à l'inepte Godeheu ; Bussy livrait aux Anglais notre plus fidèle ami en obéissant aux ordres insensés de Lally. N'est-il point de cas où l'obéissance devienne presque un crime ? Mais qui en sera juge ? Et le respect aveugle de la discipline n'est-il pas une condition de salut public qu'on ne peut payer trop cher ?

(1) Comte Édouard de Warren, L'Inde anglaise, I, 72.

Après le départ de Bussy, Salabut-Jung, menacé par ses deux frères (Bassalut-Jung et Nizam-Aly) et attiré vers les Anglais par les adroites menées de leurs agents, concéda à la Compagnie anglaise les provinces des Circars (traité du 14 mai 1759) qu'il avait jadis données à Bussy et que le marquis de Conflans venait de perdre à la bataille de Peddipöor. Les Anglais ne l'en défendirent pas mieux contre les entreprises de Nizam-Aly, qui le jeta en prison où on l'assassina en 1763. Le royaume de Golconde devait s'écrouler avec Nizam-Aly, qui, pendant vingt-cinq ans (de 1759 à 1784), fut alternativement trahi par les Anglais et dépouillé par Hyder-Aly et les Mahrattes.

Nizam-Aly ne possédait ni persévérance ni énergie et se laissait abattre par l'insuccès aussi souvent que séduire par des mirages. Essayant de se soutenir entre les trois États rivaux qui semblaient avoir pris son propre royaume pour enjeu, il hésita à s'unir franchement avec Hyder-Aly contre les Anglais, et les Mahrattes lui paraissaient trop systématiquement hostiles pour qu'il pût jamais espérer de les associer à ses desseins; aussi les Anglais devinrent-ils propriétaires de ses plus belles provinces par les traités de 1763, 1766, 1768, tandis que les Mahrattes, sortant des districts où les avait confinés Bussy, reprenaient sur les Mogols envahisseurs la province de Bérar, ou le territoire qui s'étend entre les cours supérieurs du Godavéry et du Tapty.

Quelques-uns des soldats de Bussy étaient restés, après son départ et la déchéance de Salabut-Jung, au

service de Bassalut-Jung, frère aîné de Nizam-Aly. Sur les plaintes des Anglais, Nizam-Aly les ôta à son frère et les prit à sa solde; nouvelles réclamations, car la Compagnie avait stipulé au traité de 1763 qu'elle seule fournirait des auxiliaires au Nizam. En 1768, le Nizam se décida enfin à congédier ces soldats, réduits à 400, et commandés en dernier lieu par un neveu de Lally-Tollendal. Ce bataillon errant passa au service de Hyder-Aly et se rua sur les Anglais avec une rage farouche; c'est à son impétuosité que Baillie et Braithwaite durent leurs sanglantes défaites de Perimbaucum et de Coleröon.

En 1780, Nizam-Aly eut un éclair de bon sens et s'associa contre l'ennemi commun avec les Mahrattes et Hyder-Aly. La guerre, dirigée avec vigueur et succès par le sultan de Mysore, conduisit les alliés jusque sous les murs de Madras. Ce fut dans le cours de cette campagne qu'eut lieu le dernier désastre du colonel Baillie, auquel M. de Boigne échappa par une circonstance fortuite.

La perfidie anglaise mit tout en jeu pour désunir les coalisés; le Nizam succomba aux tentations que le démon d'Albion offrit à sa jalousie et à ses passions; sa défection subite, à l'instant décisif, coupe la ligne d'opérations des alliés, rend impuissants les efforts combinés de Hyder-Aly à l'est, des Mahrattes à l'ouest, et le traité de 1784 sauve les possessions anglaises en prenant pour base de la paix la situation de 1780.

On a souvent fait honneur à la politique anglaise

d'une suite et d'une énergie dont elle ne possède que l'apparence. Vues de loin et en ne les jugeant que par le résultat sans en étudier le détail et les péripéties, les annexions anglaises dans l'Inde semblent être le produit de vues concertées avec prudence et conduites avec une ténacité, une persévérance, une unité sans pareilles : c'est trop dire. La conquête ne fut point comme une marée montante qui, lentement mais avec une force irrésistible, côtoya d'abord les rivages de l'Hindostan, aborda les embouchures des fleuves, remonta avec eux dans les grandes vallées, puis se répandit de là sur toutes les plaines et sur les plateaux les plus élevés comme une mer qui a trouvé son niveau et qui couvre tout de ses vagues; non. La conquête fut le produit d'incidents aussi variés que les pays où elle prit pied, que les chefs qui la dirigèrent, que les circonstances tour à tour favorables et difficiles où se trouvait l'Angleterre elle-même. Elle fut plus souvent compromise que favorisée par les alternatives des grandes secousses qui remuaient la vieille Europe sur ses fondements.

Au début, on ne savait rien de l'Hindostan, la terreur des vaincus d'Aureng-Zeb et l'exagération naturelle aux traditions orientales avaient propagé dans l'opinion des voyageurs les plus sérieux la croyance à des empires solides, à des armées indomptables, à des peuples fanatiques contre lesquels il eût été absurde de lancer une poignée d'Européens. Les succès inouïs de Martin, de Dumas avaient quelque peu ébranlé ces idées de force et de grandeur. Les merveilleuses cam-

pagnes de Dupleix et de Bussy avaient fait évanouir bon nombre d'illusions; mais le prestige de l'inconnu régnait encore sans partage sur les vastes régions qui s'étendaient du Gange au Sind, et des monts Hymalaya aux escarpements des Ghâttes. Les pays entre le cap Comorin, la Nerbuddah et le Mahanedy n'avaient encore été visités que par les bataillons du marquis de Bussy; les Européens ne connaissaient que les ports échelonnés sur la côte de Coromandel et la côte de Malabar; jusqu'en 1830, les Anglais ont laissé en blanc sur leurs cartes de vastes parties du Dekkan avec la mention : *Unexplored countries.* Ce sont des déserts sans eau, disait Jacquemont, couverts de forêts misérables où sont dispersées à de grandes distances quelques huttes. Les voyageurs plus récents et les historiens ont détruit ce mauvais renom jeté sans doute avec intention sur le Dekkan par les affidés de lord Clive et qui pouvait consoler les Français de l'avoir perdu. Les monts arrondis et boisés à leur base, âpres et déchirés à leur cîme, s'étagent par gradins et se creusent en profondes vallées où la végétation des tropiques se développe dans son éclatante splendeur.

C'est dans ces replis des Ghâttes que se cachent les mines de diamant de Golconde, d'Owtöor et de Caröor, les pagodes d'Ellora taillées dans le porphyre (1), les opulentes cités de Bisnagar, Visapöor, Aurengabad, Hayderabad, les fabriques de papier de riz de Kagiswara, les fameuses cultures de poivre de Raybûg, les

(1) Daniel, Hindoos excavations in the mountain of Ellora, London, 1804. — Maler, Asiatics researches, IV, 498.

moutons sans cornes de Karkhi. Pour gagner de l'intérieur les marchés de Pöonah, Maïssour et Hayderabad, ou l'un des ports fréquentés par les navires d'Europe, les Mahrattes suivent les chemins à peine frayés qui relient les vallées entre elles. Les chariots ne roulent que dans les environs des villes; partout ailleurs, les transports se font à dos de bœufs ou de buffles sur lesquels s'attachent, par de fortes sangles, deux sacs de riz ou deux balles de coton bien équilibrées. Aujourd'hui comme il y a cent ans, au milieu de ces paysages indiens où le terrible côtoie le riant, où l'alligator glisse sous l'eau limpide, où le léopard se blottit dans un buisson de jasmin, on rencontre, au détour d'une gorge, des files de deux à trois cents animaux ainsi chargés, cheminant des mois entiers par monts et par vaux, escortés d'un groupe d'hommes qui portent le fusil à mèche, la masse d'armes, la pique, le bouclier et le sabre, suivis de chameaux que montent les femmes aux vêtements flottants et bariolés, assises sur les tentes roulées. Aujourd'hui comme il y a cent ans, cette apparente simplicité, cette démarche paisible et nonchalante, ces mœurs patriarcales cachent une perfidie rare, une énergie obstinée, une cruauté froide.

Le premier soin des Anglais fut de choisir sur les côtes les points les plus sûrs, les mieux situés au débouché des vallées, pour y établir des comptoirs. Au fur et à mesure que leur domination s'étendit et que leur influence attira sous leur protectorat des villes, des provinces, ils eurent tout naturellement la pensée

de créer au-delà de leurs possessions des royautés indigènes qui fussent comme une barrière contre les Barbares. Cette précaution élémentaire qui ne semblait, au début, qu'une sorte de partage imposé par la nécessité, devint au contraire l'origine des succès les plus rapides et les moins disputés de la puissance britannique.

Le plan des gouverneurs fut donc celui-ci : raffermir sur leurs trônes chancelants les princes natifs, se mêler aux intrigues de cour de façon à toujours tenir un prétendant tout prêt, donner à ces princes des officiers européens pour leur reconstituer une armée, mettre de l'ordre dans leurs finances, établir une sorte de régularité dans l'administration et y habituer les populations. Mais le succès de ces premiers essais donnait naissance à des difficultés nouvelles, étendait le cercle de l'influence anglaise, et obligeait la Compagnie à entretenir des diplomates aussi habiles qu'audacieux.

Parmi ces princes, il pouvait se rencontrer quelque âme fière qui prît fantaisie de secouer le joug et d'user à son profit des instruments d'action, l'armée, l'impôt, que la Compagnie avait forgés aux frais de son vassal ; autre danger plus grave, parmi ces aventuriers qui se dévouaient à la tâche ingrate de discipliner les Hindous, il pouvait surgir quelque ambitieux qui se fît roi. On imagina de placer dans chaque capitale un Résident, sorte d'espion qui devint bientôt ambassadeur, puis se transforma en *maire du palais*. C'était la pente naturelle des choses ; il était difficile qu'un homme intelligent et hardi, comme devait l'être celui qui accep-

tait une mission aussi délicate, n'osât pas bientôt dépasser aussi son mandat.

On s'habitua, à la cour des princes natifs, à voir le résident *éclairer de ses conseils* le gouvernement local; traduisez : le diriger dans toutes ses entreprises selon les vues les plus favorables à l'expansion de la domination britannique. De même qu'on se sert de la poussière de diamant pour user et polir le diamant, de même les Anglais firent brèche dans le bloc énorme de l'Hindostan par le moyen des princes hindous qu'ils opposèrent les uns aux autres puis qu'ils absorbèrent un à un. La mollesse et l'incurie des dynasties indigènes rendirent facile cette politique.

Le résident, par des transitions insensibles, par des usurpations prudemment conduites et tacitement acceptées, parvint, habituellement, à réunir dans ses mains tous les pouvoirs de l'État *qu'il régénérait avant de s'en emparer*, toujours sous le prétexte, malheureusement trop justifié, de sauver le pays de l'anarchie et de répondre au vœu des populations. Il administrait et gouvernait, ne laissant au prince que l'appareil royal et de vaines apparences de grandeur. Puis, survenait un changement de règne, des complots intérieurs vrais ou supposés (1), une guerre dans le voisinage, et la Compagnie s'annexait à titre définitif une province dont elle possédait depuis longtemps l'administration effective. C'est en procédant

(1) Voir le procès du rajah de Sattarah, Bajee-Rao, chef des Mahrattes de l'ouest, de 1817 à 1839 (*Statement of the case of the detroned raja of Sattara*, by W.-N. Nicholson, 1845).

de la sorte que l'Angleterre a récemment acquis le Pendjab et le royaume d'Aoude. Mais ce procédé ne réussit pas également partout ; un des mécomptes les plus récents des Anglais est le conflit du Bhotan, où leur amour-propre a subi de nombreuses atteintes (1).

Fait singulier, les Anglais, peu scrupuleux sur les moyens de gouvernement, n'ont jamais essayé de peser sur la conscience des populations asiatiques, comme n'auraient point manqué de le faire des Espagnols. En cela, ils ont fait preuve d'une rare sagacité politique. Les peuples qui n'ont que des dieux de bois les livrent sans trop de résistance aux mains des étrangers ; mais, dans l'Inde, les missionnaires se trouvaient en présence de nations qui possédaient déjà une philosophie, une doctrine, des livres sacrés qu'une certaine école prétend contemporains de ceux des chrétiens. Les prêtres hindous se refusaient à reconnaître

(1) Pour ne citer que ce district parmi cent autres, les Anglais ont mis près d'un siècle à se l'approprier. Ils eurent pour la première fois à s'en préoccuper au point de vue politique en 1772. D vains efforts furent tentés en 1828, en 1837 et en 1857 pour y implanter le patronage britannique, c'est-à-dire un résident. L'importance de cette région montagneuse était de s'y ouvrir une route vers le Thibet et d'entrer en communication par ce plateau salubre avec les contrées presque inconnues qui s'étendent par delà la chaîne de l'Himalaya. Des missions diplomatiques échouèrent en 1863 et 1864 ; une campagne militaire, menée de 1865 à 1866 avec beaucoup d'énergie, n'eut pas un meilleur succès ; et cette peuplade de vingt mille habitants tient en échec la puissance britannique. Ces détails sont tirés du *Bhotan and the story of the Dooar war*, by surgeon Rennie, London, 1866. C'est aussi avec d'autres allures que le cabinet anglais rêve l'annexion de l'empire birman, dont la diplomatie et les armes de la Compagnie ont jadis détaché trois belles provinces, l'Assam, l'Arracan (1826) et le Pégou (1849). *Reisen in Birma in den jahren* 1861-1862 ; Leipzig, 1866.

dans le christianisme les traits d'une religion supérieure; il n'est rien, au surplus, que l'homme ne défende avec une plus indomptable obstination que *les idoles de l'esprit*. La politique se trouvait indissolublement unie à la religion; toucher aux préceptes sacrés, c'était en même temps ébranler les mœurs, les habitudes, l'état social de près de deux cents millions d'habitants. Les Anglais s'abstinrent, sachant bien que s'il est aisé de détacher ou de trancher les liens politiques, il est impossible de déraciner certaines idées morales, et que les guerres religieuses sont de toutes les plus longues, les plus cruelles et les plus dangereuses.

Cette politique des Anglais, si souple, si variée qu'elle se fît, ne leur réussit pas toujours. Non-seulement ils avaient à déjouer ou à conduire les intrigues des natifs dans un pays où la dissimulation est une vertu sociale et l'ingratitude un moyen de parvenir (1); mais il leur fallait aussi lutter avec d'autres influences européennes, celles des officiers de fortune à la solde des rajahs. Les peuples qu'ils avaient disciplinés devinrent presque toujours des voisins fort incommodes, et, pour protéger leurs exploitations territoriales et les populations pacifiques dont ils tiraient de si riches tributs, les directeurs de la Compagnie durent obéir à cette même nécessité qui, dans l'Afrique française, nous a jetés sans cesse plus avant, nous forçant, malgré nous, à reculer chaque année notre frontière.

(1) *L'ingratitude est le vice de l'Inde*, dit le major Martin dans son testament.

A l'autre extrémité de l'Asie, la Russie procède ainsi par voie de conquêtes progressives et inévitables, avec cette différence qu'elle se heurte à des montagnes abruptes, à de rudes soldats, au lieu de pénétrer par la navigation de vastes fleuves au sein de peuples doux, riches et timides. Depuis le jour où la Russie s'émancipa de la domination tartare et détruisit, le long du Volga, les derniers débris de l'empire mongol, elle fut condamnée à la conquête des hauts plateaux asiatiques.

Les nomades de la Horde-d'Or, rejetés derrière l'Oural, se vengèrent une fois par l'incendie de Moscou; mais Ivan *le terrible* les dispersa et les anéantit. Ce ne furent plus dès lors que des tribus disloquées, sans cohésion nationale, sans attaches politiques, impuissantes à recommencer la grande guerre, et que, petit à petit, l'influence russe endormit ou pacifia jusqu'au Caucase. Il y a trente ans, la frontière russe s'étendait en avant d'une ligne de postes fortifiés, d'Orenbourg au lac Baïkal, sur une longueur égale à la distance de Barcelone à Pétersbourg. La conquête du Tourân, celle du Turkestan et de la Boukharie ont rapproché de trois cents lieues les Russes des Anglais. Depuis un siècle, ces deux puissantes nations ont compris que l'Asie centrale deviendrait quelque jour le théâtre de leur rivalité armée, et le moment approche où l'équilibre européen, si chancelant, si mal assis, trouvera son contre-poids sur les rives de l'Indus.

VI

L'INDE DU NORD. — MAHRATTES ET MOGOLS.

Telle était donc la situation politique des Indes au moment où M. de Boigne acceptait la mission délicate autant que dangereuse de réorganiser l'armée des Mahrattes (1) : un sol semé de piéges, un horizon chargé d'orages.

A l'est de l'Hindostan, les peuples originaires du Thibet ou de la Mongolie, cauteleux, rusés, indépendants, demeurés dans un état social voisin de l'anarchie en raison même de leurs qualités ; à l'ouest, les nations musulmanes mêlées de sang arabe, dont les vertus primitives, fierté, bravoure, sont quelque peu amorties par la pesanteur du climat et la mollesse des

(1) Voir, à la fin du volume, la *carte spéciale* que j'ai dressée, à l'aide des notes et documents qui sont en la possession de M. le comte E. de Boigne, pour servir à l'étude des campagnes du général de Boigne.

habitudes, nations civilisées, artistes, élégantes et, par cela aussi, déjà façonnées au despotisme.

Au centre, les peuplades indigènes des Bhîls, des Radjpouts, des Kallyns, des Koulys, des Mahrattes, et tant d'autres qui ne soupçonnent pas le nom de nationalité mais dont les instincts, rudes ou délicats suivant la race, luttent contre les envahissements de la civilisation, spontanément, sans idées préconçues, sans vues d'ensemble ni théories politiques. Ces tribus, rebelles à toute assimilation parce qu'il répugne à leur caractère de s'assouplir à quoi que ce soit, vont soudainement sortir une fois encore de leur inaction, de leur obscurité, non pas pour reconquérir dans un dessein prémédité l'ancien patrimoine de leurs ancêtres et chasser les envahisseurs de l'Inde, mais simplement parce qu'ils ont parmi eux quelques chefs hardis, quelques esprits audacieux dont l'ambition s'accommode de la guerre et dont les projets s'étendront avec les désirs.

Aux bouches du Gange, Calcutta, sur les côtes du Karnatic, Madras, sur celles de Cambaye, Bombay, formaient trois points d'attaque où se concentrait l'énergie anglaise; les Français réduits à d'étroits territoires, et leur influence tombée d'autant plus bas qu'elle fut jadis plus prépondérante, entretenaient leurs comptoirs de Pondichéry et de Chandernagor, à deux pas des puissants établissements de l'Angleterre, comme d'inutiles vestiges, une vaine protestation. Les résidents anglais installés à Lucknow, Aoude, Agrah, Delhi, jalonnaient, dans le bassin du Gange, la route

des futures annexions ; le royaume de Golconde (Hayderabad), inféodé à la politique britannique, séparait le sultan de Mysore (Maïssour) du Maharajah des Mahrattes, deux puissances suspectes que jusqu'alors l'Angleterre avait tenues en échec l'une par l'autre. Bref, rien de suivi, de logique ni de sincère ; tout livré au caprice des événements, au hasard des alliances, à l'insuffisance diplomatique ou à l'esprit d'intrigues des gouverneurs ou des princes. L'incapacité de Godeheu à côté de la tyrannie de Warren Hastings, la légèreté d'un La Bourdonnaye côtoyant la sagacité d'un Anderson, d'un Brown, d'un Patterson ; quel magnifique théâtre pour les coups d'audace du marquis de Bussy et les merveilleuses créations du général de Boigne !

La position spéciale du pays habité par les Mahrattes, la force naturelle de ces plateaux élevés, le caractère énergique et farouche, la passion de bataille de ces hardis cavaliers, semblaient leur destiner le rôle actif dans la revendication de l'indépendance. La description de la région des Ghâttes fera comprendre les motifs qui, à défaut de sentiment national bien défini et d'idées politiques comme nous les comprenons, poussèrent les Mahrattes confédérés à s'associer pour chasser les Mogols du centre de l'Hindostan. Leur lutte avec Sheyed et leurs incessantes incursions sur les frontières des principautés vassales ou indépendantes d'origine musulmane, au delà de la Tchùmbul, avaient rempli l'Inde de leur renom. De près, c'étaient des pillards ; de loin, des héros.

Du pays de la neige (*Himaleh*) descendent à grand bruit des eaux abondantes et de larges fleuves, la vallée du Gange et celle de l'Indus, entre lesquelles se dresse le plateau du Dekkan. Ce massif est abordable seulement au sud par les vallées du Cavéry, qui laisse pénétrer dans le Maïssour, de la Kistnah, qui donne accès dans le Beydjapöor et le Pöonah, du Godavéry qui conduit à Nagpöor au pied des monts Vindhyas, et, au nord, par les vallées de la Nerbuddah et de la Tchùmbul, qui aboutissent l'une à la côte du Malabar, l'autre aux plaines du Gange. Les Ghâttes occidentales se dressent le long de la mer des Indes, à une petite distance des côtes, comme un mur abrupte qui sert en quelque sorte de *quai* (du mot hindou *ghât)* au plateau du Dekkan. Cette gigantesque muraille s'entr'ouvre de distance en distance par d'étroites fissures ou défilés que les Hindous appellent *ampighâts*, ou escaliers descendant au rivage. Couvert de forêts et de cultures, peuplé de grandes villes florissantes, avec d'innombrables pagodes d'une architecture étrange et des citadelles imprenables, suspendues comme autant de nids d'aigle au sommet d'énormes rocs isolés, ce massif semblait construit à souhait par la nature pour servir d'asile à un peuple brave et fier. C'est là qu'habitaient les tribus mahrattes.

« Au commencement de ce siècle, dit M. Cleghorn (1), une immense et presque impénétrable forêt couvrait la chaîne occidentale des Ghâttes, depuis l'embouchure

(1) *The Forests and gardens of south India*, by Hugh Cleghorn 1861, Madras.

des fleuves jusqu'aux sommets les plus élevés des montagnes. Abandonnée à la nature, elle était remplie d'animaux sauvages et peuplée d'arbres magnifiques. Aujourd'hui, le voyageur qui, du haut des pics, promène ses regards sur les plaines du Malabar voit encore se dérouler à ses pieds des forêts immenses; mais à mesure qu'il descend, il y aperçoit les ravages du fer et du feu. Les plus beaux arbres ont été abattus; les marchands et les *ryots* (paysans) ont exploité çà et là les essences les plus précieuses et jeté dans les cours d'eau les bûches de teck, de black-vood, de jack, d'erul, ou éventré les troncs des figuiers, des acacias et des pins pour en extraire la gomme élastique, le cachou, les huiles de térébenthine. »

En 1784, ces régions présentaient un aspect formidable et charmant à la fois; Châteaubriand y eût trouvé d'aussi admirables tableaux à décrire que sur les rives du Meschacebé, et les hardis compagnons de M. de Boigne allaient en exploiter les ressources industrielles et militaires de façon à rivaliser avec l'Inde anglaise.

Les Mahrattes formaient une sorte de république fédérative dont le centre légal était la ville de Pöonah; le nom de leur pays, Maharashtra, que les brahmanes considèrent comme un fief religieux (1), est cité de bonne heure dans les livres hindous; eux-mêmes n'ap-

(1) Et qu'ils prétendent leur avoir été donné par le dieu Para-Çou-Rama, sixième incarnation de Vischnou, descendu sur la terre pour faire cesser, au sud de l'Inde, la querelle entre la caste sacerdotale et celle des guerriers.

paraissent qu'un peu tard dans les annales de la Péninsule. Lorsque Aureng-Zeb menaçait de soumettre le sud de l'Inde, un chef mahratte, Civadjî, dont l'histoire est un merveilleux roman, détacha du service mogol les corps de cavalerie que son père Shahjî et lui-même commandaient, fit appel au sentiment religieux des brahmanes contre le prosélytisme des musulmans, attira sous ses ordres tous ces petits chefs qui, semblables aux bandits des *Highlands* et aux *Burgraves* du Rhin, pillaient leurs propres vallées quand ils ne pouvaient se jeter sur leurs voisins de la plaine, chassa les Mogols des citadelles du Malwa et du Meywar, et reconquit l'indépendance du pays aux dépens de sa liberté. Il mourut en 1680; les brahmanes qui l'avaient fait roi, enrichis par lui, maintinrent, par leur influence sur place et leurs relations au dehors, l'unité de la dynastie. Aureng-Zeb s'était vengé de Civadjî en tuant son fils ; son successeur, Sahow-Radja, agrandit le cercle d'action de ses hardis cavaliers ; de 1730 à 1750, ils détruisirent les chétifs remparts de bois que les Anglais élevaient dans les boues de l'Hougly sous le nom de fort William (Calcutta), prirent d'assaut l'île de Salsette (près de Bombay) sur les Portugais, et incendièrent les faubourgs de Delhi. Cette sorte de croisade contre les musulmans et les chrétiens répandit dans l'Inde entière, grâce aux brahmanes, le renom des Mahrattes, qui devinrent ainsi les champions de l'indépendance et de la religion hindoues ; les Anglais ne l'oublièrent pas.

L'esprit fédératif n'était qu'endormi. Le succès enivra

les chefs, et les ministres du roi Râm-Radja, troisième successeur de Civadjî, le déposèrent et partagèrent ses États. Le trésorier, Bagadjî-Bûnsla, se déclara prince des Mahrattes de l'est et installa sa capitale à Nagpöor ; le brahmane Badjî-Rao, premier ministre ou *Pey-chwah*, plus habile, conserva ce titre modeste et resta à Pöonah comme simple *chargé d'affaires* des princes confédérés, en réalité maître absolu du gouvernement des Mahrattes de l'ouest. L'unité perdue amena la chute de leur puissance. Le roi de Caboul les attaqua et livra, au mois de janvier 1761, la célèbre bataille de Panipût, près Delhi, où ils furent écrasés. L'empire se démembra ; des intrigues de harem conduisirent à la guerre civile ; les Anglais se hâtèrent de prendre parti pour l'un des prétendants, Ragobath, assassin de son neveu Narraïm (1772) ; mais, par deux fois, ils furent forcés de reculer devant l'opiniâtre résistance des montagnards. La nécessité de briser les colons français et les princes musulmans du Dekkan les contraignit à négliger, pour quelques années, les princes hindous de Nagpöor et de Pöonah. En 1774, les Mahrattes, hommes d'action, mais trop ignorants de l'ensemble des affaires de l'Inde pour adopter et suivre une ligne politique, se laissèrent aller à leur instinct *d'oiseaux de proie*, assaillirent leurs voisins de l'est et se heurtèrent aux Anglais, avec des succès divers, depuis les rives du Godavéry, sur la côte de Coromandel, jusqu'à celles de la Sône, dans la vallée du Gange ; cette guerre mit en relief les talents militaires de deux jeunes chefs, alors amis, Holkar et Sindhia. Les brahmanes

agitaient l'Inde entière par les correspondances secrètes qu'ils entretenaient avec les prêtres hindous d'au-delà du Gange; ils annonçaient à petit bruit une nouvelle incarnation de Civadjî; Pöonah, *cette ville fatale*, disait lord Cornwallis, *la ville des complots*, écrivait Hastings, était remplie de présages qui remuaient l'âme ardente des Mahrattes.

Un écrivain anglais contemporain jugeait ainsi ces hommes impatients et courageux :

« Véritablement, n'était leur patriotisme, leur orgueil comme peuple, leur sauvage indépendance, rien ne maintiendrait l'existence des Mahrattes en corps de nation. Ils le savent, ils s'en lamentent, et tirent néanmoins vanité de cette liberté anarchique, prétendant que, s'ils étaient plus solidement constitués, plus unis et plus dociles, ils feraient aisément la conquête du monde. Un observateur superficiel serait amené à penser que n'importe quelle puissance étrangère, pénétrant dans ce pays et prenant les rênes du pouvoir, verrait son avénement salué par les masses populaires, si celles-ci se sentaient gouvernées avec sévérité mais avec justice, et d'après des principes qui associeraient sagement la dépendance et la légalité. Et pourtant, selon toute probabilité, c'est le contraire qui arriverait. Le Mahratte répugne à tout ce qui le gêne, et préfère souffrir le dommage qui lui est infligé par une force supérieure à la sienne, pourvu qu'il conserve l'espoir de se trouver quelque jour en état de dominer à son tour et d'écraser un plus faible que lui. Il aime mieux se laisser opprimer et se pro-

mettre une revanche que de se soumettre à un code quelconque dont l'exacte rigueur lui ferait perdre cette flatteuse espérance (1). »

Un officier des armées de Madras, le colonel Sleeman, a jugé en termes sévères les tendances sociales des populations du Dekkan et du Meywar; mais il faut remarquer qu'il écrivait après les grandes guerres de la fin du XVIIIe siècle et les atrocités de la conquête, dans le chaos de mœurs et d'idées dont de tels cataclismes sont la source fatale.

« La zone moyenne du continent indien qui suit l'axe des monts Vindhias et court, à l'ouest, jusqu'à la terre de Kûtch, à l'orient jusqu'à la côte d'Orissa, doit être considérée comme la *sentine* de l'Inde. Sur une échelle immense, cette zone est quelque chose de semblable à ce qu'étaient, au moyen âge de l'Occident, le *border* d'Écosse et les *marches* du continent européen. Toutes les variétés de notre espèce, descendant du Nord ou remontant du Midi, s'y sont croisées, heurtées, combattues, poursuivies et réfugiées tour à tour. Partout ailleurs, dans les larges vallées où ces amas d'hommes se sont assoupis dans les jouissances raffinées de la civilisation asiatique, ces races se sont mêlées et fondues; ici, siècles et générations n'ont fait que déposer leur écume. Les jungles du Bundelcund ont été le berceau des *Thugs*, et offrent encore de sûres retraites aux *Dacoïts ;* c'est de là que sortirent, en 1817, ces hordes de *Pindaris*, formées, comme les

(1) *Adventures of John Campbell related by himself*. London, 1862.

compagnies de routiers et d'écorcheurs du moyen âge, de tous les éléments de rapine et de violence que la paix et le licenciement des armées, après de longues guerres, laissaient sans drapeaux et sans foyers. Dans le bassin du Mahanedy, sont réfugiés les Pandœi dont Hérodote parle avec horreur, et ces modernes adorateurs de Kâli qui tuent les enfants par milliers (1).

« A l'ouest, de la Nerbuddah jusqu'à l'Indus, même léthargie de la conscience humaine; le nombre des filles étouffées par leurs mères, à l'heure de la naissance, dans les familles nobles du Kûtch, du Gûdjerath et du Guicowar, dépasse sept mille par an. En 1822, le recensement des Radjpouts dans la province de Kûtch, qui compte 500,000 habitants, constata l'existence de 12,000 hommes et de seulement 27 femmes de cette race (2). »

Victor Jacquemont, parcourant, pour aller de Delhi à Bombay, la grande route commerciale qui passe par Nerwar, Gûna, Sarungpöor, Oudjeïn, Indöor, Mheysûr, Nassuck, fait un non moins triste croquis de la physionomie de ces régions :

« Des chiens couverts de lèpre hurlent aux abords des villages; des ânes d'une extrême petitesse et d'une maigreur effroyable leur disputent les immondices entassés au long du chemin; des volées de corbeaux et de vautours partagent encore avec ces animaux. Au point du jour, le gros bétail du village, enfermé pen-

(1) Colonel Sleeman, TRAVELS AND FIELDSPORTS.
(2) Lutfullah, AUTOBIOGRAPHY, 1857.

dant la nuit, vient à son tour prendre place sur ce fumier; il y demeure, image de la faim, de la faiblesse et de la résignation, immobile pendant des heures entières. Il vit de tiges de sorgho, qu'il trouve mêlées à ces ordures. Ajoutez à ce tableau quelques porcs d'une figure hideuse et quelques femmes qui ramassent dans des paniers, pétrissent avec de la paille hachée et font sécher sur les murs de boue du village le fumier des vaches et des buffles; puis quelques tisserands, peut-être à l'ouvrage; quelques hommes à demi nus, accroupis sur leurs talons. On entend parfois le bruit sourd de la meule à bras mise en mouvement par les femmes; et, circonstance qui peint bien fortement la misère séculaire de ces hameaux, jamais on n'y moud que le nécessaire aux besoins du jour, comme si l'on craignait d'attirer les voleurs par la possession d'un trésor qui leur manque souvent, un peu de farine. Une appréhension de même nature les empêche de cultiver ailleurs qu'à l'abri de clôtures de mimosas, des jardins et des arbres dont les Bhîls en maraude et les cipayes en voyage déroberaient les légumes et les fruits. La route que je suis n'est animée, entre ces tristes étapes, que par la rencontre de quelques bandits déguenillés, nu-jambes, nu-cuisses, un sabre à la main ou un fusil à mèche sur l'épaule, ou de quelque troupe joyeuse et bruyante de fakirs prête à paraître sourde, muette, hideusement tatouée d'ocre et possédée du diable, en vue du premier hameau, pour y rassasier sa propre misère aux dépens de la misère d'autrui (1).

(1) Journal, III, p. 483 à 522.

Il ne faudrait pas, toutefois, juger uniquement les Mahrattes sur ces opinions rapides de voyageurs malades ou d'officiers las de la guerre. En quittant les villages sordides dont parle Jacquemont, on peut visiter les admirables bosquets du bourg de Mundesöor, les palais d'Oudjeïn et d'Oudeypöor, les colossales forteresses de Tchittore, les champs de pavots du Malwa et ces centaines de villages, aux murs de briques, aux toitures de tuiles rouges, blottis sous des groupes épais de pipeuls et de banians, se reliant l'un à l'autre par d'étroites allées de dattiers, s'échelonnant au flanc de montagnes dont les sommets sont couronnés de tours et de pagodes. Au point de vue moral, au lieu de lire les récits anglais qui témoignent d'un mépris égal pour toutes ces races diverses que le canon britannique a fauchées sur le sol de l'Inde, il faut feuilleter les poëmes tour à tour héroïques et charmants du Ramayana (1) ou l'histoire naïvement cynique de Férishta (2). Ce dernier, écrivant les annales des siens, cite avec une candide impartialité quantité de traits à l'honneur des vaincus; tantôt un rajah de Tchittore qui sauve la vie à un émir du Malwa, son ennemi personnel, tantôt le rajah d'Asîr qui rend la liberté à un musulman, et, trois jours après, indignement trahi par celui qui lui doit la vie, se voit enlever ses filles et ses trésors. Ailleurs, ce sont des guerriers

(1) Le Ramayana de Valmiki, traduit par Gaspard Gorresio, 8 vol.; II, ch. LIII.

(2) Histoire des Timourides de l'Inde, édition anglaise, I, 199; II, 308.

Mahrattes respectant une mosquée, *parce qu'ils y admirent la beauté des maisons de Dieu,* et, plus loin, le roi de Gwalior faisant avaler à des prisonniers Radjpouts la poussière des idoles brahmaniques qu'il a brisées, ou le roi de Kolberga massacrant cent mille femmes, enfants et vieillards pour venger une insulte faite par le rajah de Bijnaghûr à des chanteurs de Delhi. *L'islam a toujours été comme un dard au cœur de l'Hindou,* disent les Brahmanes de Pöonah; *et les Mahrattes se sont exaspérés après des siècles d'outrages. Ils ont perdu patience, et voilà pourquoi vous les trouvez sanguinaires.*

Le voyageur chinois Hiouen-Thsang, au VIIe siècle, disait en parlant des Mahrattes : *Les habitants du Maha-Rashtra, ou grand royaume, sont fiers et braves; ils estiment l'honneur et le devoir; ils méprisent la mort; et quand ils marchent en bataille, il sont aussi impétueux qu'une troupe d'éléphants sauvages* (1).

Onze siècles s'étaient écoulés sans qu'ils eussent rien perdu, malgré leurs divisions et leurs malheurs, de cette antique réputation. Parmi leurs princes les plus hardis et les plus en renom, on citait les rajahs de Sattarah, dont la citadelle passait pour imprenable, de Bedjapöor (ou Visapöor), la Palmyre de l'Inde, de Bassok, de Bhöopal, de Barodah, d'Indöor, et surtout d'Oudjeïn, cité fameuse par ses édifices sacrés, ses écoles et son observatoire. Cette dernière ville était la capitale de Mahadajy Sindhia, déjà l'arbitre de la

(1) Julien, citant Hiouen-Thsang, p. 202. — Malcolm, *Central India.*

guerre civile des Mahrattes lorsque l'usurpateur Ragonath fit intervenir les Anglais à Pöonah. Les États de Sindhia s'étendaient, en 1784, de la Nerbuddah à la Tchùmbul que sépare une distance, à vol d'oiseau, de plus de cent lieues de France. Sa destinée semblait être de s'associer aux Radjpouts et d'envahir l'empire mogol, tandis que les autres rajahs s'agrandiraient dans le Dekkan et s'attaqueraient aux princes musulmans de Golconde et de Mysore. Ragonath le comparait à un torrent d'été qui bondit au hasard sur le flanc de la montagne, brisant et entraînant tout, mais qui s'apaise, se resserre, se règle et fertilise les cultures dès qu'il a rencontré des digues assez puissantes pour le maintenir et le diriger. *Seul*, disait-il, *il est dangereux, mais on l'évite; doublé d'un Anglais, il serait irrésistible.*

Chez les Mahrattes comme dans les autres régions de l Inde, il faut distinguer les chef militaires, remuants, audacieux, de la masse de la population, indolente et paisible. Ce trait s'accusait surtout dans la vallée de la Jumma, où le général de Boigne installa ses établissements. Là, toutes les populations rurales, même les plus pauvres, forment, dans chaque village, autant de petites associations qui ont une vie propre. Elles seules durent là où rien ne semble durable. Les dynasties s'écroulent, les révolutions succèdent aux révolutions; Hindous, Musulmans, Mahrattes, Seikhs, Anglais deviennent tour à tour les maîtres du pays; seule la commune hindoue ne change pas. Les rudiments d'organisation créés par Manou sous le nom de *Pûnchaet* maintiennent parmi ces peuples une intensité de vie

locale remarquable ; si l'invasion roule comme un torrent, les ryots se réfugient dans leurs villages fortifiés, et laissent passer l'orage en courbant la tête ; si les pillards courent le pays et pénètrent dans leurs abris, ils se cachent dans des jungles inaccessibles et ne reparaissent que pour rebâtir leurs maisons incendiées, creuser des puits et refaire à leurs enfants un nid que les vautours du Dekkan ou les *tchitas* (léopards) du Bundelcund ne tarderont pas à violer de nouveau.

« Pendant des années entières, la guerre et ses ravages, le meurtre et l'incendie peuvent s'abattre sur les villages abandonnés ; une génération peut ainsi disparaître dans l'exil ; mais, dès que renaîtra l'espoir d'une possession tranquille, la génération suivante viendra relever les ruines désertes, rallumer les foyers longtemps éteints. Les fils reprennent la place de leurs pères, au soleil et sur le sol ; ils s'adonnent aux mêmes cultures, rouvrent pour ainsi dire les mêmes sillons. Cette union des familles dans un danger commun, cette organisation qui fait de chaque commune une petite république, ont tenu lieu de traditions nationales aux populations rurales de l'Inde C'est en quelque sorte le ciment social qui a maintenu leur intégrité et leur a garanti, en une certaine mesure, plus de liberté et de bien-être qu'on ne pourrait le supposer dans un pays qui a été le théâtre de tant de brutalités politiques (1). »

Ce peuple, avec ses éléments disparates, ces fiefs enchevêtrés les uns dans les autres, ces brahmanes fana-

(1) F. de Lanoye, *ibidem*, 99.

tiques, ces fakirs voyageurs, ces chefs ambitieux, ces ferments de discorde remués à chaque instant par l'irritation séculaire qui exaltait les Hindous contre les Musulmans envahisseurs, tout cela n'attendait qu'un germe qui condensât ces énergies disséminées. Le continent indien, vu dans son ensemble, était un immense champ de bataille; si l'on étudiait de plus près les détails de ce chaos apparent, on y apercevait des tendances définies, des haines vivaces, et des activités laborieuses qui n'attendaient qu'une impulsion décisive pour devenir fécondes. Les Mahrattes, dont l'État de Sindhia formait l'avant-garde, s'avançant comme un coin entre le Bundelcund sauvage et le Meywar féodal pour atteindre au cœur le luxe mogol, et qui lançaient leurs escadrons jusque sous les murs de Gwalior et d'Agrah, occupaient la position la plus avantageuse pour choisir l'heure et le moment. Les ryots de la plaine, les tisserands, les batteurs de fer et les fileurs d'or des villes étaient prêts à servir ces nouveaux maîtres, pourvu qu'on leur assurât la paix; les soldats, impatients de posséder des armes plus sûres et ces engins merveilleux du Franghistân dont le marquis de Bussy et Robert Clive leur avaient donné le goût, ne marchandaient pas lèur amitié à quiconque pourrait leur rendre le même service que Krichna aux rois du Malwa, lorsqu'il fut admis, dans le palais d'Oudjeïn, au nombre des guerriers et qu'il leur distribua les flèches invincibles dont Rama avait percé les géants de l'île de Ceylan (1).

(1) Mémoires de l'Académie des inscriptions, XVI. — *Mémoires sur Krichna.*

Quant au prince, il y avait moins de ressources pour se l'attacher et plus de dangers à le contredire ; et cependant une grande liberté de langage, une franchise d'allures qui ne se fardait point, de prompts succès, l'eurent bientôt séduit. Ce que Victor Jacquemont racontait, quarante ans plus tard, de ses relations avec Rundjet-Sing, peut donner l'idée juste de ce qui dut se passer entre M. de Boigne et le maharajah Sindhia :

« Cet Indien paye de curiosité pour l'apathie de toute sa nation. Il m'a fait cent mille questions sur l'Inde, les Anglais, l'Europe, ce monde-ci en général et l'autre, l'enfer et le paradis, l'âme, Dieu, le diable, et mille autres choses encore. Ce roi asiatique modèle n'est pas un petit saint, tant s'en faut : il n'a ni foi ni loi lorsque son intérêt ne lui commande pas d'être fidèle et juste ; mais il n'est pas cruel. A de très grands criminels il fait couper le nez et les oreilles, mais jamais ne prend la vie. Il a pour les chevaux une passion qui va jusqu'à la folie. Il a fait les guerres les plus meurtrières et les plus dispendieuses pour saisir dans un État voisin un cheval qu'on refusait de lui donner ou de lui vendre. Il me comble de présents, il m'envoie chaque jour des raisins de Kaboul, des grenades délicieuses et des sacs de roupies. Il me loge à Kachemyr dans un palais, et, pour dernier trait de royale munificence, savez-vous ce que j'ai refusé hier ? d'être vice-roi de Kachemyr. Cela rapportait au seigneur Pundjabi qui y était dernièrement cinq cents roupies par jour de traitement, et environ quatorze lacks de

susdites roupies par an de profit, comme on dit de ce côté du Sutledje. J'ai pouffé de rire, au mépris de l'étiquette (1). »

La faveur de Jacquemont n'était qu'un caprice ; elle naquit de la curiosité et s'évanouit lorsque le prince fut fatigué des saillies du voyageur. Celle de M. de Boigne, basée sur des services réels, devait être plus solide et plus durable ; et, si je puis poursuivre la comparaison entre ces deux hommes, en tenant compte de l'esprit de l'un et du génie de l'autre, on admettrait plutôt une certaine analogie entre la situation de M. de Boigne à la cour de Sindhia et celle de Jacquemont auprès de lord William Bentinck et de sir Charles Gray : tous deux s'imposant sans effort à la fierté hautaine du chef, et marchant de pair, par l'unique effet de leur valeur personnelle, avec les dignitaires de Calcutta et les rajahs du Malwa et du Dekkan.

Tels étaient donc les instruments dont disposait l'émigrant savoyard ; tel le peuple dont il fallait assouplir la fougue, tel le prince dont il devait gagner et conserver la confiance.

Lord Hastings en prêtant les mains aux vues secrètes de ses agents à Delhi et à Gwalior, ne voyait sans doute en M. de Boigne qu'un instrument qu'il briserait ensuite s'il ne le trouvait pas complaisant. La combinaison de donner à M. Anderson un collègue que la diplomatie britannique pourrait désavouer ou soutenir à son gré était patriotique de la part du

(1) Correspondance de 1829.

major Brown, le plus empressé des intermédiaires qui firent consentir Sindhia à demander les services de M. de Boigne. Il est difficile, faute de documents positifs, de connaître le véritable but de la Compagnie. Il est certain, toutefois, que M. de Boigne, libre de tout attachement particulier, n'ayant point de précédent qui l'attachât à tel parti plutôt qu'à tel autre, sujet du roi de Sardaigne et, par conséquent, complétement désintéressé dans les conflits qui pouvaient surgir entre les Français et les Anglais, restait seul juge de ses actions et ne devait compte à personne de son choix. Entré au service de Sindhia par la porte anglaise, on peut, au début, le croire suspect d'affection pour ses amis, et il n'y a rien là que de légitime; plus tard, attaché sincèrement aux Mahrattes, et les preuves en abondent, sa loyauté dut souffrir lorsqu'il prévit que, dans un temps prochain, il serait peut-être obligé d'opter entre la nation dont il était l'obligé et le peuple qu'il avait armé pour la guerre. Alors, plutôt que de s'exposer à un combat intime, d'autant plus poignant que sa conscience était seule en jeu et que les scrupules de sa délicatesse pouvaient seuls lui dicter un choix, il brûla ses vaisseaux et partit. En 1784, tout entier à l'entraînement de ses espérances, il ne pouvait avoir d'aussi lointaines prévisions.

Pendant douze années, en dépit des jalousies, des soupçons, des embûches, M. de Boigne réussit à exécuter de grandes choses avec des moyens bornés. Son premier soin fut de distribuer la tâche aux officiers européens qu'il attira auprès de lui, et dont le nombre

s'accrut avec celui des troupes sous ses ordres. La création rapide de chantiers, de magasins, l'instruction des recrues, la fabrication d'armes de guerre sur les modèles anglais, l'organisation du recrutement de soldats de choix parmi les meilleures troupes de Sindhia, avec des déserteurs anglais ou français pour bas officiers, l'entretien d'attelages pour les transports militaires, toutes les précautions et tous les soins qui peuvent rendre un corps d'armée solide autant que maniable attestèrent des qualités spéciales, qui se développaient d'autant plus à l'aise que le champ où elles s'exerçaient était plus vaste. Les Mahrattes s'émerveillèrent de voir leur nouvel ami aussi calme sur le champ de bataille qu'impatient et prompt dans les ateliers et les casernes; l'activité féconde et la résolution froide leur étaient également inconnues.

Les ressources de l'Inde sont nombreuses; un exemple suffira à montrer tout le parti qu'un esprit ingénieux pouvait tirer d'une nature riche et d'un peuple ardent au travail comme à la guerre. L'emploi de procédés élémentaires pour fabriquer le fer y est fort ancien; on se rappelle que parmi les présents que le roi Porus offrit à Alexandre, se trouvait un acier merveilleux qui fit la surprise des Grecs, ces fins artistes. Pour le fabriquer, les Hindous façonnent en quelques minutes, avec de l'argile, un petit fourneau semblable à nos fours à chaux, dans lequel ils font chauffer le minerai, qu'ils trouvent en abondance à la surface du sol (*oxyde de fer magnétique*), mélangé avec du charbon de bois. Ils brisent en parcelles aussi ré-

duites que possible le fer résultant de cette combustion et le mêlent dans des creusets d'argile avec du bois sec de *cassia auriculata* et des feuilles vertes d'*asclepias gigantea;* ils empilent ces creusets l'un sur l'autre, par douzaines, dans un fourneau, en les disposant de façon à ce qu'ils puissent être enveloppés d'une couche épaisse de charbon. Après moins de trois heures d'un feu intense, les creusets sont remplis de l'*acier Wootz*, non moins excellent que le fameux acier de Damas (1). Aussi M. de Boigne n'eut-il pas de peine à fabriquer par milliers les lames d'épée de ses cavaliers, les ressorts de ses chariots, les canons et les platines de ses mousquets.

Les relations anglaises, en énumérant les corps européens qui, formés par des aventuriers dont les uns périrent obscurément et les autres devinrent illustres, furent le nerf des armées indigènes et le seul instrument de conquête des rajahs, ont soin de faire remarquer que les brigades créées par Benoît de Boigne se distinguèrent entre toutes par leur discipline, leur solidité, leur bon renom.

Un officier de l'armée du Bengale, qui écrivait en 1807, donne le détail suivant des contingents européens successivement formés dans les Indes: Le corps de Walter Reinhard, de Saltzbourg, plus connu sous le nom de Sombre, et plus célèbre encore par les aventures dramatiques de sa veuve, la Begum Sombre, date de 1772. Sombre mourut en 1778; ses succes-

(1) *Selections from the records of government of India*, Madras, 1859-1867.

seurs disparurent successivement : Pauly assassiné en 1783; Baours, tué à la bataille de Patoûn, en 1790, après la victoire de M de Boigne; Erens, miné par les fièvres; Dudrenec, démissionnaire en 1793; puis Levassoult, qui épousa la Begum Sombre et se suicida en 1801, et Salveur qui se fit écraser à la sanglante journée d'Assye.

Le corps de Madoc, formé en 1774, disparut en 1782; le corps Dudrenec, et le corps Heffing créés en 1792, le corps Thomas en 1794, le corps Bellasses en 1796, le corps Plumet et le corps Gardner en 1798, le corps Shepherd en 1800, ne furent que des instruments de guerre que la politique anglaise suscita ou détruisit, selon les besoins du moment. La création de M. de Boigne chez les Mahrattes s'en distingue par des qualités spéciales de vitalité et de durée autant que par l'esprit d'indépendance qui présida à tous les actes politiques du général savoyard.

Le Peychwah, suzerain plus nominal qu'effectif de la confédération mahratte, avait permis la conquête de l'empire de Timöor, à la condition que les princes associés pour la guerre se partageraient le territoire, mais rendraient compte à la cour de Pöonah du revenu des riches provinces dont on allait dépouiller le chef des Mogols. Sindhia et Holkar furent les héros de cette guerre rapide, où l'affaissement des troupes impériales, le désordre du gouvernement, la discorde qui régnait à Delhi, firent le succès des Mahrattes autant, si ce n'est plus, que leur renom de cavaliers invincibles et la fougue de leurs tumultueuses armées. Tandis que le premier s'assurait l'appui de M. de Boigne,

le second détachait du service de la Begum Sombre un Français, le chevalier Dudrenec, d'origine bretonne, et lui donnait la mission d'organiser quatre bataillons.

M. de Boigne et le chevalier Dudrenec devinrent, à vrai dire, les conquérants réels de l'Hindostan, et les premiers, parmi ces hardis aventuriers de France, que les Anglais ne purent ni vaincre ni séduire. Après avoir pris part, dans des voies parallèles, à cette œuvre commune, ils devaient se heurter sur le même champ de bataille lorsque l'ambition de leurs princes, ayant épuisé les chances de guerre et de pillage dans les provinces mogoles, ne trouva plus d'aliment que dans leur propre rivalité.

Il y a beaucoup d'analogie entre les guerres des Mahrattes contre les Mogols, de 1760 à 1784, et la grande insurrection chinoise de 1849. L'invasion des Tartares n'avait point eu pour résultat la soumission immédiate et volontaire de toutes les provinces de l'empire chinois; la dynastie des Ming trouva de fidèles défenseurs, d'héroïques amis. En 1647, un nouvel effort de la race indigène contre les envahisseurs aboutit à une sanglante défaite et au massacre de l'héritier des Ming; c'est le pendant de la révolte de Civadjî et des succès éphémères de sa dynastie aboutissant au désastre de Panipût.

Poursuivis par les Mandchoux, les débris de l'armée vaincue se réfugièrent dans les montagnes de Kouang-Si, mettant ainsi entre eux et leurs ennemis d'infranchissables barrières. Ce furent les descendants de ces

guerriers malheureux qui formèrent en grande partie l'indomptable race des Miao-Tsé, l'objet de la terreur des habitants de la plaine et des autorités impériales, de même que Sindhia, Holkar et Guicowa semaient l'épouvante parmi les populations mahométanes du bassin du Gange ou du plateau du Dekkan. Ces hommes n'ont jamais porté la queue tressée, marque de déshonneur ou de soumission imposée par une horde barbare à leurs compatriotes, pas plus que les Mahrattes ne consentirent à tuer les vaches sacrées; jamais ils n'ont reconnu l'autorité des Mandchoux, pas plus que les Mahrattes celle des émirs délégués du Grand-Mogol. Ils se sont donné une forme de gouvernement et des institutions particulières auxquels ils sont restés fidèles; ils ont lassé la constance des troupes et des généraux envoyés pour les soumettre, et ont fini par être considérés comme formant une race tellement étrangère, par ses mœurs, au reste de la population de l'empire, que les géographes chinois ont coutume de laisser en blanc sur leurs cartes les districts montagneux qu'ils habitent.

Les trésoriers de Delhi affectaient aussi de ne point savoir qu'il existait au sud de l'Inde quarante millions d'habitants dignes de la sollicitude des princes mogols qui, c'est une justice à leur rendre, accumulèrent néanmoins sur tous les points de leur empire les temples, les palais, les aqueducs, les réservoirs où le sol et les populations d'autrefois puisaient la vie, et, sur les chemins, ces fontaines et ces bungalows qui étaient le luxe des pauvres; mais, s'ils étaient prodigues et bienveillants en

matière de travaux publics, le langage officiel n'en restait que plus hautain, plus dédaigneux. Les trésoriers, les émirs et leurs vakils ne comptaient pas les Hindous mais seulement les Mahométans ; tel district ou Zillah, avec ses cent mille habitants, ne figurait au dénombrement que pour les vingt ou trente Mogols qui en dévoraient la substance ; c'est ainsi que dans l'Europe du moyen âge on ne taxait de profit et de gloire que l'homme d'armes, sans prendre souci des vingt soldats anonymes qui combattaient à ses côtés (1).

C'est dans la fidélité des Miao-Tsé à la dynastie détrônée, dans leur amour de l'indépendance nationale, dans leur haine invétérée contre les dominateurs de leur pays, et aussi dans les souvenirs que les enseignements des jésuites et les exemples chrétiens de la cour de Jun-Lié ont laissés parmi eux, que quelques-uns de nos missionnaires ont cru trouver l'explication du mouvement politique et religieux qui s'est manifesté avec une si redoutable énergie dans la plupart des provinces de l'empire mandchoux, mais en prenant pour point de départ une tribu de Miao-Tsé (2).

C'est également dans l'effervescence du sentiment religieux et dans la réaction des brahmanes contre l'invasion de l'Islam que les historiens anglais ont voulu voir la cause des grandes guerres qui associèrent

(1) Dans les *Capitulaires*, on voit qu'une *lance fournie* se composait d'un homme d'armes suivi de cinquante à soixante clients ; sous le roi Jean, le *chef de lance* avait sous ses ordres et à ses gages quatre à cinq *cavaliers* et une douzaine de *servants*.

(2) René de Courcy, L'INSURRECTION CHINOISE (*Revue des Deux-Mondes*, 1861, XXXIV, 20).

contre les princes de Delhi, de Mysore et de Golconde les riverains des fleuves sacrés du Gange, du Godavéry et de la Nerbuddah. Pöonah était considéré comme le Bénarès de l'ouest; les brahmanes y sont en grand nombre; ils y entretiennent des écoles nombreuses, sortes de monastères où l'on mêle les enseignements brahmaniques au souvenir des légendes de Civadjî et des traditions du passé. *Les noms de Brahma et de Vischnow sont inscrits à l'angle des rues,* dit un voyageur anglais; *les murs des maisons sont barbouillés de peintures, et l'on peut apprendre, rien qu'en traversant la ville, l'histoire des divinités hindoues.*

Il serait inexact d'accepter ces déductions dans toute leur rigueur, et ces analogies dans tout ce qu'elles offrent de séduisant; l'alliance des Radjpouts et des Mogols en est la preuve. En 1790, les princes hindous du Meywar et du Radjpoutanah se liguent contre Sindhia, ministre de l'empereur de Delhi; en 1784, ils s'associèrent aux Musulmans contre lui; en 1790 comme en 1784, le Grand-Mogol n'était qu'une ombre, le débat s'engageait en réalité entre le prince d'Oudjeïn, qu'on appelait déjà dans le Dowab l'empereur de Gwalior, et les rajahs et les émirs, séparés par la religion, réunis par l'intérêt, et que menaçait également l'ambition peu dissimulée du prince des Mahrattes. James Grant fournit à ce sujet des indications concluantes (1).

Le traité de 1782 entre Sindhia et Hastings n'avait point désarmé les Mahrattes; il avait seulement détourné leur ligne d'opérations. Les essais diploma-

(1) HISTORY OF THE MAHRATTAS, II, 476 à 482, *Affairs of Delhi.*

tiques des Français de Sirdanah, les intrigues de la cour de Delhi, les suggestions des agents anglais, la rivalité des émirs de la plaine et des rajahs de la montagne formaient, à cette date, un chaos d'où il est bien malaisé de dégager la vérité. Les faits se pressent si nombreux et si inattendus, les personnages s'agitent dans une mêlée si confuse, les contradictions des récits contemporains sont si fréquentes, qu'on est obligé de s'en tenir à la succession des événements principaux, aux motifs avoués, et de négliger l'enchainement logique des faits et les ressorts cachés de l'action. Aussi bien, dans cette période violente et tourmentée, la personnalité de notre héros ne se dégage que mieux; tandis que les intrigues se nouent et se brisent, il organise et il discipline; au milieu de ces espions, de ces agents provocateurs, de ces traîtres et de ces pervers, il marche droit, l'épée au poing.

Les rajahs de Gwalior, de Gohud et de Nerwar avaient capitulé; tandis que Sindhia rentre à Agrah pour y surveiller ses partisans et recevoir les vakils des princes du Meywar et du Beykanir, M. de Boigne hâte les préparatifs de l'invasion du Bundelcund, région montagneuse et boisée, sur le revers des monts Windhias.

Là, habitaient des tribus indomptables dont les pillards coupaient les routes, tantôt à l'ouest, sur la voie commerciale de Nerwar et de Gûna, qui relie le bassin de la Jumma à la côte du Malabar en traversant le pays des Mahrattes, tantôt au nord, dans les riches

provinces de Kalpee et de Bandah, sur la rive droite de la *rivière bleue.* La possession de cette région sauvage était essentielle pour les projets de Sindhia; les sources de la Nerbuddah, limite de ses États au sud, sont voisines de celles de la Sône (*Soane* des cartes anglaises), qui sépare le Bundelcund des territoires neutralisés par le traité de 1782; l'une et l'autre rivière, sortant du même rocher comme le Rhin et le Danube, se précipitent, comme ces deux fleuves, dans des directions opposées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. De ces hauteurs, sorte de citadelle gigantesque qui domine comme un promontoire le bassin du Gange au-dessus de Bénarès, Sindhia pouvait, à son gré, attaquer de flanc les lignes anglaises du Béhar et du Bengale, envahir le royaume d'Aoude, commander les plaines d'Agrah et de Delhi, ou pénétrer au centre du Dekkan par les vallées de Nagpöor.

Ce fut dans cette guerre du Bundelcund, au milieu de l'automne de 1784, que M. de Boigne donna aux Mahrattes les premières preuves de son intelligence des choses militaires. Le corps d'Appa-Kûnd-Rao, lieutenant de Sindhia, se composait uniquement de cavaliers; les fantassins de M. de Boigne eurent à subir les plus fatigantes épreuves dans cette guerre de montagnes où la reconnaissance de l'ennemi, l'assaut des défilés, le soin de protéger la retraite furent le lot exclusif de l'infanterie. Le nouveau chef prit une part vigoureuse à l'assaut de Kallindger, citadelle bâtie sur un sommet boisé, et dont il força l'une après l'autre les six enceintes crénelées; il exécuta

avec succès de rapides coups de main sur les hauts plateaux de cette région, dans les vallées du Sind et de la Betwah, utilisant ces courses pour *tâter le pouls* à ses officiers, disait-il, former ses soldats à la discipline, réformer le matériel de ses attelages et de ses canons par l'expérience des routes les plus difficiles de l'Inde.

Mais pendant les nuits glaciales de ces hauteurs, lorsqu'il reposait seul sous sa tente de laine, surveillant les sentinelles du camp, écoutant au lointain le *kisri* (cri de guerre) des montagnards ou les hurlements des tchitas, des tigres noirs et des panthères, il dut bien souvent comparer l'ennui des obscurs dangers où il risquait sa vie vingt fois le jour à l'attrait de ces grandes batailles dont il avait rêvé l'éclat oriental. Il avouait plus tard s'être remémoré fréquemment une réflexion de son auteur favori qui traduisait avec fidélité ses impressions :

Que d'infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage avant qu'il en vienne une à proufit; on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche ou à la teste d'une armée, à la veüe de son général, comme sur un eschaffaud. On est surprins entre la haye et le fossé; il fault tenter fortune contre un poulailler; il fault desnicher quatre chestifs harquebusiers d'une grange; il fault seul s'escarter de la troupe, et entreprendre seul selon la nécessité qui s'offre. D'où il advient, souventes fois, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses, et que nombre de vaillants hommes ont tenu leur mort pour mal em-

ployée s'estant perdus à la contestation de quelque bicoque (1).

Dans l'une de ces expéditions, il se rapprocha de Tchatterpöor, ville près de laquelle sont situées les fameuses mines de diamant de Pannah. Toujours préoccupé de s'attacher ses soldats par les égards, les soins matériels et l'attrait de la fortune, il leur permit, durant un campement de deux semaines, de fouiller ces mines, d'où chaque homme revint avec un diamant au bonnet; faible compensation à une guerre dont la gloire n'égalait pas les périls.

Dans l'intervalle, Sindhia, toujours en éveil, avait profité des querelles intestines, des complots sans cesse renaissants qui troublaient la cour de Delhi pour s'y ménager des partisans et s'y faire appeler comme arbitre. Cet homme de génie avait des vues plus vastes que les princes ses rivaux; son ambition allait au-delà des intrigues de cour. La trempe de son âme le rendait insensible aux pillages qui suffisaient aux seigneurs mogols; il abandonnait à ses soldats ces vulgaires avantages, et aspirait à renouveler les merveilleuses aventures de Gengis-Khan, d'Aureng-Zeb ou de Civadjî.

Delhi, avec ses palais d'or, son luxe sensuel, le prestige de ses séductions et les souvenirs de son histoire, attirait le prince mahratte, fascinait ce rude cavalier dont l'esprit impatient désertait volontiers les campements sauvages du Malwa et de l'Adjmyr pour la vieille capitale des Seikhs. Tandis que deux ministres se disputent, les armes à la main, ce jouet de la fortune qu'on appelle

(1) Michel de Montaigne, ESSAIS, liv. II, ch. XVI.

l'empereur, Sindhia accourt à marches forcées, disperse les troupes mogoles, fait pendre les pillards aux créneaux des portes; puis, reçu comme un libérateur par les marchands, les tisseurs de soie, et les femmes de Delhi, trop heureux d'échapper, grâce à lui, aux excès qui suivent les victoires d'Orient, il se déclare *le serviteur du prince*, prend les titres de ministre et de lieutenant, et règle en maître bienveillant les destinées de l'empire.

Le succès inespéré de Sindhia à la cour de Shah-Aulum ne fut point accepté par les seigneurs mogols, qui, depuis l'entrée du prince mahratte à Delhi (janvier 1785) jusqu'à la bataille d'Amber (octobre 1787), ne l'accablèrent de démonstrations caressantes que pour mieux l'endormir et le perdre. Sindhia, dont l'esprit subtil déconcertait les plus adroites manœuvres, ne se laissa point séduire à ces trompeuses amorces. Il savait que les Radjpouts, dont les tributs étaient doublés et qui supportaient malaisément la rude administration des officiers mahrattes, complotaient une révolte générale; il rappela ses troupes du Bundelcund, et retint sous ses ordres immédiats les deux européens qui formaient la véritable force de son armée, le français Lesteneau et le savoyard Benoît de Boigne.

Les Radjpouts et les Mahrattes, types opposés des deux races les plus vigoureuses de l'Inde, n'avaient cessé de lutter, avec des alternatives diverses, pour la suprématie de ces *montagnes bleues* (chaînes des Vindhyas, des Aravalis et des Ghâttes), d'où ils se

répandaient dans les plaines du Gange et du Godavéry comme d'irrésistibles torrents.

Les premiers passaient pour chevaleresques autant que les seconds pour perfides. L'histoire des Mahrattes est pleine d'assassinats, de massacres inutiles, de tortures raffinées, depuis les meurtres de Civadji jusqu'aux trop célèbres exécutions du Nana de Cawnpore lors de la dernière insurrection contre les Anglais. Les Radjpouts, au contraire, sont encore réputés pour leur loyauté, leur fierté, leur courtoisie; leur nom signifie *fils de roi*, et ils attachent une extrême importance aux traditions de leur pays. Il n'est pas de cavalier radjpout qui ne puisse renouer sa filiation, en remontant à plusieurs siècles, à la généalogie des familles souveraines de sa race (1).

Élégants et hardis, toujours à cheval, ils rivalisent avec les Mahrattes dans les arts de la guerre, et leurs chroniques rappellent quantité de faits d'armes hé-

(1) Les historiens les plus accrédités, en attribuant aux deux peuples une souche commune, supposent que les Mahrattes sortent des rangs inférieurs d'une société dont les Radjpouts seraient les représentants les plus accomplis. Ils descendent, paraît-il, des trois branches de la dernière caste; leurs ancêtres étaient laboureurs, bergers, gardeurs de vaches; malgré leurs prétentions, ils ne peuvent marcher de pair avec les Radjpouts, *fils de rois*, dont le nom seul indique la haute noblesse et auxquels tant de rapports semblent les lier. Le système fédératif et l'amour de la guerre prévalurent dans le *Radjasthân* comme dans le *Maharashtra*; l'attachement passionné aux croyances brahmaniques est aussi un sentiment commun aux deux peuples; mais leur rivalité même qui a traversé les âges semble donner raison à la tradition historique qui en fait deux castes jalouses dont l'une, en s'émancipant, resta marquee du vice originel de sa première condition. (Th. Pavie, Les Mahrattes de l'ouest.)

roïques. Seuls des guerriers hindous, ils portent aux pieds et aux mains de lourds bracelets d'or massif; leur tunique, serrée au corps, brodée de perles et de soutaches d'or, retombe sur un pantalon collant; un châle de Kachemyr leur sert de ceinture; ils y cachent des dagues, des poignards, et à leur épaule pend un léger bouclier en peau de rhinocéros. Leurs chevaux, empanachés, avec des rênes de velours embossées d'or et d'argent, des selles de brocart, des queues de yâk d'une blancheur de neige, sautent et caracolent à la mode asiatique (1). Les femmes de ce peuple jouent un rôle important dans la vie publique; les Radjpouts ont pour elles ce respect attendri qui caractérise les races chevaleresques; la plupart de leurs grandes guerres ont eu pour cause le rapt d'une femme (2); leurs *bhâts* ou ménestrels mêlent leur nom à toutes leurs légendes, et c'est du Radjpoutanah qu'est sorti le précepte fameux: *Ne menace jamais une femme, serait-ce avec une fleur.*

Partout où s'étaient installés les Radjpouts, ils avaient transformé et civilisé le pays; les vallées des Aravalis n'étaient autrefois que de vastes plaines de sable fermées par d'arides rochers, une portion de l'immense désert de Thoûl. Ils imaginèrent de créer des lacs artificiels dans chacune de ces steppes désolées; des barrages gigantesques jetés en travers des torrents furieux qui désolaient périodiquement la campagne retinrent les eaux, et bientôt ces nappes

(1) Military memoirs, etc., *by Baillie Fraser*, London, 1851.
(2) Colonel Tod, *Récits du Radjpoutanah*.

dormantes s'entourèrent de forêts et de palais. Les princes radjpouts bâtissaient de préférence sur les digues leurs légers kiosques de marbre ; mais cette orgueilleuse jouissance fertilisait le pays. Les villes s'enveloppaient de jardins ; les eaux, maintenues à des niveaux judicieusement calculés, entretenaient, durant la saison torride, dans ces vallées reconquises sur le désert, une humidité bienfaisante et remplissaient les citernes des villages. Ces innombrables travaux d'art donnent à ces contrées une physionomie particulière ; la plupart feraient honneur à des ingénieurs d'Europe.

La digue du lac Peycholâ, près de la ville d'Oudey-pöor, présente un développement de deux kilomètres et maintient, à douze mètres au-dessus du niveau de la vallée, une masse d'eau que l'on évalue à deux milliards de mètres cubes. Le lac voisin d'Oudey-Sâgur est formé par un barrage en gradins, orné de palais, qui arrondit au milieu de bois de cèdres et de banians une nappe d'eau de quatre kilomètres de long sur trois de large, avec une profondeur moyenne de dix mètres ; eau froide et limpide où se jouent des crocodiles sacrés, dangereux gardiens des îles consacrées à Rama (1).

Les Mahrattes, au contraire, n'ont jamais bâti que des forteresses, et ne touchèrent aux œuvres du génie indien que pour les détruire ; on les eût dit possédés d'une rage héréditaire contre ces merveilles de l'art qu'ils se sentaient impuissants à créer. Ils en donnèrent

(1) L'INDE DES RAJAHS. — *Le Tour du monde*, 1872, p. 280 à 300.

la preuve à toutes les époques, notamment au sac de Delhi, dans la destruction de Kanodge en 1761, dans l'incendie de Tchittore en 1792, dans l'invasion du Beykaneer, où ils rompirent les digues et les citernes, ce qui affama le pays et le rendit au désert. Sindhia se jetait avec une joie farouche sur ces fertiles vallées des Radjpouts, dont Oudeypöor résumait les séductions (1). Seuls entre tous les princes de l'Inde centrale, les Radjpouts du Meywar avaient résisté à l'invasion mogole; ils étaient, de temps immémorial et bien avant Civadjî, les chefs de toutes les révoltes des natifs contre la tyrannie musulmane; Sindhia avait à cœur de mener à bonne fin une entreprise qui, en pacifiant les provinces entre ses propres États et Delhi et en lui livrant les trésors des rajahs, lui attirerait une gloire égale à celle du grand Akbar.

Ces considérations attachaient à la campagne du Radjpoutanah une importance capitale, et rien ne fut négligé pour assurer le succès de l'expédition.

James Grant, dans son *Histoire des Mahrattes*, a raconté avec détail les opérations compliquées de cette guerre à travers un pays dont les noms étranges et souvent semblables fixent mal l'attention du lecteur français. Je résume les points principaux de son récit.

Sindhia marche contre les Radjpouts à la tête des troupes mogoles et mahrattes combinées; sachant qu'ils se rassemblent au centre du Meywar pour déboucher dans la vallée de la Nerbuddah, entre Oudjeïn

(1) Memoirs of Georges Thomas, *Asiatic journal*, 1834.— Hodges, Voyages and travels in India, I, 132.

et Gwalior, et, ne pouvant, pour les surprendre, tenter l'assaut des défilés du Dobarri qui donnent accès dans *la vallée heureuse*, et que défendent des portes échelonnées de mille en mille pas dans le couloir de granit des monts Guirwô, il remonte au nord-ouest et pénètre, soixante lieues plus haut, par plusieurs points à la fois, dans la province d'Adjmyr. De là, il peut bloquer cette ville forte, menacer Djeypöor, empêcher les Seikhs du Pendjab de rallier l'ennemi et prendre le Meywar à revers, par les plaines désertes du Thoûl. Mais les Radjpouts, avertis de la marche des coalisés par les feux qu'allument de crête en crête les montagnards Bhîls et Minas, se précipitent, à travers les dédales des Aravalis, à la rencontre des Mahrattes (1).

Les coureurs des deux armées se heurtèrent près du lac d'Amber, au-delà de ces immenses plaines arides où le vent d'ouest amoncelle des vagues de sable, dans une région où les grenats et les escarboucles se trouvent en si grande abondance que le sol, en certains endroits, en est jonché (2). La veille de l'action, les deux ministres mogols dont Sindhia avait pris la place, Humadani et Ismaël, passent à l'ennemi avec leur escorte. Sindhia, dans la crainte d'une désertion en masse des troupes mogoles, fortes de vingt-cinq bataillons, les encadre par ses bataillons européens : M. de Boigne à l'aile gauche, M. Lesteneau à l'aile droite ; lui-même se place en arrière avec ses cavaliers mahrattes (11 octobre 1787).

(1) *Franklins history of the Shah-Aulum*, I, 127. — *Grant's history of the Mahrattas*, II, 177.
(2) Louis Rousselet, L'INDE DES RAJAHS.

C'était un beau spectacle, dit un témoin oculaire, *que celui de cette poignée de réguliers affrontant pour la première fois en rase campagne les foules tumultueuses et les cavaliers bondissants de l'ennemi. Ni tambours, ni clairons, ni habits brodés, ni couleurs éclatantes, ni luxe de chevaux et d'éléphants; de la laine grise et des coiffes de toile blanche. Rien ne brille que les baïonnettes et le cuivre étincelant des pièces de huit. Les Mahrattes eux-mêmes se tiennent à distance de cette troupe compacte et sombre, comme on s'écarte d'un mystérieux engin de guerre.*

C'est le type de l'énergie froide, de la résolution et de la force; et pourtant, il manquait là cette chère espérance de vivre au-delà de la mort qui soutient le soldat. Ces officiers européens vont tomber obscurément dans un coin de l'Asie, et nul ne saura leur nom; ces Cipayes, disciplinés à l'anglaise, ne se battent ni pour leur pays ni pour leur religion; et il fallait à leur chef un singulier prestige pour les attacher ainsi à l'honneur du corps, les faire rompre et manœuvrer sous le feu comme à la parade, sans cris, sans autre excitant que l'aigre son du fifre. La bataille d'Amber rassura M. de Boigne sur l'effort de résistance qu'il pouvait demander à ses jeunes troupes.

La journée commença par un combat d'artillerie; la mort d'Humadani produisit dans l'armée des rebelles un instant d'hésitation, aussitôt réparé par la fougue d'Ismaël qui rejeta l'aile droite sur les bagages et engagea avec la réserve de cavalerie une lutte acharnée. M. de Boigne, assailli par les cavaliers Rhators, eut de

la peine à dégager ses pièces et ne se maintint en ligne qu'après des charges à l'arme blanche ; sa résistance opiniâtre sauva l'armée, qui ne put être tournée.

Vers le soir, les rebelles, lassés, battirent en retraite. Vainement M. de Boigne fit appel à l'infanterie mogole pour les poursuivre et achever la déroute : pas un homme des vingt-cinq bataillons ne sortit des lignes en bambous où ils avaient formé leur campement. Restés inactifs pendant le combat, ils semblaient à peine s'intéresser par un sentiment de curiosité à ce qui se passait autour d'eux.

Sindhia passa vingt-quatre heures à recueillir ses blessés et à réparer le désordre de l'action. Le surlendemain, au moment où il donnait le signal de marcher à l'ennemi qui s'était reformé devant lui, l'infanterie mogole tout entière, secouant ce masque d'apparente apathie qu'elle conservait depuis le commencement de la campagne, quitta le front de bataille avec 80 pièces de canon et ses bagages, tambours battants, enseignes déployées, au bruit joyeux et railleur des gongs et des tam-tams et prit son poste de combat en avant des troupes d'Ismaël. Cette incroyable défection força Sindhia à une retraite précipitée. Durant huit jours de marches forcées dans la vallée d'Alwar, sous les murs de Dholpöor et au passage de la rivière Tchùmbul, M. de Boigne soutint à l'arrière-garde tout l'effort des assaillants, passant à cheval dix-huit heures sur vingt-quatre.

Cette région, l'une des plus curieuses de l'Inde centrale, offrait à la marche des troupes en déroute des

obstacles continuels ; il fallait traverser de larges vallées sablonneuses où les éléphants s'embarrassaient dans les fourrés, gravir des pentes abruptes, forcer des défilés de plusieurs milles de long, fermés par des portes, défendus par des montagnards intrépides et qui, mieux armés, eussent été invincibles. En avant des villages, de grands bastions aux hauts et épais murs de terre, protégés par un fossé en maçonnerie, large, profond et rempli d'eau, résistaient à l'artillerie; pour enlever ces fortins, types des vieilles forteresses du Radjpoutanah, il fallait se servir d'espingoles de cuivre, pivotant sur le dos des éléphants comme sur une tour, déloger les soldats du parapet et protéger ainsi l'escalade. On ne respira que sous les murailles de Gwalior (1).

Le Peychwah (2) fournit à regret quelques secours pour venir en aide à Sindhia; il hésitait à découvrir le Dekkan que menaçait Tippöo-Saheb, et le conseil des confédérés voyait avec une certaine appréhension l'influence prépondérante acquise par le chef mahratte à la cour de Delhi.

Deux années s'écoulèrent au milieu d'escarmouches, de siéges de villes, de pillages de camps, sans amener de résultats décisifs. M. de Boigne en profita

(1) Voir la *carte* à la fin du volume.

(2) Le Peychwah, ou premier ministre des Mahrattes confédérés, résidait dans la ville de Pöonah; c'était comme le président d'un conseil des ministres, si tant est qu'on puisse préciser les attributions indécises de ce gouvernement asiatique, où le génie du chef servait de loi, et où le fait accompli dominait tout ce qu'on regarde ailleurs comme des droits ou des devoirs.

pour compléter l'organisation de son infanterie. Les Mahrattes pouvaient mettre en ligne soixante mille cavaliers, d'une bravoure à toute épreuve, d'une sobriété exemplaire, habitués aux marches rapides dans la montagne et à ne point s'embarrasser des énormes bagages dont les troupes mahométanes, imitées en cela par l'armée anglaise, ne pouvaient se passer. C'étaient de terribles adversaires ; ils purent devenir invincibles lorsque leur cavalerie fut appuyée par de solides bataillons et une artillerie rendue presque aussi mobile que leurs escadrons d'avant-garde.

L'organisation militaire de ces peuplades guerrières, vivant de pillage et d'aventures, variait avec les provinces. Holkar n'avait que des volontaires équipés à leurs frais, servant à leur caprice, très-nombreux si l'ennemi se déconcertait, disparaissant devant un semblant de résistance, sans chefs, sans discipline, obligés seulement à fournir *un combattant sur trois soldats* les jours de bataille. La guerre devenait une sorte de jeu de hasard où ces *Silladaurs* et *Pindarins* ne voulaient s'exposer qu'à coup sûr, puisqu'ils partageaient le gain et que, en cas de défaite, ils ne recevaient pour leurs blessures ou leurs pertes de chevaux et d'équipement ni solde ni indemnité. Sindhia, au contraire, ne louait que l'homme et fournissait chevaux, vêtements, armes et nourriture. M. de Boigne, avec cet esprit de discernement et de prévoyance qui fut le secret de sa fortune, tira parti du mépris qu'on avait dans l'Inde pour l'infanterie, et grâce à la création de ses brigades de fantassins et à l'emploi qu'il en fit, la cavalerie, qui

jusque-là avait fait la force des armées indigènes, en devint la faiblesse. Les cavaliers mogols et mahrattes, habitués au désordre et tellement attachés à leurs chevaux qu'ils en portent le deuil (1), rendent de brillants services dans des mêlées à l'arme blanche ; mais ils n'affrontent ni la mousqueterie ni le canon de peur de perdre leurs chevaux, la plupart arabes, persans ou tartares, qui forment la meilleure part de leurs richesses. M. de Boigne, au lieu de Rohillas pillards et débauchés, de Silladaurs mercenaires, de cavaliers intraitables, choisit pour recrues des Ryots ruinés par la guerre, dont le naturel docile et souple supportait les longs exercices et les manœuvres compliquées ; il leur fournit l'équipement à des prix modiques, paya régulièrement leur solde, les indemnisa des pertes de matériel subies en campagne, pensionna les blessés, soigna les malades, et leur donna cet esprit de corps, cet amour, sinon du drapeau au moins du chef, sans lesquels les plus vaillants soldats n'ont jamais rien accompli de grand. Cette organisation solide, où la connaissance du cœur humain avait autant de part que la science militaire, permit à un petit nombre de fantassins de défier les cavaleries innombrables et indociles de l'ennemi. L'expérience renouvelée ne s'en fit pas attendre.

Les chefs mogols avaient repris possession de la vallée du Gange ; seule, la ville d'Agrah résistait vaillamment, grâce aux diversions d'une tribu hindoue, les Ghâts, que Sindhia s'était attachés par l'exemp-

(1) Raynal, *Histoire philosophique des deux Indes*, III, 224.

tion d'impôt et qu'Ismaël avait punis maladroitement après sa victoire. Lorsque Sindhia se crut assez fort pour reprendre l'offensive, il résolut de faire lever le siége d'Agrah et franchit la Tchùmbul avec toutes ses troupes. Ismaël vint à sa rencontre, et la bataille se livra, le 24 avril 1788, dans la plaine de Burthpöor.

Sindhia fut battu; ses cavaliers se rallièrent autour des bataillons de M. de Boigne, dont les feux réguliers arrêtèrent l'élan des Mogols.

Après sept semaines de repos forcé, Sindhia reprit sa marche en avant et surprit l'ennemi sous les murs d'Agrah (18 juin 1788). Cette bataille décida du sort de l'empire; les historiens anglais affirment qu'elle fut l'une des plus meurtrières qui eussent encore ensanglanté ce pays, et que le succès fut uniquement dû à la vigueur et à la ténacité de M. de Boigne. Trois fois les chefs radjpouts et mogols tentèrent des efforts désespérés pour rompre la ligne de Sindhia, jetant leurs chevaux jusque sur la bouche des canons et sabrant les artilleurs sur leurs pièces; mais ces impétueux cavaliers n'avaient point de réserves d'infanterie pour assurer la victoire. Les réguliers de M. de Boigne se reformaient en pelotons et dégageaient les batteries à la baïonnette; des volées de mitraille moissonnaient les rangs éclaircis des escadrons épars dans la plaine; trois mille hommes en tuèrent quatre mille. L'artillerie et les fantassins, bien soutenus cette fois par les cavaliers mahrattes, prirent l'offensive vers le soir et enlevèrent d'assaut le camp d'Ismaël qui, blessé, rentra à Delhi, suivi de près par son allié Ghôlam-Kadir.

Ce dernier, rendu fou de rage par sa défaite, mit la capitale au pillage et creva les yeux à l'infortuné Shah-Aulum. Lorsque Sindhia pénétra à son tour dans Delhi, il ne put que punir les coupables et replacer sur le trône, en grand appareil, ce fantôme impérial dont il exerça désormais tous les droits.

Le petit-fils du laboureur de Sattarah, le fils du *porteur de pantouffles* du Peychwah, devenu l'héritier des rajahs d'Oudjeïn, le maître de Gwalior et l'associé impérial du trône d'Aureng-Zeb, n'alla pas s'enfermer dans le palais de Delhi et il ne s'endormit point dans les délices des jardins d'Agrah. L'indolent Shah-Aulum, qui lui devait la vie, lui abandonnait l'empire ; Sindhia n'en retint que l'exercice du pouvoir et le *Tchaöt*, c'est-à-dire le quart du revenu des provinces. Il confia la garde du Padischah à l'un de ses officiers les plus sûrs, installa dans la citadelle d'Agrah une partie de ses troupes régulières, et revint à son quartier général de Gwalior.

Là, dans la plaine qui s'étend au pied du roc de basalte que couronnent l'antique citadelle et les tours rondes, sculptées et émaillées en bleu vif, du roi Pâl, à une demi-lieue de la vieille cité dont les ingénieurs anglais ont récemment détruit les palais et les temples pour ouvrir des routes, Sindhia avait établi un camp permanent qui devint en peu d'années, sous le nom de Gwaliorka Lashkar, une ville peuplée de deux cent mille habitants. En 1788, cette future capitale n'offrait encore que l'aspect d'un campement de barbares. Sindhia avait interdit à ses cavaliers l'habitation des

villes ; lui-même vivait sous la tente, au milieu des soldats.

C'est là qu'il reçut l'hommage des rajahs tributaires de l'empire et qu'il échangea, dans un *Durbar* solennel, les *khilluts* (présents) que décerne le prince contre les *nuzzurs* (cadeaux) que lui offraient à regret les représentants des plus vieilles dynasties hindoues.

VII.

GUERRE DES RADJPOUTS. — PATOÛN, ADJMYR, MAIRTHAH.

Ce brusque dénoûment d'une campagne menée à l'aventure, et que Sindhia n'espérait pas marquer par des coups aussi décisifs, vint entraver les desseins de M. de Boigne, qui projetait de décupler les forces de son infanterie et d'organiser une brigade entière. Il avait acquis la conviction, par l'expérience des derniers combats, que ses réguliers, bien qu'ayant fait preuve au feu d'une grande solidité, n'étaient pas en nombre suffisant pour décider de l'issue de batailles rangées où, de part et d'autre, se heurteraient des masses profondes. Sindhia, très-partisan de la cavalerie, n'avait pas encore compris la portée politique des vues de son lieutenant; il ajourna toute création nouvelle.

James Grant ne donne que des motifs d'économie au refus de Sindhia d'approuver ces propositions ; peut-être le résident anglais, redoutant une plus grande extension de la puissance des Mahrattes, y mit-il obstacle ; peut-être l'ambition ou la jalousie de M. Lesteneau amena-t-elle quelque conflit entre les officiers européens ; peut-être encore les intrigues nouées à Pöonah par Ragonath, à Delhi et jusqu'à Mysore par le rajah français de Sirdanah, décidèrent-elles le successeur d'Hastings à sortir de la réserve qu'il avait eu l'adresse de s'imposer vis-à-vis de l'officier savoyard ; ce point obscur reste à expliquer. Toujours est-il que M. de Boigne offrit sa démission, et que le prince et le général se quittèrent avec toutes les marques du plus affectueux attachement.

M. de Boigne se retirait avec une fortune relativement considérable, produit des sommes qu'il avait mises en réserve sur sa solde, de ses bénéfices sur les fournitures et la fabrication des armes de guerre, et surtout des cadeaux dont Sindhia l'avait comblé depuis quatre ans. Il était sollicité par le général Martin (1), son ancien ami de Lucknow, de s'établir dans cette ville et de s'y associer à ses fructueuses opérations commerciales. A l'exemple des officiers de la Compagnie qui n'avaient qu'une idée fixe, s'enrichir au plus vite pour aller jouir en Europe des profits ramassés au péril de la vie sous ce climat dévorant,

(1) Voir les *Lettres de Longinus* publiées dans le *Daily Telegraph* de Calcutta en janvier 1797.— Numéros XVI et XVII des *Pièces justificatives.*

M. de Boigne et le général Martin, qui restèrent associés jusqu'au départ du premier pour Londres, entrèrent en relations suivies avec les négociants de Calcutta et de Madras et se livrèrent à une série de spéculations qui décuplèrent rapidement leur capital (1).

Il est difficile de faire comprendre à quiconque n'a pas étudié les mœurs locales dans les récits de la

(1) Claude Martin, né à Lyon en janvier 1732, mourut près de Lucknow le 13 septembre 1800. Fils d'un tonnelier, il s'engagea dans les troupes du comte de Lally, et s'embarqua à Lorient le 2 mai 1757. Il descendit à Pondichéry et se distingua aux prises de Gondelour, du fort Saint-David, dans la campagne du Karnatic, dans l'expédition de Tanjaour, mais se lassa bientôt de ne servir qu'en sous-ordre et passa au service de la Compagnie en 1760 (BIOGR. GÉN. du docteur Hoeffer, édit. de Firmin Didot, 1860; tome XXXIII, page 40).

Bien accueilli par le gouverneur de Madras, puis envoyé à Lucknow pour en lever le plan et y observer les esprits, il profita de cette mission pour entrer si fort avant dans les bonnes grâces de Sid-Eddaulah, roi d'Aoude, que ce prince lui confia le commandement de son artillerie.

Son successeur Assef aimait les arts d'Europe, Martin gagna sur ses courtages des sommes fabuleuses et préleva 12 0/0 sur les dépôts des victimes de la guerre civile; en 1790, époque où éclata la première guerre entre Tippöo-Saheb et les Anglais, il était riche de dix millions et possédait sur les bords de la Goumtie, à dix lieues de Lucknow, un palais magnifique, Constantia-House, où il avait accumulé des trésors, des animaux rares, des ateliers d'armes, des laboratoires de physique. Il reçut de la Compagnie des Indes le titre de colonel et prit l'entreprise de la remonte des cavaliers. Il fonda des établissements de bienfaisance et des écoles à Lyon, Calcutta, Chandernagor, Lucknow, chacune recevant 700,000 fr., et destina 12,000 livres de rente à libérer des Lyonnais détenus pour dettes. Son testament renferme de curieux détails sur la vie intime des officiers de fortune dont les circonstances avaient fait des nababs. M. Sachot a publié récemment dans la *Revue britannique* (1870) une étude où il réhabilite le passé militaire de Martin. (Voir aussi le *Moniteur universel* du 5 avril 1870.)

conquête anglaise, ce que le commerce offrait de profit et de sûreté dans l'Inde, à cette époque. Il n'existait pas de moyens de transport réguliers à l'usage du public; les marchands se réunissaient en caravanes pour entreprendre, à frais et périls communs, de longs trajets souvent interrompus par la rencontre de pillards armés; les voyages offraient des risques d'autant plus grands que, suivant l'usage immémorial de l'Orient, des valeurs considérables se cachaient dans les bagages, sous forme de lingots, de bijoux, de diamants, pour éviter les frais de banque et de change ou le refus des lettres de crédit. Des Européens, s'offrant pour intermédiaires entre les trafiquants de l'intérieur et ceux des grandes villes, leur évitant ainsi de coûteux déplacements, et s'épargnant à eux-mêmes les dangers d'envois personnels et isolés en usant, grâce à l'amitié ou à la cupidité des agents anglais, de la commodité des convois de troupe ou des trains officiels d'argent et de grains, ne pouvaient manquer de faire en peu de temps de fort belles opérations. A ces débuts de l'exploitation industrielle de l'Inde, ils redoutaient peu la concurrence; instruits les premiers du cours officiel des principaux articles d'échange sur les marchés ou dans les ports d'embarquement, ils pouvaient essayer, à coup sûr, les spéculations les plus risquées pour d'autres, moins favorisés ou moins bien informés.

Aussi les objets dont le général Martin et le général de Boigne firent le commerce étaient-ils toujours les produits les moins encombrants, les plus précieux

sous un petit volume. On se les procurait plus vite, sans éveiller l'attention ni la cupidité ; on les conservait avec moins de dépense et de précautions ; on les expédiait mieux dans les palanquins d'agents en voyage ou sur les chariots de l'état-major : tels l'indigo, le cuivre, l'eau de rose, les lingots d'or, l'argent en barre, les diamants, les toiles, les draps et les soies brutes ou tissées, etc. Ce n'est que par exception qu'ils trafiquèrent sur le coton, le riz ou la troque du bétail (1).

Pour donner une idée de la confiance que les Européens inspiraient aux natifs à cette époque troublée, où le pays pullulait d'hommes en armes, groupés par petites bandes et quelquefois en troupes de plusieurs milliers, où chaque village était fortifié, chaque maison isolée désertée, où les villes elles-mêmes se rachetaient vingt fois l'année du pillage, où l'on avait perdu toute notion du devoir, et où la loi, les principes sociaux, la morale, la conscience n'existaient plus même de nom dans la langue usuelle, il suffit de se rappeler un trait de Claude Martin.

Cet habile homme, exploitant commercialement les malheurs des temps, avait fortifié à la française une citadelle hindoue des environs de Lucknow; il y créa comme un lieu de dépôt, de refuge, où les rajahs vinrent de cent lieues à la ronde déposer leur trésor, ou *khazanna*, réserve d'espèces monnayées et

(1) Ces détails sont tirés du TESTAMENT DU MAJOR CLAUDE MARTIN, daté de Lucknow le 1er janvier 1800, imprimé à Lyon, par ordre du préfet, en 1803; in-4° de la bibliothèque de Lyon.

surtout de lingots et d'objets précieux, sur lesquels Martin perçut un droit de garde qui fut une des sources de sa rapide fortune.

Dans cet intervalle, la position de Sindhia était devenue plus difficile; son ancien adversaire Ismaël rongeait son frein, et on le soupçonnait de menées ténébreuses destinées à ameuter la nationalité mogole contre ce que les mécontents appelaient l'usurpation d'un barbare mahratte. Les Afghans insultaient les frontières du nord; la population de Delhi prenait des allures équivoques; les Radjpouts refusaient l'impôt; les corps auxiliaires venus de Póonah, commandés par deux chefs indépendants, Holkar et Behader, semblaient avoir pour mission de surveiller Sindhia plutôt que de lui servir d'appui; bref, le vainqueur faisait à son tour l'expérience des charges de l'empire et se sentait impuissant à les soutenir seul longtemps. Il comprenait aussi que la jalousie de l'Angleterre était en éveil; l'attitude des résidents, la forme des messages de la Compagnie, les tentatives par lesquelles on essayait de deviner ses projets ou de sonder sa faiblesse devenaient, pour un esprit aussi sagace, aussi éveillé que le sien, de sérieux avertissements.

Le seul remède à cette situation embarrassée était dans la création d'une armée solide, assez nombreuse pour le dispenser d'auxiliaires importuns, assez sûre pour lui permettre de braver la Compagnie au besoin. Il regretta d'avoir éconduit M. de Boigne, et aussi prompt à exécuter qu'à concevoir, lui dépêcha à Lucknow un *wakil* ou ambassadeur secret chargé de solliciter son

retour, avec carte blanche pour régler les conditions.

De pareilles ouvertures ne pouvaient manquer de séduire l'esprit entreprenant de M. de Boigne. Le commerce n'était qu'un pis aller pour cette nature ardente; le rôle actuel de Sindhia lui offrait à lui-même de larges perspectives et cette liberté d'allures, ce *principat* dont il n'avait pu jouir qu'à demi dans son premier séjour chez les Mahrattes. Il n'hésita point. En peu de jours, ses affaires personnelles à Lucknow furent réglées; le général Martin demeura son mandataire; ses fonds disponibles furent confiés à des maisons sûres, les spéculations en cours furent liquidées ou cédées, et certain de trouver là, le cas échéant, une réserve qui parât à tout imprévu, si fâcheux qu'on pût le craindre, il s'abandonna à sa fortune renaissante.

Sindhia, impatient de revoir son ancien général et d'imaginer avec lui de nouvelles entreprises, avait quitté Delhi et s'était avancé jusqu'à Muttrah, là même où, cinq ans plus tôt, il avait reçu par l'entremise de M. Anderson le premier engagement de M. de Boigne. L'entrevue fut aussi cordiale qu'on pouvait l'attendre de deux hommes capables de grandes choses et qui se sentaient nécessaires l'un à l'autre.

Le premier acte de M. de Boigne en se retrouvant au milieu de ses anciens compagnons de guerre fut des plus habiles. Le cas était difficile. Le bataillon de Lesteneau, sans chef (1), sans paye depuis huit mois,

(1) Le départ de M. de Boigne au moment où M. Lesteneau jouissait de toute la confiance de Sindhia et le départ de M. Lesteneau

se révoltait ; Sindhia voulait faire charger les rebelles par les cavaliers de sa garde. M. de Boigne le calma et fit preuve, en apaisant la sédition, de fermeté et de bonté, les deux qualités qui plaisent tant aux soldats lorsqu'ils les trouvent réunies dans leur chef. M. de Boigne se souciait peu de conserver un corps créé par un rival, et dont l'esprit pouvait, à un moment donné, lui devenir hostile ; il licencia les soldats, renvoya les officiers, puis constitua trois bataillons avec les débris de cette troupe et les deux corps qu'il avait formés jadis et dont les cadres n'étaient pas modifiés. Dix nouveaux bataillons formés de recrues bien choisies parmi les soldats congédiés depuis la dernière guerre, 500 irréguliers pour le service d'éclaireurs, 500 cavaliers d'avant-garde et soixante pièces d'artillerie légère, complétèrent la brigade qu'on appela du nom de son général et à laquelle M. de Boigne, par un pieux hommage à la patrie absente, donna le drapeau de Savoie, bleu à la croix blanche.

Un an suffit à l'organisation de cette brigade de 12,000 hommes et à son instruction (1) (janvier 1789 à janvier 1790). De nouveaux officiers européens de toutes nationalités s'attachèrent à M. de Boigne qui tripla la solde que donnaient les autres princes, mais

dès qu'il apprit le rappel de M. de Boigne semblent indiquer qu'il y avait, tout au moins, incompatibilité d'humeur entre les deux officiers.

(1) Ses ordres aux officiers instructeurs portent qu'il accorde vingt-huit jours aux recrues pour apprendre le maniement du mousquet, quarante jours pour apprendre l'exercice du canon, trois mois aux capitaines pour les manœuvres d'ensemble.

exigea de ceux qu'il prenait à son service l'audace, le talent et surtout la dignité du caractère. Le prestige moral des Européens venait, pour la meilleure part, de leur loyauté, de la fidélité à leur parole; M. de Boigne voulait maintenir intact ce renom d'honneur et de probité; il n'y souffrit jamais aucune atteinte.

Le matériel, les magasins, les transports furent l'objet de ses soins assidus. Il disait habituellement : *L'ouvrier fait le bon outil; mais le bon outil et le bon ouvrier valent quatre hommes.* Aussi ne négligeait-il rien pour que l'équipement des soldats, l'entretien des canons et des chariots, le choix des attelages et des approvisionnements ne laissât rien à l'imprévu et que tout fût réglé avec de minutieuses précautions et une prévoyance qui, en tous pays, mais surtout dans l'Inde, était la moitié du succès. Le résident anglais auprès de Sindhia, M. Palmer, ne cessait, dans ses dépêches, de signaler l'esprit organisateur du général des Mahrattes, l'importance de ses établissements militaires, l'activité avec laquelle, sous ses yeux et par ses ordres, se bâtissaient les fabriques (1) et se remplissaient les magasins. Il en concluait à de grands desseins et insistait sur la nécessité de surveiller de fort près Sindhia.

(1) Les ouvriers hindous sont renommés pour leur patience, leur sobriété, leur esprit inventif. La main-d'œuvre y est encore aujourd'hui taxée à un prix si bas, qu'aucun Européen ne pourrait s'y nourrir du travail de ses mains. Comment faire concurrence à l'indigène, dont un repas coûte 16 centimes et pour lequel le strict nécessaire se réduit, en moyenne, à 2 roupies 1/2 par mois? (STATISTIQUE DE L'INDE.)

La conspiration des chefs musulmans éclata vers le mois de mars 1790. Ismaël, qui représentait la dynastie mogole au même titre que Sindhia, le favori des brahmanes, pouvait se dire le vengeur de la nationalité hindoue, s'était assuré le concours des tribus Radjpouts et l'alliance des rajahs de Jeypöor, de Bekaneer et de Dholpöor. Le plan des rebelles était merveilleusement combiné pour saper par la base la puissance de Sindhia. Le territoire des confédérés séparait le centre de la puissance mahratte (Pöonah) de la capitale de Delhi; les districts des rajahs occupant la vallée supérieure de la Tchùmbul servaient d'avant-postes à l'armée de l'insurrection, et Ismaël avait établi son quartier général à Patoûn (*Julrâ-Pâlun* des cartes anglaises), ville située beaucoup plus en arrière, au carrefour des routes montagneuses qui conduisent à la citadelle de Tchittore, puis à la capitale d'Oudeypöor. Là, protégé par la nature du pays, il surveillait une ligne d'attaque de *trois cents lieues* d'étendue, prenait de flanc les provinces occupées par Sindhia, en les menaçant depuis Delhi jusqu'à Pöonah, et restait à portée de se procurer par les ports de Bombay, de Surate et de Cambaye, les munitions de guerre et les secours en nature que les Anglais n'ont jamais refusés à quiconque les paya comptant.

S'il faut en croire les gazettes du temps et quelques allusions échappées à la plume pourtant bien réservée de l'historien des guerres de la péninsule (James Grant), le successeur de Clive et de Warren Hastings n'était point fâché de mettre aux prises les peuples du

nord, tandis qu'il minait par sa diplomatie et ses armes ses rivaux du sud, Tippöo-Saheb et les Français.

M. de Boigne déjoua les calculs d'Ismaël. Quittant la ville de Muttrah dans les derniers jours d'avril, à la tête de ses brigades, il négligea les rajahs ennemis campés sur sa droite, et, tentant un coup hardi, laissant Sindhia masquer son mouvement par de bruyantes manœuvres dans les plaines de Dholpöor et de Gwalior, il remonta à marches forcées les vallées sinueuses que creusent les affluents de la Tchùmbul, le Barbutty, le Cally, la Nerwuji et le Sind-Julrâ, dans ce demi-cercle accidenté que forment les monts Windhyas en se rattachant aux monts Aravalis. La saison des pluies n'était pas encore arrivée; la marche était difficile sur ce terrain dur, coupé de crevasses, sur ces pentes rocailleuses, dans ces plaines arides jonchées de fourrés épineux, au passage de ces torrents desséchés dont le large lit sablonneux arrêtait pendant des heures les chariots à bœufs et les éléphants.

Dès que l'armée eut dépassé Dodûr, au confluent du Bûnas avec la Tchùmbul, et se fut engagée sur la rive droite de cette rivière, elle rencontra une série de ravins insondables, de gorges étroites, de défilés interminables, sans routes frayées, sans citernes, sans cultures, d'une nature tellement sauvage qu'il fallut abandonner les chariots, laisser les bagages en arrière, et tout sacrifier au transport des canons et des caissons d'artillerie.

Tantôt le sol était formé d'ardoises présentant leurs arêtes en lames de couteau où se blessaient les cha-

meaux ; tantôt il fallait se glisser le long d'escarpements lisses où les éléphants ne passaient qu'à l'aide d'entailles qu'on creusait pied à pied devant eux ; rien n'égale la sûreté de marche de ces *vaisseaux du désert* portant de lourds fardeaux équilibrés avec l'assurance des mulets des Alpes (1).

Quand éclatait soudain un de ces orages des Indes contre lesquels rien ne peut servir d'abri, les tentes mouillées devenaient d'un poids énorme, les chameaux glissaient sur la terre humide et se brisaient la cuisse ; soldats, chameliers, artilleurs, paralysés par le froid, le vent et la pluie, étaient forcés de faire halte, en quelque lieu qu'on se trouvât, et d'y attendre patiemment, affamés et transis, la fin de la tourmente avant de pouvoir relever les tentes et rallumer les feux. La température descend brusquement dans cette région de 40 degrés à l'ombre, à midi, à 18 à dix heures du soir, et cette subite fraîcheur produit l'effet d'un froid de 10 degrés en Europe ; quand le soleil reparaît et que la réverbération de ces murs de granit chauffe l'atmosphère, *la chaleur du sol pique au visage et aux yeux comme celle d'un tas de paille enflammée sous le vent de laquelle on se placerait à peu de distance* (2).

La cavalerie éclairait l'avant-garde et se disséminait par peloton, chaque jour, sur les flancs de la longue

(1) Hodges, *Travels in India*, I, 312.—Daniell, *Oriental scenery*, X. — Reginald Heber, Bishop of Calcutta, *Narrative of a journey*, etc. — Colonel Tod, *Relations of Radjpoutanah*, I, 208 (London, 1824).

(2) Victor Jacquemont, *Correspondance*, II, 349.

colonne, à plusieurs lieues de distance, pour faire le fourrage et enlever les rares provisions que les montagnards entassaient dans leurs villages; l'attaque de ces abris fortifiés était la seule distraction de cette route monotone, et ajoutait une fatigue de plus à toutes les autres. Ce sont d'épais remparts en terre, retenus par un mur ou par des palissades, et flanqués de lourds bastions carrés; derrière, des huttes misérables, des *baolis* ou citernes, et quelque pagode en ruines.

Après trente jours d'une marche aussi rapide que le permettaient la saison torride et les obstacles de la route, tantôt en plein désert, tantôt au milieu d'une population pauvre, hostile, à demi sauvage, M. de Boigne surprit les Musulmans campés sur les collines, en avant de Patoûn. Sans leur laisser le temps de se remettre d'une alarme si chaude, et massant ses troupes en bataille à mesure qu'elles débouchaient des défilés, il donne l'assaut aux lignes ennemies (23 mai 1790). Les dispositions étaient si bien prises, les ordres si régulièrement exécutés, les calculs si justes, que chaque bataillon, suivi de ses canons et de son bazar, arriva sur le terrain de l'action sans d'autres pertes que celles des bêtes de charge blessées par les accidents de la marche, sans traînards, sans malades et avec deux jours de vivres. Les hommes étaient exténués; mais leurs armes en bon état, leurs pièces bien attelées, leur campement établi comme dans les plaines d'Agrah leur inspiraient un élan superbe. Le prestige du chef est pour le moral des soldats comme l'opium que les Mahrattes donnent à leurs chevaux, le soir des longues

traites, pour les faire bondir et caracoler quoique épuisés de fatigue.

Mais les forces humaines ont des limites. Les positions de l'ennemi, armées de canons de gros calibre, occupées par des troupes de beaucoup supérieures en nombre, étaient si fortes, qu'après trois attaques les soldats mahrattes, épuisés de lassitude, renoncèrent à cette entreprise téméraire.

M. de Boigne rompit ses lignes sous le feu de l'ennemi comme à la parade, recula d'une lieue, s'adossa aux contreforts des monts d'Augûr, ayant en face de lui les collines boisées de Patoûn que dominent les remparts crénelés et les pagodes de la ville, et à l'horizon la masse bleuâtre des montagnes de Tchittore. Il se retrancha derrière des fossés creusés rapidement, dont les déblais servirent d'épaulements à ses batteries, rallia les auxiliaires, attendit ses équipages dont les montagnards, bien payés, activaient le transport, et donna enfin quelque repos à ses fantassins, mais sans cesser de tenir les Mogols en haleine par des feintes multipliées, et de les harceler par des combats de cavalerie où se déployait l'ardeur farouche des deux chefs mahrattes qui commandaient ces irréguliers, Gôpaul-Rao et Luckwa-Dada.

Ismaël désirait gagner du temps, fatiguer son adversaire et le détruire peu à peu ; car, isolé en pays ennemi, enveloppé de toutes parts, M. de Boigne n'aurait pu ni se ravitailler ni réparer ses pertes ; la saison des pluies approchait ; ces averses torrentielles, qui tombent sans discontinuer pendant des semaines, auraient

suffi à désarmer les troupes mahrattes ou tout au moins à rendre leur retraite impossible. L'impatience des chefs mogols précipita le dénoûment. Dans un conseil de guerre tenu le 19 juin, Ismaël, accusé de tiédeur, se vit forcé d'acquiescer à regret au désir de ses alliés ; on décida d'assaillir le camp mahratte et de lui donner l'assaut jusqu'à ce que la masse des troupes mogoles en eût forcé les défenses. On délibéra, suivant l'usage de ces races barbares, et comme on devait le faire cinquante ans plus tard dans une circonstance aussi mémorable, à propos de sir Charles Napier (bataille de Meeanee, en 1843), sur le traitement que l'on ferait subir au général ennemi, car on ne doutait point de sa défaite. Les uns voulaient qu'on lui coupât les membres (1), d'autres qu'on lui passât une chaîne dans le nez et qu'on le traînât ainsi de ville en ville. Ismaël, par ironie ou par pitié, insistait pour que la chaîne fût en or ; *elle sera de fer*, s'écria son farouche lieutenant Beju-Sing, *de fer et lourde*. M. de Boigne, averti par ses espions, envoya un messager à Ismaël pour lui donner avis qu'il lui éviterait la moitié du chemin.

En effet, à peine les gongs eurent-ils retenti, à l'aube du jour, dans les lignes ennemies (21 juin), que M. de Boigne sortit de son camp et fit un mouvement en avant. Aussitôt, les Mogols descendent des hauteurs qui les rendaient inexpugnables, puis, une fois dans la plaine, hésitent à attaquer les Mahrattes qui s'étaient

(1) Ce supplice atroce, fort à la mode dans l'Inde, était celui que les Mahrattes infligèrent, en 1789, à Gholam-Kadir, l'allié d'Ismaël, après la bataille d'Agrah et la prise de Delhi.

reformés à mi-côte. M. de Boigne avait atteint le but qu'il s'était proposé; l'ennemi se privait de lui-même de l'avantage de la position; mais il continuait à se tenir sur la défensive, laissant même les chefs mogols caracoler impunément à portée de mitraille. Les deux armées étaient sur pied depuis l'aurore, et ce ne fut que vers le soir que les escadrons d'avant-garde se heurtèrent.

Il faut se représenter le théâtre de l'action. Le sol recouvert d'un épais entrelacement d'herbes roussies par le soleil, où la marche est malaisée; çà et là quelques arbustes épineux, d'autres aux feuilles brunes dont la tige brisée exhale une forte odeur d'aromates. Le glissement rapide des reptiles fait involontairement tressaillir les chevaux. Sur les pentes des collines, des foules tumultueuses, aux vêtements flottants de couleurs éclatantes; le luxe des armes, des éléphants, le fracas des gongs et des tam-tams. Ici, la masse sombre de bataillons où rien ne brille que l'acier des baïonnettes et le cuivre des canons; et tout alentour de bruyantes cavaleries dont, de temps à autre, quelque groupe se détache pour aller dans la plaine provoquer l'ennemi comme à un assaut d'armes. Les pics dentelés et bleuâtres des monts Aravalis ferment l'horizon.

Peu à peu la mêlée devint générale. Ismaël, dont la fougue entraînante et la hardiesse chevaleresque méritaient un meilleur succès, reconnaissable à ses vêtements brodés de diamants et à l'enseigne de pourpre qu'on portait à ses côtés, s'élance à la tête de ses plus vaillants cavaliers, et trois fois attaque de front les

lignes d'infanterie des Mahrattes, les forçant trois fois à coups de sabre, les dépassant au galop effréné de ses chevaux, revenant sur ces lignes rompues et s'échappant à travers les troupes en désordre pour les rompre encore, à peine reformées. Trois fois il se trace un sillon sanglant dans la fumée des canons, les éclairs de la mousqueterie et les *hous! hous! wah!* des artilleurs sabrés sur leurs pièces et des cavaliers désarçonnés que piétinent les chevaux furieux et les lourds éléphants de combat.

Trois fois M. de Boigne fit serrer les rangs, adossant ses hommes les uns aux autres, par groupes hérissés de baïonnettes autour desquels tourbillonnaient les chevaux haletants et les Mogols piquant du sabre et de la lance. Pendant un rapide instant où la cavalerie fuyait à toutes brides pour aller se reformer dans la plaine en escadrons serrés et tenter une quatrième charge, il masse ses fantassins, groupe ses pièces dix par dix, et fait converger sur l'ennemi un feu si vif, si nourri, qu'Ismaël ne put le supporter cinq minutes et regagna en désordre les collines. M. de Boigne, dont le sangfroid ne se démentit pas un instant pendant cette furieuse journée, saisit le moment où les cavaliers mogols en désordre, gravissant les pentes, masquaient les canons de leurs retranchements et se jeta derrière eux, l'épée à la main, suivi par ses bataillons en colonnes. Il était environ six heures du soir; il donne l'assaut à la première ligne des batteries, s'y installe après un rude combat à l'arme blanche, attaque à huit heures la seconde ligne, y pénètre, en

retourne les canons contre l'ennemi qui fuit à la débandade et passe la nuit, victorieux, sur le lieu même où Ismaël avait tendu ses tentes d'apparat et entassé les trésors qu'il traînait à sa suite dans les camps. Comme Blaise de Montluc, le général de Boigne put dire après l'action : *Je me retournai trois fois, je vis qu'on me suivait bien.*

La nuit claire de juin, sous le ciel de l'Inde, permit à la cavalerie, qui avait peu donné pendant la bataille, et qui était toute fraîche, de compléter la victoire. 12,000 fantassins solidement organisés à l'européenne avaient mis en déroute les 25,000 Afghans et les 20,000 cavaliers indigènes d'Ismaël ; 100 pièces de canon, 50 éléphants aux howdahs de velours brodés de perles, 400 chameaux de charge, 200 drapeaux, quantité de femmes, d'esclaves et de riches dépouilles tombèrent aux mains des Mahrattes.

Le 22 juin, un corps mogol fort de sept bataillons et de dix mille irréguliers, qui arrivait d'Adjmyr au secours des rajahs, mit bas les armes en donnant à l'improviste dans le camp mahratte, qu'il prit pour le camp d'Ismaël. Le 25, la ville de Patoûn, foudroyée par les canons des Mahrattes et par ceux de gros calibre trouvés dans les lignes ennemies, fut prise d'assaut et livrée aux flammes ; la citadelle, située au sommet d'un roc isolé, pouvait résister longtemps et n'aurait été réduite que par la famine ; par bonheur, le capitaine mogol qui la commandait, frappé d'épouvante, non-seulement capitula mais sollicita l'honneur de servir sous les drapeaux de Sindhia.

Le bruit de cet éclatant succès se répandit dans l'Inde entière et fut l'objet de longues dissertations dans les journaux de Calcutta (1). C'était une preuve de plus de la supériorité incontestable d'une petite troupe, bien armée, bien disciplinée, bien commandée, sur les masses tumultueuses des armées indigènes. La brigade de M. de Boigne avait reçu le baptême du feu dans les circonstances les plus défavorables, et sa solidité, après tant de fatigues, laissait deviner ce que pouvait devenir cette arme redoutable dans des mains aussi expérimentées. Sindhia, fatigué par l'âge, usé par une vie d'aventures et de caprices, ne possédait plus cette insatiable ardeur de batailles, cette soif d'émotions guerrières qui avaient illustré sa jeunesse; amolli par la possession de la toute-puissance, et sûr de la loyauté de son général, il ne prit plus aucun souci de la conduite des opérations militaires et laissa carte blanche à M. de Boigne pour mener la guerre ainsi qu'il l'entendrait.

Rien ne retenait plus M. de Boigne dans ce pays, d'autant qu'il venait d'apprendre la signature du traité de Pöonah (4 juin) et qu'il se souciait peu d'être attiré dans les combinaisons des coalisés. Peut-être le désir de se rapprocher d'Oudjeïn et de surveiller la politique du Peychwah avait-il été l'un des motifs de sa pointe aventureuse dans le Meywar; la clôture des négociations et le succès prévu de la tentative de lord Wellesley lui parurent nécessiter son éloignement immédiat

(1) CALCUTTA CHRONICLE, du 29 juillet 1790.

du Dekkan. Il expédia à Muttrah, où résidait alors Sindhia, les trophées de sa victoire, en empruntant à Gûna la route commerciale d'Oudjeïn à Gwalior.

Quant à lui, désireux de gagner avant les pluies, quelque peu retardées cette année-là, la région sablonneuse de Jeypöor, il se jette sur la gauche, par les États du rajah de Kôtah (1), dans la vallée de la Tchùmbul, lève les tributs sur son chemin, reçoit l'hommage des petits princes confédérés du Meywar et remonte la vallée de la Bûnas jusque dans le district d'Adjmyr. Il avait hâte d'y prendre sa revanche de la désastreuse campagne de 1788.

Après avoir descendu les pentes abruptes qui forment le versant oriental du bassin de Rampoûra et de Dodûr, il longea la rive droite de la Bûnas par des chemins aussi difficiles et aussi escarpés que ceux qu'il avait suivis dans le massif des Vindhyas. Ces chemins, qui jusque-là n'avaient été fréquentés que par les chasseurs de tigres et par les bandits Jhâts, courent en festons le long des nombreux contreforts détachés des Aravalis qui plongent dans l'eau torrentueuse de milliers de ruisseaux. Ces chemins à peine tracés, tournant sans cesse sur eux-mêmes, étaient à chaque instant coupés par de brusques ressauts, des sillons profonds que les premières pluies achevaient de rendre impraticables. A partir du fort de Tonk, où un chef rhator se défendit vaillamment malgré le petit nombre

(1) Près de cette ville, située dans une vallée fertile et bien arrosée, s'élève le temple fameux de Djougmandûl. (Malte-Brun, *Géographie*, V, 268.)

de ses soldats, l'armée suivit quelque temps la grande route qui conduit du centre du Meywar à Adjmyr par les plaines de Nusserabad, puis la quitta brusquement pour se jeter sur la droite dans d'étroits défilés, au travers de ces entassements de rocs déchiquetés et de pics aigus qui caractérisent la chaîne des Aravalis.

Après une marche haletante, dit un correspondant du *Bengal Journal*, *de quinze milles qui en valaient bien quarante d'Écosse, nous arrivâmes au pied du massif qui couvre à l'est la vallée d'Adjmyr. Ces montagnes forment une série de gorges étroites, disposées en entonnoirs, défendues par d'énormes rochers que la route côtoie en tournant et en s'élevant à chaque détour. Ces formidables défilés eussent été infranchissables défendus par une poignée d'hommes; mais le général les avait fait occuper par ses cavaliers persans d'avant-garde avant que l'éveil eût été donné. Enfin nous arrivâmes sur un plateau désolé d'où l'on découvrait l'oasis d'Adjmyr; un chaos de cimes aiguës semblait en rendre l'accès impossible; et au delà s'étendaient à perte de vue les vagues de sable du Moûrtarah (ou Merousthan). Le général, bien servi par des guides sûrs, fit occuper rapidement les passages étroits qui descendaient vers la ville, dont nous séparait encore une vallée que nous mîmes deux heures à franchir avec un soleil ardent dans les yeux; quiconque parut à portée de nos embuscades fut saisi; on se reposa le reste du jour et toute la nuit, en attendant les traînards et quelques obusiers qui avaient roulé dans le ravin; personne dans la ville ne se doutait, grâce aux précau-*

tions prises, que dix mille gaillards résolus étaient tapis derrière les roches, à demi-portée de canon des palais et des bazars, prêts à bondir sur ces trésors et à se dédommager amplement des privations de la route.

Adjmyr était l'une des plus riches cités de l'Inde ; bâtie entre le lac Ana-Sâgur et les roches de marbre noir d'une montagne abrupte et boisée, elle couvre la vallée de maisons blanches et de jardins. La beauté de son site, la douceur de son climat, le renom de ses femmes en firent de bonne heure le séjour favori des empereurs mogols; le roi Visala y avait créé de délicieuses îles en retenant les eaux des rivières par d'énormes digues (vers l'an 850) ; Jehanghir y bâtit le palais connu dans tout l'Hindostan sous le nom de Daolat-Bâugh (*jardin de la splendeur*) et le célèbre mausolée de Kowjah-Sayed qui fit de la ville d'Adjmyr la Mecque de l'Inde (1610). Ses bazars et ses temples y attiraient d'innombrables visiteurs.

Le 22 août 1790, l'armée mahratte prit d'assaut la vieille capitale des Aravalis; M. de Boigne installa son quartier général au palais des Seths, et ouvrit la tranchée devant la citadelle. Bejy-Sing, rajah de Jeypöor, fit proposer au général savoyard la cession d'Adjmyr avec trente lieues de pays, s'il voulait abandonner Sindhia. Mis en belle humeur par ses succès de la veille, le vainqueur ne fit pas couper l'oreille à l'espion du rajah, comme c'était l'usage; il lui remit un splendide *kheldt* (cadeau d'honneur) et le chargea de cette réponse pour son maître: *Qu'il serait bien sot de*

trahir Sindhia pour le don d'une ville qui était déjà en sa possession, alors que Sindhia lui avait fait cadeau de Dholpöor et de Jeypöor, à la seule condition de les prendre (1).

Un des officiers de M. de Boigne, d'origine anglaise, témoin oculaire de ces traits d'audace, écrivait du camp devant Adjmyr (*Agimère* des cartes anglaises), le 28 août 1790, à ses amis de Calcutta, une lettre qui fut aussitôt reproduite par les gazettes, comme toutes les nouvelles qui arrivaient du Radjpoutanah. Voici l'extrait qu'en publia le *Bengal Journal*, du 18 septembre 1790. Le délai relativement court qui sépare ces deux dates prouve l'empressement avec lequel on se tenait informé, dans les possessions anglaises, des succès des Mahrattes, et le soin avec lequel M. de Boigne assurait la liberté de ses communications, quoiqu'il fût au centre du pays ennemi.

« Nous avons pris position devant la place d'Adjmyr, dit le correspondant anonyme du *Bengal Journal*, le 21 août, après les incidents d'étape dont je vous ai fait part dans ma précédente lettre, et nous emportâmes d'assaut la ville extérieure (le Pettah) le lendemain.

» Mais la citadelle, appelée Teraghûr, que la nature rend presque inexpugnable, ne pouvait être enlevée par un coup de main. Figurez vous un rocher abrupt et sans apparence de sentiers ; le roc nu et lisse à pic ; on lui donnerait un quart de mille de hauteur verticale, tant il se dresse au-dessus des jungles comme un bas-

(1) India Gazette, du 27 septembre 1790.

tion colossal. Son profil au midi ressemble à Gwalior du côté de la rivière. Ce fort n'est pas aussi vaste que celui de Gwalior, et les ouvrages n'en sont pas aussi réguliers ; mais l'accès en est plus malaisé, et les défenseurs, pour peu qu'ils fassent bonne garde, peuvent rendre impossibles à franchir de vive force les sentiers perpendiculaires qui aboutissent au pied des murailles. Nous avons maintenu pendant toute la semaine, avec nos obusiers et nos espingoles d'éléphants, un feu nourri sans effet sensible. On assure que la citadelle renferme quantité de provisions qui sont en effet devenues fort rares dans le pays, et de nombreuses munitions que les assiégés ménagent, pour n'en user sans doute qu'au jour de l'assaut. On calcule qu'il nous faudrait trois mois de blocus pour la réduire; il est plus probable que le général essaiera d'intimider l'ennemi par de brusques attaques, et que, s'il n'y peut réussir, il tentera les chances de l'assaut. Nous perdrons cinq ou six cents hommes, mais la terreur qu'inspire l'armée fera sans doute livrer la place, quel que soit le résultat immédiat de l'action. »

Dix-sept jours de tranchée dans le roc vif n'avançaient pas l'attaque de la citadelle; une armée de secours approchait à marches rapides. M. de Boigne, avec cette décision prompte qui n'abandonnait jamais rien aux surprises du hasard, résolut de ne pas compromettre plus longtemps son prestige et l'amour-propre de ses troupes dans les lentes opérations d'un siége. Le 4 septembre, laissant devant Adjmyr un chef mahratte chargé du blocus, il s'élance en triplant

les étapes dans la direction de la ville de Mairthah, que ses espions lui signalaient comme lieu de rassemblement des Radjpouts. Des crêtes que suivait l'armée, le regard dominait un chaos de rochers et de taillis entrecoupés de rares oasis et de longues plaines de sable; au-delà des jungles, une ligne jaunâtre marquait le désert du Sind. Point de routes; des ghâts impraticables aux chariots; un soleil de feu rendu plus dangereux par ces subits orages qui ouvrent toutes les cataractes du ciel. M. de Boigne, usant de la tactique qui lui avait si bien réussi dans la campagne du Meywar, et décuplant ses forces par la rapidité de ses manœuvres, supprime les bagages (1), jette ses fantassins en croupe des cavaliers, charge tous ses canons sur des chameaux, les affûts démontés et des sacs de munitions sur d'autres, et, le 9 au matin, arrive inopinément en vue des tentes mogoles. Il fait halte; éloigne l'ennemi par le feu de ses pièces mises aussitôt en batterie, calme l'ardeur de ses officiers, donne une nuit de repos à ses soldats épuisés de fatigue, et le 10, à l'aube, surprend les Radjpouts pendant la prière et les ablutions du matin.

L'élan fut irrésistible, et les positions de l'ennemi, balayées par la mitraille, furent rapidement enlevées

(1) Pour donner une idée de l'encombrement des équipages qui suivaient les armées dans l'Inde, je citerai l'exemple d'une *colonne légère* anglaise qui fit, en 1834, une expédition contre la principauté de Coorg, sur la côte du Malabar. La colonne se composait de 2,170 soldats, 2,500 non combattants, 8 éléphants, 300 chameaux, 130 chevaux, 700 bœufs, ânes ou mulets et 3 canons. *Jamais corps d'armée dans l'Inde ne marcha plus lestement équipé.* (L'Inde anglaise, tome I, 380.)

à l'extrême droite. Mais les Radjpouts, reformés à l'abri des jungles, reprirent l'offensive avec un acharnement inouï. Un officier français, entraîné par la chaleur du combat, dépassa la ligne de bataille, fut coupé du gros de l'armée et ne parvint à la rejoindre qu'au prix de pertes cruelles et d'efforts héroïques. Bejy-Sing, profitant de cet instant de désordre, lança trente mille cavaliers dans le vide et eut, en un instant, enveloppé le centre et sabré les artilleurs sur leurs pièces. M. de Boigne rallie ses bataillons autour du drapeau à la croix blanche, les masse en carré sur sept rangs, et oppose de toutes parts un front invincible aux charges furieuses des Rhators, qui hachent le premier rang à coups de sabre, font brèche çà et là dans ce rempart de flamme et d'acier en renversant leurs chevaux à reculons sur les baïonnettes, se sacrifiant avec une fougue héroïque. Après quatre heures d'un combat désespéré, ils se fatiguent, hésitent, reculent; le carré se déploie en ligne, par échelons; les canons masqués recommencent le feu, le tir redouble d'intensité à mesure que les pièces retrouvées çà et là sur le champ de bataille sont remises en batterie. Les Radjpouts s'enfuient en désordre (1). A dix heures du matin, les Mahrattes pillaient le camp des rajahs; à trois heures de l'après midi, ils incendiaient la ville de Mairthah, que M. de Boigne sauva à grand

(1) Les journaux anglais évaluaient la force des Radjpouts à 30.000 cavaliers, 20,000 fantassins et 25 canons; ils donnent à l'armée des Mahrattes 20.000 cavaliers, 80 canons et les dix bataillons de M. de Boigne (7,500 hommes). — *India Gazette* (11 octobre 1790); James Grant (III, 71).

peine d'une entière destruction, et où il installa son armée en assurant toute sécurité aux habitants paisibles Un mois de repos lui permit de continuer la campagne. Les rajahs n'attendirent pas l'attaque; ils acceptèrent les conditions qui leur furent imposées : cession du tiers de leurs États et sept millions de tributs annuels.

En novembre 1790, le vainqueur ramenait lentement son armée de Mairthah à Jeypöor et de Jeypöor à Delhi, en longeant les déserts du Sind.

En six mois, dont deux de halte, le général de Boigne venait de parcourir, pendant les trois plus mauvaises saisons de l'Inde, la saison torride, celle des vents (*hot winds*), et celle des pluies, à travers un pays montagneux et désert, sans routes frayées, des distances qu'on peut évaluer modérément à cinq cents lieues, ce qui représente à peu près l'intervalle qui sépare, à vol d'oiseau, Bruxelles de Gibraltar, soit une moyenne d'environ quatre lieues par jour dans un pays analogue aux Alpes piémontaises, entre le mont Cervin et le mont Thabor. Suppléant au nombre des soldats par la foudroyante rapidité de ses mouvements, il avait successivement écrasé, à 400 kilomètres l'un de l'autre, les deux centres de rassemblement de l'ennemi, en voie de formation, et, sans leur donner le temps de se concerter et de se rallier, réduit à discrétion les chefs confédérés épars sur cette longue ligne d'attaque qui s'étendait de Delhi à Pöonah. Avec 12,000 réguliers à Patoûn, réduits à 7,000 à Mairthah, et environ 20,000 cavaliers auxiliaires

dont il perdit la moitié, il avait défait trois corps d'armée dont la force totale, d'après les relations anglaises, dépassait 118,000 hommes, donné quatre assauts, la brèche faite; pris 200 pièces d'artillerie, 300 drapeaux, enlevé 17 forteresses à l'escalade, conquis sept royaumes : Oudeypöor, Dholpöor, Jeypöor, Alwur, Matchery, Adjmyr, Bekaneer, les mines de pierres précieuses d'Amber, les fabriques d'armes de Sarowi, les salines du Dhoûndhar, le lac sacré de Poshkur, réduit à merci les plus fiers guerriers de l'Inde, les Radjpouts, les Merwatis, les Seikhs, les Rhators, les tribus jusque-là indomptées des Bhîls, des Mînas, des Mhairs, des Jhâts, et rattaché à l'empire naissant de Sindhia toutes les provinces comprises entre le cours supérieur de la Tchùmbul et les déserts du Sind (le *Thoûl* des cartes anglaises, le *Marousthan* des Asiatiques).

Il avait obtenu ces résultats prodigieux grâce à sa parfaite connaissance des mœurs asiatiques, à l'étude qu'il avait faite du pays, de sa topographie et de ses ressources, aux avis sûrs qu'il payait largement, au soin qu'il avait pris de dérober sa marche et d'exécuter ses plans avant qu'on les eût devinés, grâce surtout à l'incomparable instrument de guerre qu'il s'était formé. Il fallait son prestige pour conduire vers un but tenu secret des troupes harassées par de longues marches à travers des régions impraticables aux armées orientales, et que les Anglais n'ont pu aborder qu'en y ouvrant des routes; son ascendant était tel, que pas un symptôme d'hésitation ne se manifesta

durant toute la campagne parmi ces soldats si prompts à la rébellion, pas même le soir de l'échec de Patoûn, pas même sous les murs de Teraghûr, où l'on creusait la tranchée dans le roc vif, sous les balles, à un quart d'heure de cette brillante et voluptueuse capitale dont il avait interdit l'accès sous peine de mort. Mais il savait que le moral des soldats est étroitement lié à leur bien-être physique, et que l'exemple du chef rend les privations supportables; il prévoyait tout et s'exposait à tout; *la confiance qu'il inspirait était aveugle*, disent les officiers anglais, surpris de cette espèce de fascination dont il n'usa jamais avec un plus extraordinaire succès que dans cette rude expédition: *où qu'il décidât d'aller, on le suivait avec enthousiasme.*

A l'opposé de tout ce qui s'était jusque-là produit dans l'Inde, ces victoires ne furent souillées par aucun excès, ni par ces cruautés inutiles dont les Mahrattes se firent toujours gloire.

L'histoire de l'Inde est remplie de ces exécutions terribles perpétrées sans remords, et subies comme une inévitable fatalité. Parmi les récits les plus caractéristiques celui de la légende de Tchittore est l'un des plus navrants. Cette ville, capitale du Meywar, bâtie sur le sommet d'un pic détaché des monts Pathars, enveloppée d'une solide enceinte crénelée soutenue par de grosses tours rondes, aussi forte par sa position et ses défenses que par l'héroïsme de ses habitants, resta longtemps le dernier rempart de la nationalité hindoue contre l'invasion musulmane. En 1275, le tartare Alà-Oudin en fit le siége pour s'emparer de la

fameuse princesse Pûdmani qui, comme une autre Judith, le força à se retirer couvert de confusion; il revint en 1290, et, après treize années d'efforts, ne pénétra dans la ville que sur les cadavres de ses défenseurs. La reine Pûdmani et plusieurs milliers de femmes, retirées dans les salles de marbre du Rani-Bindar, où l'ón avait amoncelé leurs trésors, s'y brûlèrent vives. Quand le tartare put braver les flammes, il ne trouva qu'une ville en ruines sur laquelle planait un nuage de fumée fétide. En 1537, Bahadour-Bajazet, roi de Guzarate, vint attaquer Tchittore, redevenue la merveille du Meywar; lorsque la résistance fut jugée impossible, la reine Kûrnavâti décida le sacrifice du Johür, fit préparer des mines sous le palais, et périt avec treize mille femmes. En 1560, Akbar y vint achever la défaite des Radjpouts; après que les chefs se furent héroïquement sacrifiés sans espoir de vaincre, neuf reines, cinq princesses et plus de dix mille femmes montèrent en chantant, au son des instruments, sur les bûchers du Johür. En 1792, Sindhia bombarda Tchittore, et toutes les femmes s'y poignardèrent pour échapper aux vainqueurs.

Il semblait que ces immolations fussent un rite qu'on ne pût refuser d'accomplir, et le mépris de la vie humaine est universel chez un peuple qui accepte la mort comme une simple transition d'un état de souffrance à un état de volupté. Il fallut la ténacité de M. de Boigne et son énergie pour modifier cet usage invétéré de tuer par plaisir et d'incendier par habitude. Il réussit à faire rentrer dans les limites de l'indispen-

sable les cruautés de la guerre, au moins pour ses réguliers, et les récompensa de leur modération relative par une plus large attribution de butin.

L'incendie de Patoûn, conséquence de l'assaut, ne fut point prémédité, et les brigades, dociles à leur chef, éteignirent à Mairthah les flammes qu'avaient allumées les Pindaris, les Rohillas et autres pillards qui suivaient l'armée; il ne s'y commit pas de ces atrocités habituelles aux vainqueurs, et qui, depuis le sac de Kanodge et la bataille de Panipût (1761), avaient fait des Mahrattes la terreur des Indes. Ce ne fut pas une des moindres singularités de cette guerre, ni l'un des résultats qui étonnèrent le moins les Anglais, fort attentifs aux événements qui modifiaient l'équilibre politique et moral de l'Hindostan.

VIII.

CRÉATIONS MILITAIRES DU GÉNÉRAL DE BOIGNE.

Tandis que Sindhia, passionné de gloire, se laissait absorber par ses conquêtes au nord de la Tchùmbul et négligeait les complications politiques des autres États de la péninsule, lord Cornwallis ne perdait pas une occasion de battre en brèche la puissance menaçante du sultan de Mysore (1), le seul adversaire qui s'opposât à l'ambition britannique depuis la ruine des établissements français. Les événements précipités qui entraînaient à l'abîme le royaume de France et l'infortuné Louis XVI ne permettaient point au cabinet de Versailles, transféré dans les comités de l'Assemblée, de voir au-delà des mers ce

(1) Hyder-Aly, mort en 1782 dans la ville d'Arcate, avait eu pour successeurs ses deux fils, Kérym-Saheb et Tippöo-Saheb.

qui se tramait contre les derniers vestiges de notre influence. Le 4 juin 1790, la convention de Pöonah avait associé dans une action commune contre Tippöo-Saheb le Nizam d'Hayderabad, ses vieux ennemis les Mahrattes et la Compagnie anglaise des Indes. La coalition aboutit au traité du 19 mars 1792, qui abandonnait au Peychwah le territoire situé entre les rivières de la Wurdha et de la Kistnah, et, pour dédommager le Nizam, lui restituait, c'est-à-dire replaçait sous la main de l'Angleterre, douze millions d'hommes et quatorze millions de revenu enlevés au royaume de Mysore.

M. Palmer, toujours ambassadeur de la Compagnie auprès de Sindhia, avait sollicité ce prince d'entrer dans la coalition ; Sindhia refusa obstinément. Il est permis de penser qu'il ne fit en cela que suivre les conseils de M. de Boigne dont le rôle auprès de lui devenait chaque jour plus considérable et dont il appréciait le coup d'œil politique à l'égal de ses talents militaires.

Celui-ci, avant son départ pour l'expédition du Meywar, avait reçu Sindhia dans son camp de Muttrah, et, tout en passant avec lui la revue minutieuse des troupes destinées à la campagne, l'avait entretenu des éventualités de la guerre et des avantages d'une excessive réserve.

La marche progressive des Anglais, l'habileté avec laquelle ils faisaient servir à l'accomplissement de leurs desseins la jalousie des princes de l'Inde ne laissaient pas toutefois que d'inquiéter Sindhia. Ce rajah des

Mahrattes, devenu le premier ministre des empereurs mogols et le chef réel de ce vaste empire, avec un titre qui cachait sa puissance véritable sous une apparence de vassalité, prévoyait le moment où la mort de Shah-Aulum laisserait le trône vide et servirait de prétexte au réveil des ambitieux et des mécontents. Il pensait aussi, et les prévisions de M. de Boigne devaient se réaliser dans un bref délai, que la défaite du Sultan de Mysore et l'abdication réelle du Nizam, en supprimant tout intermédiaire entre la Compagnie et la cour de Pöonah, allaient mettre aux prises les Mahrattes et les Anglais. Il devait prendre ses précautions contre cette double éventualité que M. de Boigne admettait depuis longtemps comme fatale, puisque, en rentrant au service de Sindhia (janvier 1789), il avait expressément stipulé que son engagement avec le prince serait résilié le jour où il ferait la guerre à la Compagnie.

Cette préoccupation et les trois grandes victoires de Patoûn, d'Adjmyr et de Mairthah, résultat incontestable de l'emploi des réguliers de M. de Boigne, décidèrent Sindhia à suivre désormais les conseils de son général et à en adopter tous les plans. Aussitôt après son retour de l'expédition du Radjpoutanah, M. de Boigne reçut la mission de tripler son corps d'armée, et Sindhia mit à sa disposition tous les moyens de nature à lui permettre la rapide organisation à l'européenne de l'armée impériale. Le comblant d'honneurs et de récompenses, il porta son traitement à 6,000 roupies par mois, lui abandonnant en outre les

bénéfices administratifs sur le matériel et les vivres, et affectant aux besoins particuliers de sa mission les cinquante-deux districts *(Pargannahs)* situés entre la Jumma et le Gange, d'un revenu net d'environ six millions de francs (1).

Cette attribution de territoire avait une extrême importance, en ce que M. de Boigne put disposer d'une manière permanente de sommes fixes dont il eut seul le maniement et l'emploi. L'organisation militaire exige un esprit de suite et des détails méthodiques incompatibles avec des ressources éventuelles et une direction capricieuse.

Cette vaste province, appelée en sanskrit le Dowab *(pays entre les deux rivières)*, était la plus populeuse et la plus riche de l'empire mogol avant l'invasion des Mahrattes, qui mirent cette contrée au pillage en 1761 et n'y laissèrent que des ruines. En 1790, les deux tiers du pays étaient recouverts de jungles et de marais; mais les villes et les villages, quoique jonchés de débris de tours et de pagodes, s'entouraient d'arbres fruitiers; des taillis ombrageaient les citernes, *norias* ou *baolis*; des rizières, des cultures de pavots, de chanvre et de lin se développaient entre les mille canaux d'irrigation creusés par l'ordre du sultan Akbar, comblés en 1761, et que la patience des ryots déblayait peu à peu.

(1) 22 lacks de roupies en moyenne par an. *Lack*, expression monétaire usitée dans l'Inde pour le calcul des roupies, veut dire *cent mille*. Le lack de roupies équivaut, en chiffres ronds, à 250,000 fr.

Ce bassin fertile où les fleuves servaient à la fois de défenses contre une brusque invasion et de routes commodes et économiques pour le transport des matières premières et des objets encombrants, était admirablement choisi pour les desseins du général de Boigne.

Entre les eaux fangeuses du Gange qui offre déjà, le long du Dowab, l'aspect du Danube dans les plaines de la Hongrie, et les flots bleus et rapides de la Jumma, semblables à ceux du Rhône à Genève, cette plantureuse contrée s'étend sur une largeur moyenne de soixante kilomètres, de la ville sainte d'Allahabad sise au confluent de ces deux cours d'eau, jusqu'à la ville de Meerüt qui en est distante de 150 lieues, à travers une immense plaine que terminent, à gauche, les crêtes dentelées et bleuâtres des Aravalis, à droite les cîmes neigeuses de l'Himalaya (1).

Séparé par les eaux du Gange du royaume d'Aoude et par la Jumma des provinces d'Agrah, de Muttrah et de Delhi, ce territoire semblait assis à souhait pour devenir l'entrepôt de l'Inde du nord. La grande route commerciale de l'Hindostan le traversait dans toute sa longueur, d'Allahabad à Meerüt, en se reliant aux grandes voies qui conduisaient à Lucknow, à Agrah et à Delhi. Allahabad au confluent du Gange et de la Jumma, Kalpee au confluent de la Tchùmbul et de la Jumma, Kanodge au confluent du Kally-Neddy (le Kalini des cartes françaises) et du Gange, servaient

(1) Voir à la fin du volume la *carte spéciale du Dowab.*

de ports aux barques de Bénarès et de Patna. Le Rohilcund, où Sindhia recrutait ses intrépides cavaliers d'avant-garde, s'étendait à l'est, au-delà du Gange, le long de la région du Dowab qui se développe de Sourôn à Meerüt; ce voisinage permettait de laisser les Rohillas, soldats indisciplinés, dans leurs camps nationaux et de ne leur faire appel qu'au moment de l'entrée en campagne.

Les grandes villes d'Allahabad, de Cawnpore (1) et de Kanodge, munies de fortes citadelles, appartenaient à des princes indépendants, et c'est un trait de la finesse cauteleuse de Sindhia que d'avoir placé son général dans la nécessité probable de les réduire à ses périls et risques pour asseoir sa propre sûreté. M. de Boigne avait trop d'esprit pour se compromettre vis-à-vis des Anglais en attaquant ces Nababs tributaires du royaume d'Aoude et, par conséquent, placés sous le protectorat indirect de la Compagnie des Indes; il lui suffit de s'en faire craindre. Dans les derniers temps, son nom seul causait autant d'effroi que son artillerie, et Smith en cite un singulier exemple.

Le Nabab de Kanodge, Nodjod Kouli-Khan, se sentant mourir, donnait à sa veuve, la Begum Sitah, le conseil de résister à outrance aux ennemis qui la menaçaient : *Mais, si le Sahib de Koël parait*, ajoutait-il, *rendez vous; vous ne sauriez lui résister, et il est clément.*

C'est donc du Dowab que M. de Boigne fit la base de

(1) Devenue tristement fameuse par le massacre des Anglais lors de l'insurrection de 1857.

ses opérations et le centre de ses établissements militaires. Il installa le quartier général des brigades dans la forte ville de Koël, au milieu de la province; établit l'arsenal à Horel (1), en face de la ville sainte de Bindrabund (en hindoustani *Vendravana*, le *Bindrahum* des cartes anglaises); les fabriques d'armes à Pahuel, Boulundshildûr et Alleghûr. Les campements des recrues, les magasins d'objets fabriqués et les dépôts de vivres s'échelonnèrent de Meerüt à Kalpee; les centres d'approvisionnement et d'échange furent placés entre Koël et Allahabad, à Futtehpöor, Kora, Bithöor, Etawah, Mynpowree, Shekhoabad.

Ces postes, entourés de murs crénelés renforcés d'épais remparts de terre et de fossés faciles à inonder, flanqués de bastions munis d'artillerie, reliés les uns aux autres par des routes et des chaussées, et mis en communication avec la rive droite de la Jumma par les ponts de bateaux d'Agrah, de Muttrah et de Delhi, servirent de formidable ligne de défense aux villes impériales d'Agrah et de Delhi et aux territoires de l'ouest.

Protégé du sud au nord, depuis les sources de la Nerbuddah jusqu'aux rives escarpées du Soane (Sône) par les précipices des monts Vindhyas et les montagnards du Bundelcund, l'État de Sindhia et l'empire

(1) Jacquemont, en 1831, trouva cette grande ville en ruines et devenue village; il y remarqua d'immenses bassins et des constructions de briques dont son rapide passage l'empêcha de rechercher l'origine, et qui étaient les débris des ateliers et des magasins du général de Boigne. — Voir son *Journal d'un voyage dans l'Inde* (6 vol. in-4°, 1841-1844).

mogol n'étaient accessibles aux Anglais à l'est que par le bassin du Gange; la puissante citadelle de Gwalior fermait le passage entre les derniers escarpements du Bundelcund et la Jumma; le Dowab, transformé en camp retranché, complétait cette *frontière de fer*, qu'entamaient à peine les enclaves d'Allahabad, de Cawnpore et de Kanodje. Malcolm et les deux Wellesley signalaient plus tard cet ensemble défensif, d'où l'ennemi pouvait envahir le Bengale en quelques jours, à la fois par terre et par eau, comme une combinaison militaire des plus heureuses, comme un obstacle qu'on ne pouvait aborder de front, et qu'il faudrait tourner.

Cette organisation en quelque sorte matérielle constituait la partie la plus facile de la tâche que M. de Boigne s'était imposée. Il savait que tous les Européens qui l'avaient précédé dans l'Inde avec le dessein de créer une armée permanente s'étaient perdus par le défaut de recettes régulières; il savait aussi que l'administration vicieuse des Asiatiques empêchait qu'on pût compter sur des ressources périodiquement assurées; c'est ce double motif qui lui avait fait exiger de Sindhia l'abandon complet d'une province dont il percevrait les revenus comme il l'entendrait, sauf à en appliquer le montant aux dépenses militaires.

Les Mahrattes ignoraient les règles élémentaires de l'administration; ils vivaient au jour le jour, laissant les rajahs et les nababs exploiter les populations, et les exploitant eux-mêmes à leur tour lorsqu'ils les croyaient suffisamment enrichis.

Leur procédé financier le plus habituel était celui de Rundjet-Sing vis-à-vis du fermier des impôts de la province de Kachemyr, dont Jacquemont raconte si plaisamment l'histoire. A Kachemyr, il vivait comme un prince, entretenant à son service deux ou trois cents secrétaires et autant de milliers de domestiques ou de pauvres ; mais quand il allait rendre ses comptes à Lahore, le roi le faisait mettre à la torture pour arracher de lui sa dernière roupie.

Fouetté impitoyablement pendant un mois ou deux, le vieillard dégorgeait tout ce qu'il avait amassé, et retournait à Kachemyr dans l'équipage d'un mendiant pour reprendre aussitôt l'exercice de ses fonctions de financier qui le remettaient à flot sur-le-champ. Comme je m'étonnais de son obstination à garder un poste qui l'exposait à ces supplices périodiques, il me répondit que le plaisir de vivre en prince dix mois de l'année valait bien la peine d'être battu pendant six semaines (1).

Toute la philosophie des mœurs administratives de l'Orient est contenue dans cet épisode. Sindhia, avant qu'il ne prît des leçons d'économie politique de M. de Boigne, n'était guère plus avancé que ne devait l'être le roi de Lahore quarante ans plus tard. Les vexations de ses officiers dépeuplaient le pays et y répandaient la misère ; dans la plupart des provinces de l'Inde centrale envahies par les Mahrattes, ils étaient en très-petit nombre, *et se conduisaient vis-à-vis des timides*

(1) *Correspondance.* Lettre écrite de Pöonah, chez les Mahrattes, le 6 juillet 1832.

Hindous comme le tigre noir des jungles au milieu d'un troupeau de daims. Sir John Malcolm écrivait, au commencement du siècle, qu'il n'y avait pas plus de Mahrattes sur les possessions du rajah de Nagpöor qu'il n'y avait d'Anglais au Bengale, et qu'ils y imitaient le sauvage qui coupe l'arbre au pied pour cueillir un fruit.

Je ne crois pas, dit un autre Anglais (1), *qu'on puisse citer dans l'univers un gouvernement moins capable de protection que celui des Mahrattes, ni une administration plus rapace, plus corrompue; un système d'exploitation des sujets moins vague, moins incertain et en même temps moins brutal et plus incapable de fonder quoi que ce soit de stable et d'utile.*

M. de Boigne eut d'autant plus de mérite à aborder les difficultés de cette œuvre. Il est vrai qu'il administra une province hindoue et non un district des Ghâttes ou des Pathars, de même qu'il avait façonné à la discipline des paysans hindous et non des cavaliers du Dekkan ou du Rohilcund.

L'impôt n'est qu'une exaction lorsque celui qui le perçoit n'en fait pas profiter ceux qui le payent. Les Hindous n'opposaient point de contradiction légale à la doctrine monstrueuse qui fait de peuples entiers la propriété d'un maître capricieux; mais ils avaient l'intuition d'une souveraine injustice dans ce pillage de leur propriété, dans cette exploitation arbitraire de leur travail qui refusait l'emploi d'une portion quelconque de

(1) Tone, *Aperçu de la constitution politique de l'empire des Mahrattes*, traduit dans les *Annales des voyages*, V.

ces revenus à l'entretien des âpres et tortueux sentiers par lesquels bêtes et gens gravissaient péniblement les pentes escarpées des monts Vindhyas et Aravalis, à la réfection des aqueducs rompus, des ponts écroulés, des chaussées emportées par les eaux, débris des splendeurs de l'empire ; ces perpétuelles promesses suivies de perpétuelles déceptions les avaient, depuis près d'un siècle, à la fois irrités et engourdis.

Le général de Boigne les réveilla par sa prodigieuse activité ; il dissipa leur défiance par l'exercice régulier et public du pouvoir. Les influences occultes, les pratiques clandestines disparurent. Il avait contracté dans le régiment de Clare des habitudes d'ordre qui ne s'improvisent point et cette théorie des responsabilités qui ne permet à personne d'échapper à sa tâche ; il avait étudié, pendant ses essais de négoce, le mécanisme financier des maisons de banque et de commerce ; il en avait retenu cette application aux menus détails, ce goût de la balance des comptes, cette intelligence du contrôle aussi nécessaires à l'administration d'une province qu'à la direction d'un comptoir ; et il avait mis en pratique le résultat de ses études et de son expérience avec un succès qui simplifia ses créations en en décuplant le produit.

Le mode de répartition et de perception de l'impôt tel que l'avait réglé Akbar, remplacé, pendant la domination rapace des ministres mahométans ou le pillage organisé des Mahrattes, par le sous-fermage à cinq et six degrés, fut rétabli par le général dans le Dowab. Il supprimait ainsi ces intermédiaires improductifs qui

vivent aux dépens du fisc et de l'habitant, *djaguirdars* (possesseurs de fiefs), *zemindars* (fermiers de l'impôt), *pattels* (chefs de village), *thanahdars* (chefs de police), *cotwals* (maires).

Le chef héréditaire du village (*Punchaet*) ou, dans certaines communautés libres, les conseillers élus, seuls responsables de l'impôt vis-à-vis du collecteur, le répartissent chaque année entre les Ryots au prorata des terres cultivées. Les bases de répartition sont restées les mêmes depuis des siècles; au fisc appartient la moitié de la récolte des rizières qui croit grâce aux pluies périodiques, le tiers de celle qui est due à des moyens artificiels d'arrosement, le sixième du produit des autres cultures, plus coûteuses ou plus difficiles. Avant la récolte, chaque héritage est vérifié par des experts étrangers au village, mais assistés des propriétaires, des autorités locales, et qui ne décident qu'après avoir comparé leur évaluation à celles des années précédentes tel que le résultat en est consigné sur les registres. La part du fisc ainsi réglée d'avance est ensuite acquittée soit en argent, soit en nature, et le collecteur de la Zillah n'a qu'à surveiller les fraudes qu'on pourrait commettre sur les registres de perception en falsifiant les résultats de l'expertise. Ce système, rétabli dans le Dowab en 1790, supprimé par les Anglais en 1803, repris par eux en 1827, est considéré comme le motif unique des progrès agricoles et de la prospérité croissante des provinces du Gange et de la Jumma comparées au Bengale où l'on procède par le mécanisme vicieux

du *perpetual settlement* et du zémindariat affermé (1).

Quand il eut rétabli la sécurité dans le Dowab par une police exacte, que les habitants eurent apprécié la discipline de fer des brigades, et que la province eut été purgée des *Dacoïts* (voleurs), *Tzengaris*, *Soudas* et autres colporteurs, maraudeurs et nomades qui suivent les armées indigènes et les inondent d'espions, de danseuses, et de *pirzadehs* (saints mendiants), l'agriculture et l'industrie renaquirent comme par enchantement, tant il est vrai que la sûreté de l'épargne est le meilleur encouragement au travail. C'est par de pareils procédés et dans des circonstances analogues que sir Henry Lawrence pacifia le royaume de Lahore et changea en trois années (1845 à 1848) l'aspect du pays (2).

L'indigo d'Agrah *(l'anil)* le plus estimé des Indes, fut bientôt récolté en abondance entre les canaux du Dowab, car il suffit de renouveler chaque année les jeunes plants; les rizières furent irriguées, les citernes rompues refaites; les cultures de tabac, de poivre, de coton et de mûrier couvrirent de nouveau la plaine; et, comme un arpent y rapporte neuf quintaux de coton *fleur de marchand* (3), en moins de

(1) LIVES OF INDIAN OFFICERS, *by John W. Kaye*. — London, 1867.

(2) Blancard, *Manuel du commerce de l'Inde de* 1798 *à* 1824.

(3) En 1846, lord Hardinge, vainqueur du Pendjab, décida, pour donner satisfaction aux plaintes légitimes des populations, de reprendre les travaux du canal du Dowab, comblé sur plusieurs points depuis 1803, et dont la réouverture, décrétée en 1841, suspendue par la guerre du Caboul, devait restituer à la province ces artères d'irrigation qui se comptaient jadis par milliers, diriger les eaux de la Jumma sur un parcours de quatre-vingt-dix lieues,

deux années, l'aisance reparut dans les villages (1).

Le Dowab, devenu centre de production et de consommation, absorba bientôt le transit de toute l'Inde du Nord ; grâce à ses routes, à ses canaux, aux deux grands cours d'eau qui l'enveloppaient, à l'activité des transports militaires et aux étrangers de toutes les parties du continent asiatique qu'y attiraient les affaires diplomatiques et commerciales, Koël devint un marché, un entrepôt et une banque. Les agioteurs de Lucknow et d'Agrah, les changeurs de Delhi s'y donnèrent rendez-vous ; les maisons de Calcutta, de Madras et de Bombay y eurent des comptoirs ; les marchands de Lahore et de Cachemyr y amenèrent ces précieux chargements de soieries que les bateliers de Kalpee, de Sourôn, de Bittöor conduisaient jusqu'à Calcutta, en même temps que l'indigo, l'opium, le coton des vallées de l'ouest, ou les laines du Thibet. Toute population qui fait les transports pour le compte d'autrui *exporte des services rendus*, comme on dit en style d'économiste, et *importe* le prix du fret et la commission du change ; de là une source constante de profits. C'est ainsi (*si parva licet componere magnis*) que

et rendre à la culture six millions d'hectares desséchés, habités par deux millions de fiévreux. (*Annual Register* publié par les soins de la Compagnie. 1848-1849).

(1) En 1850, les 221,000 milles carrés du Bengale, doués d'une fertilité proverbiale, produisaient à peine 90 millions *d'impôt foncier*, tandis que les provinces de Delhi et d'Agrah, avec une superficie de seulement 73,000 milles, donnaient 103 millions. — Campbell, MODERN INDIA, 1853, ch. XI. — Hamilton, DESCRIPTION AND STATISTICS OF INDIA, II, 404. — Parker, EAST-INDIA COMPANY. — Mill., HISTORY OF INDIA, VII.

s'enrichirent les Hollandais, *ces rouliers de l'Océan*, et les Anglais, ces brocanteurs universels. Ce furent quelques années d'une prospérité inouïe, et l'on dit encore à Etawah et à Kalpee, si l'on veut parler d'une époque prospère, d'une saison où les pluies précoces n'ont point abattu les pavots, ni le vent du sud emporté la neige cotonneuse des cultures : *C'est comme du temps du Saheb français.*

Les Hindous, sobres, modestes, couverts de simples étoffes blanches, *timides comme des chiens battus qu'on caresse*, disait Malcolm ; les Mahométans, arrogants, vêtus d'étoffes éclatantes, les cavaliers Mahrattes et Radjpouts drapés de cachemires flottants, les fakirs haves et déguenillés, accroupis au seuil des pagodes ou sur les marches de marbre des *ghauts* qui descendent aux fleuves, les Réguliers au costume sombre, tous ces représentants de races variées, et le plus souvent ennemies, se pressaient dans les rues de Koël ou sur les routes du Dowab avec la calme indifférence des gens sûrs du lendemain ou cette activité silencieuse d'hommes qui se sentent dirigés par une volonté maitresse d'elle-même. Il passa bientôt en proverbe que les marchés de Koël étaient semblables à la foire de Hurdwar, célèbre réunion des peuples de l'Inde qui se tient tous les ans, de mars à avril, dans la vallée supérieure du Gange, au pied de l'Himalaya.

Les ryots payèrent sans difficulté l'impôt de capitation, qui assurait au chef de famille le droit de régler en commun les affaires de la *pargannah* (ou canton) ; l'impôt foncier, qui ne frappait que les terres arables

à proportion de leur produit, s'accrut avec les progrès de la culture et de l'irrigation ; les *zemindars* chargés d'asseoir les taxes furent punis de tout acte arbitraire, et les collecteurs ne purent exploiter les paysans, à qui l'on indiquait d'avance le chiffre de l'impôt dû par leur sol. Tout était prévu pour que nul ne payât plus que sa part et pour que rien ne fût soustrait dans ce périlleux voyage de la bourse du débiteur au coffre du chef, pendant lequel tant de roupies imitent les moutons de Panurge (1). Des agents actifs, bien payés, et qu'une surveillance sévère rendit intègres, remplacèrent les intrus et les affamés qui achetaient aux ministres mogols et aux affidés de la *zenanah* (harem) de Delhi le droit de pressurer les misérables ouvriers du sol.

M. de Boigne créa pour la comptabilité en deniers et en matières un double contrôle centralisé par deux bureaux ; dans l'un, où aboutissaient les comptes particuliers de chaque établissement, de chaque chef de

(1) On calcule que l'Hindou, en 1790, abandonnait aux rajahs 1/4 de sa production totale. Cette proportion est encore de 1/6 en 1872, dans les pays occupés par l'Angleterre ; elle est de 1/8 en France.

Non-seulement l'impôt était lourd, mais il était inégalement réparti ; certains frappaient sur les plus pauvres avec une intolérable rigueur ; de ce nombre était la taxe du sel. Un cöolie qui gagne 25 fr. dans l'année paye 1 fr. pour le sel qu'il consomme ; les habitants de la côte l'évitent en faisant cuire leur riz dans l'eau de mer ; les ryots qui habitent dans le voisinage des salines emploient la boue légèrement salée par les résidus de fabrication.

Ce qui se passe de nos jours dans l'Inde anglaise peut donner l'idée de la misère d'il y a quatre-vingts ans, surtout après une mauvaise récolte. Il y a cinq ans, on a vu mourir de faim 600,000 personnes à une centaine de lieues de Calcutta (EMPIRE IN ASIA, *by W. Torrens*. — Londres, 1872).

corps, de chaque zémindarie, de chaque fournisseur ou correspondant, les écritures étaient tenues en langue persane; dans l'autre, qu'il surveillait de sa personne, les comptes, écrits en français, servaient à établir les bilans mensuels de l'entretien de l'armée et du produit de l'impôt, des tributs, et des entreprises variées qu'il avait fondées pour suffire aux exigences d'une aussi vaste administration. Ces soins minutieux assuraient la perception exacte des revenus de la province et leur emploi régulier pour le payement de la solde et les dépenses du matériel.

Ces résultats surprenants n'avaient point été obtenus sans difficultés; M. de Boigne avait dû lutter en même temps contre la jalousie des chefs militaires, la rapacité des agents administratifs et la routine asiatique, trois ennemis dont un seul aurait eu raison de tout autre, moins obstiné dans le bien. Une dépêche de Sindhia, traduite littéralement du persan, fera sentir, mieux que toutes les réflexions, à quel degré le général possédait la confiance du prince, contre quels obstacles venaient se heurter ses efforts, avec quel généreux abandon le chef mahratte livrait à sa discrétion le choix des moyens. Cette pièce inédite a de plus l'avantage de confirmer l'exactitude des relations anglaises relativement au pouvoir dictatorial délégué au général dans le Dowab et à l'importance des résultats acquis à cette date, au point de vue spécial du progrès local, dans le Djaghuir ou fief (*jagheer*) donné en 1790 au vainqueur de Patoûn, et dont le message de 1792 étendait indéfiniment les limites.

« Du 28 shawal 1207, au camp de Hotkawda, dans le district de Jeypöor,

» S. A. I. le maharajah Madhowo-Sindhia-Bahador, chargé des pouvoirs de l'empire et premier ministre dans toutes les provinces de l'Inde, au colonel de Boigne, très noble et très valeureux.

» Que Dieu vous protége! J'ai reçu la dépêche par laquelle vous vous plaignez d'un retard dans l'envoi de l'arriéré de la paye de l'armée. Vous dites qu'à la fin de shawal la solde sera de sept mois en retard. J'ai reçu votre quittance des 190 mille roupies qui vous ont permis de donner à vos soldats et officiers un à-compte de trois mois sur l'arriéré; vous demandez encore 185 mille roupies, et vous craignez que l'argent ne vous soit pas envoyé.

» En réponse, soyez assuré que j'ai pris connaissance en personne de toutes vos réclamations; je les trouve justes. L'anxiété, l'inquiétude, les préoccupations qui vous accablent sont encore plus lourdes et plus pénibles pour moi-même; mes propres embarras sont plus grands que vous ne le pouvez croire. C'est mon plus vif désir et mon ambition, vous le savez, que de rendre durables ces créations militaires qui nous ont coûté tant de peines et de si énormes dépenses, et de prouver mon affection à une armée dont j'apprécie les services.

» Aussi, désirant couper court à ces embarras et mettre fin aux plaintes incessantes que motivent les retards continuels qu'apportent mes trésoriers au

payement de la solde, j'ai décidé, pour donner à mes soldats une marque nouvelle de sollicitude et à vous une satisfaction complète, de séparer de mon administration et de confier à vos soins exclusifs une province de mes États d'un revenu égal au chiffre de la solde annuelle et des charges de l'armée. Vous aurez seul la direction de ce territoire; vous en choisirez vous-même les gouverneurs et les collecteurs qui seront vos hommes; vous fixerez l'étendue de ce district d'après les lumières de votre expérience, confiant que je suis dans votre discrétion; et vous payerez régulièrement les troupes chaque mois, sans être obligé dorénavant d'avoir recours à mes ministres pour ce soin.

» *Cette attribution qui vous est faite d'une vaste étendue de pays m'offre un autre avantage, la certitude de voir dans cette province la population s'accroître, la culture des terres s'améliorer, grâce à vos talents et à votre esprit de justice et de prévoyance. L'illustre Gopaûl-Rao a reçu l'ordre de vous mettre en possession des territoires dont vous fixerez les limites. N'hésitez point à accepter cette offre : c'est l'unique moyen de supprimer pour l'avenir les retards, les plaintes et nos embarras.*

» *Quant à vous, mon chevaleresque et vaillant capitaine, ne vous laissez point aller à des inquiétudes, à des découragements indignes de vous. Vous êtes mon bras droit; j'ai de grands intérêts à débattre, de graves questions à trancher, et vous seul pouvez accomplir ce que je rêve d'entreprendre* (1). »

(1) Archives de M. le comte de Boigne.

Grâce à l'accord du prince et de son général, vingt-deux mois suffirent (décembre 1790 à novembre 1792) pour mener à bien ces réformes et en obtenir des résultats pratiques. M. de Boigne y réussit en s'appliquant à respecter les mœurs, les traditions, les susceptibilités d'un peuple faible mais facile à échauffer par les grands souvenirs de son histoire, et qui fut d'autant plus charmé du rétablissement de l'ordre qu'il en avait perdu la notion exacte.

Grave, réservé, s'assimilant la finesse, la grâce nonchalante de l'Asiatique sans perdre la décision prompte de l'Européen, donnant des ordres brefs et n'admettant pas qu'ils fussent discutés, sévère sans cruauté, inflexible sans parti pris, M. de Boigne se fit rapidement dans le Dowab une réputation de justice et de bonté qui ne se démentit point. La nature perfide des Mahrattes effrayait les populations autant que les rassurait la droiture de leur général; *on le craint et on l'idolâtre*, disait Smith.

C'était un dicton hindou que *celui dont la maison a été brûlée doit se faire soldat;* M. de Boigne avait utilisé ce proverbe au début de sa carrière chez les Mahrattes, pour le recrutement de son armée ; en 1784, la plupart des habitants de ces malheureuses provinces n'avaient plus d'autres moyens de subsistance que d'exercer sur leurs voisins les déprédations dont ils avaient été eux-mêmes les victimes ; ils n'avaient plus d'autre ressource que le pillage, d'autre espoir que la vengeance. En 1790, après six années d'études et d'expérience, le général comprit que les aptitudes labo-

rieuses des ryots du Dowab et les instincts militaires des paysans de la montagne pouvaient s'utiliser dans des voies parallèles; doux avec les premiers, inflexible pour les seconds, conformant sa conduite au caractère de ces deux races, il réussit à séduire les uns, à assouplir les autres, à transformer leurs mœurs, à tirer des trésors de ces matériaux de rebut que dédaignait le mogol ou que brutalisait le mahratte. Il avait le don de tout rendre utile et fécond comme d'autres ont le triste privilége de tout dessécher. *C'est un magicien*, disait Gopaûl-Rao ; *il fait des canons avec des pierres , du riz avec du sable , des héros avec des Hindous.*

Dès l'année 1792, l'armée régulière de Sindhia fut complétement organisée, instruite et armée à l'européenne. Son effectif se composait de trois brigades d'infanterie commandées par des officiers de mérite français, savoyards, anglais, suisses : MM. Perron (1), Drugeon (2), Frimont (3), Hessing (4), Filoze (5), Su-

(1) Perron, dont il sera parlé ci-après, rentra en France en 1803, y fit un brillant mariage et mourut à Vendôme vers 1834.

(2) Frère du général sarde de ce nom, mort à Nice vers 1824.

(3) Ancien commandant des troupes françaises à Chandernagor et qui avait quitté le service en 1790 , comme la plupart des officiers des troupes royales , à la nouvelle des événements de France.

(4) Le plus ancien des lieutenants de M. de Boigne, *bienveillant, honnête, brave comme son épée* , dit le major Smith. Il se brouilla avec son chef en 1790 et forma un corps spécial dont Perron fit, en 1801, le noyau de sa cinquième brigade.

(5) L'italien Michel Filoze et son fils Fidèle sont fort maltraités par les relations anglaises.

therland et beaucoup d'autres. Chaque brigade possédait un train spécial d'artillerie de 50 pièces, dont moitié de gros calibre avec des attelages de bœufs et moitié de pièces de montagne sur des éléphants et des chameaux ; il avait de plus 3,000 cavaliers d'élite recrutés dans le Rohilcund, dont l'audace était légendaire et le mépris de la vie proverbial ; 5,000 soldats ou valets d'armée pour le service des camps et des transports, levés dans le Dowab, embrigadés sous les ordres de chefs intelligents, habitués à la conduite des attelages et des chariots, cornacs, chameliers, tisseurs, cordiers, charpentiers ou forgerons pour la plupart et capables, en cas de besoin, de laisser l'outil pour le mousquet ; enfin, la garde particulière du général, composée de 500 cavaliers persans d'une fidélité à toute épreuve, hommes de noble race, montés sur des chevaux de prix et armés avec luxe (1).

Ces milliers d'hommes réunis sous le drapeau bleu de Savoie n'appartenaient point à telle ou telle nationalité. Il y avait là des Mahrattes, des Mogols, des Tartares, des Persans, des Radjpouts, des Rhators, des

(1) Dans les inventaires de la fortune mobilière du général, rédigés à diverses dates, de 1790 à 1796, cette cavalerie et ses accessoires, chevaux, selles de velours, pistolets damasquinés, sabres persans, chameaux de charge et de course, canons légers en cuivre, cuirasses en peau de buffle, boucliers en peau de rhinoceros embossés d'or, brides plaquées d'argent, châles de Kachemyr, cymbales et tam-tams, *howdahs* en velours lamé d'or des éléphants de parade, tentes en poils du Thibet, etc., figurent pour une somme considérable. (Archives de la famille de Boigne.) — Voir le n° XVII des *Pièces justificatives.*

Rohildas, des Seikhs, des Européens; musulmans, hindous, chrétiens avaient abdiqué tout esprit de caste ou de parti pour n'obéir qu'à la discipline. Ces éléments disparates formaient un tout homogène dont la cohésion tenait à leur extrême division, nulle race n'y étant en nombre suffisant pour s'isoler; c'était une terrible machine de guerre, ne recevant d'impulsion que de son chef, ne marchant assemblée que sous ses ordres directs, et qui, avec ces précautions, ne pouvait être sensible que par exception aux influences étrangères ou aux intrigues de la politique.

La discrétion des officiers, l'exacte discipline des soldats furent les ressorts de cette organisation minutieusement calculée pour qu'un ordre imprévu ne prît jamais l'armée au dépourvu. Le général ne souffrait pas la plus légère atteinte à la discipline; quelques sévères répressions furent nécessaires au début; mais on comprit vite que la fermeté du commandement ne transigerait point, surtout lorsqu'on vit la bonté naturelle du chef atténuer, après l'exemple fait, les mesures de rigueur qui n'étaient pas indispensables, et qu'on put apprécier son indulgence, non point dans ces concessions méprisables et méprisées que se laisse arracher la faiblesse, mais dans ce pardon réfléchi qui s'exerce avec discernement, effet d'une autorité trop sûre d'elle-même pour discréditer la justice par l'excès du châtiment ou l'abus des grâces.

Le colonel Sangster, ce fidèle ami de 1784, resta chargé des fonderies et de l'arsenal. Il recevait les envois d'Europe et dirigeait la fabrication permanente

d'armes de guerre dont les ateliers remplissaient les villes agrandies de Horel et d'Alleghûr.

On ne sait pas généralement à quelles séries de travaux délicats et minutieux il faut se livrer pour fabriquer rapidement, *sans machines*, de bonnes armes, fusils, sabres, cuirasses; ceux-là seuls peuvent s'en rendre compte qui ont étudié la fabrication des armes de précision dans nos ateliers si perfectionnés de Tulle ou de Châtellerault. La fonte et le forage des canons de bronze présentent des difficultés d'un autre genre; mais la construction d'affûts légers n'était qu'un jeu pour l'ingénieur qui avait établi des pièces *de huit* tirant 4,000 coups sans rompre et des obus *à la spartelle* de 12 et de 24. M. de Boigne avait sous la main les éléments de ses martinets et de ses forges à la catalane. Sindhia possédait ce versant des Aravalis, entre Jeypöor et Delhi, dont les vallées abondent en gisements d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et d'étain; le général appréciait ces métaux à l'égal des pierres rares, cristal de roche, améthystes, escarboucles, grenats, émeraudes dont les amoncellements, inexploités depuis les derniers princes d'Oudeypöor, excitaient la convoitise des aventuriers d'Europe égarés dans ces régions. Le fer est surtout commun dans le Dekkan, le cuivre dans les roches d'Agrah (près d'Hoa) et d'Adjmyr; le soufre et le salpêtre se trouvaient partout en quantité; le têk, le nagassa fournissaient des bois durs et légers; la patience, l'esprit sagace et tenace des ouvriers hindous, *pour qui le temps n'est rien*, faisaient le reste.

La solde était payée le premier jour de chaque mois et d'avance, même en campagne, avec une scrupuleuse exactitude. La solde des cipayes était de 10 roupies 4/5 par mois ; celle des officiers variait de 3,000 roupies pour le colonel (7,260 fr.) à 150 pour l'enseigne ; un tiers en sus s'accordait aux troupes qui faisaient campagne et à celles qui tenaient garnison dans le Dekkan, au sud de la Nerbuddah. Sur le pied de guerre, chaque brigade (1) comptait 6,000 fantassins réguliers coûtant, par mois, 56,000 roupies au nord de la Nerbuddah et 84,000 au sud de cette rivière ; 2,000 réguliers hindous et 600 Rohillas pour le service d'éclaireurs. Le train d'artillerie comprenait 3 pièces de siége, 10 obusiers, 2 mortiers, 36 pièces de campagne, 118 espingoles sur chameaux, 4,000 mousquets de rechange, 1,200 bœufs de trait, 200 chameaux de charge et 100 de course, 16 éléphants de combat, et les milliers d'attelages, de tentes et de chariots du bazar.

En campagne, la brigade se décomposait en neuf bataillons possédant chacun son infanterie, son artillerie, ses ouvriers d'état et ses auxiliaires, cavaliers, chameliers, bazar ; de telle sorte que l'armée pouvait être coupée par l'ennemi, ou ses différents corps séparés les uns des autres par la nécessité des opérations, sans que le ravitaillement en souffrît, chaque bataillon constituant à lui seul un corps d'armée en miniature pouvant se suffire. L'expédition du Meywar en 1790 avait prouvé l'excellence du système.

(1) Voir le tableau des brigades au nº VI des *Pièces justificatives*.

L'effectif et les cadres du bataillon sont résumés dans le tableau ci-après, dont j'extrais les détails des relations anglaises, et spécialement du livre de Smith ainsi que des papiers du général :

Effectif et cadres d'un bataillon régulier du général de Boigne.

INFANTERIE. Catégories.	Nombre d'hommes	ARTILLERIE. Catégories.	Nombre d'hommes	CHEFS OUVRIERS. Catégories.	Nombre d'hommes	AUXILIAIRES. Catégories.	Nombre d'hommes
Captain.	1	Sergeant-Majur. .	1	Pûndit.	1	Hindous.	200
Lieatenant. . . .	1	European -- Gunners.	5	Mursuddees. . . .	2	Rohillas.	60
Sûbadars (capitaine indigène).	8	Jemedar.	1	Beastiees.	11	Ryots du Dowab.	1000
Jemedars (lieutenant indigène).	16	Havildar.	1	Armourers.	7	Bazar.	1200
Havildars-Majur.	1	Naicks.	5	Hurcarras.	2		
Hot-Havildars. .	8	Golundauzes. . . .	36	Gurecalus.	4		
Havildars (adjudant sous-offic.)	24	Sarung.	1	Surgeon-Native. .	1		
Naicks.	32	Tindals.	5	Masalchee.	1		
Colour-Bearers. .	2	Claffees.	35				
Drummers. . . .	10	Bildars.	20				
Adjudant-Native.	1	Gorewans.	30				
Fifers.	10	Crun-Smiths. . . .	4				
Cipayes.	416	Carpenters.	4				
	530		148		29		2460

707

3,107

L'armement des 707 hommes du bataillon se composait de 408 fusils de fabrique anglaise, 4 pièces de campagne et un obusier, 5 caissons de munitions traînés par 120 bœufs d'attelage, 18 chameaux et 2 chevaux. L'approvisionnement de chaque pièce au départ était de 300 coups à boulet et 100 à mitraille ; celui de l'obusier de 50 obus et 50 boîtes à dragées.

Chaque bataillon avait son drapeau de soie bleue, *à la croix blanche de Savoie*, portant au centre, en lettres brodées en diamants et en perles, le nom du bataillon tiré, suivant l'usage de l'armée française d'alors, de la ville ou de la forteresse où il avait été formé : Agrah, Koël, Alleghûr, Böorhanpöor, etc. Les Felingas, recrutés parmi les Hindous du royaume d'Aoude, étaient instruits à la mode anglaise de 1780, et armés de mousquets fabriqués à Agrah ; les Nudjebs, musulmans pour la plupart, recrutés dans toutes les provinces de l'Hindostan, avaient des fusils à mèche et à baïonnette. Les commandements étaient formulés en français pour l'infanterie et l'artillerie, en irlandais pour la cavalerie et les Nudjebs.

La force totale d'une brigade en campagne s'élevait donc à 28,503 hommes environ (les ryots et les gens du bazar étant plus ou moins nombreux, suivant la nature de l'expédition), *dont seulement 6,363 combattants*, et ce non compris les cavaliers mahrattes, qui appuyaient toujours les réguliers dans la proportion de 3 pour 1. La brigade en marche déplaçait par conséquent une moyenne de 48,000 hommes, dont 25,000 combattants, avec les chevaux, chameaux et attelages nécessaires.

Il est intéressant de rapprocher le système du général de Boigne de ceux actuellement discutés en France ; le tableau ci-dessous en résume les éléments comparés. Il en ressort que le système des brigades mahrattes avec ses cadres fortement constitués, peu d'officiers, beaucoup de sous-officiers, des chefs ou-

vriers marchant avec le corps, et le nombre maximum de soldats pouvant être utilement dirigés, est à peu près ce qu'on regarde aujourd'hui comme l'idéal à poursuivre.

Effectif comparé des systèmes d'organisation militaire.

SYSTÈMES.	CADRES.			Soldats	TOTAL de l'effectif des combattants.
	Officiers.	Sous-Officiers.	Hors rang.		
Brigades de Boigne. . .	2	65	88	552	707
Armée française de 1867.	23	70	26	540	659
Projet français de 1872. .	8	74	20	480	582

L'organisation du bataillon tel que le comportaient les brigades Mahrattes fut un trait de génie. La cavalerie étant l'élément essentiel des armées asiatiques, en raison de sa mobilité, de sa force de résistance à la marche et de sa puissance de choc, et les fantassins ne servant en quelque sorte que d'appoint au cavalier, il était décisif, au double point de vue politique et militaire, de combattre l'efficacité jusque-là sans rivale des conquérants de l'Inde, Radjpouts, Mogols et Mahrattes, par ces Hindous dociles qu'on avait pris l'habitude de ne plus compter. Le tir de la mousqueterie, condensé dans le bataillon, abat le cheval à distance par ses feux réguliers. Les légers escadrons indiens, prenant le galop à 300 mètres pour assaillir des fantassins dont les mousquets anglais tiraient trois ou quatre coups par minute avec une portée sûre de 160 mètres, affrontaient environ trois mille balles et n'arrivaient que décimés sur les baïon-

nettes des réguliers. Le marquis de Bussy en fit l'expérience avec les troupes du Nizam, et M. de Boigne avec les irréguliers du Bundelcund et du Meywar.

Les effets étonnants d'une mousqueterie convergente, des *feux de marche* et des *feux de bataillons*, prouvaient qu'une artillerie très-mobile, nombreuse, pouvant être conduite rapidement partout et manœuvrer hors d'atteinte, devait jouer sur le champ de bataille un rôle dominateur et permettre de diminuer l'effectif coûteux de l'infanterie. En Asie comme en Europe, au dernier siècle, le canon était une machine lourde, d'un pointage incertain, traînée par des hommes et des bêtes de corvée qu'on arrachait à la charrue et qu'on amenait de force pour mettre les pièces en position. La création des trains spéciaux d'artillerie par le premier consul, en 1800, est signalée par M. Thiers comme une lueur de génie. En 1790, dans l'Inde, le général de Boigne trouvait des facilités inconnues en Europe pour organiser une artillerie montée incomparable; le chameau lui offrait un affût souple et léger qui entraînait à la fois l'arme, les servants et les munitions; il fondit des pièces en cuivre qui s'usaient vite, mais qu'il remplaçait souvent; il obtint avec sûreté des portées de 600 mètres. L'allure et la taille de cet affût vivant permirent de tirer sous un angle de 35 degrés, nécessaire pour atteindre d'en bas les pentes montagneuses ou le sommet des murailles; il en fit l'essai pendant la première campagne contre les Radjpouts, et s'en servit plus tard avec succès à l'assaut d'Adjmyr. Son artillerie de position, en

bronze, traînée par des bœufs et, au besoin, chargée sur des éléphants, était son arme de prédilection. Son rôle, de subordonné et d'accessoire, devint le principal; au lieu d'appuyer les mouvements de l'infanterie, elle fut le pivôt de la manœuvre, le centre d'attaque ou de résistance, le bataillon lui servant de cadre et de soutien; la proportion qu'il adopta d'une pièce pour 140 fantassins prouve surabondamment que, dans son esprit, le canon à tir rapide et à longue portée était le roi des batailles (1).

Une de ses innovations les plus utiles fut la réforme des *bazars*. Il réussit, en les transformant, à assurer le service des vivres, essentiel pour la solidité des armées en campagne, et au lieu de prodiguer, comme ses devanciers, des sommes considérables pour arriver à un résultat négatif, il tira des gains permanents d'un abus local qui jusque-là n'avait servi qu'à perpétuer parmi les soldats des habitudes de désordre et de dissipation. Le *bazar* est l'accessoire obligé de toute armée asiatique. C'est un village de marchands, un peuple d'ouvriers, de filles et de bateleurs qui vendent aux soldats des provisions et des habits. Il n'est pas d'usage dans l'Inde de faire aux troupes des distributions régulières; chacun reçoit sa paye et se nourrit comme il l'entend, suivant sa religion et sa caste. L'Hindou est sobre : il vit avec de l'eau, du riz, quelques pincées de bétel et quelques feuilles de tabac; une étoffe de coton dont il se drape suffit à le vêtir; les Mahrattes et les Radjpouts ont des besoins plus raffinés et le

(1) L'armée prussienne de 1870 comptait 3 canons par 1,000 hommes.

goût du luxe, des armes brillantes, des étoffes somptueuses. Le bazar fournit tout cela; on y trouve des parcs de bestiaux, des magasins, des lieux de plaisir; c'est un entrepôt, une ville ambulante que suivent des familles entières. Une armée a son bazar; un régiment, une compagnie en marche ont le leur; les troupes de pèlerins de Djagrenâth ou de Pöonah, les caravanes de marchands du Thibet ou des côtes du Coromandel et du Malabar sont accompagnés d'un bazar.

Un camp mahratte, dit l'historien Tone, *occupe toujours une vaste étendue. Dès que la tente du prince est dressée, on installe en face le grand bazar, où sont exposés en vente quantité d'objets de nécessité et de luxe. Le chef tire de son bazar un produit considérable. Tout individu qui veut y élever une boutique ou une hôtellerie paye un droit d'au moins cinq roupies par mois; les danseuses ou* Nautchis, *les musiciens, les bayadères, les Kautchissis et les filous qui s'y réfugient sous la protection du prince payent un droit équivalent; les saints du pays,* goussaïns *hindous ou* fakirs *musulmans, en sont seuls exempts. Tous ces bandits exploitent le malheureux cipaye en lui vendant un fanôn ce qui vaut un* cauris (1).

Le général de Boigne ne pouvait supprimer ces *impedimenta* qui faisaient partie intégrante de l'organisation militaire et sociale des natifs; mais, utilisant le droit que lui donnait l'usage, il en éloigna les gens

(1) Il faut 500 *cauris* ou petits coquillages qui servent de monnaie courante pour faire un *fanôn;* 13 fanôns font une *pagode,* pièce d'or qui vaut 10 francs.

sans aveu, astreignit les marchands à des règles uniformes et s'en servit pour organiser, à la suite de chacun de ses bataillons réguliers, autant de petites manutentions de vivres et de magasins de réserve, avec forges, fours de campagne, outils de rechange, qu'il pourvut du nécessaire à ses frais, dont il fixa les tarifs, et dont il perçut ensuite les bénéfices. Ce fut en quelque sorte un essai de sociétés coopératives de consommation où les soldats trouvèrent à bas prix des vêtements et des vivres, les marchands un léger gain, et le chef une ressource pour son trésor.

Il n'était pas d'organisation plus difficile que celle d'une armée permanente dans un pays livré à tous les caprices de l'arbitraire, où l'amour de la patrie et le respect de la loi, deux sentiments également inconnus, ne pouvaient attirer les hommes sous le drapeau ni les y retenir, et où soldat était synonyme de pillard.

La possession du Dowab permettait au général de Boigne de payer ses troupes à jour fixe et d'avance, *ce qui ne s'était jamais vu dans l'Inde;* la création des parcs d'artillerie et la réforme des bazars assuraient le service des vivres et des armes ; les cipayes, sachant que la justice de leur chef était égale à sa fermeté, ressentant à toute occasion les effets de sa prévoyance et de sa générosité, ne voyaient autour d'eux rien qui fût préférable à cet état, et devenaient fidèles, dévoués, humains, autant par intérêt que par reconnaissance.

Les chefs européens qui ont commandé des cipayes les considèrent comme les soldats les plus disciplinés

du monde. Cela tient à ce que le cipaye, en dehors du service, rentre dans toutes les habitudes de la vie civile et surtout à ce qu'il est sobre. *Il n'y a d'ivrognerie dans l'Inde que parmi les gens au-dessus ou au-dessous des préjugés, les princes ou la classe la plus abjecte. L'armée indienne boit de l'eau; elle est grave, j'allais dire triste, comme la masse de la nation d'où elle sort* (1).

Aucun chef indigène ne s'était jusque-là préoccupé du sort des blessés; tout homme hors de combat devenait aux yeux des Rajahs *une non-valeur qu'il rayait de ses comptes.* Après la bataille, les malheureux qui gisaient sur le sol, dépouillés par les maraudeurs, oubliés, mouraient de froid ou de faim s'ils ne devenaient pas, encore vivants, la proie des bêtes féroces. Ceux qui avaient la triste chance de survivre et que la gravité de leurs blessures condamnait au repos, traînaient au seuil des pagodes une existence misérable. *Un blessé n'est qu'un maladroit,* disait Holkar.

Le général de Boigne forma un corps médical, organisa des escouades de coolies chargés du transport des blessés en arrière de la ligne de bataille, et réussit à adoucir les horreurs de la guerre, tout en donnant à ses brigades, par ces soins, plus de ressort et d'entrain. Chaque officier ou soldat blessé toucha la solde jusqu'à sa guérison, et une prime dont le chiffre était en proportion de la gravité de la blessure. Les estropiés reçurent une pension viagère et la concession d'un

(1) Victor Jacquemont, *Journal d'un voyage dans l'Inde*, I.

petit domaine dans le Dowab, sur les confins de Kanodje, de Cawnpore et d'Allahabad, c'est-à-dire sur la frontière la plus exposée, celle où l'on avait le plus d'intérêt à implanter l'esprit militaire. Cet espoir reposait sur une illusion : on sait ce que devinrent les soldats laboureurs installés par les Romains le long du Danube, par les Anglais dans la Nouvelle-Zélande, par les Français en Algérie, par les Russes sur la ligne du Caucase. La colonie militaire est une utopie, elle n'a jamais ni rien cultivé ni rien défendu. Une innovation plus pratique et d'un effet immédiat fut l'institution des indemnités de guerre.

Le prix des chevaux tués et des équipements perdus était remboursé, sauf le cas de déroute, sur un fonds de réserve spécial, formé avec une part du butin, et qui constituait une sorte de caisse d'assurances mutuelles ; les familles des soldats tués ou blessés participaient à ces avantages. Il en résulta parmi les réguliers un esprit de solidarité et un dévoûment au chef qui suppléèrent à de plus grands mobiles.

En résumant dans cette esquisse les traits principaux d'une œuvre de douze années, je dois me tenir en garde contre un sentiment trop vif d'admiration, et ne point mériter le reproche qu'on fait d'habitude aux biographes, d'être flatteurs par nature. Mais l'histoire développe avec trop de complaisance la vie des hommes que le hasard de la naissance mit au premier rang pour qu'il ne soit pas permis de faire ressortir, avec une sorte d'affection, si je puis parler ainsi, les mérites de ceux qui se placèrent à ce rang

à la force des poignets, suivant le mot de Malcolm (1), et ne durent leur succès qu'à leurs œuvres et à leurs talents. Le général de Boigne, tout prestige à part, fut un stratégiste habile, un organisateur consommé, un soldat instruit et prévoyant. Il sut résoudre des problèmes qui sont encore discutés aujourd'hui en Europe, et dont la solution scientifique se rapproche de la sienne; il réussit, et il resta plein de modération : ce sont de rares qualités. On doit les noter avec d'autant plus de soin qu'au milieu de ces alliés douteux, de ces serviteurs équivoques, de ces protecteurs jaloux dont il eut à dissiper l'envie, à maîtriser le mauvais vouloir, à forcer la confiance, il resta toujours seul, qu'il fut condamné à méditer seul, à vouloir seul, à sentir seul. C'est une mauvaise école que l'isolement; il faut avoir l'âme bien trempée pour ne point céder aux séductions de la toute-puissance, pour ne point se laisser gagner par le mépris de l'humanité, ce dissolvant de toute vertu, qui naît du défaut de contradiction quand l'esprit est faible et le pouvoir absolu.

(1) John Malcolm, débarqué à Madras à quatorze ans, en avril 1783, fut l'un des agents les plus actifs de la lutte des Anglais contre Tippöo-Saheb; il prit part, en 1803 et en 1818, à la guerre contre les Mahrattes et devint gouverneur de Bombay en 1827. Il a laissé de précieux documents sur l'histoire de l'Inde.

———

IX.

GUERRES DU MEYWAR ET DU DEKKAN. — MORT DE SINDHIA.

Le traité du 19 mars 1792, en terminant la guerre du Sud, réveilla les appréhensions de Sindhia, qui se décida à quitter les camps des Aravalis, où il se plaisait mieux qu'à Delhi, et à se rendre dans le Dekkan pour y juger de ses yeux quelle était l'attitude des chefs mahrattes vis-à-vis de la Compagnie.

La finesse instinctive des Asiatiques lui conseilla de ne point faire ce voyage d'exploration avec l'appareil royal dont il s'entourait à Delhi; il prit les titres modestes de *nabab* (député) et de *derwaûn* (collecteur) de l'empire, et s'attribua la mission spéciale de porter au Peychwah des Mahrattes les insignes convoités de *Vakeil ûl Mûlk* (régent impérial), la plus haute dignité de l'Inde après celle de Grand-Mogol, mais en se

faisant déclarer par le firman de Shah-Aulum *le délégué perpétuel et héréditaire du Vakeil ûl Mûlk*. Le Peychwah ne fut point dupe de cet excès de modestie; mais il accueillit Sindhia et son escorte avec les démonstrations les plus amicales. Les habitudes théâtrales et pompeuses des Asiatiques faisaient à Sindhia une obligation de s'entourer d'une foule de serviteurs et d'officiers. Deux bataillons des réguliers de M. de Boigne passaient inaperçus au milieu des milliers de cavaliers fastueux et inutiles qui suivaient le prince. Ils constituaient toutefois, sous sa main, une force d'autant plus redoutable que leur petit nombre avait attiré l'ironie des ministres de Pöonah.

Les éclatantes journées de Patoûn et de Mairthah s'associaient malaisément, dans le souvenir des rajahs, à l'aspect simple et aux allures débonnaires de cette petite troupe. On n'avait d'yeux que pour les présents de Shah-Aulum et de Sindhia au Peychwah : chevaux blancs ornés d'émeraudes, chevaux noirs harnachés de selles en velours diamanté de rubis, châles brodés, étoffes lamées d'or et d'argent, boucliers et casques damasquinés; on dédaignait les petits caissons de bois noir attelés de *gômtes* (chevaux de montagne, laids mais infatigables) et les légers canons de cuivre *drapés d'étoffe blanche comme une ranie* (femme de rajah) *qui sort du bain*.

La cérémonie de l'investiture eut lieu au mois de juin 1792 près de Pöonah, sur le gigantesque escalier des trois pagodes de Pârvatî, d'où l'on domine le champ sacré des assemblées fameuses du *Dassarah*. Il s'y

trouvait autant de guerriers, autant de prêtres, autant de bardes qu'à ces fêtes traditionnelles des héritiers de Civadjî, et le souvenir légendaire de ces splendeurs historiques fit quelque tort aux intrigues des agents anglais. Mais ces rares instants où tout un peuple s'associe dans un sentiment unique, où les partis s'effacent, où les rivalités s'évanouissent, sont, hélas ! des heures fugitives.

Sindhia s'efforça d'apaiser les jalousies de ses anciens égaux, les princes mahrattes, et essaya de démêler le secret des diplomaties britanniques; mais il ne put, comme il l'avait fait à Delhi, s'emparer de la direction des affaires. Il aurait eu raison, peut-être, de l'inertie préméditée du Peychwah; il ne put vaincre l'hostilité mal déguisée d'Holkar, rajah d'Indöor, aussi ambitieux que lui-même, et l'opposition cauteleuse du Guicowar, rajah de Baroda, l'ami des Anglais. Tandis que ces princes le visitaient à son camp et échangeaient avec lui de fastueux présents, leurs adhérents se soulevaient de toutes parts au signal parti de la colline sacrée de Pârvatî.

Dès qu'on apprit à Delhi le départ de Sindhia, les affidés du palais levèrent le masque; les chefs mogols appelèrent aux armes les Musulmans, et des rassemblements considérables de rebelles se formèrent sur plusieurs points. Quand on sut que le prince était à trois cents lieues de la capitale, et que son imprudence, publiait-on, l'avait livré à ses ennemis, rien ne put arrêter le farouche élan des anciens oppresseurs des provinces de la Jumma. Ismaël, le vaillant

vaincu de Patoûn et de Mairthah, apparut soudain comme ces athlètes infatigables dont chaque chute décuple l'énergie désespérée. Son nom seul valait une armée.

La ville de Kanodje, sur le Cally-Neddy, affluent du Gange, était restée depuis la mort du ministre Nujuff-Khan, à l'état de douaire entre les mains de sa veuve. La position de cette forteresse, à une petite distance de Lucknow, c'est-à-dire dans le rayon de l'influence anglaise, et sur la frontière du Dowab dans lequel une portion de son territoire formait enclave, en faisait une des clés de l'empire et une porte toujours ouverte sur les établissements militaires de la Jumma. Le résident de Lucknow attendait patiemment que la mort de la Begum et les débats qui devaient suivre cet événement vinssent lui offrir le prétexte et l'occasion d'une intervention qui aboutirait infailliblement à une prise de possession. Ismaël déconcerta ses projets. Il se jeta dans la place, en fit le centre et le point d'appui de la révolte, et, de là, brusquant le dénoûment, réclama l'intervention anglaise.

Le général de Boigne, à qui Sindhia avait confié la mission de gouverner l'empire en son absence, et surtout le soin de le défendre, comprit le danger et coupa le mal dans sa racine. Il fallait gagner les Anglais de vitesse. Son lieutenant, le colonel Perron, lancé à la poursuite d'Ismaël avec ordre de le saisir mort ou vif, l'atteignit sur les bords du Gange et, en deux heures de combat, lui tua deux mille hommes et lui prit trente canons. L'émir se réfugia dans la citadelle;

mais Perron mena si rapidement et avec tant d'audace les opérations du siége de Kanodje, qu'Ismaël n'attendit pas l'assaut et capitula, *moyennant la vie sauve* (1), la veille du jour où l'agent anglais Pulteny arrivait de Lucknow.

Le chef mahratte Holkar, l'un des émules de Sindhia en 1782 (2) et en 1788 (3), écarté de l'armée par la prudence de son allié, et qui se dédommageait à Pöonah, par ses intrigues, des succès militaires de son rival, entretenait depuis longtemps des émissaires chargés de sonder les dispositions des troupes hindoues et de gagner secrètement les officiers mahrattes du Dowab. La tentative d'Ismaël se combinait avec une attaque d'Holkar qui, sous le prétexte d'aider Gopaûl-Rao (4) à lever, pour le compte de Sindhia, les tributs du Meywar, en réalité avec le dessein de s'emparer par surprise des fonctions de ministre-régent, franchit la Tchùmbul à la tête d'une nombreuse cavalerie. Les Pindaris, troupe de soldats d'aventure et de bandits

(1) Il fallut tout l'ascendant de M. de Boigne sur les chefs mahrattes pour qu'on épargnât le vaincu (voir au n° II des *Pièces justificatives* la lettre du major Martin datée du 13 juillet 1792). On l'interna dans la citadelle d'Agrah, avec une pension de 600 roupies par mois, *farouche quoique déchu*, dit Smith. Il y mourut en 1799.

(2) Lors du traité de Salbye (17 mai 1782) qui régla le différend entre la Compagnie et les Mahrattes, après huit années de guerre, et que signèrent Sindhia au nom des confédérés mahrattes, M. Anderson au nom de Warren Hastings.

(3) Lors de la bataille d'Agrah et de la défaite de l'armée mahométane.

(4) Le fidèle lieutenant et ami de Sindhia, et le chef des escadrons qui accompagnèrent M. de Boigne dans l'expédition du Radjpoutanah.

armés qui campaient sur les frontières du Malwa et du Dekkan, prêts à attaquer indifféremment rajahs, émirs, Hindous ou Mogols, race turbulente que Sindhia châtiait tous les ans, suivirent Holkar, avec l'espoir de le piller lui-même s'il était vaincu.

M. de Boigne avait pour règle la devise anglaise : *Ready always ready* (prêt, toujours prêt). A l'appel de Gopaûl, il accourt de Koël en doublant les étapes, et prend l'ennemi en flanc tandis qu'il essaie de gagner le territoire des Radjpouts, ces batailleurs infatigables, chez qui les rebelles et les prétendants allaient tour à tour recruter des soldats pour l'invasion et chercher un asile pour la fuite.

Le général, prévoyant que la lutte serait rude, avait pris l'élite de ses brigades et toute son artillerie légère. Holkar disposait, en effet, des quatre bataillons réguliers du breton Dudrenec qui, bien armés, bien commandés, munis de trente-huit pièces de position et appuyés par trente mille irréguliers, pouvaient tenir tête aux vingt-cinq mille hommes de M. de Boigne.

Celui-ci, fidèle à la tactique qui l'avait si bien servi en 1790, précipita sa marche, perdit des bagages et des chariots, mais réussit à gagner Holkar de vitesse sur la route de Tchittore, où il espérait opérer sa jonction avec les contingents du Meywar et du Bekaneer, et l'atteignit au défilé ou *Ghât* de Luckairee, sur la lisière d'une épaisse forêt qui abrita sa marche et lui permit d'ouvrir subitement, à courte distance, sur les masses confuses de la cavalerie un terrible

feu d'artillerie et de mousqueterie (9 septembre 1792)

Gopaûl-Rao et Lukwa-Dada, se développant dans la vallée, chargèrent les fuyards et coupèrent du centre l'aile droite d'Holkar. Le chevalier Dudrenec, par un hardi mouvement de conversion, pivotant sur sa droite, se reporta de l'aile gauche au centre, profita de l'élan des Mahrattes pour prendre position en échelons, dans l'espace que laissaient libre la fuite des Pindaris et la poursuite irréfléchie de Gopaûl, et se couvrit, de droite et de gauche, par le feu régulier de ses canons.

Le pays coupé de ravins, d'étangs, de ruisseaux, couvert d'arbres épineux, ne permettait aucune manœuvre d'ensemble, et la disposition du terrain gênait le tir. M. de Boigne n'avait à opposer aux pièces de position de Dudrenec que des canons d'un calibre très-inférieur; mais leur nombre était double et leur portée égale; il fit converger ses feux sur les batteries, et put soutenir ce duel d'artillerie assez longtemps pour que les chefs mahrattes, avertis de son nouveau plan de bataille par les cavaliers qu'il avait lancés après eux, fussent revenus à toute bride de leur folle poursuite et eussent reformé leurs escadrons sur le flanc de l'ennemi. Il était temps; les obus de Drudrenec avaient jeté le désordre dans les rangs des réguliers par l'explosion successive de dix caissons; plusieurs pièces étaient démontées, il n'y avait plus qu'une heure de jour. Le général ébranla l'ennemi par quelques furieuses salves d'artillerie, et le somma de se rendre; cette vaillante troupe refusa. Il la chargea

l'épée à la main à la tête de ses bataillons massés en colonnes, tandis que les Mahrattes la prenaient en flanc et en queue, et l'anéantit jusqu'au dernier homme.

La journée de Luckairee trancha la vieille querelle qui divisait depuis si longtemps les dynasties rivales d'Oudjeïn et d'Indöor. Sindhia restait désormais le maître incontesté des provinces conquises sur l'empire mogol.

Holkar, privé de ses meilleures troupes, battit précipitamment en retraite, incendiant tout sur sa route depuis Nimuteh jusqu'à la capitale des États héréditaires de Sindhia, Oudjeïn, qu'il mit au pillage (1). Le général, préoccupé d'étouffer la rébellion avant qu'elle n'eût pris de trop fortes proportions, ne se laissa pas attirer dans le piége. Tandis que le fougueux mahratte venge sa défaite sur d'inoffensives populations, espérant ainsi forcer M. de Boigne à le suivre au delà d'Indöor, sur la route de Pöonah, afin de rendre les chefs confédérés solidaires de sa haine et de décider, par la menace d'une attaque de M. de Boigne, la coalition des princes du Dekkan encore hésitants à s'armer contre Sindhia, le général, dont l'instinct militaire n'était jamais plus éveillé que lorsque les dangers se multipliaient autour de lui, occupe les défilés des Vindhyas et des Aravalis, jette quelques obus sur Tchittore qui capitule, et désarme les rajahs; puis, reprenant la route malaisée qu'il avait

(1) James Grant, HISTORY OF THE MAHRATTAS, III, 84.

déjà parcourue en 1790, se porte sur Jeypöor aussi rapidement que le lui permettent l'état des chemins et les pertes de la dernière bataille.

Si courte qu'eût été cette campagne, elle avait laissé aux adhérents d'Ismaël et d'Holkar le loisir de se concerter. De faux bruits propagés par la malveillance avaient annoncé jusque dans les derniers villages de la vallée du Gange l'arrestation de Sindhia, sur l'ordre du Peychwah; cette nouvelle invraisemblable était un symptôme alarmant, moins à cause de son origine connue qu'en raison de la facilité avec laquelle on l'avait partout admise.

L'impression de terreur produite par la chute rapide de Kanodje s'était aussi effacée, et grâce aux prédications des fakirs dévoués à la cause d'Ismaël et qui, répandus par milliers dans les santons de la Jumma, s'associaient aux pèlerins du Dekkan partisans d'Holkar, le peuple commençait à décrier les officiers européens. De Delhi à Oudjeïn et de Allahabad à Adjmyr, l'insurrection éclata comme une traînée de poudre. La victoire de Luckairee avait consolidé le prestige des brigades; mais les rajahs de l'Ouest, comptant que les réguliers seraient longtemps retenus dans le Dekkan, levaient à leur tour l'étendard de la révolte. La brusque apparition de M. de Boigne, qu'ils croyaient à cent lieues de là, déconcerta tous leurs plans. Ce don d'ubiquité, qui permettait au général d'accabler coup sur coup l'ennemi à d'énormes distances, est resté comme une légende dans la mémoire des Radjpouts; une semaine lui

suffit pour redescendre des plateaux du Malwa dans les vallées du Meywar.

Les combats d'avant-garde, où les artilleurs montés refoulaient les rebelles à coups d'espingoles du haut des chameaux, ne retardèrent point la marche du vainqueur qui, nonchalamment étendu dans le *howdah* d'or de son éléphant, étudiait le pays, écrivait ses ordres, dirigeait de loin ses établissements du Dowab, recevait la soumission des rajahs et des émirs, expédiait ses messages soit à Sindhia, soit au quartier général de Koël, par des coureurs échelonnés sur les routes, corrigeant ainsi la fastueuse indolence de l'Asiatique par l'activité fébrile de l'Européen, sans que jamais le plaisir fît tort aux affaires.

C'était la fin de la saison des pluies; les torrents, presque à sec de février à juin, roulaient depuis quelques semaines des flots furieux, entraînant tout sur leur passage, couvrant de vastes espaces de leurs eaux débordées. Dans les intervalles de répit que laissaient les dernières averses, le sirocco indien desséchait l'air, dépouillant les arbres et jetant sur le flanc bêtes et gens, haletants, suffoqués. Le général surmonta ces obstacles et déboucha dans les plaines arides de Jeypöor (1).

(1) « Il ne faut pas moins de cinq jours (en 1858) pour franchir les trente lieues qui séparent Adjmyr de Jeypöor ; cinq jours de marche pénible à travers une couche épaisse de sables qui, poussés comme ceux de nos landes de Gascogne par le vent d'ouest, ont recouvert le sol primitif de la contrée. Comme dans nos landes, en creusant à quelques pieds sous ce sable, on trouve des eaux courantes et un terreau fertile. Des travaux continus

Une épaisse forêt plantée par le roi Jey-Sing pour protéger la ville contre les sables imprégnés de sel du désert indien la couvre à l'ouest; la capitale s'adosse, à l'est, aux montagnes d'Amber. Le sable, que le vent amoncelle aujourd'hui jusqu'au sommet des remparts de granit rouge, soulevé par le simoûn, permit au général de prendre position sur la lisière du bois, sans que les gardes de la citadelle eussent donné l'éveil. A l'aube, les habitants épouvantés aperçurent la plaine couverte à perte de vue par les tentes mahrattes et trente pièces de canon braquées contre leurs hautes murailles crénelées.

Pour ne point laisser de doute sur son intention d'*aller vite en besogne*, M. de Boigne lança quelques obus qui incendièrent les bungalows du faubourg, et attendit. Le rajah Pertaûb-Sing ne parut point intimidé par cette brusque entrée en matière. Dissimulant son inquiétude et sa confusion, il envoya, suivant l'usage oriental, des ambassadeurs chargés de négocier son pardon à prix d'argent. Il est acquis dans l'Inde que la révolte devient une sorte de jeu de hasard où le perdant s'acquitte à beaux deniers comptants; ces rachats ou compositions s'appellent *mamlet*. M. de Boigne avait la prétention d'apprendre aux Asiatiques à mieux garder la foi jurée. Peu sensible aux protes-

d'irrigation, de plantation et de semis rendraient peut-être à la culture l'immense désert du Marwar. En attendant, le sable, sous l'impulsion des vents dominants, s'avance toujours. Déjà il a complètement enterré tout le côté occidental des remparts de Jeypöor, et, du haut des créneaux ensevelis, menace de retomber dans la ville. — (F. de Lanoye, l'*Inde contemporaine*, 144)

tations du rajah Pertaûb-Sing, il n'accepta sa soumission qu'à la condition du payement immédiat des tributs arriérés et d'une contribution de guerre de soixante-dix lacks de roupies (17 millions 1/2).

L'entrevue eut lieu dans la plaine avec l'appareil royal dont il était de bonne politique d'éblouir ces imaginations barbares, et le vainqueur entra dans Jeypöor au milieu d'un cortége magnifique dont les allures guerrières, la discipline, le sinistre éclat, la farouche grandeur, imprimèrent une terreur salutaire dans l'âme des Radjpouts.

Jeypöor, bâtie en 1728 dans une vallée profonde et stérile que le roi astronome Jey-Sing transforma en oasis par la création d'un lac artificiel, était aussi remarquable par la splendeur de ses palais et de ses temples que par l'adresse de ses artistes et le renom de ses bazars. A quelques lieues de là, dans une gorge plus étroite encore, entre deux murs de granit, s'entassent les palais merveilleux d'Amber, au bord du lac d'Ulwar, peuplé d'alligators épars sur les escaliers de marbre et sous les kiosques en bois sculpté. Le rajah offrit au général arbitre de ses destinées des fêtes splendides dans le *Dewan-Khâna* ou salle des assemblées du palais d'Amber, l'un des plus beaux monuments de l'art indien, création merveilleuse de Mirza Rajah (1).

Puis l'armée reprit la route de ses cantonnements,

(1) Voir les photographies de M. Rousselet (*Le Tour du Monde*, 1872, nos 588 et 589).

le long des pentes orientales des Aravalis, par les districts ou zillahs de Matchéry, Alwar et Feruzpöor, sans avoir à livrer bataille, et sans autres incidents que les conspirations et les fourberies dont le général ne daignait plus prendre souci, tant elles étaient fréquentes et tant il avait pris l'habitude de les déjouer par l'excès même de son audacieuse indifférence. Sa confiance faisait croire à l'existence de précautions dont il n'avait même pas eu l'idée, et le complot avortait infailliblement à l'heure de son exécution. A Alwar toutefois, pendant l'audience du rajah, il ne dut la vie qu'à sa présence d'esprit et à la fidélité des chefs persans qui lui servaient d'escorte. Cet épisode rappelle l'aventure du colonel Perron à Oudjeïn, lorsqu'il remit son épée au successeur de Sindhia, en terrifiant par son attitude résolue les Pathans chargés de l'assassiner (1).

De retour à Koël, M. de Boigne eut à réprimer un complot plus sérieux, dont les origines et les détails sont restés fort obscurs en raison des indications incomplètes et souvent contradictoires des relations qui mentionnent la série des événements ayant précédé ou suivi le voyage de Sindhia à Pöonah. Il semble que le Peychwah fût mécontent de l'insuccès d'Holkar, et l'on pourrait même soupçonner que ce chef mahratte n'avait envahi les États de Sindhia au-delà de la Tchùmbul que pour obéir au mot d'ordre de la confédération et détourner le prince des affaires graves

(1) Military Memoirs *of lieut.-col. James Skinner*.— London, 1851.

débattues dans le Dekkan. Il est constant, tout au moins, que des affidés de la cour de Pöonah furent envoyés auprès de Gopâul-Rao, nommé vice-roi de l'Hindostan, pour le détacher de Sindhia. Le principal agent de ces menées, Nana-Farnawees, celui que les historiens anglais appellent *le Machiavel indien* (1), réussit à gagner le frère de Gopaûl, qui s'échappa de Delhi et vint se réfugier à Pöonah, emportant avec lui des papiers compromettants. Gopaûl-Rao, effrayé de cette désertion, inquiet des avis secrets qu'il recevait de son frère, compromis par des correspondances qu'il ignorait, qu'on fit tomber dans les mains de Sindhia et qui le rendirent suspect malgré son évidente bonne foi, supplia M. de Boigne de le prendre sous sa protection, se réfugia dans son camp et abdiqua toute autorité entre ses mains.

Le général n'était pas au courant des intrigues qui s'agitaient à la cour de Pöonah; il rassura Gopaûl-Rao, son vaillant compagnon de guerre, lui promit la vie sauve, quoi qu'il arrivât, et prit ostensiblement, au nom de Sindhia, le commandement suprême de toutes les provinces situées au nord de la Tchùmbul, pouvoir dont il était déjà nanti, par le fait, d'après les instructions secrètes du prince.

Les défaites successives d'Ismaël, de Holkar et de Pertaûb-Sing, les trois têtes de la révolte, l'expulsion

(1) *Farnawees* est un titre dont les Européens firent un nom ; c'était une sorte de trésorier ou ministre des finances, d'après M. Tone, officier au service du Peychwah, dont les voyages (*travels*) ont été publiés en 1808.

de Nana-Farnawees et la démission de Gopaûl-Rao complétèrent l'œuvre de pacification et de conquête commencée en 1784; la puissance de Sindhia ne redoutait plus de rivaux.

M. de Boigne, investi d'un pouvoir absolu sur ces vastes provinces qui comptaient près de quarante millions d'âmes, avait atteint le faîte des grandeurs. Toujours victorieux, doué de bonheur et de persuasion, il semblait avoir acquis le droit de ne plus croire à l'impossible. Un nouvel accident, et des moins prévus, devait ouvrir à son ambition des perspectives illimitées.

Le messager qui lui avait apporté les lettres du prince approuvant sa conduite vis-à-vis de Nana-Farnawees et de Gopaûl-Rao et lui confirmant les pouvoirs militaires, civils et diplomatiques les plus étendus dans l'Hindostan, lui remit en même temps des instructions confidentielles lui révélant l'état des esprits à Pöonah.

Les intrigues de Nana-Farnawees et de John Malcolm venaient d'aboutir; le rajah de Baroda, le rajah d'Indöor et celui de Nagpöor circonvenaient le Peychwah, exigeant de celui-ci qu'il demandât compte *au pseudo-empereur de Gwalior*, ainsi que Farnawees désignait Sindhia, du revenu des provinces conquises depuis 1780. Insulté dans son camp par les cavaliers du Guicowar, abandonné par les insidieux brahmanes de Pöonah que les amis de Holkar comblaient d'abondantes aumônes, et qui ne lui pardonnaient ni son dédain pour leurs conseils, ni son affection pour les Européens, ni la tolérance avec laquelle il traitait les

Mahométans de Delhi, presque accusé d'apostasie dans la récente assemblée du *Dassarah*, Sindhia avouait à son général que sa situation était des plus dangereuses, qu'il n'était assez fort ni pour quitter Pöonah, ni pour brusquer une rupture, et qu'il lui fallait à bref délai des troupes et de l'argent. M. de Boigne lui expédia aussitôt les tributs du Meywar, la rançon de Jeypöor sous la forme d'un trésor de cent vingt lacks de roupies (*trente millions de francs*), escorté par dix mille hommes des brigades que commandait le colonel Perron, le vainqueur de Kanodje, en qui il avait toute confiance.

Quelques semaines plus tard, tandis que le corps d'armée de Perron traversait les épaisses forêts qui séparent la rive gauche du Tapty des vallées des Ghâttes où se trouvaient, autour de Pöonah, les camps des princes mahrattes, on apprit avec stupeur la mort subite de Mahadajy Sindhia (12 février 1794).

Sindhia avait à peine soixante-cinq ans, et sa robuste vieillesse défiait les fatigues. Sa mort inattendue servait trop bien les intérêts de la cour de Pöonah et ceux de la Compagnie des Indes pour qu'elle ne donnât pas lieu à des soupçons, justifiés si l'on en croit certains récits, mais dont James Grant, historien anglais, a peu parlé. Il laissait pour unique successeur un petit-neveu, Dôlat-Rao, que le général de Boigne reconnut aussitôt pour son souverain légitime, et dont il reçut l'immédiate confirmation de tous les pouvoirs dont l'avait investi Sindhia.

Perron, qui avait pour instructions de n'avancer

qu'avec précaution, interrompit sa marche à la funeste nouvelle; obéissant à l'ordre du général, il rétrograda jusqu'à Oudjeïn, mettant ainsi le trésor et l'armée à l'abri d'un coup de main.

X.

JOHN MALCOLM. — LES MAHRATTES EN 1796.

Ce sont moins les hommes qui conduisent les événements que les événements qui entraînent les hommes. La pénétration la plus heureuse ne peut tout prévoir, et la sagacité de l'homme d'État est moins de deviner les desseins de la Providence que de calculer les conséquences probables d'un accident historique avant que le vulgaire en ait aperçu les résultats possibles.

Sindhia qui, dans tout l'éclat de sa gloire, était l'objet de la haine de ses rivaux et de la jalousie de ses obligés, devint, dès qu'il fut mort, le type accompli du grand politique, le vengeur de la nationalité hindoue, l'honneur des Mahrattes, la clef de voûte de l'équilibre indien. Malcolm s'aperçut que cet empire

qu'il croyait factice avait une existence réelle, que ces pieds d'argile étaient de bronze, et que l'œuvre du général de Boigne se maintenait par sa propre solidité, quel que fût le nom du prince responsable de tant de gloire. Le Peychwah sentit qu'il perdait son plus loyal appui; Holkar et le Guicowar se prirent de querelle; Dôlat-Rao, fort de la fidélité du vainqueur de Patoûn et des ressources dont il avait l'emploi, déclara qu'il réservait sa liberté d'action, et toutes les affaires pendantes furent remises en question.

Malcolm toutefois ne perdit point courage; battu dans la plupart des entreprises indirectes qu'il avait tentées contre le prestige de Sindhia, il résolut de résoudre par la guerre les difficultés du Dekkan, et de faire un nouvel appel à l'antagonisme religieux des Mahométans et des Hindous.

En 1790, pour les besoins de leur première attaque contre le sultan de Mysore, les Anglais avaient associé le sultan d'Hayderabad aux chefs mahrattes; puis, pour mettre le Nizam, leur protégé, en mesure de jouer un rôle décisif, ils l'avaient autorisé à recruter des troupes et des officiers européens où bon lui semblerait, se réservant d'en ordonner le licenciement dès qu'ils deviendraient gênants. Le Nizam créa deux bataillons de réguliers et s'attacha leur commandant, le français Raymond, officier du plus grand mérite, digne émule du marquis de Bussy et du général de Boigne, aussi fin, aussi diplomate, et non moins patriote qu'eux. En 1793, Raymond, mis en relation par ses amis de Poônah et de Delhi avec le

rajah de Sirdanah, puis avec le colonel Perron, paraissait disposé à s'associer aux projets de coalition qu'encourageaient les gouverneurs des colonies françaises, projets qui précipitèrent la perte du malheureux Tippöo-Saheb.

A la mort de Sindhia, il comptait quatorze mille hommes, répartis en vingt-trois bataillons qu'appuyaient douze pièces d'artillerie attelées et conduites à l'européenne. Pour assurer la solde et l'entretien de ses troupes sans être à la discrétion des vols des ministres ou de la pusillanimité du prince, Raymond, imitant la prévoyance du général de Boigne, avait exigé qu'on lui confiât l'administration d'un territoire d'un revenu annuel de dix-huit lacks de roupies *(quatre millions et demi de francs)*.

John Malcolm, agent politique de lord Cornwalis, avait encouragé le Nizam à faire droit à ses demandes. Pour balancer la puissance des corps réguliers du Dowab, les Anglais n'hésitaient pas à leur créer dans le Dekkan des rivaux qui pouvaient devenir une arme à deux tranchants; ils soutenaient Raymond, tout en souhaitant sa perte; ils ravitaillaient l'arsenal d'Holkar, fort ébréché à Luckairee; ils utilisaient à cette œuvre ces Français détestés dont ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'audace, et qui, d'Hayderabad *(Raymond)* à Sirdanah *(Levassoult)*, en passant par Indöor *(Dudrenec)* et Oudjeïn *(Perron)*, formaient comme une chaîne de haines patriotiques. Mais Holkar et le Nizam, devenus, l'un après l'autre, les instruments de la cauteleuse politique de Malcolm,

étaient destinés à se briser successivement dans ses mains.

Les illusions de M. de Levassoult avaient gagné Raymond qui, tenu au courant des affaires d'Europe, informé des préliminaires des traités de Paris et de Bâle, de l'alliance franco-hollandaise et de l'attaque méditée par les Anglais sur Ceylan et Malacca, crut l'heure venue de brusquer ses projets. Malheureusement, il n'avait su dissimuler ni ses préférences ni ses relations; il avait imprudemment arboré les trois couleurs françaises et trop affiché son désir de suivre les traditions de Dupleix et de Bussy. Malcolm jugea qu'il était opportun de se défaire d'un allié dont le succès ou la défaite devenait un égal sujet d'inquiétude; désormais son plan fut de mettre aux prises les réguliers du Dekkan et ceux du Dowab et de les faire s'entre-détruire; il y réussit.

Les résidents anglais à Mysore, à Hayderabad, à Pöonah, à Indöor et à Oudjeïn, semant l'or et les promesses, affectant de se désintéresser du Dekkan, et ameutant les haines traditionnelles des Hindous et des Musulmans, parvinrent à neutraliser un instant l'action de Tippöo-Saheb, dont les intérêts étaient les mêmes que ceux du Nizam, et à associer pour une action commune les chefs Mahrattes. Profitant de l'inexpérience de Dôlat-Rao et de l'éloignement du général de Boigne, exploitant les embarras du Peychwah, s'attachant le Guicowar et Holkar en leur faisant espérer à tous deux la primauté, ils les amenèrent l'un après l'autre à s'engager isolément

vis-à-vis de la Compagnie sans se préoccuper des intérêts futurs de la confédération, et mus uniquement par le souci personnel de leur ambition.

Au mois de janvier 1795, l'assemblée générale des chefs Mahrattes, réunie à Pöonah et délibérant, fait excessif, en présence de deux étrangers, le capitaine Kirkpatrick, envoyé spécial du gouverneur général, et le résident Palmer, décida l'invasion des États du Nizam Aly, sultan d'Hayderabad. Les contingents des coalisés dépassaient le chiffre de cent mille hommes; mais leur force réelle consistait dans les bataillons du colonel Perron et dans les corps auxiliaires de Holkar reconstitués sur une moindre échelle après leur désastre de Luckairee. Fait anormal partout ailleurs, mais fort habituel dans l'Inde, les ennemis de la veille allaient combattre dans les mêmes rangs, associés par les combinaisons d'une perfidie rare, pour accabler un prince qu'ils auraient dû défendre.

La campagne ne dura que quelques semaines. Trente jours après leur départ de Pöonah, les Mahrattes rencontrèrent les Musulmans en avant de la ville de Kulburga, sur la route d'Hayderabad, à la sortie des défilés des Ghâttes (1).

(1) Les relations anglaises donnent le détail des forces des deux partis. Le Nizam comptait les 20 bataillons français de Raymond et 18,000 cavaliers. Les Mahrattes, en sus des 60,000 irréguliers qui formaient les contingents du Peychwah, de Holkar, de Böofah et de Dôlat-Rao, avaient pour centre et nerf de l'attaque les 10 bataillons de Boigne, commandés par le major-colonel Perron, savoir : 6 bataillons de Filoze et 4 de Hessing, appartenant tous à Dôlat-Rao-Sindhia; plus les 4 bataillons de Dudrenec et les 2 du major Boyd, appartenant à Holkar.

Les troupes du sultan, formant une ligne mince de près d'une lieue de développement, furent enfoncées sur plusieurs points à la fois par l'élan des cavaliers Mahrattes. Les bataillons réguliers de Raymond intervinrent pour rétablir le combat; leur feu nourri fait hésiter l'ennemi, qui plie à son tour, et sur lequel les fuyards de la première heure reviennent, chargeant avec la rage du désespoir. L'artillerie de position, que Perron amène à mi-côte des pentes où se livre l'action, les décime au moment où ils se croient assurés du succès et change leur attaque désordonnée en une effroyable déroute. Les bataillons réguliers se trouvèrent alors face à face, seuls en présence. Ils se heurtèrent à la baïonnette, ne se dégageant un instant que pour s'aborder de nouveau, sans trêve ni merci. La mêlée fut si acharnée que les canons des deux partis restèrent confondus sur le champ de bataille, et qu'on ne put en faire usage plus longtemps à cause des feux rapprochés de la mousqueterie et des charges à l'arme blanche. Six mille fantassins furent tués de midi à sept heures du soir; la nuit seule sépara les combattants.

Scène étrange! les fantassins de Raymond portaient le bonnet rouge et combattaient sous le drapeau tricolore; les soldats de M. de Boigne marchaient sous l'enseigne bleue et la croix blanche. Il semblait que les deux idées qui se disputaient l'ancien monde se fussent poursuivies sur ces plages lointaines pour s'y combattre encore, et que ces emblèmes, proscrits par les républicains ou honnis par les royalistes, dussent

ajouter à la rage guerrière des barbares qui s'en paraient sans en connaître le sens. Mais les chefs des deux troupes étaient Français, il y avait des Hindous et des Mogols dans les deux camps : on eût dit une guerre civile.

Telle fut l'impression que ressentit le général de Boigne lorsqu'il apprit la retraite de Raymond et la victoire du colonel Perron. Nul doute que cette pensée qu'il allait se trouver l'épée à la main en face de ses compatriotes, car la Savoie était depuis trois ans acquise à la France; que ses troupes, patiemment et passionnément disciplinées, devenues l'instrument de la politique anglaise, allaient servir à détruire cette œuvre de régénération à laquelle il s'identifiait par l'emploi du meilleur de sa vie, et qui avait révélé son génie en devenant la source de sa fortune; nul doute que cette pensée pleine d'amertume n'ait affermi sa résolution de quitter un rôle qui le forçait à vivre entre deux abîmes.

Quelques jours après la bataille de Kulburga (*Kurdla* des cartes françaises), le Nizam implorait la paix. Il l'obtint en cédant quarante lieues carrées de pays aux Mahrattes, autant à la Compagnie, et en payant une indemnité de guerre de soixante-douze millions en argent.

Pour la première fois depuis un siècle, les Mahrattes se trouvaient en état de paix avec tous leurs voisins. Le général de Boigne saisit cette occasion rapide de pouvoir se dégager, sans être soupçonné d'ingratitude ou accusé de désertion, des lourdes res-

ponsabilités dont sa santé délabrée ne lui permettait plus de supporter le poids.

Déjà, en 1793, il avait obtenu de Sindhia un congé pour conduire ses deux enfants en Europe; la gravité des événements de 1794 le retint dans l'Inde. Après la mort de Sindhia, il renouvela ses instances. Sa fortune personnelle s'était graduellement augmentée avec la sphère de son activité. Les présents du prince, les revenus qui lui avaient été assignés (1), ses bénéfices sur la fourniture du matériel (2) et des vivres (3), ses parts de prise (4), les intérêts qu'il conservait dans les spéculations du général Martin et de plusieurs maisons de commerce anglaises, intérêts d'autant plus considérables que son voisinage de Lucknow, les centres d'échange et de production qu'il avait créés dans le Dowab, son crédit et ses relations lui don-

(1) Sa solde de général, triplée par les profits de la fonderie et la remise de 2 0/0 sur les revenus de la province de Dowab, atteignait 500,000 francs par an. Il faut y ajouter le produit du capital placé à Lucknow en 1790, sa part de bénéfices dans les maisons de banque et de commerce dont il était commanditaire, bénéfices qui s'y accumulaient tous les ans et augmentaient son fonds de réserve, etc.

(2) Le général Martin, dont les comptes peuvent servir de termes de comparaison, évaluait ses bénéfices personnels sur l'arsenal d'Aoude à 3 lacks de roupies par an.

(3) Spéculation des bazars de l'armée.

(4) L'usage asiatique était de partager entre les vainqueurs le butin fait sur l'ennemi; le chef prenait la part du lion. Les troupes régulières anglaises avaient elles-mêmes adopté cette coutume. On en trouve la preuve dans une curieuse dépêche du général Georges Lake au marquis de Wellesley lorsque, après la prise d'Agrah en 1803, cet officier offrit de verser *sa part de prise* dans les caisses de l'État.

naient les moyens d'augmenter le mouvement des affaires, toutes ces sources de produits réunies lui avaient assuré une fortune indépendante, régulièrement acquise, et assez considérable déjà pour lui permettre de ne point transiger avec les caprices d'un nouveau prince et de ne dépendre que de lui-même.

Il faut noter ici que malgré les pouvoirs illimités dont il avait été investi, le général de Boigne n'avait usé *qu'avec discrétion*, suivant l'expression de Sindhia, des occasions légales de bénéfices offertes à son ambition; *il n'avait point secoué avec frénésie l'arbre aux roupies*, comme on le reprochait à la plupart des Européens de ce temps; son lieutenant Drugeon lui témoignait plus tard (1) son regret qu'il eût dédaigné tant de profits légitimes, et parlait de l'énorme fortune qu'il eût faite s'il avait prolongé son séjour sur le continent indien.

Aussi, dès que la mort de Sindhia eut rompu les liens qui, au point de vue asiatique, retenaient seuls le général au service des Mahrattes, M. de Boigne fut-il sollicité à la fois par plusieurs princes, désireux de s'attacher un homme dont le renom d'intègre loyauté et de bonheur militaire était devenu proverbial depuis Lahore jusqu'à Ceylan (2). Shah-Aulum lui offrit la dignité de régent impérial, c'est-à-dire la succession

(1) Voir le n° III des *Pièces justificatives*.

(2) Le général de Boigne a été, sans comparaison possible, le meilleur soldat *et l'homme le plus intègre* qui soit arrivé au commandement suprême chez aucun des princes mahrattes. — *Les Aventuriers d'Europe dans l'Inde* (REVUE BRITANNIQUE, édit. de Paris, janvier 1872, p. 86).

politique de Sindhia, s'il voulait passer à son service exclusif avec l'armée qui était considérée dans le public comme sa propriété personnelle. En Asie, les sentiments de patrie et d'honneur se réduisent à l'expression *namûk hulat*, ce qui signifie en hindoustani : *fidèle au sel.* Le soldat asiatique, pourvu qu'on ne froisse ni ses idées religieuses ni ses préjugés de caste, servira celui qui le nourrit. Zeman-Shah, roi de Caboul, proposait aussi au général *de l'associer à son trône.* Que de séductions dans ces offres ! Et quelle devait être la trempe d'une âme assez forte pour ne point se laisser éblouir par le prestige d'une quasi royauté !

Dans toute la force de l'âge (il avait quarante-quatre ans), arrivé à un degré de puissance dépassant tout ce qu'il avait pu rêver, exerçant depuis trois années les droits de l'autorité suprême sur de vastes territoires, au milieu des enivrements du faste asiatique ; maître absolu d'une armée dont tous les officiers étaient ses obligés et tous les soldats ses admirateurs dévoués jusqu'au fanatisme, le général de Boigne n'avait que faire, s'il eût été un ambitieux vulgaire, d'écouter les propositions du Grand-Mogol ou celles du roi de Caboul. Un signe, un mot, et Delhi devenait sa capitale ; l'Inde comptait une dynastie nouvelle, et l'histoire un soldat heureux de plus parmi les rois.

M. de Boigne avait l'âme trop haute pour trébucher dans ce guet-apens de la fortune. La satiété du pouvoir lui avait vite inspiré le détachement du bruit et de l'apparence ; il ne voyait autour de lui que des races

abâtardies, des civilisations corrompues; point de grande cause à défendre, point de peuple qui méritât de vivre. Il n'avait rien de cette fougue chevaleresque qui emporte les héros dans de chimériques entreprises; son génie particulier était une perception nette des choses, une perspicacité rare; son héroïsme revêtait la forme, très anglaise d'ailleurs, de la ténacité, de la persévérance, d'une opiniâtre et indomptable énergie. Il ne reculait pas devant les difficultés d'un rôle plus éblouissant, mais il en apercevait le vide et n'était point d'un tempérament à s'y jeter de gaîté de cœur. Un marquis de Bussy n'aurait point hésité; mais le général de Boigne possédait, avec l'entraînante bravoure de Bussy, l'esprit d'observation de John Malcolm, la prudence de Wellesley, l'honnêteté d'Henry Lawrence, et ces dernières qualités corrigeaient la première. Il avait plus de caractère que d'imagination; les rêveries ne s'arrêtaient point dans son esprit; il n'aimait pas les utopies, et n'acceptait que les idées bien définies, dégagées de ces illusions qui conduisent les visionnaires à l'abîme.

D'un autre côté, il sentait trop sa propre valeur pour consentir à retomber au second rang. Le dégoût lui vint à la pensée de vendre sa glorieuse épée à quelque prince Mahratte ou à l'un de ces potentats asiatiques dont l'ambition vulgaire ne poursuivait que les languissantes délices d'une existence lâche et sensuelle. Le marché qu'avait pu signer l'aventurier de 1784 ne convenait plus à l'homme d'État de 1795.

Le climat dévorant de l'Inde l'avait usé, vieilli avant

le temps ; sa fortune réalisée lui assurait un honorable repos ; sa mission était remplie ; il prit la nostalgie de l'Europe et décida de quitter l'Inde.

Instruit des sollicitations pressantes et flatteuses dont le général devenait l'objet de la part des princes de l'Inde, et du désir qu'il lui manifestait à lui-même avec instances de rentrer en Europe, Dôlat-Rao fit appel au souvenir de Sindhia et obtint que le général demeurât encore pendant deux années à son service, autant pour l'aider de ses conseils que pour choisir celui de ses officiers qu'il jugerait le plus apte à lui succéder et pour surveiller cette période de transition.

M. de Boigne ne s'y décida qu'à l'expresse condition de diriger exclusivement la politique et l'administration et de ne prendre aucune part, directe ou indirecte, aux opérations militaires qui s'effectueraient au sud de la Tchùmbul. Cette précaution était le corollaire de la réserve insérée dans le contrat de 1784, *qu'il aurait licence de se retirer le jour d'une rupture avec la Compagnie*. Aussi le major Smith put-il avec certitude attribuer la retraite définitive de M. de Boigne à la prévision de l'extension irrésistible de la puissance britannique. *Son œil perçant*, écrivait-il en 1804, *vit l'approche de l'orage, et avant qu'il n'éclatât sur sa tête, il se retira et se mit à l'abri, ayant assez fait pour sa gloire.* Il convient d'ajouter que le général fit tout pour détourner cet orage et que, s'il se retira, ce fut moins pour fuir la tempête que pour n'être point obligé de faire un choix pénible entre ses amis de la veille et ceux du lendemain.

Le prince Dôlat-Rao, vaincu par ses instances, consentit enfin à accepter sa démission dans un *Durbar* solennel où il le couvrit d'honneurs inusités et de témoignages d'affection. Il ne lui accorda ses lettres de congé qu'à regret et à la condition qu'il reviendrait auprès de lui dès que sa santé serait rétablie.

On était en décembre 1795; M. de Boigne employa les deux premiers mois de 1796 à régler ses affaires, à réaliser sa fortune personnelle, à assurer le sort des amis et des serviteurs qu'il laissait derrière lui, et surtout à rendre ses comptes au prince et à lui léguer une situation aussi nette et aussi solide que possible au triple point de vue des finances, de l'armée et des alliances.

Au point de vue administratif, le successeur de Sindhia pouvait se flatter de posséder certaines provinces mieux en ordre que ne l'était la Présidence du Bengale, et il eût été difficile aux Anglais de prétendre en 1796, comme ils le firent en 1818, que pour sauver les Mahrattes de leurs propres princes, le seul remède était que la Compagnie s'emparât du gouvernement soit à titre temporaire, soit à titre définitif.

Le Dowab, avec ses districts ou Sirkars de Koël, Meerüt, Etawah, Allighûr et Furruckabad, restait organisé et administré à l'européenne; une égale répartition des taxes, une comptabilité sévère y assuraient la perception régulière de l'impôt; des travaux publics, entrepris à propos, y encourageaient l'agriculture et le commerce; chacun des habitants du Dowab pouvait répéter du général ce que Gœthe disait à la même époque, au milieu des bruits de la guerre, du

grand-duc de Weimar : *Il m'a donné ce que les puissants ne donnent guère : affection, loisir, confiance, terre, jardin et maison.* L'heureuse contagion de ces bons exemples gagnait la rive droite de la Jumma ; depuis Panipût jusqu'à Kallindger, et, en remontant à l'ouest dans les vallées fertiles d'Alwar, de Matchéry et de Gwalior, les Hindous s'étaient remis à la culture, les bazars des villes s'étaient remplis d'objets précieux comme au siècle du grand Akbar ; les marchands voyageaient sans être pillés, et les collecteurs de taxes ne redoutaient plus l'assassinat. Au-delà de cette région civilisée et paisible, les États tributaires, assouplis par l'insinuante diplomatie de la cour de Delhi, terrifiés par l'escadron volant des artilleurs réguliers, payaient exactement les tributs et se prêtaient même quelquefois à poursuivre les pillards armés qui, de temps à autre, couraient le pays.

En 1784, les États de Sindhia ne comprenaient qu'une partie du massif montagneux des Vindhyas, entre la Nerbuddah et le cours supérieur des affluents de la Tchùmbul ; de ces hauteurs, le chef Mahratte, associé à son voisin Holkar, descendait comme une trombe pour dévaster les plaines de la Jumma et amasser dans la vieille cité d'Oudjeïn le produit de ses brigandages. Il s'était emparé de Gwalior en 1774, l'avait perdu en 1780 par suite de l'intervention de Warren Hastings, et, durant huit années de lutte avec la Compagnie, ne s'était avancé que lentement à l'est, jusqu'à ce que le traité de Salbye (17 mai 1782) eût donné, de ce côté, pour limite extrême à son ambi-

tion le cours du Myrar, affluent de la Sône (*Soane*), et la frontière du district de Mirzapöor. Lorsque M. de Boigne se mit à son service, Sindhia recommençait la tentative de 1774, et attaquait les rajahs de Gwalior, d'Attair et de Gohud, tout en prenant position à Muttrah, sur le territoire personnel du Grand Mogol.

De 1784 à 1792, le général de Boigne, décuplant par son génie la force d'expansion des Mahrattes, reporta leur capitale d'Oudjeïn à Agrah, et leur frontière de la Tchùmbul aux déserts du Sind, et du Bundelcund aux sources de la Gogra. Les cavaliers du Malwa, maîtres de l'empire Mogol, eurent pour tributaires les plus redoutables guerriers de l'Inde, les Radjpouts, les Rohillas, les princes du Meywar; Ismaël, Holkar, ces rudes rivaux de Sindhia, furent vaincus ; le Nizam du Dekkan resta impuissant dans ses États diminués, et le Peychwah lui-même prit ombrage de la rapide fortune de son ancien vassal.

Un coup d'œil sur la carte dressée pour ce livre et sur le tableau ci-après (1) en apprendra plus que toutes les dissertations énumérant les progrès inouïs de la principauté du Malwa, dont dix ans de guerre avaient fait l'empire de Gwalior.

En 1784, Sindhia possédait un peu moins de trois millions d'habitants dans ses États héréditaires, et pouvait disposer de 35,000 cavaliers ; en 1794, ses possessions directes et ses tributaires formaient une masse de près de 30 millions d'âmes, et son armée comptait

(1) Établi d'après les données comparées des relations anglaises, des voyages de Todd, Jacquemont, Rousselet, et des statistiques de Malte-Brun, etc.

210,000 hommes, sans y comprendre les brigades régulières de Koël; son revenu passait de 7 millions en 1784 à 185 millions en 1794, sur lesquels 103 millions provenaient d'impôts payés directement par les territoires dont il était possesseur exclusif, et 85 millions de tributs (1).

POSSESSIONS DE MAHAJADY SINDHIA.

EN 1784.

États				Ressources.	
	Provinces.	Capitales.	Population.	Soldats.	Revenus en francs.
États. Héréditaires.	Malwa..	Oudjein. . . .	2,800,000	30,000	6,000,000
		Attair. . . .	60,000	1,000	100,000
États. Tributaires.	Agrah.	Gwalior. . . .	400,000	3,000	600,000
		Dholpöor.. . .	100,000	1,000	300,000
		Au total. . . .	3,360,000	35,000	7,000,000

EN 1794.

	Provinces.	Capitales.	Population.	Soldats.	Revenus en francs.
Possessions directes.	Malwa.	Oudjein. . . .	2,800,000	50,000	6,000,000
		Indoor.	1,800,000	18,000	3,000,000
	Bundelcund..	Punnah. . . .	300,000	2,000	450,000
	Rohilcund. .	Rampûr.. . . .	150,000	5,000	50,000
	Dowab. . . .	Meerût.	1,400,000	2,000	14,000,000
		Koël.	600,000	5,000	8,000,000
		Allighûr. . . .	300,000	1,500	300,000
	Agrah.	Agrah..	4,400,000	10,000	42,000,000
	Delhi.	Delhi.	4,600,000	16,000	44,000,000
	Matchery. . .	Matchery.. . .	1,200,000	2,000	10,000,000
	Gwalior.. . .	Gwalior. . . .	4,000,000	4,000	28,000,000
États tributaires.	Meywar ou Radjpoutanah.	Djeypöor.. . .	1,400,000	11,000	13,000,000
		Odeypoor.. . .	900,000	15,000	8,000,000
		Adjmyr.. . . .	2,800,000	30,000	4,500,000
		Tonk.	480,000	6,000	500,000
		Boûudy. . . .	525,000	7,000	800,000
		Kôtah.	800,000	12,000	800,000
	Bekaneer. . .	Bekanyr. . . .	400,000	10,000	300,000
	Alwur.	Alwur.	100,000	1,500	300,000
	Kanodje. . . .	Kanodje. . . .	400,000	1,000	800,000
	Kawnpore.. .	Kawnpore. . .	400,000	1,000	400,000
		Au total. . . .	29,755,000	210,000	185,200,000

(1) Ces chiffres paraissent de beaucoup inférieurs à la vérité

L'examen de ce tableau donne lieu à des remarques intéressantes et de nature à expliquer en partie les succès de Sindhia. Tandis que le pays des Mahrattes (le Malwa) donne 1 soldat sur 68 habitants et 1 fr. 73 d'impôt par tête, le pays des Radjpouts (le Meywar), 1 soldat sur 98, le Bundelcund, 1 sur 150, le Bekaneer (proche les Seickhs), 1 sur 40, et le Rohilcund (entre le Gange et la Gogra), 1 sur 30; la province de Delhi ne fournit qu'un combattant sur 300 habitants, celle de Gwalior, 1 sur 400, celle d'Agrah, 1 sur 440. En revanche, ces trois régions payent 9 fr. 56, 7 fr. et 9 fr. 50 par tête, tandis que les Rohillas sont quittes du tribut moyennant 33 centimes par habitant. La moyenne de la population était, par lieue carrée, de 727 âmes chez les Mahrattes, de 1,700 sur les bords de la Jumma.

Au point de vue militaire, la situation de l'empire des Mahrattes n'était pas moins belle : l'armée au complet, et son prestige intact ; les forteresses en état de défense, la discipline exacte, les magasins remplis,

quand on se rappelle que, en 1739, Nadir-Shah exigea la somme énorme de 62 millions de livres sterling (*un milliard et demi de francs*, c'est-à-dire près de trois milliards d'aujourd'hui) pour la rançon de la ville de Delhi. La merveille de l'art indien, le *Tâdj* d'Agrah, mosquée en dentelles de marbre élevée sur le tombeau de la sultane Noûrmahal, coûta 80 millions de francs en 1656. En 1868, les principautés réunies de Matchery et d'Alwûr rapportaient au Maharao Rajah Sheodan-Sing 38 lacks de roupies (neuf millions et demi). Campbell (*Modern India*, I, 411) évalue à 22 millions 1/2 de livres sterling (562 millions de francs) le revenu des États indigènes et des petites principautés tributaires de la Compagnie des Indes, sans compter le produit annuel des domaines directs du gouvernement *de la vieille dame de Londres*, selon l'expression typique des Hindous. — Voir au nº XIX des *Pièces justificatives* le relevé statistique des impôts perçus dans l'Inde.

l'arsenal fourni d'hommes et de canons, des officiers instruits, et pour chef Perron, le confident des projets et de la politique du général. Les trente mille réguliers de Koël, appuyés de troupes irrégulières et de cent mille cavaliers, constituaient la plus puissante armée de l'Inde ; les contingents des chefs Mahrattes du Dekkan pouvaient en porter le chiffre à 250,000 hommes (1).

Au point de vue des alliances, le tact diplomatique du général de Boigne avait réussi à les rendre aussi solides qu'elles peuvent l'être en Asie ; il s'était surtout attaché à écarter tout motif de conflit, immédiat ou lointain, avec l'ambition britannique. Il y était parvenu avec beaucoup d'adresse, en atténuant l'éclat de ses succès, en affectant de rejeter vers l'ouest la force expansive des Mahrattes, en déguisant ses établissements du Dowab sous une forme commerciale qui n'avait pas trompé les agents anglais de Lucknow, mais qui avait pu leur en dissimuler assez longtemps la portée réelle. Sur les bords du Gange, M. de Boigne était un marchand, un trafiquant, un spéculateur en recrues et en canons ; sur les rives de la Jumma, ce marchand redevenait officier, ce trafiquant se changeait en général d'armées, ce spéculateur remplissait les coffres de son prince avant de songer à ses pacotilles de Kalpee ou à ses traites sur Calcutta. Quand lord Cornwallis eut percé le rideau et que le canon de Patoûn et de Mairthah eut ouvert les oreilles aux

(1) Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle*, V, 337. — Jacquemont, *Voyage dans l'Inde*, III.

incrédules, il n'était plus temps de s'opposer par la force aux desseins de Sindhia. Les tentatives avortées d'Ismaël et de Holkar en furent la preuve. La tactique des Anglais se modifia ; se tenant sur la réserve à Lucknow et à Delhi, ils continuèrent à Pöonah cette série d'attaques souterraines qui devaient les conduire si rapidement à Hayderabad, à Mysore, à Pöonah, et de Pöonah à Agrah et à Delhi.

Le général de Boigne n'était point un esprit à systèmes, poursuivant à travers différents essais la mise en pratique de théories longtemps méditées ; il se décidait suivant l'intérêt ou l'inspiration du moment, n'ayant d'autre ensemble de vues que l'idée persistante de ne point laisser prise à l'immixtion des Anglais dans les affaires de l'Inde centrale. Il n'avait pu diriger à son gré la politique du Peychwah, et il sentait que son véritable adversaire était John Malcolm, cet habile agent qui préparait la ruine de Tippöo-Saheb, comme préliminaire de celle de Dôlat-Rao, et qui trouvait à la cour de Pöonah des associés dignes de lui. Impuissant à maîtriser ce péril, le général en avertit du moins Dôlat-Rao, comme il en avait jadis averti Sindhia ; le plus exigeant ne pouvait demander davantage.

Sauf ce point noir vers le sud, tout semblait paisible. Les chefs Mahrattes et Radjpouts acceptaient en apparence la suprématie du prince de Gwalior ; le roi d'Aoude, le roi de Lahore, unis à Sindhia par la communauté des intérêts, considéraient l'existence nominale de l'empire Mogol comme une condition de l'indépen-

dance de cette région en face de la conquête anglaise toujours menaçante. L'année 1795 fut un temps d'arrêt entre ces ambitions farouches et ces haines héréditaires. M. de Boigne y fut-il trompé ? crut-il à cette paix insidieuse? espéra-t-il qu'elle pouvait être durable ? Tout au moins, il laissa penser qu'il y croyait.

L'annonce de son prochain départ causa dans l'Inde centrale une immense sensation. Ce fut dans la vallée de la Jumma un regret universel et comme une calamité publique. Les soldats adoraient le chef heureux, hardi et prodigue; les populations, pendant si longtemps déshabituées de la justice, vénéraient le maître intègre et loyal.

En février 1796, le général fit de solennels adieux à ses troupes dans la plaine d'Agrah, et leur distribua 4 lacks de roupies (un million de francs) (1). Il partit pour Lucknow, emmenant avec lui une suite nombreuse, et pour seule escorte les 500 cavaliers persans de sa garde, qu'il céda à lord Cornwallis, de leur consentement et avec l'agrément de Dôlat-Rao (2).

(1) Les largesses de ce genre sont habituelles de la part des princes de l'Inde; mais jamais Européen ne s'était encore montré si généreux. En 1834, le rajah de Pattialah allant visiter sa fiancée, sœur du rajah de Balumgûr, dans la Zillah de Delhi, dépensa un million et demi en vingt-quatre heures. Sur la route, il répandit de la monnaie de cuivre; arrivé sur le territoire de Balumgûr, l'argent succéda au cuivre; plus de dix mille étrangers couraient autour des éléphants; de la porte de la forteresse jusqu'à la salle du Durbar, il sema sur son passage de l'or, des boucles d'oreilles, des perles et des émeraudes. Le rajah, de son côté, voulut donner une roupie aux trente mille Hindous qui, invités ou non, assiégeaient le palais pour lui faire honneur; il y épuisa son trésor. (F. de Lanoye, *L'Inde contemporaine*, 228.)

(2) D'après Grant, Skinner et Smith.— Le *Mémoire* publié en 1830 raconte (note 2 de la page 125) que M. de Boigne avait offert successivement à Dôlat-Rao, puis au nabab d'Aoude de leur céder ce corps de cavalerie qu'il avait équipé à ses frais; qu'enfin il le proposa à la Compagnie des Indes par l'entremise du résident Palmer,

Ce départ fit sortir de leur obscurité tout un essaim de chefs subalternes que le général dominait par l'énergie de son caractère, dont il avait utilisé les aptitudes variées et qu'on appelait comme d'un titre d'honneur *les hommes de M. de Boigne* : Perron, Filoze, Armstrong, Vichers, Drugeon, Spiers, Dodd, Shepherd, Hessing, Skinner, et tant d'autres. Chacun d'eux, s'associant à la fortune d'un chef Mahratte, se jeta de son côté à la poursuite d'utopies qu'ils étaient tous incapables de réaliser. *Rêve enivrant et fatal*, avouait plus tard Perron. Ce fut comme un faisceau d'épées dont le lien se rompit.

Après un séjour de cinq mois à Lucknow, consacré au règlement définitif de ses affaires particulières, M. de Boigne, confiant à son ami le général Martin le soin de liquider ce qu'il ne pouvait terminer lui-même sur place, se rendit à Calcutta, où les Anglais l'accueillirent avec autant de curiosité que de courtoisie.

Il en repartit pour Londres, dans les premiers jours du mois de septembre 1796, à bord du navire danois *le Cromberg*, et débarqua en Angleterre, au port de Deal, le 30 mai 1797 (1).

et que lord Cornwallis donna ordre de l'acheter sans discuter le prix, que le général fixait à 900,000 fr. Ce marché est mentionné dans les *Mémoires* de Wellesley et dans les copies et comptes des archives de la famille de Boigne.

(1) Ainsi qu'il résulte d'une lettre du banquier Wigram and C^e, de Londres, adressée au général, à bord du *Cromberg*, en rade de Deal, et lui annonçant qu'il viendra le chercher le 30 mai, dans sa voiture, pour le mener à Londres. Le *Cromberg*, commandé par le capitaine Tenant, fit naufrage quelques mois plus tard à Elseneur. (Archives de la famille de Boigne.)

XI.

LES SUCCESSEURS DU GÉNÉRAL DE BOIGNE.

Au moment où le général de Boigne débarquait en Angleterre, Raymond mourait à Hayderabad, avec le chagrin de ne pouvoir prémunir son prince contre les orages qui s'amassaient autour de lui. Les Anglais se hâtèrent de porter le dernier coup au sultan de Golconde avant qu'un autre étranger fût venu prendre la place que Raymond laissait vacante (1). Lord Wellesley, successeur de lord Cornwallis, touchait à Madras en se rendant au siége de son gouvernement; il s'en-

(1) Comme le souvenir du général de Boigne à Agrah et dans le Dowab, la mémoire de Raymond est restée vénérée par les indigènes. Sa tombe, dans la vaste plaine semée de mausolées qui entoure les roches de la citadelle de Golconde, est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage pour les habitants de toutes les provinces du royaume d'Hayderabad.

quit des affaires du Dekkan; l'occasion lui parut trop belle pour n'en pas profiter, et il dépêcha à Hayderabad ce même capitaine irlandais qui avait si adroitement dirigé, en 1795, les délibérations de l'assemblée de Pöonah; il lui donnait pour adjoint Malcolm, avec la mission spéciale d'expulser les Français de la cour du Nizam. Malcolm *avait horreur des Français;* tous les moyens lui paraissaient acceptables dès qu'ils servaient sa haine. Il sut fomenter et combiner avec une telle perfidie les revendications du sultan de Mysore, les insultes des Mahrattes de Pöonah, le mécontentement des officiers européens et les complots des propres fils du Nizam, que ce malheureux prince, désespéré par ces coïncidences qu'il croyait fortuites, écrasé sous le poids de ses afflictions, affolé par les insinuations de Kirkpatrick et de Malcolm, s'abandonna au bon plaisir de Wellesley.

Les négociations occultes qui précédèrent le coup d'État du 1er septembre 1798 eurent pour résultat l'abdication réelle du Nizam et la ruine définitive de l'influence française dans l'Inde du sud. Malcolm, chargé de mettre à exécution le traité qu'il avait dicté, licencia les cipayes réguliers, expulsa les officiers qui les avaient instruits, et les remplaça par six bataillons anglais que le sultan dut entretenir au moyen d'un subside annuel de 241,700 livres sterling (*plus de six millions de francs*), l'équivalent des revenus assignés par Sindhia à M. de Boigne pour la création de ses brigades. Le chef du corps d'occupation était le frère du gouverneur, ce fameux colonel Arthur Wellesley, qui devait

devenir plus tard duc de Wellington. Les Français une fois écartés du Dekkan, les Anglais y restaient seuls en face des États indigènes dont les troupes, privées des chefs qui en étaient l'âme, n'offraient plus qu'une ombre d'armée. Ils allaient bientôt user de ce même procédé diplomatique pour désarmer les Mahrattes avant de les combattre. En attendant l'heure et l'occasion de cette suprême entreprise, ils achevèrent l'œuvre de destruction préparée de longue date dans le Mysore.

« Le trésor de la Compagnie était vide, dit un his-
» torien anglais, et la corporation de marchands qui
» dirigeait de Londres le gouvernement de Calcutta
» ne se laissait pas volontiers entraîner à des guerres
» au bout desquelles il n'y avait en perspective qu'une
» perte d'hommes et d'argent. Le fougueux gouver-
» neur général n'était pas homme à s'arrêter devant
» ces obstacles. Une souscription publique, à laquelle
» Européens et natifs prirent également part, fournit
» les fonds nécessaires pour entrer en campagne, et
» bientôt une armée considérable, sous les ordres du
» général Harris, se mit en marche contre Tippöo-
» Saheb. Les troupes du Nizam appuyaient l'armée
» anglaise; John Malcolm les accompagnait comme
» agent politique; en réalité, il en avait presque le
» commandement militaire. La guerre fut courte et
» heureuse. Après une marche pénible de quatre ou
» cinq semaines, l'armée anglaise culbutait à Malvilly
» les troupes du rajah qui avaient eu l'audace de l'at-
» taquer en rase campagne, et arrivait devant Serin-

» gapatam (1). Elle avait perdu quantité de bêtes de » somme; les attelages avaient fait défaut; toutefois » l'artillerie, encore nombreuse et bien pourvue, n'eut » pas de peine à faire brèche dans la vieille citadelle » de Tippöo-Saheb. Le 4 mai 1799, la ville fut emportée » d'assaut; le sultan périt dans la mêlée (2). Le

(1) A cette même époque, un autre émigrant savoyard, Henri-François-Pierre-Charles de Motz de la Sale, plus connu sous le nom de général de Lallée, commandait les troupes du sultan de Mysore. Né à Rumilly (Savoie) en 1732, il servit successivement Hyder-Aly et Tipöo-Saheb, et mourut en 1799. On manque de détails positifs sur ses dernières années. M. Croisollet a publié sur cet officier une notice biographique dans l'ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE (*Supplément de* 1869). M. le baron de Motz, de Rumilly, est possesseur de la correspondance du général de Lallée, de 1760 à 1793, avec ses parents de Savoie.

(2) Des bruits calomnieux, et qui trouvaient d'autant plus de créance qu'ils étaient plus vagues, ont été répandus autrefois sur l'origine de la fortune de M. de Boigne. On disait qu'il avait été au service de Tippöo-Saheb (*Essai analytique, médical et topographique sur les eaux minérales de La Perrière en Tarentaise*, par le docteur Socquet), et l'ou rapprochait la chute imprévue de ce malheureux prince de la grande fortune dont M. de Boigne était allé jouir en Angleterre. Mais on oubliait que M. de Boigne n'avait jamais été en relations avec le sultan de Mysore, que sa carrière militaire dans l'Inde eut pour théâtre des provinces distantes de 400 lieues de la capitale de Tippöo, et enfin *qu'il habitait Londres depuis deux ans lorsque Tippöo fut vaincu et tué.* Les historiens anglais les plus intègres et les journaux de ce temps, qui n'avaient aucun motif de cacher la vérité, ne contiennent pas la moindre allusion qu'on puisse interprèter contre cet homme de bien. Nous n'avons pu découvrir la source de ces bruits, accueillis trop légèrement par d'estimables écrivains tels que Stendhal (MÉMOIRES D'UN TOURISTE), et plus récemment M[me] Lenormant (LE CORRESPONDANT, tome LXIX, page 738, année 1866). La BIOGRAPHIE GÉNÉRALE de Hoefer (édition de 1860, tome V, page 404) a fait justice de ces imputations regrettables, déjà implicitement réfutées par le *Mémoire* publié à Chambéry en 1830 (note 1 de la page 99). A deux reprises, à quarante-deux ans d'intervalle, la justice eut à condamner des écrits diffamatoires où l'on calomniait la carrière militaire du général de

» royaume de Mysore, enjeu de cette guerre, était » entre les mains des Anglais. Ce jour-là, la puissance » musulmane qui limitait depuis trente ans les progrès » de la Compagnie s'écroula tout entière. On n'aurait » point osé dans ce temps annexer des royaumes » comme on le fit un demi-siècle après ; lord Wellesley » se contenta d'adjoindre une province aux domaines » de la Compagnie, de placer sur le trône fragile de » Mysore un enfant issu des anciens rajahs du pays, » et de distribuer quelques parcelles de territoire à » ses alliés du moment, le nizam Aly et les chefs mah- » rattes, qu'il devait bientôt poursuivre de ses ardeurs » de conquête (1). »

Toute crainte de voir renaître dans l'Inde l'influence française avait disparu avec Tippöo-Saheb, et le marquis Wellesley, dans une dépêche à son gouvernement, n'hésitait point à désigner les Mahrattes comme le dernier obstacle à l'asservissement général de l'Hindostan. En dix-huit mois, il avait brisé les deux remparts de l'Inde du sud, les sultans de Golconde et de Mysore ; le Dekkan était ouvert ; rien ne séparait plus de Madras et de Bombay, devenus ses points d'attaque maritimes, la longue ligne de petits États mahrattes épars au flanc des Ghâttes et des Vindhyas, depuis Dharwar jusqu'à Pöonah et Oudjeïn.

Boigne. Le 27 octobre 1828, le tribunal sarde de Casal punit un marchand de scandales qui voulait faire acheter son silence ; en 1870, le tribunal français de Chambéry condamne les légèretés d'un journal qui, dans un intérêt politique, n'avait pas craint d'outrager une noble mémoire.— Voir le n° XX des *Pièces justificatives*.

(1) LIVES OF INDIAN OFFICERS, *by John W. Kaye*, cité par H. Blerzy (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1868).

« *Il ne s'agit plus*, disait-il, *que de pourvoir à la sécurité et à la défense des possessions anglaises, de battre en rase campagne les chefs confédérés, de rétablir dans leurs droits, sous la suzeraineté de l'Angleterre, le Peychwah des Mahrattes et le Nizam d'Hyderabad, de tirer de la misère, de la honte et de l'esclavage le vieil et malheureux empereur Shah-Aulum et la maison royale de Timöor, d'extirper enfin du pays les derniers vestiges de l'esprit français.* »

Le marquis Wellesley faisait allusion au successeur de M. de Boigne, le colonel Perron, brave et énergique soldat, diplomate imprudent, qui portait aux Anglais la haine que Malcolm avait vouée aux Français, mais qui ne possédait ni sa finesse ni sa réserve, et oubliait parfois le dicton persan : *Si la parole est d'argent, le silence est d'or.*

La situation géographique des États de Dôlat-Rao-Sindhia les rendait en effet menaçants pour les intérêts britanniques; quelques unes de ses principales forteresses s'élevaient au sein de territoires soumis à la Compagnie ; possesseur d'Agrah et de Delhi, se développant, en arrière du Gange, sur toute la frontière anglaise du nord-ouest, il restait surtout redoutable par l'organisation et le renom de cette armée dont les victoires avaient fondé l'empire de son oncle.

Jamais troupes, ni en Asie ni peut-être en Europe, n'avait enduré plus de fatigues et livré de plus rudes combats pendant vingt années de service actif, dit Franklin. Ces brillants cavaliers que Sindhia conduisit de sa personne à l'attaque des régiments rouges, de

1774 à 1782, ces rudes vétérans de Patoûn et de Luckairee qui semblaient encore animés par le génie du chef qui les conduisit si souvent à la victoire (1) devaient offrir plus de résistance à Wellesley que les réguliers du Nizam ou les recrues de Tippöo.

« L'armée des Mahrattes, avouait le général Lake dans un rapport officiel, est sur un meilleur pied que la nôtre. Ils ne regardent point à la dépense, *ils ont trois fois plus de servants que nous pour chaque pièce d'artillerie.* Leurs bœufs d'attelage, beaucoup plus nombreux que les nôtres, sont des bêtes de premier choix. *Les sacs de soldats et les bagages sont transportés à dos de chameau, ce qui leur permet de doubler les étapes.* »

Une guerre d'Hindous contre les Anglais, dit Macaulay en parlant des temps de Robert Clive et de Warren Hastings, *était une guerre de brebis contre des loups;* mais, en 1802, les brebis étaient accompagnées de tigres, d'éléphants et de léopards.

Malheureusement pour le jeune prince des Mahrattes, le colonel Perron fut surpris par l'abdication politique du Nizam et le désastre de Tippöo-Saheb avant d'avoir réalisé la coalition qu'il rêvait de former entre ceux des princes hindous qui n'étaient point encore tombés sous la pesante domination de la Compagnie. Une succession d'événements malheureux, quelques entreprises avortées, et surtout les sugges-

(1) Ces détails sont tirés de James Grant, des livres si appréciés en Angleterre de Thornton, et du résumé des écrits de Grant Duff, publié dans la *Revue britannique* de juin 1869 (9e série, tome III).

tions perfides de dignitaires ambitieux, disposés à compromettre tout ce qui n'était pas leur propre fortune, pour prendre la place d'étrangers qu'ils considéraient comme des intrus, firent perdre au chef de l'armée la confiance du prince. Jamais cette mutuelle entente n'eût été plus nécessaire ; jamais cette intimité d'esprit, cette identité de vues entre le souverain et les inspirateurs de sa politique ou les exécuteurs de sa volonté ne furent plus impérieusement commandées par les circonstances. Mais il y avait trois royaumes chez les Mahrattes : l'un à Pöonah, où les Bramahnes s'essayaient à ces effrayantes et secrètes associations moitié religieuses, moitié politiques, d'où sortirent les insurrections de 1809, de 1816, de 1857; l'autre à Indöor, où Holkar recrutait, avec l'or anglais, des soldats qui devaient tour à tour, d'une année à l'autre, servir et combattre la Compagnie ; à Oudjeïn enfin, où l'inexpérience d'un prince bienveillant demeurait impuissante à maîtriser les impatiences, les rancunes, les appétits de chefs rassasiés de discipline et affamés d'aventures. Ces diplomaties embrouillées, les intrigues multipliées de ces trois cours, dont les princes se détestaient et que le péril commun ne put réunir, seraient aussi confuses et aussi fastidieuses à décrire que les rivalités des petites républiques italiennes du moyen âge ; on dirait ces milliers de vagues déchaînées par les vents d'équinoxe sur la mer des Indes ; le regard se perd sur ces crêtes écumantes qui se pressent, se hâtent, se confondent sans que l'esprit y découvre un point plus

saillant, une blancheur plus étincelante, une ombre qui se détache des ombres.

Perron, averti par M. de Boigne des dangers de la situation, prenait toutes les précautions que son expérience lui suggérait; il créait deux brigades de plus, tenait tête aux complots de palais qui menaçaient son influence, surveillait de près les ministres mahrattes, trésoriers, juges et courtisans; mais, absorbé par des luttes politiques ou militaires qui se renouvelaient et se diversifiaient à l'infini, il ne se méfiait point assez des menées de Malcolm qui déjà l'accusait, à Calcutta et à Pöonah, de transformer l'armée régulière de Dôlat-Rao en une armée exclusivement française.

La population du Dowab le regardait comme son souverain; l'absence prolongée de Sindhia, qui résidait dans le Dekkan, la faiblesse et la mollesse de la cour rehaussaient son influence. Représentant le pouvoir exécutif, payant et nourrissant les troupes, usant de son pouvoir sans rendre de comptes à qui que ce fût, Perron était considéré par les natifs comme leur maître absolu et *le propriétaire* des revenus et du matériel dont il disposait comme général. L'empereur régnant, Shah-Aulum, était un instrument inerte entre ses mains. De fait, Perron pouvait se dire le chef, au centre de l'Hindostan, *d'un État français indépendant*, et qu'appuyaient le nombre et la discipline de troupes bien commandées.

Une lettre écrite par M. Drugeon à M. de Boigne (de Delhi, 30 avril 1802) contient à ce propos une phrase d'un pittoresque expressif:

« *M. Perron est ici pour le pouvoir comme un roi de Prusse, et comme un Crésus du côté de l'argent, qui tombe comme la pluie la plus abondante, nuit et jour, chez lui, sous forme de roupies..... Vous avez fait la soupe pour les autres, et ils n'ont que la peine de la manger aujourd'hui..... Si vous étiez ici, grand Dieu! quelle fortune immense vous pourriez laisser au fils que vous avez, sans compter le commandement de toutes ces provinces qui lui serait bien assuré par la suite; et que d'heureux vous feriez* (1)! »

Perron n'avait cessé, malgré la mort de Tippöo-Saheb et la ruine de ses espérances de coalition, d'entretenir d'actives relations avec les Français. On assure même que Bonaparte, alors dans toute la fougue de ses rêves d'Orient, lui envoya des agents secrets chargés de concerter avec lui l'association des princes hindous contre la tyrannie britannique.

En quittant le commandement, M. de Boigne, rendant à son prince un service suprême qui malheureusement n'eut pas les résultats qu'il en espérait, avait réparti ses brigades en trois campements fort éloignés les uns des autres : la première à Pöonah avec le colonel Perron, la seconde à Muttrah avec le major Sutherland, la troisième à Koël avec le capitaine Pedrons. *Licenciez vos troupes*, écrivait-il à Dôlat-Rao, *plutôt que de les réunir sous la direction d'un seul homme, comme une menace d'invasion. Évitez que la Compagnie n'en prenne ombrage. Rompez les bri-*

(1) Voir les nos III et IV des *Pièces justificatives.*

gades, détruisez ce magnifique instrument de combat, plutôt que de faire la guerre aux Anglais (1).

En conseillant au jeune prince d'anéantir son armée régulière plutôt que de donner des inquiétudes à Wellesley et à Malcolm, M. de Boigne, conséquent avec lui-même, continuait à mettre en pratique ces principes de conduite qui avaient jusqu'alors écarté tout prétexte de conflit entre les Etats de Sindhia et la puissance britannique.

Le prince céda aux sollicitations, d'ailleurs fort légitimes, de Perron et concéda le commandement en chef à cet officier distingué, actif, exact, *qui n'avait d'autres délassements que les rudes labeurs de son métier*, disait Wellesley, et qui, au feu, ajoute Smith, allait droit devant lui, *comme un éléphant de combat.*

(1) Les historiens anglais qui fournissent les détails les plus circonstanciés et les plus sûrs sur cette période de l'histoire de l'Inde centrale, de 1780 à 1803, si mal connue en France, sont James Grant et le major Smith. Le livre de James Grant (HISTORY OF THE MAHRATTAS) a paru à Londres en 1826 et n'a point été traduit en français. Les passages où il est parlé du général de Boigne sont les suivants : Extraits de ses mémoires (tome II, page 476; III, 27 à 29); son infanterie régulière (III, 35); son énergie à Patoûn (III, 73); ses créations du Dowab (III, 74); le plan d'attaque à Luckairee et les affaires du Dekkan (III, 83, 181, 235); affaires de Delhi (II, 476 à 482); Sindhia (III, 246).

Le livre du major Smith, imprimé à Calcutta, sans date, est fort rare; un exemplaire s'en trouve à Londres, dans la bibliothèque du secrétariat d'État pour les Indes; on suppose qu'il a été écrit en 1804 et imprimé de 1805 à 1807. Il a pour titre : *A sketch of the rise, progress, and termination of the regulars corps formed and commanded by Europeans, in the service of the native princes of India, with détails of the principal events and actions of the late Mahratta war, by Louis-Ferdinand Smith, late major in Dawlat Rao Scindia's service*; et pour épigraphe : *Sit mihi fas audita loqui.*

Le capitaine Smith a raconté ses luttes avec Nana-Farnawees, Luckna-Dada, les Radjpouts et surtout l'aventurier George Thomas qui, pareil à ces condottieri italiens du xve et du xvie siècle dont la vie flotte entre l'histoire et la légende, se fit à coups d'épée un royaume militaire d'où sa mauvaise fortune, plutôt que le génie de son rival, le rejeta dans l'ombre et l'oubli, vers 1801.

Un des premiers soins du colonel Perron fut de confier la garde du vieil empereur Shah-Aulum et le commandement de Delhi à son lieutenant Drugeon, le seul officier qui lui parût sûr, quoiqu'on eût essayé de le perdre dans son esprit, et que M. de Boigne eût dû se porter garant de sa conduite. Il remit les brigades du Dekkan au colonel Pohlman, celles du Dowab à Pedrons et s'installa à Agrah, d'où il surveillait avec plus d'efficacité les mouvements de ses ennemis.

Depuis la mort de son oncle, Dôlat-Rao était devenu le centre des mille intrigues d'une cour corrompue et divisée pour laquelle le général des réguliers, l'administrateur opulent du Dowab était une proie que chaque parti souhaitait d'accaparer. Les Begums, veuves de Sindhia, réclamaient, pour leurs fils, les privilèges équivoques de leur naissance; chacune d'elles avait ses partisans; elles intriguaient en même temps auprès de Shah-Aulum dont les officiers leur octroyaient, sans se faire prier, à beaux deniers comptants, un firman impérial d'investiture que nul ne respectait; auprès du Peychwah qui les renvoyait de Dôlat-Rao à Holkar; auprès de Perron, dont elles

mendiaient l'appui ; auprès des Anglais, à qui elles citaient les récents exemples de la Begum de Kanodge et de la Begum de Sirdanah (*Begum Sumröo*) restées maîtresses des États héréditaires de leurs maris (1). Ces divisions intestines avaient pris un caractère d'animosité extrême. Les assassinats, les empoisonnements, les exécutions militaires se succédaient avec de tels détails tragiques que l'histoire des Atrides devient un roman pastoral à côté de ces annales de l'Inde.

Holkar, dont l'énergie et le renom faisaient, depuis la mort de Sindhia, le véritable héros des Mahrattes, héros brutal et vulgaire (2), profitait de ces querelles pour usurper le rôle de médiateur et rejeter sur le Peychwah l'odieux et l'impopularité des dissensions intérieures des cours de Poönah, d'Oudjeïn, d'Indöor et de Delhi ; il desservait le colonel Perron auprès de Shah-Aulum et de Dôlat-Rao, l'accusant d'accroître ses ressources de façon à se trouver en état de faire bientôt ses conditions, de se décerner à lui-même des dignités et un pouvoir que le général de Boigne n'avait point osé demander. Les ministres du Peychwah, vendus à l'Angleterre, et dont Nana-Farnawees était le plus pervers et le plus adroit, inclinant leur maître tantôt vers

(1) Voir la correspondance de MM. Drugeon et Perron aux n°s III et IV des *Pièces justificatives*.

(2) M. Fraser fait remarquer le contraste existant entre le mahratte Holkar et les moindres chefs radjpouts. La perfidie est dans le caractère des Mahrattes ; Holkar est leur type le plus complet ; nul trait de générosité à citer de lui (REVUE BRITANNIQUE, janvier 1872, p. 105).

Dôlat-Rao, tantôt vers Holkar, et irritant par ce jeu de bascule leur rivalité mutuelle, publiaient dans l'armée que Perron se fortifiait à Koël pour s'y assurer un refuge, et exaspéraient les convoitises populaires par la légende des trésors fantastiques qu'on l'accusait d'y amasser. Gopaûl-Rao, le vieux compagnon de guerre de M. de Boigne, restait seul fidèle à ses affections, et défendait les Européens contre l'irritation croissante des natifs et des chefs mahrattes dont Malcolm exploitait les rancunes. Tel était cependant le prestige des officiers de M. de Boigne que nul n'osa ouvertement s'attaquer au colonel Perron tant que Holkar, dissimulant sa fourberie, n'eut pas tiré le canon sur les *Begums* de Sindhia.

Perron fut moins heureux avec les Radjpouts qu'avec les ministres du Peychwah. Toute cette frontière du nord-ouest était en feu; les rajahs du versant oriental des Aravalis, comme ceux qui habitaient entre cette chaîne et le Sutledge, refusaient le tribut; les zemindars maltraitaient les agents de Dôlat-Rao, et les corps de cavalerie envoyés pour les punir furent poursuivis et dispersés. Le rajah de Jeypöor se déclara le chef apparent d'une coalition qui menaçait de devenir aussi formidable que celle de 1790; Perron envoya contre lui le major Sutherland avec les brigades de Muttrah. Sutherland se laissa battre. Skinner, alors fort jeune, prit part au combat et le raconte ainsi dans ses *Mémoires :*

« *Les Rhators s'approchaient au nombre de plus de dix mille. Le bruit de leurs chevaux et de leurs cris*

s'élevait comme un tonnerre au-dessus des clameurs de la bataille. Ils arrivèrent d'abord au galop ordinaire et pressèrent leur allure en approchant. L'artillerie bien servie de la brigade faisait pleuvoir sur eux la mitraille, les sapant par centaine à chaque décharge. Ils arrivaient comme un ouragan, foulant aux pieds de leurs chevaux quinze cents d'entre eux, couchés par terre par le canon. Ni le feu nourri de la mousqueterie, ni le mur d'acier des baïonnettes ne purent arrêter cette trombe humaine. Quand ils eurent passé, la brigade de Dudernaig avait disparu, quelques pelotons échappèrent au massacre en se couchant parmi les morts. Les Rhators avaient continué leur charge à fond. La cavalerie qui formait la seconde ligne se débanda sans les attendre, et les Rhators, les poussant devant eux comme un troupeau de moutons, les poursuivirent l'épée dans les reins pendant plusieurs milles. Quand ils revinrent, au bruit des cymbales, sur le théâtre de l'action, ils firent encore deux charges sur les autres brigades qui battaient en retraite, et nombre de cavaliers, pénétrant dans les carrés, y furent tués à coups de baïonnette (1). »

L'année suivante, Perron voulut prendre sa revanche et chargea de légères colonnes mobiles de faire des exemples dans les provinces insurgées. Ses officiers, car il ne put diriger lui-même ces expéditions, remportèrent quelques succès sur les rajahs d'Alvar, de Bhurtpöor et de Matchery, mais ils furent battus

(1) MILITARY MEMOIRS *of James Skinner*, by Baillie Fraser. — Voir aussi la *Revue britannique* (édition de Paris) de janvier 1872.

par le rajah d'Ouneara. Skinner, chef du bataillon que devaient appuyer les troupes irrégulières du rajah de Karoly, trahi par ce chef, tomba blessé après un rude combat; conduit au rajah, il fut comblé de soins et de cadeaux par ce Radjpout, l'un des plus chevaleresques de sa race (1).

Ces revers successifs, causés par la légèreté avec laquelle, malgré les ordres réitérés de Perron, ses lieutenants exposèrent des bataillons isolés au choc d'innombrables cavaliers, ne laissèrent pas que de discréditer les troupes régulières, jusque-là réputées pour invincibles, et il passa en proverbe chez les natifs que le général de Boigne, en quittant l'Inde, avait emporté le *mahi-marajatib* ou talisman des Mahrattes, ce fameux poisson de bronze que l'empereur Akbar donna en 1617 à un aïeul de Sindhia comme gage d'estime et insigne de royauté.

C'est à ce moment que Dôlat-Rao, sentant le terrain vaciller sous ses pas, menacé à Pöonah par des intrigues occultes dont il devinait le péril sans pouvoir le saisir corps à corps et le combattre, attaqué sur ses frontières par les Radjpouts et les Seikhs, ébranlé jusqu'au centre de ses États héréditaires par le rajah d'Indöor, Holkar, le vieil ennemi de sa famille, flottant irrésolu entre ses feudataires mahrattes dont il

(1) Skinner raconte qu'il resta quarante heures sans secours sur le champ de bataille, gisant à côté d'un soubahdar, radjpout de haute caste qui, mourant d'épuisement et de soif, refusa obstinément l'eau que lui offrait une femme de basse caste (*tchoumar*), en disant : *Je n'ai que quelques heures à vivre; ce n'est pas la peine, pour si peu, de renoncer à mes croyances et de souiller mes lèvres.*

connaissait la versatilité et ses officiers français *qu'on lui rendait suspects*, et prévoyant que les Européens à la solde des rajahs du nord imiteraient bientôt l'exemple de l'irlandais George Thomas, écrivit à M. de Boigne pour hâter son retour (1). L'intention du général était de revenir dans l'Inde ; il fut arrêté par des motifs personnels, et, lorsque le prince lui adressa un suprême appel, il n'était plus en son pouvoir de remédier à une situation plus qu'à demi perdue.

George Thomas, marin déserteur, était entré successivement au service de la fameuse Begum Sombro et d'Appa Kandâro, rajah de Bhogpöor. Chargé de réduire les zémindars réfractaires dans cette partie de l'empire mogol, entre le cours supérieur de la Jumma et celui du Sutledje, où, depuis le départ de M. de Boigne, l'action de Dôlat-Rao restait inefficace, il profita de l'affaissement bien vite apparent du pouvoir pour réclamer du rajah l'autorisation de conquérir sur les populations à peu près indépendantes de ces hautes vallées un fief dont les revenus seraient affectés à l'entretien de ses troupes. La mort du rajah et un semblant d'investiture par le Peychwah le décidèrent à jeter le masque; il refusa le tribut, releva les remparts de la ville ruinée de Djydjghore, y attira des habitants *par toutes les libertés possibles*, dit-il, frappa des monnaies, fondit des canons et créa en peu d'années (1797 à 1800), aux dépens des Seikhs et des Mahrattes, une principauté dont Dôlat-Rao, fort inquiet

(1) Voir la dépêche transcrite au chapitre XII.

de ce précédent qui pouvait encourager bien des ambitions, décida la suppression.

L'étrange histoire de cet homme atteste combien il était encore facile, à cette date, de se tailler un petit royaume *dans ce manteau de drap d'or traînant à terre que déchiraient à belles dents tous les chiens d'Europe*, suivant l'expression de Holkar. Le procédé était à la portée de quiconque se sentait suffisamment d'audace et se débarrassait des préjugés.

J'eus plus de bonheur que je n'en pouvais réellement attendre, disait Thomas. *Quand j'eus ramassé environ quatre mille aventuriers et que je marchais contre les Syckhs avec une douzaine de canons, je perdis le tiers de mon effectif, mais j'en tuais le double à l'ennemi. Cette mise de fonds me procura cent mille roupies ; j'en réalisai deux cent mille autres en échange des otages ; et tout cela fit la boule de neige.*

Perron, assez embarrassé pour réduire dans cette province lointaine un aventurier audacieux qui disposait de soldats prêts à tout et se targuait de l'appui de l'anglais Dyce, tout-puissant à Sirdanah, le fit attaquer simultanément par ses voisins les Radjpouts, les Seikhs et les Djâts. Thomas les battit, mais au prix de pertes sensibles ; et, avant qu'il ne les eût réparées, Perron le fit assaillir par le contingent du Rohilcund appuyé d'une brigade, et le força à se rendre à discrétion (1).

(1) MILITARY MEMOIRS OF GEORGE THOMAS *who by extraordinary talents and enterprise risen from an obscure situation to the rank of a general in the service of the native powers in the north-west of India*, by W. Franklin. (Calcutta, 1803.)

La défaite de George Thomas, dont on fit grand bruit à Oudjeïn et à Poönah, assura pour quelques mois la tranquillité de Perron qui, faisant de la cité impériale d'Agrah sa résidence politique et de la forte ville de Koël le centre militaire de ses possessions, semblait s'y dégager insensiblement de tous liens de dépendance envers le prince.

Dôlat-Rao éprouvait dans le sud les mêmes déceptions que dans le nord; et s'il avait à craindre de la part de son général quelques velléités d'indépendance, certainement exagérées par les rivaux de Perron, il voyait, au cœur de ses possessions, Holkar, le vaincu de Luckairee, se relever par l'or anglais, lui disputer de plus en plus hardiment à la cour de Poönah l'influence héréditaire dont y avait joui jusqu'alors la dynastie de Sindhia, mettre le Peychwah en demeure de livrer à ses troupes les forteresses de Sattarah, de Merritch et de Dawletabad, les clés des vallées du Tapty et de la Nerbuddah, puis, sur son refus, l'attaquer avec vingt mille cavaliers soutenus par un corps auxiliaire d'artilleurs anglais. Malcolm avait atteint le but; le reste était à faire *au temps*, *cette personne respectable*, disait-il, *qui se charge de résoudre honnêtement les cas difficiles.*

La guerre civile continuait. Holkar venait d'anéantir la dernière armée du Peychwah, et avec elle dix des meilleurs bataillons réguliers de Sindhia; la prise de Poönah forçait Sindhia à concentrer autour de sa capitale tous ses contingents, et il envoyait messagers sur messagers à son lieutenant Perron pour l'infor-

mer des périls qu'il courait et hâter l'envoi des trois brigades. Perron hésitait; il sentait que ses ennemis ne pourraient lui nuire au Durbar du prince tant qu'il aurait sous la main ces trois dernières brigades, car telle était la nature des corps réguliers au service mahratte qu'ils avaient plus d'affection pour leurs officiers que de dévoûment au souverain.

Il comprenait aussi que dégarnir le Dowab c'était le livrer à l'invasion anglaise et abandonner un terrain de combat merveilleusement préparé pour la défense et de longue date, pour courir les chances défavorables d'une campagne pénible au milieu des précipices et des forêts du Dekkan. Dôlat-Rao n'accepta pas ces raisons; il avait alors pour unique objectif le secours promis au Peychwah, et les graves intérêts qui étaient en jeu dans les Ghâttes l'absorbaient au point de lui ôter toute idée nette sur les intérêts plus importants encore qui s'attachaient pour lui à la possession du Dowab et des provinces de Gwalior et d'Agrah. Les calomnies de Farnawees, les avis des agents anglais, leurs insinuations perfides rapprochées des quelques échecs éprouvés par les brigades avaient irrité Dôlat-Rao contre son général; celui-ci avait été surpris de l'attitude embarrassée et soupçonneuse du prince; sa fierté s'en était émue; il n'avait point dissimulé qu'il en était blessé; ces froissements avaient produit une méfiance mutuelle que mille incidents, trop insignifiants pour ne pas être négligés en toute autre occurrence mais interprétés méchamment par les uns, anxieusement par les autres, contribuèrent à envenimer. On ne peut

affirmer, à une telle distance des événements et en l'absence de documents précis, de quel côté furent les premiers torts ni sur qui doit retomber la responsabilité d'un aussi grave dissentiment. Les Anglais, si hostiles à Perron, admettent toutefois qu'on le desservit auprès du prince et qu'il dut, à plusieurs reprises, prendre des précautions pour sauver sa vie. Toujours est-il que ce défaut d'entente, exploité par les ennemis des Mahrattes, amena pour ce peuple les plus désastreuses conséquences.

La diplomatie anglaise poursuivit sans trève ni répit l'heureuse chance que lui offraient la division des Mahrattes, les troubles civils et les querelles des chefs européens. Des intrigues adroitement combinées forcèrent le Peychwah, menacé dans son dernier asile par Holkar, mal défendu par Sindhia impuissant à le dégager, à livrer sa capitale aux agents britanniques par le traité de Bassein (28 janvier 1803); les autres princes Mahrattes, vivement attaqués, furent écrasés à la journée d'Assye par Wellesley (23 septembre), tandis que George Lake battait les troupes de Perron à Allyghûr (29 août) et en avant de Delhi (11 septembre).

Après la signature du traité de Bassein, Dôlat-Rao avait mandé Perron à Oudjeïn, pour qu'il eût à rendre compte de ses actes. Le récit du colonel Skinner établit combien déjà les rapports étaient tendus entre le général et le prince. Ce qui se passa dans cette entrevue disculpe Perron de tout reproche d'ingratitude et d'incorrection de conduite. Arrivé le 20 mars 1803 au

camp d'Oudjeïn, Perron ne fut admis que le 26 à l'audience (*in the presence*) du prince, *qui le fit encore attendre deux heures, car il s'amusait à enlever des cerfs-volants*. Après l'échange de quelques mots, Dôlat-Rao l'ajourna à trois semaines. Le jour où il reçut enfin l'invitation de se rendre au *Durbar* du jeune rajah, Perron fut averti par un ami de se tenir sur ses gardes, attendu que Rao-Ghatkea, beau-père de Dôlat-Rao, avait résolu de s'emparer de lui au moyen des 500 Pathans du rajah Badahour-Khan *pour l'enfermer dans un lieu d'où il ne sortirait pas vivant*.

Perron, invité avec ses officiers européens qui n'étaient que trente, se fit suivre des 300 officiers indigènes des deux brigades campées à Oudjeïn, bien armés, et répondit à l'observation du prince sur la force inusitée de son escorte qu'*il suivait ponctuellement le règlement de son oncle Sindhia*. L'attitude résolue des officiers déconcerta les Mahrattes; le complot avortait. Gôpaul-Rao, le vieil ami du général de Boigne, conseilla tout bas à Dôlat-Rao de ne point risquer sa vie dans une lutte inégale. Les chefs hindous se confondirent en politesses; le bétel circula, on distribua des *Khélats* à tout ce monde, mais sans réussir à éloigner le général des siens.

A l'issue de l'audience, Perron tira son épée, et, la déposant sur les coussins du trône, dit au prince *qu'il avait vieilli à son service, et qu'il ne lui convenait pas d'être insulté par d'éhontés coquins tels que ceux qui le calomniaient; qu'il don-*

nait sa démission, et que désormais ses officiers ne recevraient plus d'ordres directs que du prince. Dôlat-Rao l'embrassa et s'excusa; Perron tint ferme et prit congé.

De semblables conditions n'étaient point de nature à rendre plus facile la défense du territoire. L'unité de commandement, la décision du chef, la confiance des soldats faisaient également défaut. Bourquien, commandant de Delhi, et qui aspirait à remplacer Perron, l'accusait hautement de mollesse, et intriguait à Muttrah pour provoquer une révolte des cavaliers indigènes, les assurant qu'avec lui ils seraient sûrs de vaincre. Tout atteste cependant, malgré les insinuations des écrivains anglais (1), que Perron, livré à ses seules ressources, mécontent et suspect, attendant chaque jour un successeur qui ne vint pas, tint tête à l'orage et fit son devoir.

Malheureusement, il avait affaire à des adversaires qui laissaient le moins de prise possible au hasard.

Avant d'attaquer Perron, lord Wellesley avait pris ses précautions. Dans un voyage d'exploration qu'il fit à Bénarès et à Lucknow en 1801, après la défaite de l'irlandais Thomas, lequel recevait, à n'en pas douter, ses inspirations de l'agent politique de Lucknow, il se fit mettre au fait de l'état du pays, des ressources du Dowab, et étudia sur la carte, avec Thomas et Dyce, le fort et le faible de cette frontière des Mahrattes (2).

(1) Smith, Franklin, Fraser, etc. — Voir la REVUE BRITANNIQUE, *loco citato*, pages 89 à 99.

(2) Voir l'anecdote de la flottille du Gange, racontée par le capi-

Quand les succès de Holkar et la fausse situation de Dôlat-Rao, entre Sutherland réclamant les brigades de Koël et Perron refusant de dégarnir le Dowab, eurent amené le Peychwah à solliciter enfin des Anglais cette intervention depuis si longtemps préméditée et dont ils attendaient impatiemment l'occasion, John Malcolm et Wellesley démasquèrent toutes leurs batteries. Au sud-ouest, le rajah de Baroda, de la célèbre dynastie mahratte des Guikowar, se déclara contre Dôlat-Rao, dont il avait été jusque-là l'apparent ami, et livra sa capitale à un corps anglais débarqué à Cambaye ; au centre du Meywar, le rajah de Karoly vint piller les frontières du Malwa ; au nord, Wellesley, usant du procédé qui lui avait si bien réussi dans le Dekkan contre le Nizam, désorganisa les brigades de Perron par *l'ordre à tous sujets britanniques de quitter sur-le-champ le service étranger, sous peine de forfaiture, sauf à recevoir à titre d'indemnité une large pension de la Compagnie.* 37 officiers, parmi lesquels le major Smith, Armstrong, Gardiner, Sutherland, Hearsay, Shepherd, obéirent à l'ordre du gouverneur général, et reçurent des pensions variant de 400 à 1,200 roupies par mois (1). D'autres, tel que Skinner fils d'un Écossais et d'une femme radjpoute, qui ne se croyaient pas aussi strictement tenus à ce qu'on appelle *loyalty*, furent congédiés par Perron.

taine Franklin dans l'ouvrage déjà cité et à laquelle il est fait allusion dans la *Revue britannique* de janvier 1872.

(1) Le récit du major Smith en donne une liste, *la plus correcte qu'il ait pu établir.* Le total des pensions s'élève à 15,425 roupies par mois, environ 480,000 fr. par an.

Le général, raconte Skinner, *répondit à mes observations en me criant en mauvais anglais: Non! non! monsieur Skinner, je n'ai pas confiance, je n'ai pas confiance, et tous vous vous en irez. Adieu, monsieur Skinner; je n'ai pas confiance, je n'ai pas confiance. Et tournant la bride de son cheval, il partit au galop sans tenir compte de ma colère* (1).

George Lake, parti de Lucknow, avec les plus solides régiments de l'Inde anglaise, pénétra dans le Dowab sans coup férir, grâce à la connivence des rajahs de Kawnpore et de Kanodje. Koël capitula après avoir reçu quelques obus; Perron fut surpris dans la plaine d'Alleghûr; la résistance de la citadelle protégea sa retraite; le 76e d'infanterie l'emporta d'assaut après une lutte acharnée, *et s'y gorgea de roupies*. Skinner, qui assistait au combat en simple curieux, fut saisi d'admiration à la vue des soldats brisant les portes à coups de hache sous un feu terrible, et pénétrant dans le fort par d'étroits passages entre des murs crénelés, mais avec une perte d'un homme sur trois (29 août 1803).

Tandis que Perron se retranchait derrière la Jumma et concentrait à Muttrah les contingents de cavalerie descendus des montagnes à son appel, Louis Bourquien, battu en avant de Delhi (11 septembre), perdait cinq de ses meilleurs officiers français, trois mille réguliers tués dans le rang, et se rendait à discrétion (2). En même temps le rajah ou *Maharao*

(1) Publication de Fraser (*loco citato*).
(2) Dubois de Jancigny, UNIVERS, vo *Inde*, p. 527.

d'Alwur, dont la défection fut payée par la conquête de l'État de Matchery que lui abandonnèrent les Anglais moyennant un léger tribut, se jetait dans la province d'Agrah avec dix mille Mewatis, et y opérait une diversion fatale aux troupes mahrattes.

Perron, sollicité de trahir Dôlat-Rao, repoussa les offres de Collins avec une noble indignation; mais la jalousie des chefs mahrattes et le désordre des opérations ne lui permirent pas de relever la fortune de ses armes.

Les chefs mahrattes, soutenus par les anciennes brigades de Sutherland, venaient d'être écrasés par Wellesley à la bataille d'Assye (23 septembre), après une résistance héroïque qui prouvait que ces troupes eussent été invincibles si Dôlat-Rao avait su les concentrer et imiter la tactique rationnelle des guerres de 1790 et 1792, au lieu de les exposer l'une après l'autre, par groupes épars, aux attaques d'un ennemi opiniâtre, et surtout si, au lieu d'être abandonnées à des officiers subalternes, elles avaient été conduites au feu par leur chef.

La terrible journée d'Assye n'avait point encore eu de précédents, avoue Smith; *jamais les troupes anglaises n'eurent à subir des chocs plus vifs, plus impétueux. Le 74e régiment, à lui seul, perdit 417 hommes sur 700. Ce résultat, sans exemple dans l'histoire militaire des Indes, fut obtenu par la ténacité des huit meilleurs et plus anciens bataillons de Boigne, formés de vétérans qui avaient toujours été vainqueurs et qui souriaient au danger.*

Tout espoir de revanche semblait perdu. Après un troisième et rude combat sous les murs d'Agrah, Perron capitula (18 octobre), obtint la vie sauve pour ses soldats, et passa en Europe.

Le général Lake devait encore trouver sur sa route un ennemi digne de lui : c'était la réserve des bataillons réguliers de Koël, d'un effectif de 9,000 fantassins, 5,000 cavaliers et 3,000 artilleurs, arrivés à marches forcées du camp sous Oudjeïn, où ils s'étaient retranchés après la bataille d'Assye.

Ces vétérans avaient conservé le souvenir de leur ancien général ; *son nom se mêlait à toutes leurs chansons*, écrivait Perron ; et, s'il fût revenu au milieu d'eux, *il s'y fût trouvé comme un corps saint*, selon l'expression du savoyard Drugeon, tant il y était adoré, vénéré et regretté. Lake les atteignit au village de Laswaree, le 1er novembre 1803, au lever du soleil ; battu à midi, secouru à deux heures par trois régiments accourus au bruit du canon, il ne fut maître du champ de bataille qu'aux approches de la nuit : il avait perdu 189 Européens tués, dont 15 officiers, 849 blessés, et 2,775 cipayes et cavaliers des régiments indigènes.

« *Sur ce champ si disputé,* écrivait Lake dans son rapport officiel, *le dernier où ils aient paru, les vétérans aguerris du général de Boigne ont soutenu leur vieille réputation, disputant le terrain pied à pied, se faisant tuer sur chaque canon. Les 17 bataillons furent détruits à coups de baïonnette; tous les cipayes se sont vaillamment comportés, et s'ils avaient été commandés*

par des officiers français, je ne sais trop comment les choses auraient tourné. Jamais de ma vie je n'ai assisté à une affaire aussi sérieuse, tant s'en faut; et, si Dieu m'exauce, je ne me retrouverai plus dans une situation pareille. Ces gaillards-là se battaient comme des diables, ou plutôt comme des héros (1). »

Quelques semaines plus tard, Dôlat-Rao, circonvenu par Malcolm, battu dans un suprême effort, à Argaûm (29 novembre 1803), acceptait les conditions imposées par lord Wellesley. Le Dowab, avec ses revenus et ses arsenaux, fut cédé à la Compagnie; Shah-Aulum ne ressaisit un semblant d'autorité que pour transmettre aux Anglais les investitures dont il avait comblé Sindhia; Dôlat-Rao obtint à grand'peine de conserver Gwalior, à la condition d'y admettre un bataillon de surveillance, et son fidèle allié, le rajah de Bérar, fut contraint d'abandonner la province de Kotah (2).

(1) Voir le texte dans la WESTMINSTER AND FOREIGN REVIEW (1868-1869).

(2) Voir les détails dans les ouvrages déjà cités et dans celui de M. Ott (*L'Inde et la Chine*, tome Ier, page 122). Après la chute de Dôlat-Rao, Holkar reprit les armes pour son compte; allié au rajah de Burthpöor et au chef des Pindaris, Emir-Khan, il fit subir aux Anglais des pertes sensibles, mais ces efforts isolés étaient impuissants. Il fut à son tour forcé d'accepter la paix. Le prince Soltykoff qui vit à Indöor, en 1846, son petit-fils, en fait le portrait suivant: *C'est un enfant; il a des boucles d'oreilles en émeraudes, un collier de perles, des bracelets d'or, un turban rose, un habit blanc, un bouclier et un sabre. Il était assis sur les genoux de sa grand'-mère, accroupie sur un divan très-bas. Le jeune Holkar est le petit-fils de ce remuant et fameux Holkar qui a combattu contre les Anglais et dont la sœur s'est signalée aussi contre eux à la tête de la cavalerie de son frère, qui était absent.* (VOYAGES DANS L'INDE ET EN PERSE, 1853, I, 292.)

L'empire fondé pour les Mahrattes par le général de Boigne s'écroulait de toutes parts ; rien ne devait plus faire obstacle à la force expansive de la conquête anglaise, étonnée cette fois de n'avoir pas été vaincue.

Les limites de cette étude ne me permettent pas de développer les causes inhérentes à la politique locale, ou plutôt au chaos d'idées, de rêves, de préjugés qui formaient le fond de l'esprit public dans l'Hindostan, causes moins tangibles à la distance où nous sommes des événements, mais qui exercèrent une influence décisive sur la conduite de la guerre de 1803, autant par les obstacles que certaines sectes suscitèrent à Perron que par l'hostilité que d'autres témoignèrent à Sindhia, ou par le trompeur et passager appui que les émirs offrirent à Wellesley. Aucun peuple ne montre à un plus haut degré que les Hindous le goût de la controverse religieuse et n'est, en même temps, plus rebelle à toute propagande. Le cri devenu fameux en 1858 : *Il faut christianiser l'Inde !* retentissait déjà dans les chaires et dans les journaux ; il fallait compter avec les prétentions des missionnaires. Les gouverneurs enrayaient ce mouvement dangereux ; mais ils le surexcitaient, sous une autre forme, en se servant, dans un but politique, de la jalousie des Brahmanes contre tout ce qui n'était pas fanatiquement inféodé à leurs idées religieuses et, par suite, à leur ascendant local. Les prêtres hindous et les prêtres mahométans étaient devenus, *à leur insu*, et cela dura cinquante années, les plus opiniâtres et les plus solides instruments de la finesse britannique.

Les Anglais, qui avaient donné comme l'un des prétextes de la guerre la préférence marquée *et outrageante pour leurs compatriotes*, disait Malcolm, que le colonel Perron accordait aux Français sur les autres Européens dans la répartition des grades et des emplois, rejetèrent sur Perron la responsabilité du désastre des Mahrattes. Cette accusation injuste, que dément le récit des faits, n'était qu'une arme de guerre, semblable à tous ces arguments spécieux que la Compagnie sut imaginer successivement, les modifiant avec art suivant les convenances des lieux et des temps, pour arriver à colorer d'une apparence de raison d'État, d'un faux air de légalité, leurs plus insignes usurpations. Une citation du livre de Smith donnera l'idée des préventions que Wellesley entretenait dans les Indes contre cette armée des Mahrattes qui n'avait d'autre tort que de gêner ses projets :

« Le colonel Perron, dès qu'il eut envahi la place » laissée vacante par M. de Boigne, *ne dissimula » point ses préférences pour les Français*, ne conserva » quelques officiers anglais que pour masquer ses » desseins, et laissa voir clairement que l'armée considérable (1) dont il exploitait la puissance, sans avoir » eu la peine de la créer, ne serait entre ses mains » qu'un instrument d'ambition, à son profit d'abord, » *subsidiairement au profit de ses compatriotes*, et » en dernière ligne, au profit des Mahrattes.

» Malheureusement pour ses desseins, chaque Fran-

(1) En 1801, l'armée régulière se composait de 40 bataillons de 700 hommes, de 240 canons et de 5,000 cavaliers

» çais vulgaire que Perron pourvut d'un grade, au pré-
» judice des anciens, paya d'ingratitude l'injuste pré-
» férence dont il était l'objet; ils étaient vulgaires
» dans toute l'acception du mot, vulgaires de nais-
» sance, d'éducation, de principes.

» L'armée de Perron représentait la Révolution fran-
» çaise en miniature : des misérables pris parmi des
» cuisiniers, des boulangers, des barbiers, furent nom-
» més majors et colonels, chargés du commandement
» des brigades, gorgés de roupies. C'était une frénésie
» égalitaire. Ces officiers et ces principes étaient éga-
» lement funestes à l'harmonie politique qui devait
» exister entre le gouvernement britannique et les
» nombreuses puissances des Indes, et nécessitèrent,
» de la part de la Compagnie, l'obligation de décider
» leur ruine par des motifs de préservation person-
» nelle. Le marquis Wellesley donna la preuve de sa
» sagacité, de la rectitude de son jugement, quand
» il décida l'anéantissement d'une influence aussi dan-
» gereuse, aussi corruptive que le devenait celle d'une
» armée jetée au centre des Indes avec de telles
» maximes et une si déplorable pratique de gouver-
» nement. Anéantir l'armée européenne des Mah-
» rattes dans de telles conditions, ce n'était que
» poursuivre l'exécution du plan concerté contre le
» tyran de Mysore et l'armée française d'Hayderabad.
» Le sens politique de Wellesley ne s'y trompa point :
» ce fut le salut de la Compagnie. »

Perron ne fut coupable que de patriotisme ; il aimait la France, il se croyait appelé à apporter un appoint

considérable dans la lutte où la paix d'Amiens allait marquer un temps d'arrêt. Ce fut là son crime aux yeux des agents anglais qui n'hésitèrent pas à le charger, sans preuves, des accusations les plus noires (1). Et puis, il n'était pas de taille à résister à la fois à la fougue de Wellesley, à la duplicité de Palmer, à l'énergie haineuse de Malcolm, aux menées occultes de Farnawees.

Smith, qui le traite si rudement, est d'ailleurs suspect; lorsqu'il servait sous les ordres de Perron, il fut personnellement froissé par son général, et eut le mauvais goût de s'en venger en le discréditant : il flattait en cela le sentiment national de ses compatriotes, et ses informations furent acceptées sans contrôle. Les Anglais eux-mêmes reviennent aujourd'hui sur cet arrêt trop partial, et avouent *que Perron fut accusé à tort des revers de Sindhia* (2).

Si l'on pouvait conserver le moindre doute sur les causes qui amenèrent fatalement la chute rapide de l'empire des Mahrattes, il suffirait de feuilleter la correspondance de lord Wellesley, celle du colonel Campbell, officier de l'armée de Madras; les dépêches de lord Cornwallis, du major Palmer, et surtout de sir John Malcolm, le plus opiniâtre adversaire *de l'esprit français.*

L'impression qui se dégage de la lecture de ces documents, c'est que la puissance des Mahrattes, telle que

(1) Trop facilement accueillies par certains écrivains comme M. L. Rousselet (voir le *Tour du monde*, 1872, page 195).

(2) Revue britannique (janvier 1872, page 95).

l'avait organisée le général de Boigne, barrière formidable qui se dressait du sud-ouest au nord-est, en travers de l'Hindostan, sur un front de cinq cents lieues, présentant à la conquête anglaise un obstacle infranchissable. De 1790 à 1796, pendant cette période marquée par les grandes guerres d'Europe, la Compagnie tour à tour s'était préoccupée du génie de M. de Boigne, elle avait redouté ses desseins, *elle avait tâté le pouls*, suivant l'expression de Campbell, *à ce fier ami qu'on savait incapable de complaisances;* elle s'était applaudie de la ruine de sa santé et de cet épuisement prématuré qui le forçait au repos; puis, elle l'avait regretté, et tout cela sans équivoque ni préventions, au jour le jour, et pour ainsi dire sous la pression des événements.

La Compagnie détruisit la puissance des Mahrattes, de 1798 à 1803, avec la duplicité et par les procédés employés contre le Nizam et contre Tippöo-Saheb de 1796 à 1800, et dont elle devait renouveler l'usage, de 1816 à 1822, contre les fils de Holkar, de 1839 à 1843 contre les fils de Rundjet-Singh (1), de 1850 à 1855 contre l'héritier du roi d'Aoude.

De 1797 à 1802, l'Afghanistan s'était levé en faveur de Tippöo-Saheb; les chefs mogols, limitrophes des monts Himalaya, et toutes ces tribus guerrières dont les Rohillas formaient l'avant-garde, s'étaient coalisés

(1) Les principaux officiers du sultan de Lahore étaient français ou italiens : Allard, Ventura, Avitabile, Court, etc., les uns ont laissé le souvenir de talents remarquables et certains un renom de cruauté.

pour entraver les projets de la Compagnie sur le royaume d'Aoude; par delà ces contrées encore peu connues, le roi de Lahore et les princes du Thibet devenaient un péril grandissant. Le gouvernement de Calcutta, que les hasards de la guerre maritime laissaient le plus souvent très-tardivement informé de ce qui se passait en Europe, redoutait que l'expédition de Bonaparte en Egypte ne fût la première étape d'une campagne contre l'Inde. Si les Russes ou les Français apparaissáient sur les bords de l'Indus, les cavaliers mahrattes, toujours en selle, se jetaient droit devant eux pour leur servir d'avant-garde, et c'en était fait de la puissance anglo-indienne.

Wellesley avait la vue perçante; il prévoyait les événements et savait choisir les hommes. Il mit la main sur les deux instruments qui pouvaient le mieux accomplir sa tâche : George Lake, soldat intrépide, dont le dicton favori était que pour être vainqueur *il faut toujours tenir dix minutes de trop;* John Malcoln, diplomate accompli, esprit inflexible et délié, qui prétendait n'user que de deux ressorts : *la longueur du temps et la bassesse des hommes.*

L'habileté de Malcolm fit brèche au sud, dans le Dekkan. Quand on eut expulsé les Français d'Hyderabad, anéanti le Mysore, fomenté des révoltes du côté de Delhi, ameuté les chefs mahrattes contre le colonel Perron, et surexcité l'ambition de Holkar, lord Wellesley put écrire à Londres qu'il était désormais certain du succès, *parce qu'il avait préparé la ruine de l'œuvre du général de Boigne.*

Tout ceci se passait sept ans après le départ de M. de Boigne, et les détracteurs de cet homme au puissant esprit ont eu raison d'affirmer que son départ livrait l'Inde à l'Angleterre; car, dans ces régions asiatiques, lui seul eût été de taille à se mesurer contre le lion britannique (1). Un voyageur écrivait, trente ans plus tard : *Ces Mahrattes qu'on rencontre sur les chemins, toujours armés, ont l'air de soldats le lendemain d'une bataille; on dirait une armée licenciée, des troupes en déroute qui cherchent un chef* (2).

(1) Voir l'opinion du général marquis de Faverges au n° XVIII des *Documents*.

(2) REVUE DES DEUX-MONDES (*Les Mahrattes de l'Ouest*, nouvelle série, VII, 37).

XII.

RETOUR EN EUROPE. — LA COMTESSE DE BOIGNE.

Pendant que les dissensions, les révoltes intérieures, bientôt suivies de la guerre civile et de sa conséquence presque toujours inévitable, l'invasion, réduisaient insensiblement à l'impuissance, en les neutralisant l'un par l'autre, les éléments de résistance que possédait l'Inde centrale, mais cinq ans avant que l'action combinée de Malcolm et de Farnawees, servie par Lake et Holkar, eut amené la chute de l'empire mahratte, le général de Boigne, dont l'esprit pénétrant avait prévu cet enchaînement de circonstances, ne se doutait pas que la crise pût être si prompte, et se faisait illusion sur la durée de son œuvre.

Épuisé par les fatigues du commandement, les émotions d'une existence toujours menacée, les préoc-

cupations d'un rôle dont il avait seul supporté le poids, accablé par l'action énervante du climat des Indes, par la fatigue de tant de campagnes et de combats, le général s'enivrait de sa lassitude, comme ce coureur de Marathon soutenu par la victoire, qui ne succomba qu'en touchant les marches du temple où l'attendaient les vieillards d'Athènes.

Retiré dans un cottage des environs de Londres, au milieu de cette nature paisible du Middlesex, dont les ombrages, les eaux, la fraîcheur salubre forment un brusque contraste avec l'atmosphère brûlante et les étrangetés de l'Inde, M. de Boigne soignait sa santé, surveillait l'éducation de ses enfants, entretenait avec ses amis d'outre-mer une correspondance suivie, liquidait ses opérations commerciales de Lucknow, et, mis au courant des affaires publiques, des conditions nouvelles de l'équilibre européen, se livrait à des spéculations financières où il apporta cette justesse de vues, ce tact, cette souplesse d'esprit qui lui assuraient le succès, quelle que fût l'entreprise qu'il imaginât de tenter.

En 1797, sa fortune s'élevait à 255,415 livres sterling (6,385,375 fr.); le compte de ses créances, écrit de sa main, établit que, le 4 août 1797, il avait pour débiteurs: son ancien associé et mandataire, Claude Martin, pour 29,000 livres; le major Palmer, son vieil ami, pour 30,000; le banquier Massik, de Lucknow, pour 71,000, et quantité d'autres officiers ou dignitaires de l'Inde pour des sommes considérables. Ce capital s'accrut par l'achat de consolidés 3 0/0, alors

qu'ils perdaient 1/3 à l'agio, et par l'échange de fortes sommes en numéraire contre des billets de banque qui, livrés de 1804 à 1812 à 1/4 0/0 de perte, furent remboursés en or, au pair, en 1818.

Le soin de ses affaires personnelles ne fut bientôt plus un suffisant emploi de ses loisirs. A mesure que sa santé se rétablissait, cet homme infatigable sentait se réveiller en lui une fièvre d'action qu'il ne pouvait satisfaire, et cette nostalgie du danger particulière aux cœurs de soldats. Vivant par la pensée au milieu de ces troupes qui l'idolâtraient, dans cette province du Dowab, dont il était toujours le maître, il ne pouvait se désintéresser d'un passé auquel tant de liens l'attachaient encore (1); il se livrait à mille conjectures sur le mouvement probable des affaires de l'Inde, se

(1) Les lettres des missionnaires ont maintes fois révélé de quels souvenirs touchants, après trois quarts de siècle, était encore entourée dans tout l'Hindostan la mémoire du général. Les voyageurs qui pénètrent moins dans les familles indigènes et ne savent rien des chansons populaires et des traditions locales, retrouvent pourtant çà et là des traces visibles de la grandeur du rôle de M. de Boigne.

— On me fit voir en grande pompe, dit l'un d'eux rappelant les impressions de ses devanciers, dans une des salles désertes d'un palais en ruines d'Oudjeïn, des fresques moins grossières que les peintures ordinaires du pays. Elles représentent le maharajah Sindhia, premier du nom, monté sur un éléphant et entouré d'un nombreux cortége de guerriers, parmi lesquels figurent en première ligne les généraux de Boigne et Perron en costume européen. En apprenant que j'étais compatriote de ces Français, qui ont laissé une renommée populaire chez les Mahrattes, le vieil officier redoubla ses salams et se mit sur-le-champ à rêver au moyen d'extraire de la misérable garnison qu'il commande une escorte d'honneur qui pût m'accompagner jusqu'aux frontières du Meiwar. (F. de Lanoye, l'*Inde contemporaine*, 1858, page 131.)

plaisait à étudier les meilleures conditions de durée et de stabilité pour la dynastie de Sindhia, et se faisait illusion sur ses propres craintes. Soit que la sûreté de son coup d'œil se déplaçât avec le point de vue, soit que l'astuce britannique eût suivi le conseil de Malcolm, d'*assoupir le lion malade*, il imaginait de rendre possible une alliance qu'il jugeait impraticable deux ans plus tôt, et se préparait à retourner dans l'Inde, autant pour répondre aux appels réitérés du prince que pour rétablir une situation générale que l'enchaînement des circonstances n'avait point encore irrévocablement compromise. La preuve en est dans la dépêche que lui écrivait Dôlat-Rao, au milieu de l'été de 1798; le prince y répondait avec un affectueux empressement à l'annonce de son prochain retour, y faisait allusion à de grands projets dans le sud, ajournés sur son avis, et insistait sur la nécessité de sa présence. En voici la traduction littérale :

« *Par la grâce de l'être immortel, au très-illustre sahèb bahadour général de Boigne, le maharajah Dôlat-Rao Sindhia. Votre lettre dont la traduction en langue persane nous a été remise par un* Vakil *du général Martin votre ami, contenant d'abondantes assurances de fidèle attachement, nous a procuré un véritable bonheur, d'autant qu'en réponse à notre désir plusieurs fois manifesté, et mû par les sentiments de reconnaissance, de respect et d'amitié que vous nous témoignez, vous nous annoncez que, votre santé étant enfin rétablie, votre intention bien arrêtée est de quitter l'Europe avec l'espoir, si la destinée le per-*

met, de vous rendre au pied de notre trône (in the presence) *dans un délai de dix mois au plus.*

» *Animé, comme vous en avez eu la preuve en maintes circonstances, de la plus vive affection pour vous, et impatient d'apprendre le rétablissement de votre santé et votre prochain retour dans ce pays, vous devez imaginer avec quel sentiment de satisfaction votre message a été accueilli. Nous avons éprouvé, en en entendant la lecture, un tel plaisir qu'il est au-delà de toute expression.*

» *Puisqu'il a plu au tout puissant médecin de l'univers de vous accorder le bienfait de la santé, et puisque vous savez de source sûre combien nous sommes impatients et jaloux de vous revoir, c'est pour vous un devoir strict de ne point prolonger plus longtemps votre séjour en Europe et de prendre en toute hâte vos dispositions pour arriver par les voies les plus rapides, dans le plus bref délai possible, devant nous. Trois fois heureux le jour où nous tiendrons le solennel Durbar qui fêtera votre retour.*

» *Les rayons de notre puissance continuent à éclairer le Sud* (1) *et notre attention est en ce moment fort occupée de plusieurs graves projets. Vous êtes le pilier de l'État, vous l'avez longtemps soutenu, vous êtes aujourd'hui l'unique force de notre bras, notre victorieuse épée. Hâtez-vous donc, car votre présence à nos conseils et dans vos brigades est, dans ces conjonc-*

(1) Le Dekkan, où Holkar n'avait point encore proclamé ses prétentions de dictature.

tures, de la plus extrême nécessité. D'après vos sages avis, les grandes affaires que nous avions méditées sont suspendues, et il importe de mettre fin à cet ajournement. Ne tardez pas un seul jour à vous embarquer, et prenez la voie de Bombay pour arriver devant nous (1) *: c'est un ordre et une prière. Depuis votre départ, le colonel Perron n'a cessé de mériter notre approbation par son exactitude à exécuter nos ordres, et le soin qu'il a pris de vos brigades; ainsi ont fait les majors Sutherland et Pedrons; Mir-Jumalaly justifie devant nous la bonne opinion que vous en aviez conçue.*

» *Ainsi que vous nous le demandez, les villes et villages de votre Jaghire* (2) *continueront à demeurer libres de tout impôt; les Zemindars* (3) *ne pourront molester les habitants des Sirkars et les agents du général Martin, conformément à vos désirs, en sont en pleine possession. De plus, nous avons donné l'ordre à tous les aumils* (4) *des environs de veiller à ce que nul n'usurpe en quoi que ce soit sur vos droits; et, pour en assurer l'exécution, le colonel Perron est nanti des pouvoirs nécessaires pour procurer aide et protection à quiconque se réclamera de votre nom; que votre esprit soit tranquille à ce sujet. En faut-il écrire de plus?* »

(1) *In the presence*, suivant l'expression consacrée.

(2) Province inféodée, c'est-à-dire le Dowab.

(3) Nobles feudataires chargés du commandement et de l'administration des *sirkars* ou districts, division territoriale qui datait de l'organisation d'Aureng-Zeb.

(4) Fermiers de l'impôt, collecteurs de taxes.

Malheureusement, cette lettre (1) ne parvint à M. de Boigne, par l'intermédiaire du général Martin, que dans les premiers mois de 1799, et, dans l'intervalle, un grave incident avait modifié du tout au tout les projets du général, qui transmit à Dôlat-Rao sa démission définitive.

Depuis que l'état de sa santé lui permettait de quitter la retraite, il avait retrouvé à Londres quantité de ses amis indiens. Entraîné par eux dans les clubs et les sociétés aristocratiques dont son renom et sa fortune lui ouvraient les portes, il y avait fait une rencontre qui, cette fois encore, changea sa destinée.

M. Guizot et Mme Lenormant ont raconté cet épisode de la vie du général de Boigne; on me saura gré de leur laisser la parole.

« Un concert de charité où les femmes de la société les plus à la mode devaient se faire entendre, était annoncé. Le général de Boigne, auquel on avait fait prendre un billet, se rendit à la salle du concert; la foule y était compacte et brillante; impossible de pénétrer plus avant que le premier salon, et d'ailleurs la musique était commencée. Une voix de femme, jeune, pleine, merveilleusement timbrée, aussi agile que sûre et étendue, remplissait l'air de ses magiques accents. Le général, appuyé contre l'embrasure de la porte, ne voyait point la personne qui chantait,

(1) Dont une traduction *de la traduction anglaise* du texte persan se trouve à la note N (page 171) du *Mémoire* de 1830.

mais il était comme fasciné par cette voix. — Il faut, murmurait ce chef de Cipayes, il faut que cette voix m'appartienne. — Le morceau s'achève, un tonnerre d'applaudissements éclate; il se fait dans la foule un mouvement qui porte le général de Boigne dans la salle de musique. Il rencontre un homme de sa connaissance, et, tout éperdu, lui demande le nom de la personne qui vient de chanter. On lui apprend que c'est la fille d'un émigré français, le marquis d'Osmond, et on lui montre une rougissante jeune fille (1).

» Elle venait d'accomplir sa dix-septième année; petite, mais très-bien prise dans sa taille, elle était blonde, et sa soyeuse chevelure retombait en boucles sur ses épaules. L'éclat et la blancheur de son teint étaient éblouissants; un sourire plein de charme, un regard fier, une grâce hautaine complétaient l'ensemble aristocratique de sa délicate personne.

» Quelques jours plus tard, le général faisait demander la main de Mlle d'Osmond. Il l'épousa le 11 juin 1798. »

M. Guizot fait, à son tour, de cette jeune fille un portrait qui ne peut ni s'analyser ni s'écourter.

« Née à Paris en 1780, sous l'ancien régime à la fois chancelant et très-animé, Mlle d'Osmond avait été élevée non-seulement dans la région de la cour, mais sous le patronage et presque dans l'intérieur de la famille royale. Sa mère, la marquise d'Osmond, était dame

(1) MADAME DE BOIGNE, par Mme Amélie Lenormant. (*Le Correspondant*, tome LXIX, pages 738 à 747. — 1866.)

d'honneur de Madame Adélaïde, tante de Louis XVI; le roi lui-même et la reine Marie-Antoinette la voyaient souvent, et la traitaient avec cette bonté caressante qui attire d'autant plus les enfants qu'en même temps ils sont frappés du spectacle de la grandeur. Eléonore-Adèle d'Osmond jouait souvent, à Versailles, à Bellevue et à Meudon, avec le jeune dauphin Louis, frère aîné de Louis XVII, enfant délicat et malade qui mourut au commencement de 1789, peu avant l'aurore de la tempête où devait s'abîmer son trône et sa famille. Quand cette tempête éclata, la famille de Mlle d'Osmond y fut entraînée comme et presque avec la famille royale; ses parents émigrèrent en Italie, d'abord à Rome, puis à Naples. Là, Mlle d'Osmond, encore enfant et déjà aussi intelligente que jolie, devint l'objet de la faveur particulière de la reine Caroline, sœur de Marie-Antoinette, qui se chargea avec une bienveillance efficace des soins et des frais de son éducation. Elle continua ainsi à voir de près les splendeurs royales en même temps que, dans l'intérieur de sa famille, elle assistait aux tristesses et aux détresses de la vie domestique.

» ..... Naples fut bientôt pour les émigrés français un séjour aussi impossible que Paris. Les parents de Mlle d'Osmond passèrent en Angleterre, presque le seul asile où n'atteignît pas la Révolution, et seul pays qui s'en défendît avec une intelligente vigueur. Adèle d'Osmond fut jetée alors dans la société à la fois la plus aristocratique et la plus libre de l'Europe, au milieu des plus puissants adversaires de la Révolution

française et de ses plus éloquents défenseurs. Là, Pitt gouvernait, Burke écrivait, Fox parlait. Malgré la diversité des opinions et des partis, les émigrés français étaient accueillis de tous : par les uns avec une sérieuse sympathie, par les autres avec un généreux intérêt ; et ce grand spectacle de la lutte soutenue par la Monarchie contre la Révolution, avec les forces et sous les conditions du gouvernement libre, frappait vivement les esprits que l'âge et les habitudes n'avaient pas fermés à la lumière des faits.

» A seize ans, et par sa situation comme par sa jeunesse, Mlle d'Osmond était étrangère aux questions et aux partis politiques de l'Angleterre ; mais quoique sans fortune, loin de sa patrie et sans autre avenir que les orages et les ténèbres de la France, elle vivait à Londres dans le monde riche, élégant et puissant ; elle était jolie, spirituelle, vive avec grâce et douceur ; elle dansait, elle chantait, elle causait, elle écoutait, elle observait ; elle acquérait de très-bonne heure non pas l'expérience réfléchie que le temps seul donne aux plus rares esprits, mais cet instinct juste et rapide des intérêts de la vie et des convenances sociales qui apprend à voir clair et à se conduire habilement au milieu des difficultés et des épreuves. A peine sortie de l'enfance, elle était déjà sensée, mesurée, pénétrante et prudente, avec une fermeté tranquille et presque froide qui était l'une des plus originales dispositions de sa nature.

» L'occasion lui vint bientôt de mettre à profit ses qualités précoces, je dirais volontiers prématurées.

» Par sa figure, ses agréments et ses succès dans le grand monde anglais, elle attira les regards d'un hardi soldat de fortune *déjà vieux*, le général comte de Boigne, *né à Chambéry en 1741*, et qui, après une vie errante et pleine d'aventures en Europe, en Afrique et en Asie, était revenu très-riche de l'Inde, *où il avait vaillamment servi d'abord plusieurs rajahs indigènes dans leurs luttes soit entre eux, soit contre l'Angleterre, puis les intérêts de l'Angleterre elle-même* (1). »

« Accoutumé à suivre son désir et à compter sur son succès, il demanda la main de Mlle d'Osmond, à qui ses parents, très-perplexes, s'en remirent absolument de la décision et de la réponse. Elle s'en chargea sans hésitation, s'entretint seule avec M. de Boigne, lui fit connaître sans embarras la situation de sa famille, proscrite et ruinée, ses dispositions personnelles et son parti pris de n'accepter l'offre qu'il lui adressait que s'il assurait pour l'avenir le sort de ses parents comme le sien propre (2). Le vieux général

(1) M. Guizot, comme Mme Lenormant, vieillit M. de Boigne de dix ans, et commet une erreur certainement involontaire quand il semble indiquer qu'il passa au service britannique les dernières années de son séjour dans l'Inde.

(2) Les habitudes sociales des Anglais, les idées et les opinions du cercle où vivait Mlle d'Osmond, suffisent à expliquer sa détermination; la pratique de la vie ne s'accommode pas toujours des thèses philosophiques. En Angleterre, sans fortune, on ne peut prétendre à rien, ni à la considération sociale, ni aux honneurs.

« On refuse de croire au mérite qui ne sait rien obtenir pour lui-même. Sans fortune, Robert Peel, Gladstone, Disraeli, Bright, auraient toute leur vie erré autour du parlement. La société anglaise est hermétiquement fermée à la pauvreté. Est-il étonnant que la

indien (1) se prêta de bonne grâce aux exigences de la jeune française émigrée, et le mariage se fit en 1798, d'une part avec un empressement aveugle, de l'autre avec autant de franchise que de froideur.

» ..... Non-seulement parmi les indifférents, mais parmi les connaissances et même les amis de Mme de Boigne, plusieurs sont restés surpris, je dirais presque choqués du caractère primitif de cette union. Je serais volontiers aussi sévère, plus sévère qu'eux, car je tiens les convenances morales et l'inclination mutuelle pour la première loi du mariage.

» ..... Pour son propre compte, Mlle d'Osmond,

poursuite de la richesse y soit si ardente, que la vie y soit, pour presque tous, comme une lutte et une bataille? On sent partout l'effort, la tension. Étrange spectacle pour un témoin désintéressé! Tant d'efforts pour arriver souvent à de si petites fins, le sentiment du devoir transporté dans des choses artificielles et qui semblent superflues, des vies qui s'usent à soutenir de simples dehors, la vertu, le talent, le génie même, asservis à une inexorable tyrannie sociale! Mais, d'une autre part, une activité que rien ne lasse ni n'arrête, et qui remue incessamment les choses matérielles comme les idées; une force qui cherche plutôt qu'elle n'évite les obstacles, tous ces beaux ouvrages enfin dont la grandeur fait oublier les misères et les souffrances de l'ouvrier! Dans ce pays de priviléges, ce qui étonne, ce n'est point l'admiration que les enrichis éprouvent pour l'aristocratie, c'est plutôt le respect naïf que l'aristocratie ressent pour la richesse, et qu'elle ne cherche nullement à dissimuler. Qui osera dire qu'un million soit une chimère, une valeur de caprice, une chose méprisable. L'imagination voit du premier coup ce qu'il y a dans ce mot: des maisons, des champs, le luxe, l'autorité, la pairie peut-être, c'est-à-dire le droit héréditaire à gouverner les hommes. La marée des classes moyennes monte toujours; ôter à ces âmes tendues vers la richesse la vue des grandeurs tangibles, éclatantes, serait leur ôter leur idéal. » (*L'aristocratie anglaise*, Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1872.)

(1) Le général n'avait alors que quarante-six ans.

dans cette circonstance, et par sa nature comme par sa libre volonté, fut très-peu romanesque et trop peu difficile; mais elle ne fut pas gouvernée par des motifs égoïstes et vulgaires : elle obéit à un instinct plus élevé, l'intérêt de sa race et de son nom.

» ..... Ce mariage eut les suites qu'il était aisé de prévoir; le vieux général et la jeune émigrée tardèrent peu à s'apercevoir qu'ils ne se convenaient pas l'un à l'autre. Après six ans d'épreuve, ils le reconnurent mutuellement, et, d'un commun accord, ils séparèrent leurs vies. En 1804, M. de Boigne avait ramené sa femme en France, où leurs parents, le marquis et la marquise d'Osmond, rayés de la liste des émigrés, étaient venus les rejoindre; il la quitta en lui assurant dignement une belle et indépendante situation, et, pendant qu'elle restait à Paris, il retourna à Chambéry, sa patrie, où il employa sa fortune et occupa sa solitude à fonder des établissements d'utilité et de charité publiques.

» Quelque complète qu'elle fût, sa séparation d'avec sa femme ne fut pas une rupture (1); elle allait le voir à peu près tous les ans en Savoie, dans son château de Buisson-Rond, à la porte de Chambéry, et elle passait avec lui quelques semaines, faisant les honneurs

(1) La comtesse de Boigne témoigna toujours beaucoup d'affection aux enfants du premier mariage de son mari; ce fut à sa sollicitation que Louis XVIII honora le général des marques de sa royale sympathie. Leur séparation eut uniquement pour motif l'incompatibilité d'humeur; et Mme Lenormant, qui n'est point suspecte de ménagements pour le général, a maintes fois affirmé que la comtesse ne parla jamais de son mari qu'*avec respect*.

de sa maison, où M. de Boigne se plaisait à recevoir alors du monde et à attirer les visiteurs.

» Pour une jeune femme libre, riche, jolie et spirituelle, Paris était à cette époque un séjour plein d'animation et d'attrait. Tout y était jeune aussi, nouveau, brillant : les personnes, les actions, les fortunes, les destinées. Mme de Boigne acquit de vrais amis dans le monde impérial; elle savait se prêter à des amitiés fort diverses, s'y plaire elle-même sans mensonge, et elle recueillait ainsi, dans une vie qui eût été sans cela isolée et vide, les avantages et les agréments attachés à la réputation d'amie sûre et de très-aimable maîtresse de maison. A la Restauration, sa famille retrouva les faveurs de la cour. Son père, le marquis d'Osmond, fut nommé ambassadeur d'abord à Turin, puis à Londres; il occupa ces grands postes de 1814 à 1819. A côté de son père, qu'elle aimait tendrement, la comtesse de Boigne fut la véritable ambassadrice, et elle rentra avec les biens du rang et de la fortune dans cette société anglaise où naguère elle avait vécu isolée, exilée, presque pauvre, obligée de puiser dans ses mérites personnels toute la sûreté et tout l'agrément de sa vie. Elle eut autant de succès dans la grande que dans la mauvaise fortune, un succès plus difficile peut-être, car les tentations de l'ambition et de l'amour-propre y étaient bien plus vives. *Réussir sans se compromettre*, c'était en toute occasion son dessein, son art, et le gage comme la limite de ses succès.

» Sa fortune diplomatique fut courte. En 1819, son

père, vieux et malade, donna sa démission de l'ambassade de Londres, et se retira dans la chambre des Pairs où le roi Louis XVIII l'avait appelé dès 1815. Mme de Boigne, sans ambition mécontente, sinon peut-être avec un peu d'humeur, reprit à Paris sa vie de spirituelle et attrayante maîtresse de maison (1). On était chez elle au courant de toutes choses, des

(1) Mme de Boigne a tenu, pendant quarante années, une trop grande place dans le monde politique et lettré de Paris pour que cette digression paraisse inutile. Voici un dernier portrait de cette spirituelle personne où l'on trouvera quelques traits qui complètent sa physionomie expressive et mobile :

« Si Mme de Boigne était une aimable et accueillante maîtresse de » maison, les personnes qui lui étaient récemment présentées ne » laissaient pas que d'éprouver chez elle une certaine gêne, qui » provenait surtout de ce qu'elles se sentaient observées et jugées » avec une certaine finesse. Cette légère contrainte ne pesait pas, » dit-on, au même degré dans l'atmosphère plus libre du salon » rival et plus brillant peut-être auquel présidait alors Mme de Castellane. Pour celle-ci, le soin de plaire était sa principale étude, » et avec une sorte d'art délicat, elle y mettait toutes les grâces de » son esprit..... Chez Mme de Récamier, il ne s'agissait, au contraire, » que de faire adroitement servir à l'agrément de M. de Chateaubriand le mouvement intellectuel de ceux que ses charmes et » sa bonté attiraient à l'Abbaye-aux-Bois..... On comprend, d'après » cette légère esquisse, quel était l'agrément particulier de la société de M. Pasquier et de Mme de Boigne. C'était presque un » brevet de capacité ou d'esprit que d'être admis à en faire partie. » Mme de Boigne passait l'été dans une maison de modeste apparence, placée au milieu d'un parterre de fleurs sur la plage de » Trouville. Le vent de la mer y raffermissait sa santé.....Il y avait » quelque chose de vraiment touchant dans l'intimité qui régnait » entre M. Pasquier et Mme de Boigne, et que l'âge n'avait fait » qu'accroître. En quelque lieu qu'il se trouvât, la première occupation de M. Pasquier, après son déjeuner, était d'écrire un billet » à cette vieille amie, qui elle-même ne manquait jamais d'y » répondre. » — (Louis Régis, LE CORRESPONDANT, du 25 mai 1870, *Étienne-Denis Pasquier, chancelier de France.*)

petits incidents du monde comme des bruits confidentiels, du mouvement intellectuel comme des affaires publiques (1), et on s'entretenait de toutes choses avec cette liberté intelligente et polie qui fait le charme de la vie sociale (2). »

Les détails qu'on vient de lire, et qui empruntent un charme particulier à l'austère doctrine de leur auteur, expliquent tout au moins, s'ils ne l'excusent pas, cette sorte de fascination que subit le général de Boigne en épousant Mlle d'Osmond. Cette éblouissante et blonde image surprit son cœur et ses sens ; il en oublia tout. Il ne nous appartient pas d'insister sur ce point délicat ; une biographie intime est une œuvre difficile, et dont les secrètes nuances doivent être touchées avec respect. Le biographe ne peut toutefois s'en désintéresser sans négliger les traits les plus vifs du portrait moral qu'il essaye de retracer. C'est ainsi qu'on voit s'ourdir la trame insensible de la destinée, que de nouvelles joies prennent la place des joies vieillies, que

(1) « *Sans être le moins du monde ce qu'on appelle une femme politique*, avait dit M. Guizot (dans ses MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MON TEMPS, tome II, page 242), *la comtesse de Boigne prenait aux conversations politiques un intérêt aussi intelligent que discret; on venait causer de toutes choses avec elle et autour d'elle, sans gêne et sans bruit.* » Mme de Boigne dit à ce propos : « *J'ai été un peu plus mêlée à la politique de mon temps, et quelquefois avec un peu plus d'influence que ne le croit M. Guizot.* »

Mme de Boigne mourut le 10 mai 1866. Elle confia aux soins d'une amie qui avait donné à sa vieillesse les marques assidues de la plus aimable affection, à Mme Lenormant, nièce de Mme Récamier, des mémoires personnels qui sont demeurés secrets et deux romans où l'on a cru voir de piquantes allusions à sa propre vie (*La Maréchale d'Aubemer* et *Une Passion dans le grand monde*).

(2) Guizot, *La comtesse de Boigne* (REVUE DES DEUX-MONDES, octobre 1867).

le cœur se renouvelle aux dépens de cœurs brisés, que les émotions qu'on croyait les plus vivantes s'effacent et s'évanouissent, pour ne laisser d'autres traces qu'un peu de neige dans l'âme et une ride de plus sur le front (1).

(1) Le général de Boigne n'eut pas d'enfants de son mariage avec Mlle d'Osmond; il en avait eu deux d'une union contractée dans les Indes en 1788, suivant les usages du pays, avec la fille d'un colonel persan. La fille, appelée Bunöo, fut baptisée sous le nom d'Anna et mourut en 1810, à Paris, chez Mme de Boigne. Le fils, Aly-Bux, reçut au baptême les noms de Charles-Alexandre-Benoît. Élevé en Angleterre, il y termina son cours de droit et revint sur le continent, où il fut confirmé dans tous ses droits de famille et dans ceux de citoyen sarde, par lettres patentes des 18 octobre 1816 et 8 août 1828. Leur mère habita jusqu'à sa mort, sous le nom de mistress Bennet, un domaine qu'elle avait acquis dans le comté de Sussex. Elle avait embrassé la religion catholique à la fin du siècle dernier. Sous le poids de la situation qui lui avait été faite par les événements et le changement de législation, elle sut, par la noblesse de son caractère et la pureté de sa vie, mériter le respect et la sympathie de tous ceux qui la connurent.

Le comte Charles-Alexandre-Benoît de Boigne (né à Delhi en 1792, mort à Chambéry le 23 juillet 1853), héritier du nom et des sentiments du général, fut, pendant toute sa vie, membre du conseil de ville de Chambéry et des diverses administrations hospitalières de cette cité. Nommé conseiller d'État de S. M. le roi de Sardaigne, élu président de l'Académie royale des sciences, lettres et arts de Savoie, il consacra son existence au bien public et à ses enfants.

Ayant à terminer la liquidation des largesses faites par son père et à suffire aux charges d'une nombreuse famille, il sut encore mériter la reconnaissance publique de ses concitoyens. Pendant le rigoureux hiver de 1847, plusieurs communes vécurent de ses générosités; il rebâtit l'église de Lucey et releva dans quantité de paroisses les clochers démolis en 1793 (voir *Histoire de Savoie*, t. III, page 172). Ami des lettres et de la solitude, il vécut au milieu d'un petit nombre d'amis choisis qui ont gardé le souvenir de ses doctes entretiens, et il n'eut d'autre ambition que de faire le bien.

Son fils aîné, le comte Ernest de Boigne, a été député de la Savoie au Corps législatif depuis l'annexion jusqu'au 4 septembre 1870.

XIII.

FONDATIONS HOSPITALIÈRES DU GÉNÉRAL DE BOIGNE.

La carrière militaire du général de Boigne était terminée; mais son activité ne devait point accepter le repos comme un sommeil léthargique. Ses facultés se dirigent vers un autre but, il se passionne encore pour de grandes choses, et, dans notre société européenne où il semble que tout soit prévu, il trouvera à innover, à rajeunir, à créer. La mission pacifique et moralisatrice qu'il s'impose va faire ressortir la verdeur de son esprit, la trempe fine et vigoureuse de son caractère.

Dans l'Inde, il avait rapidement conquis un renom et une fortune dont son orgueil de parvenu pouvait se trouver satisfait; sa conduite était restée pleine de dignité; il avait rempli son devoir avec une fière déli-

catesse. Mêlé comme témoin aux turpitudes de l'Inde anglaise et comme acteur aux violences de l'Inde asiatique, il ne prêta son épée qu'à des causes justes et ne trempa dans aucun des excès qui valurent aux gouverneurs du Bengale une si triste notoriété. Et cependant, si extraordinaire que soit sa carrière et si invincible son énergie, si éclatantes que paraissent ses victoires, il lui manque ce je ne sais quoi qui jette une clarté sereine sur le nom du marquis de Bussy ou sur celui du malheureux Dupleix.

Parmi les hommes de guerre contemporains du général de Boigne, celui dont il se rapproche le plus, et par le caractère, et par la nature de ses succès, et encore par cette sorte de retard de l'opinion à rendre justice, par ce défaut de popularité rapide et bruyante, me paraît être le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl. Ce Bourguignon et ce Savoyard ont plus d'un trait de ressemblance; même vigoureuse encolure, même indomptable obstination (1); un égal souci de la discipline et, sous l'écorce d'une brusquerie impérieuse, un pareil respect des droits de l'humanité. L'un et l'autre restèrent chargés de responsabilités qui ne leur appartenaient pas; tous deux ont aujourd'hui des statues dans leurs villes natales, mais il a fallu que l'histoire impartiale forçât en quelque sorte les caprices de la gloire et que le temps effaçât les préventions des partis.

(1) La journée d'Auerstædt (1806), où Davoust battit 70,000 Prussiens avec 14,000 Français, rappelle les batailles de Patoûn et de Mairthah.

A quoi faut-il attribuer cette mauvaise chance qui poursuit certaines réputations et en obscurcit sournoisement le légitime éclat sans que rien de net, de précis, de véridique se détache de l'ombre malsaine où disparaissent quelques-unes des grandes figures de l'histoire. *Habent sua fata duces!* La vie d'un soldat a ses chances heureuses ou néfastes. Tel apparaît une seule fois à l'heure propice où l'attention est en éveil, où la curiosité publique un peu languissante s'éprend d'enthousiasme pour le passant qui apparaît à propos : il est célèbre ; tel autre supportera le poids de longues et pénibles entreprises, livrera des combats de géants, sera héroïque vingt fois le jour pendant des années ; mais il sera sublime dans un pays perdu, et nul en Europe ne le redira ; il ne trouvera sur le chemin de ses victoires ni peintre, ni graveur, ni poète dont l'inspiration s'accommode de ses hauts faits : il sera ignoré, et quiconque voudra raconter sa vie aura l'air de plaider sa cause.

Le cas du général de Boigne est un de ceux qui démontrent le mieux à quel souffle capricieux tourne l'opinion, et combien les jugements humains sont entachés d'erreur. Le tumulte des grandes guerres d'Europe avait empêché qu'on prît garde aux événements de l'extrême Orient ; il n'y avait plus de relations régulières entre l'Inde et la France, les nouvelles et les voyageurs de ce pays empruntaient la voie d'Angleterre, et la surexcitation de l'esprit public contre tout ce qui, de près ou de loin, pouvait paraître suspect d'attaches britanniques était

telle (1), que le général de Boigne, devenu riche pendant cette lamentable période de notre histoire où chacun s'était ruiné, apparaissant au milieu des émigrés, arrivant d'un pays où les Anglais avaient détruit nos colonies, et fortement soupçonné de les y avoir aidés, devint la victime d'une curiosité hostile et d'un dénigrement systématique. Certaines des amitiés du général lui avaient fait tort; on n'approche pas impunément, disait-on, un tyran comme Warren Hastings, un agioteur comme le major Martin, un sauvage comme Sindhia. L'ignorance des affaires indiennes était universelle (2); on raconta *sous les portiques* de Chambéry l'épopée de M. de Boigne chez les Mahrattes d'une façon qui eût paru absurde à quiconque avait traversé Londres ou Calcutta.

Ses amis, le major Martin à Lyon, le colonel Perron à Vendôme, devaient aussi être outragés par de semblables injustices. *L'ingratitude est le vice commun de l'Inde*, disait Claude Martin; *la calomnie est le vice commun de l'Europe*, aurait pu dire le comte de Boigne. Il s'en vengea par des bienfaits; il ne se plaignit point des sots jugements de quelques contemporains : « *C'est le pur ouvrage de la fortune*, disait-il avec Montaigne; *c'est le sort qui nous applique la*

(1) Voir ce que raconte M. Lanfrey de l'état des esprits à propos de l'Angleterre (HISTOIRE DE NAPOLÉON Ier, tome III, 64).

(2) Récemment encore, un journal savoyard (*L'Avenir*, de Rumilly, nº du 4 janvier 1870), sous la plume d'un homme qui passe pour instruit, commettait cette erreur étrange de faire de Tippôo-Saheb un prince des Mahrattes. Henri Heine avait trop raison de plaisanter notre présomption et notre prétendu savoir.

gloire, selon sa témérité. Je l'ai veue fort souvent marcher avant le mérite, et souvent oultre passer le mérite d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'umbre à la gloire feit mieulx qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines (1). »

Son premier acte, lorsqu'il reparut en Savoie, avait été un acte d'austère délicatesse. Le 26 septembre 1802, il acheta la terre de Buisson-Rond, aux portes de Chambéry; elle avait été vendue nationalement comme bien d'émigré; il la paya 46,000 livres et remboursa, par surcroît, aux héritiers du précédent propriétaire, M. le comte d'Arvillars, une somme de 20,000 livres (2). Ce procédé fut jugé comme il devait l'être par les honnêtes gens de toutes les conditions, et l'accueil empressé que M. de Boigne reçût en Savoie le décida à y revenir pour s'y fixer définitivement.

On a répété que Napoléon ne lui avait point pardonné son refus prétendu de le servir aux Indes; la médisance mit en circulation un mot invraisemblable attribué à l'empereur. Toutes ces fables sont détruites par le seul fait du séjour paisible du général de Boigne, à Paris, à Versailles, puis à Chambéry, sous le régime impérial, pendant seize ans. Le 14 prairial an II, M. de Boigne était autorisé par le général Junot à résider en France (3); puis, tandis que le salon de madame de Boigne devenait l'un des plus brillants de Paris et

(1) Essais, liv. II, ch. xvi.
(2) N° VII des *Pièces justificatives*. Acte du 24 avril 1813.
(3) N° VIII des *Documents*.

attirait l'attention et la sympathie du monde impérial, le général lui-même était nommé par le gouvernement *président du conseil général du département du Mont-Blanc* (1).

Quant à l'estime que lui conservaient les membres les plus éminents de l'aristocratie anglaise, elle est surabondamment établie par la lettre que lui écrivait sir Alexandre Johnston, le 12 décembre 1829, et par son élection spontanée comme membre de la *Société royale asiatique*, à la fondation, marque de haute considération qui lui fut aussi précieuse que les témoignages des faveurs royales.

« MON CHER COMTE,

» Il s'est écoulé tant d'années depuis que j'eus le plaisir de vous rencontrer, à Londres, chez mon vieil ami feu Richard Johnson, vers 1797, que je crains fort que vous n'ayiez perdu tout souvenir de moi.

» Depuis notre rencontre en Angleterre, j'ai été choisi par Sa Majesté pour présider le Conseil du roi et devenir chef de justice à la cour suprême de l'île de Ceylan. Durant les quinze années que j'ai passées dans cette île, j'ai fait de fréquents voyages sur le continent, et j'ai parcouru tout le sud de la presqu'île indienne, surtout dans les régions comprises entre le cap Comorin et Madras.

» J'y prenais un vif intérêt aux recherches qui se faisaient de toutes parts sur la religion, l'histoire et les mœurs des Hindous et des Mahométans.

» A mon retour des Indes, mon ami Henry Colbrok, sir John Malcolm et moi-même, associant nos efforts sous le patronage de Sa Majesté et des membres les plus influents du Gouvernement et de la Compagnie, nous avons établi, pour rechercher les origines et les monuments de l'histoire et de la littérature de l'Asie, une Société qui s'appelle : *Société royale asiatique de littérature.*

» Les statuts nous autorisent à élire membres les étrangers les plus connus pour leur connaissance spéciale du pays dont nous

(1) N° XI des *Documents*.

avons fait l'objet de nos études. Or, quiconque possède la moindre notion de l'histoire de l'Inde sait que votre nom sera toujours associé, dans les annales de l'Orient, à ceux de ces grands hommes au talent et au caractère desquels l'Asie et l'Europe rendent un égal hommage et qui méritent autant de respect que d'admiration.

» Sous cette impression, dans l'intérêt de notre Société, et en attendant votre permission, j'ai pris la liberté de vous présenter comme l'un de nos correspondants les plus distingués. J'espère, à la fin du mois prochain, en ma qualité de vice-président, vous adresser l'avis officiel de votre admission parmi nous. Je profite de cette occasion pour vous renouveler, mon cher comte, l'assurance de mon amitié et vous prier de me croire, avec autant de respect que d'estime, votre dévoué et obéissant serviteur.

» Alexandre JOHNSTON (1). »

Le général de Boigne était une de ces natures perfectibles qui ne reculent devant aucune tâche, et qui ont le don de se transformer, de se rajeunir à propos. Il approuvait cette règle de vie d'un épicurien moderne : *J'ai passé par toutes les conditions, et, après une exacte réflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse : la modération des désirs et le bon usage de sa fortune* (2). Mais il voulait plus encore : l'attitude passive de Saint-Evremond ne pouvait satisfaire un tempérament affamé d'action. Ce qu'il fit en Savoie, les labeurs auxquels il consacra ses loisirs et son expérience le mettent au

(1) De l'hôtel de la Société royale asiatique, Grafton-Street, Londres, ce 12 décembre 1829. En *post-scriptum : Je vous envoie cette lettre par l'entremise de l'ambassadeur du roi de Sardaigne à Londres, afin d'être bien sûr qu'elle vous parviendra.* (Archives de la famille de Boigne.)

(2) Saint-Évremond (ŒUVRES, édit. de 1714). Ce spirituel mondain vint à Chambéry, vers 1674, pour y visiter la belle Hortense Mancini, et ses écrits restèrent toujours fort goûtés en Savoie.

nombre de ces hommes rares qui, par l'activité de leur pensée comme par le mouvement de leur sang, veulent vivre deux fois davantage et deux fois plus vite; de ces hommes qui répandent si libéralement autour d'eux le stimulant de la pensée, les dons de leur intelligence, les richesses de leur patrimoine que, le jour où la source tarit, où l'impulsion meurt, la perte s'en fait vivement sentir et dans un large cercle.

On répète souvent qu'il n'y a que des atomes dans la société, que l'individu ne compte pas, que les pulsations de la vie sociale ne sont ni plus rapides ni plus lentes lorsque disparaît un homme, si grande que fût la place qu'il occupait dans la hiérarchie sociale. Tout cela est faux lorsqu'il s'agit d'une individualité comme celle du général de Boigne. La population de Chambéry en donna la preuve spontanée dans les journées des 21, 22 et 23 juin 1830.

Après soixante-cinq années d'événements et d'émotions (1751 à 1816), M. de Boigne que ses *connexions*, comme disent les Anglais, rattachaient à l'ancien régime, put croire que la Restauration restituait à tout jamais à la Savoie une paix dont l'Europe était depuis longtemps affamée. Par une singulière fortune, mourant quelques jours avant la révolution de 1830, il ne vit pas de nouveau cette paix compromise et le retour de principes qu'il avait toujours détestés. *A decided enemy to French revolutionary principles*, dit James Grant (*History*, III, 246). Son mariage avec Mlle d'Osmond le plaçait naturellement dans la société formée des débris de l'ancienne aristocratie, dispersée par

l'émigration, rassemblée autour du trône, et qui reprenait son rang dans la France renouvelée comme dans les États restitués à la vieille dynastie de Savoie. Mais M. de Boigne possédait un exquis bon sens et une parfaite rectitude de jugement; il avait assez sacrifié à ses ardeurs de jeunesse, puis aux scrupules de sa vanité pour souhaiter davantage. Laissant à d'autres le rôle politique et les jouissances du pouvoir, vaines satisfactions dont il était rassasié, il se prit de passion pour les malheureux, pour les malades, pour les abandonnés; il remonta dans ses souvenirs le cours des ans, et, en mémoire de ses propres souffrances, créa mille ingénieux moyens d'alléger celles d'autrui.

En 1822, lorsqu'il offre à la ville de Chambéry plus de trois millions pour renouveler et assurer le service de l'assistance publique, il s'exprime en termes aussi modestes que touchants :

« *Si la divine Providence, par une bonté toute spéciale, a daigné couronner de succès la carrière militaire que j'avais embrassée et que j'ai eu à parcourir, elle m'a en même temps comblé des biens de la fortune au-delà de mes faibles talents, de mon attente, je dirai même de mes désirs. N'ayant jamais eu de grands besoins, je n'eus jamais une ambition démesurée de richesses. Sans héritage de mes pères, tenant tout du ciel, je pense devoir en faire hommage à l'auteur de tant de biens. La reconnaissance et notre sainte religion m'en font un devoir, et me dictent l'usage que j'en dois faire pour le soulagement des malheureux.*

» ..... *Revenu dans ma patrie par l'impulsion de*

mon cœur et par mon libre choix, mes premiers désirs et mes premières pensées furent d'appeler mes concitoyens au partage des bienfaits dont la Providence fut si libérale à mon égard (1). »

Cette générosité quasi royale, *qui se dépouillait de son vivant* au profit du bien public, surprit et émut la Savoie. Mais notre humanité est ainsi faite que l'égoïsme l'aveugle, et qu'elle ne mesure pas du premier coup la vraie grandeur. Il se trouvait des gens entendus qui hochaient la tête et disaient que certainement M. de Boigne avait fait du bien, qu'il avait rendu de grands services à son pays natal, qu'il lui en serait tenu compte, mais que ces prodigalités-là étaient singulières de la part d'un homme qui avait gagné sa fortune par vingt années de patience, d'économie, d'obstiné labeur; que la vraie charité ne se pique pas de tout donner à la fois, et que ce bienfaiteur *trop généreux* mettait à toutes ses fondations l'emportement et la fougue d'un homme pressé de payer une dette ou une rançon.

Aujourd'hui, après quarante ans écoulés depuis la mort de cet homme de bien, nul n'oserait élever un doute sur la sincérité de son désintéressement; ses œuvres ont témoigné pour lui, et, *si jamais les langues pouvaient se taire, les pierres parleraient pour sa défense et son triomphe.*

De 1822 à 1830, le général de Boigne combla de

(1) *Rapport* adressé par M. le général comte de Boigne *à messieurs les nobles syndics et conseillers de la ville de Chambéry*, et imprimé par l'ordre du conseil de ville (1822).

bienfaits sa ville natale; je me borne à transcrire la liste de ses fondations :

1° ASSISTANCE PUBLIQUE.

Frais de construction de bâtiments à l'Hôtel-Dieu de Chambéry.	*63,000 fr.*
Fondation d'une place aux Orphelines.	*7,300*
Fondation de 3 lits, à l'Hôtel-Dieu, pour les pauvres malades.	*22,400*
Fondation de 4 lits, à l'Hôtel-Dieu, pour les voyageurs étrangers, malades et pauvres, de quelque nation ou religion qu'ils soient.	*24,000*
Fondation d'une succursale de 10 lits à la Charité, pour les maladies contagieuses non admises à l'Hôtel-Dieu.	*122,000*
Fondation du Dépôt de mendicité de Chambéry.	*649,150*
Fondation de l'Asile de la vieillesse ou Maison de Saint-Benoît.	*900,000*
Fondation de l'Hospice des aliénés, au Betton.	*400,000*
Rente perpétuelle de 1,200 livres aux pompiers de Chambéry, pour secours aux malades et blessés.	*24,000*
Rente perpétuelle de 1,650 livres pour secours à distribuer chaque se-	
A reporter.	*2,211,850*

Report. .	*2,211,850*
maine, en linge blanc et vivres, aux prisonniers pauvres.	*33,000*
Rente perpétuelle de 1,200 livres pour les pauvres honteux de la ville, à distribuer à domicile et discrètement.	*24,000*

2° INSTRUCTION PUBLIQUE.

Réorganisation du collége de Chambéry.	*270,000*
Rente perpétuelle de 150 livres aux Frères de l'École chrétienne qui instruisent gratuitement les enfants pauvres.	*3,000*
Rente perpétuelle de 150 livres aux sœurs de Saint-Joseph qui instruisent gratuitement les filles.	*3,000*
Rente perpétuelle de 1,000 livres à la Société royale académique de Chambéry pour encourager les lettres, les arts et l'agriculture.	*20,000*

3° TRAVAUX PUBLICS.

Don à la ville de Chambéry :

Pour démolir les cabornes de la rue couverte et assainir la ville par l'ou-

A reporter. .	*2,564,850*

Report. .	*2,564,850*
verture d'une grande avenue transversale.	*300,000*
Pour construire un théâtre. . . .	*60,000*
Pour réparer l'hôtel de ville. . .	*50,000*
Pour divers travaux, la nue-propriété du domaine de Chatenay, et d'autres valeurs, soit.	*320,000*
Pour bâtir l'église des Capucins. .	*30,000*
Pour le clocher de Barberaz. . .	*5,000*

4° FONDATIONS RELIGIEUSES
OU D'INTÉRÊT PUBLIC.

Rente perpétuelle de 6,500 livres à la Métropole de Chambéry pour la maîtrise, etc.	*130,000*
Rente perpétuelle de 1,250 livres à la Compagnie des nobles Chevaliers-Tireurs.	*25,000*
Total général du capital aliéné. .	*3,484,850fr.*

Pour apprécier l'importance pratique autant que philosophique de l'œuvre entreprise par le général de Boigne pendant les vingt-huit ans de son séjour en Savoie, il faut se reporter à l'époque troublée qui vit son retour. L'exercice du pouvoir absolu n'avait point rendu le général des Mahrattes fort sensible à ces théories humanitaires auxquelles les hommes de la Révolution avaient infligé tant et de si sanglants démentis.

La liberté n'était plus, en 1802, qu'une chimère souillée de sang. Ce qui rendait alors si poignant l'instinct du péril social, ce qui en avait comme redoublé l'intensité à chaque secousse nouvelle, c'était que toutes les colonnes du temple étaient renversées. La religion, la royauté, la noblesse, et avec elles les principes de tant de siècles d'honneur et de gloire, étaient meurtris, rompus, presque anéantis. La société tout entière, se réveillant comme d'un affreux rêve, se sentait atteinte dans son principe même, dans son essence, dans ses bases morales, dans les éléments primordiaux et essentiels qui étaient sa vie; il semblait qu'elle n'eut pas de lendemain assuré.

La véritable maladie du temps était moins l'indécision politique que l'indifférence morale. On s'était déjà lassé du néant, et l'on se reprenait à toutes ces branches de salut, brisées par la hache de 1793, et jetées au courant du fleuve par un peuple en délire trop heureux alors d'en ressaisir quelques-unes qui flottaient auprès des rives inondées.

L'homme de l'époque impériale, de 1802 à 1816, tel que l'avait fait l'esprit révolutionnaire, altérant en lui la notion religieuse du devoir et le sentiment du respect, éveillant dans son âme l'ardeur des convoitises grossières et des révoltes permanentes, outrageant toutes les institutions qui jusque-là avaient fait l'orgueil ou la joie des peuples, leur espoir ou leur consolation, cet homme manquait d'équilibre et devenait la victime de toutes les fragilités. Il n'avait plus l'exacte notion du juste; la force brutale régnait dans

le monde; les muses, les grâces, le sens exquis des choses, le délicat de l'esprit et cette vivacité naïve des vieilles croyances, tout semblait envolé pour jamais. Les clameurs stridentes de la guerre étouffaient les autres bruits; une agitation stérile remuait les esprits; rien ne parlait aux âmes; on eût dit que la France, violemment prise à la gorge par un maître brutal, retombait épuisée, engourdie, dans un anéantissement dont elle avait à peine conscience.

M. de Boigne possédait la passion de l'ordre; ce qui le gênait ou le troublait lui semblait un outrage au bon sens public. Lui qui, pendant vingt années de luttes obscures, s'était pris corps à corps avec le privilége et avait vaincu la destinée, il ne pouvait admettre que toute règle eût disparu et que la tempête de 92 eût fait table rase, en Savoie, de ces digues séculaires dont jadis s'était indignée sa jeunesse.

Après avoir usé les plus belles années de sa vie à assouplir le tumultueux entraînement des Mahrattes, à discipliner ce peuple emporté comme les cyclones de l'Inde, impatient de toute attache comme un tigre pris dans les rets du chasseur et qui se débat, la flèche au flanc, M. de Boigne était mécontent de retrouver son pays natal agité par des nouveautés, tourmenté par des chimères, et comme enivré de ne se posséder plus. Il étudiait cette physionomie imprévue et ne s'y habituait pas. L'atmosphère morale des salons de Londres, l'influence de la famille de sa femme dont il partageait les opinions et les principes, le rendaient hostile au régime impérial,

de même qu'il avait été, quelques années plus tôt, l'ennemi déclaré de la Révolution.

« *Sous un gouvernement à qui tout faisait ombrage*, a dit un éminent prélat (1), *il fut presque obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire qu'il ne lui en avait fallu pour conquérir des provinces et vaincre des armées. Éloigné des affaires, environné d'un petit nombre d'amis avec lesquels il vivait dans l'habitude de la confiance et de l'intimité, il attendait, dans les occupations et les jouissances d'une retraite paisible, le moment où il pourrait donner un libre essor à sa générosité et appeler ses compatriotes à partager sa brillante fortune.* »

M. de Boigne professait les opinions absolues de son illustre compatriote, le comte Joseph de Maistre; plus positif que lui, et mettant toutes ses idées en pratique au lieu de se borner à ce rôle spéculatif qui offre plus d'attraits que d'ennuis, il essaya, à sa façon, de porter remède au péril social. Il n'avait point la prétention de rétablir l'équilibre si profondément troublé; mais il croyait que peut-être un obstacle imperceptible jeté sur le chemin pouvait grandir et devenir une barrière solide : *tel*, disait Joseph de Maistre, *un faible rameau, arrêté dans le courant d'un fleuve, produit enfin un attérissement qui le détourne* (2).

(1) ÉLOGE HISTORIQUE *du général comte de Boigne* (Chambéry, 1831, p. 63), par l'abbé Turinaz, depuis évêque de Tarentaise, et qui a laissé à Moûtiers le souvenir de rares vertus et d'une charité vraiment évangélique.

(2) LES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, II, 38, édit. de Lyon, 1836.

M. de Boigne sentait que l'œuvre des hommes de bonne volonté était immense, et qu'ils avaient l'obligation, moins encore politique que morale, de raviver les notions à demi éteintes, de réchauffer cet instinct du devoir qui est la condition première d'une liberté sage et bienfaisante, de ramener l'intelligence à sa vraie loi : la défense de l'ordre social.

La correspondance des frères de Maistre et les souvenirs de M. de Lamartine ont fait connaître ce que devint, pendant la Restauration, l'esprit public de la Savoie. Jamais terrain ne fut mieux préparé pour des essais philanthropiques; ils servaient de transition entre les hardiesses révolutionnaires du pays et les penchants rétrogrades de la cour de Turin. M. de Lamartine, trop poète pour être historien, a pourtant laissé de ce temps un portrait qui paraît exact :

« *La noblesse de Savoie, presque toute militaire, conservait,* dit-il (1), *ce je ne sais quoi de martial qui plaît aux habitudes d'un peuple brave et guerrier; la bourgeoisie, émancipée par le gouvernement de la France pendant vingt ans, était rentrée dans sa subalternité antique; elle se pliait avec une résignation doucereuse, mais amère, à la supériorité de l'aristocratie. Les ordres monastiques reprenaient leur ascendant sur le peuple; les billets de confession étaient requis des sujets avec autant de rigueur que des acquits de contributions. La douceur paternelle des deux premiers rois, vieillis dans l'exil de la Sardaigne, princes d'un*

(1) COURS DE LITTÉRATURE, IX, 389. (*Entretien* 53.)

naturel patriarcal, adoucissait ce régime et le faisait presque aimer. Ces rois se bornaient à faire rentrer tout doucement le troupeau dans le bercail des anciennes routines. L'extrême modicité des impôts, la fécondité du sol, le bonheur de la paix recouvrée et de la petite patrie agrandie faisaient le reste; on était un peu humilié, mais on était heureux. Voilà ce que j'ai vu moi-même à Turin, à Chambéry, à Alexandrie jusqu'en 1820. »

Les préoccupations du comte de Boigne et la pente naturelle de ses idées se marquent par l'ordre même de ses fondations philanthropiques. Il avait vu de trop près les misères humaines, il en avait trop souffert lui-même pour ne point assurer, avant tout, le sort des malades, des infirmes, des isolés, des mendiants, des prisonniers, des aliénés. Il dote les établissements hospitaliers de Chambéry de manière à y fonder d'une manière définitive et permanente ces soins spéciaux dont certaines maladies étaient jusque-là privées; il prévoit l'isolement et l'abandon des voyageurs étrangers malades, et leur assigne un refuge particulier, *quelles que fussent leur religion et leur nationalité*, précautions dignes d'être notées et louées à une époque où, en Savoie, il fallait être jugé bon catholique pour recevoir des secours et où, à Genève même, nul n'était admis à l'hôpital général, quelle que fût la gravité de son état, s'il ne justifiait préalablement de sa qualité de citoyen suisse (1).

(1) Naville, De la charité légale (Paris, 1836, tome II, 15 à 154).

Le vaste et délicat problème de l'assistance publique, étudié dans tous ses détails, offrit au généreux bienfaiteur de Chambéry mille occasions de donner des preuves de son sens pratique et de son esprit méthodique, clairvoyant et organisateur. C'est ainsi que, s'inspirant des écrits récents dont la Suisse et l'Allemagne avaient la gloire, et devançant de vingt années les expériences dont la France et l'Italie firent tant de bruit, le général de Boigne créa l'asile des aliénés du Betton, en pleine campagne, dans un site à la fois silencieux et gai, où les malades purent être appliqués, sans contrainte, à des travaux agricoles.

Cette fondation présentait, en 1827, un intérêt immense. La loi sarde ne réglait pas la question si délicate et si grave des aliénés; s'ils devenaient dangereux, on les enfermait dans les prisons; mais la charité privée seule s'occupait de ces malheureux au point de vue curatif, et l'on juge combien d'obstacles insurmontables s'opposaient aux efforts généreux de quelques médecins et de certaines associations. Les aliénés étaient nombreux (1); on s'épuisait en projets pour donner satisfaction au sentiment moral indigné; mais l'argent manquait pour suffire aux frais de premier établissement et surtout aux dépenses régulières d'entretien. La Savoie pouvait toutefois revendiquer dans la question spéciale des aliénés, comme dans plusieurs autres d'intérêt public, l'initia-

(1) Voir la statistique des aliénés de Savoie au n° XXI des *Pièces justificatives*.

tive de la charité légale et celle des recherches scientifiques. En 1468, le duc Amédée IX faisait construire, à Genève, le premier hospice qui fût ouvert uniquement aux *insensés*. En 1791, le médecin Daquin, de Chambéry, dédiait *à l'Humanité* la première édition de son beau livre sur la *Philosophie de la folie*; Pinel et Esquirol, en France, le suivirent dans la voie qu'il avait ouverte; et Fodéré, de Saint-Jean de Maurienne, le créateur de la médecine légale, émut par ses écrits l'opinion publique jusque-là fort désintéressée de ces études, privilége de quelques gens de bien. Le général de Boigne rencontra un jeune médecin de talent, le docteur Duclos (mort en 1851), nourri des idées de Daquin et de Fodéré; il le présenta au Conseil général de charité (1), en lui ouvrant sur sa caisse un crédit de 400,000 livres, et acheta, pour y installer l'hospice spécial des fous, les bâtiments de l'ancienne abbaye du Betton, dans la vallée de l'Isère.

Le général savait que la difficulté, en pareille matière, n'est pas de créer une œuvre, mais de la rendre durable. Il appliqua à l'hospice le procédé qui lui était habituel et qui a valu à toutes ses fondations le rare succès d'exister depuis quarante et cinquante ans, et d'avoir évité le sort commun des institutions basées sur la charité publique, laquelle ne produit que par les stimulants. Il assigna une rente de 15,000 livres à l'entretien de 30 aliénés, en exigeant que le capital qu'il

(1) Ce conseil, composé de membres élus, d'ecclésiastiques et de magistrats, administrait, sans aucune ingérence de l'État, toutes les œuvres de bienfaisance du duché de Savoie.

avait donné demeurât acquis à l'œuvre, quels que fussent les événements ultérieurs, les allocations et les subsides de la province ou des particuliers restant affectés à des pavillons spéciaux considérés comme annexes de sa fondation personnelle. L'hospice s'ouvrit en 1829. Le local devint bientôt insuffisant; les grands travaux de colmatage des délaissés de l'Isère et le défaut de curage de la rivière du Gelon compromirent la salubrité du Betton, et le docteur Duclos fit accepter l'idée du transfert de l'établissement à Bassens, près de Chambéry. C'est là que son élève, le docteur Fusier, grâce aux allocations considérables du gouvernement français et aux subsides annuels du département, put compléter l'œuvre de M. de Boigne et faire de l'asile de Bassens l'un des plus complets et des plus célèbres de l'Europe (1). La règle qui en dirige l'administration et qui en assure le succès dans l'intérêt des familles aussi bien que dans celui des finances locales se formule ainsi : *ouvrir l'asile à tous les fous curables*, quels qu'ils soient, *dès le début de la maladie; y retenir tous les incurables dangereux; rendre à leurs familles les incurables inoffensifs*, si l'on est assuré d'une surveillance sérieuse. Les indications du général de Boigne arrivaient, en 1827, à des conclusions identiques.

C'est avec la même pensée d'amélioration progressive, de traitement curatif de l'âme, qu'il ouvrit un Dépôt de mendicité destiné à devenir un *établissement de*

(1) Voir la statistique de l'asile des aliénés de Bassens au n° XXII des *Pièces justificatives*.

répression pour les mendiants valides et vicieux, et un *atelier de travail* pour les vagabonds ou les pauvres privés momentanément de moyens réguliers d'existence. Le fléau des mendiants désolait la Savoie ; il y en avait plus de 4,000 en 1801, plus de 5,000 en 1816; la mendicité prenait des proportions inquiétantes, et le vagabondage de ces fainéants devenait un danger pour la sûreté publique (1).

M. de Boigne savait que les vrais pauvres seraient toujours soulagés suffisamment par la charité privée, s'ils n'étaient volés de leurs ressources naturelles par les mendiants de profession; que l'impudence de ceux-ci fait grand tort aux besoins de ceux-là; que la plupart des mendiants ne sont ni pauvres ni indigents; que, sur dix, à peine en trouve-t-on un incapable de travailler et absolument dénué de ressources; qu'il y a des mendiants par paresse, par goût, par passion, et que ceux-là doivent être punis, astreints au travail, ou enfermés s'ils n'étalent sur les routes que leur fainéantise et leurs vices.

Les mesures de répression leur avaient fait imaginer quantité de ruses pour dépister la poursuite dont ils étaient l'objet. La prison où on les tenait pendant

(1) Voir la statistique des mendiants de Savoie au n° XXIII des *Pièces justificatives*. — Ces détails et les tableaux comparatifs des *Pièces justificatives* sont extraits d'un travail intitulé : *L'administration française en Savoie de* 1860 *à* 1870, dont les derniers événements ont retardé la publication, et qui présente l'état économique et social de l'ancien duché de Savoie, d'après les documents officiels et les archives particulières de chaque service public, pour la période qui a précédé l'annexion et celle qui l'a suivie. *Habent sua fata libelli!*

quelques jours n'était, à leurs yeux, qu'une peine comminatoire; la moyenne des mendiants enfermés ne dépassait pas 166 en 1816, et l'on comptait 5,077 mendiants errants.

« *On est persuadé à Chambéry*, disait le chanoine Rendu (1), *que les mendiants ont trouvé un sensible avantage aux mesures que l'on a prises pour se débarrasser d'eux dans les rues et aux portes des églises. Et comme auparavant ils appelaient leur métier le cinq pour cent, parce qu'ils avaient calculé que, sur cent personnes, cinq leur donnaient, on dit actuellement que leur rente a monté.* »

En 1822, le comte de Boigne mit à la disposition de la ville de Chambéry une somme de 700,000 fr., destinée à la création d'une maison de travail. Tout a été dit pour et contre les institutions de ce genre, où les uns voient un progrès réel, et d'autres un atelier de démoralisation, un instrument de révoltante injustice (2). Il est certain que les dépôts de mendicité, si vastes et si multipliés qu'ils soient, ne pourront jamais contenir tous les mendiants qui devraient y être enfermés; le régime impérial en a fait l'essai (3). La volonté de Napoléon Ier resta impuissante contre un mal qui a trop de racines dans notre organisation sociale, et qu'on ne pourra extirper que par une

(1) Lettre citée dans l'ouvrage de M. Naville sur *la charité légale*, publié en 1834.

(2) Naville, *loco citato*, II, 7. (Édit. de 1836.)

(3) Lettre de l'empereur au ministre de l'intérieur Cretet (24 novembre 1807).

série de mesures préventives, lentes et coordonnées.

Les mendiants, selon l'énergique expression de Fodéré (1), *se moquèrent de celui qui faisait trembler les rois.*

Le dépôt de Chambéry ne fut ouvert que le 1er mai 1830. Les maisons analogues fondées en divers pays n'avaient eu qu'une existence éphémère; les ateliers de charité de Strasbourg, fondés en 1801, furent fermés en 1813; en Suisse, la maison de Schaffausen, créée en 1817, n'existait plus en 1822; dans le canton d'Appenzell, les maisons de Wolphaden (1808 à 1819), et de Urnäsch (1809 à 1818) ne purent durer dix ans. La maison de Bordeaux, établie en 1826, était menacée de ruine dès 1829, tant les dépenses y dépassaient toutes les prévisions.

L'histoire des Instituts célèbres de Munich et de Hambourg n'encourageait pas d'illusions, et l'on s'explique que M. de Boigne ait mis huit années à faire passer de la théorie à la pratique l'idée qu'il avait proposée à l'examen du conseil de ville de Chambéry.

L'Institut de travail d'Aü, près Munich, s'ouvrit en 1790, sous la direction du comte de Rumford; l'État prit successivement à sa charge les frais du personnel administratif et l'entretien des bâtiments, alloua à l'Institut le produit des taxes sur les lieux de plaisirs, etc. Cependant, en 1799, il fallut fermer l'asile, et le compte financier se solda par un déficit de 12,000 florins. L'Institut de Hambourg fut

(1) PAUVRETÉ DES NATIONS, I, 393.

fondé par le baron de Voght en 1788; en 1793, il fallut joindre à la maison de travail une maison de correction; en 1809, on ne pourvut aux dépenses que par la création d'un impôt spécial; en 1810, l'établissement fut supprimé. Le germe de la ruine, pour ainsi dire fatale, de toutes ces institutions est dans le nombre toujours croissant des mendiants à enfermer et dans le ralentissement progressif et inévitable des efforts de la charité privée.

Profitant de l'expérience de ses devanciers, le comte de Boigne, pour assurer la perpétuité de sa fondation, lui assigna d'étroites limites. Se résignant à renoncer à l'extinction de la mendicité en Savoie, il fit de sa maison de Sainte-Hélène une sorte d'essai permanent, de type perfectible d'un établissement dont on pouvait ou étendre le cercle d'action (1), ou imiter ailleurs l'installation dans des créations analogues. Il fut amené par là à adopter les trois règles qui sont inhérentes au système actuel de la charité légale : *domicile de secours*, *obligation du travail*, *proscription de la mendicité.*

Il restreignit le bénéfice de l'Institut à la ville de Chambéry et à vingt et une communes de sa banlieue; il limita à 100, dont 50 hommes et 50 femmes, le nombre des détenus; il assigna un capital de 80,000 livres aux frais de premier établissement, et une rente perpétuelle de 26,150 livres à l'entretien de l'œuvre.

(1) Article 9 du règlement intérieur.

La justesse de ces calculs a été consacrée par l'expérience ; chaque mendiant coûtant au maximum 350 fr. par an (95 centimes par jour), et le produit de son travail étant estimé à 30 centimes (90 fr. pour 300 jours de travail), chaque individu, déduction faite de son travail, coûte annuellement 260 fr., ce qui porte à 26,000 fr. la dépense moyenne pour une population de cent personnes (1) pendant la longue période de 1830 à 1872.

La mendicité fut interdite dans les vingt-deux communes de la vallée de Chambéry ; les tribunaux appliquèrent la loi, qu'on avait laissé tomber en désuétude comme presque partout. A l'expiration de leur peine, les mendiants furent placés dans la maison de dépôt, où on les soumit à un régime sévère et au travail. Les vieillards indigents des deux sexes incapables de tout travail purent être admis dans la section spéciale que leur réservait le fondateur (2).

Vers 1834, le nombre des mendiants valides con-

(1) Dans les colonies agricoles de l'Amérique et particulièrement dans le Massachussets, chaque individu, déduction faite de son travail, coûtait 150 fr. en 1832. Dans les Maisons du canton de Berne, ce chiffre variait, en 1834, de 74 à 90 fr.; il était de 165 fr. en 1831 dans les colonies agricoles de la Belgique; mais il s'agissait uniquement d'*hommes valides*.

(2) « A Chambéry, dit M. Naville (*De la charité légale*, II, 143; édit. de 1836), il existe un bâtiment qui porte le nom de *Dépôt de mendicité*, et il a été souvent question d'établir des maisons de travail et de prendre des mesures contre les mendiants. Mais on s'est borné, à ces divers égards, à des calculs, à des règlements, à des projets ou à d'insignifiantes ébauches. »

Il est fâcheux qu'un écrivain aussi consciencieux n'ait pas été mieux instruit des essais pratiqués avec succès si près de Genève.

damnés dépassa tellement celui des places mises à leur disposition, qu'on cessa de faire un choix parmi les plus mauvais, et que l'Institut dégénéra peu à peu en un simple hospice où les vieillards indigents furent admis à peu près dans les mêmes conditions qu'à l'hospice des Incurables. L'annexion de la Savoie modifia cet état de choses. D'après la loi française, la mendicité ne peut être interdite dans un département qu'autant qu'on y a assuré partout des secours aux indigents infirmes au moyen de ressources permanentes (1). L'assistance à domicile se trouvant assurée par l'organisation récente de bureaux de bienfaisance ou comités de charité dans chaque commune, on put, au mois d'août 1861, restituer à l'institution de M. de Boigne son caractère primitif, c'est-à-dire en faire un lieu de répression où les mendiants incorrigibles seraient détenus administrativement et soumis au travail.

Ce retour au règlement de 1829 était d'autant plus nécessaire que les mendiants pullulaient sur les routes, notamment à Chambéry et à Aix-les-Bains, *où ce métier redevenait, comme par le passé, plus lucratif qu'une profession manuelle* (2). La mesure fut efficace en ce qui concerne le ressort de l'Asile de Sainte-Hélène, et l'œuvre de M. de Boigne, loin de péricliter, réalisa des économies qui permirent, en 1864, de créer deux

(1) Système mitigé qui évite les graves inconvénients de la taxe des pauvres telle qu'elle est pratiquée en Angleterre.

(2) *Compte rendu des délibérations du Conseil général de la Savoie*, session de 1861, page 172.

places de plus. Elle rend de grands services dans le cercle restreint où la prévoyance de son fondateur l'a enfermée. De 1830 à 1870, le Dépôt a reçu 1,200 mendiants, dont 800 (parmi lesquels deux tiers peuvent être considérés comme incorrigibles) y ont passé de *un* à *dix ans*, et 400 de *un jour* à *un an* (1). Il faut remarquer que les prévisions sur les bénéfices du travail aboutirent à un mécompte, en raison même de la mauvaise nature des détenus, vicieux ou infirmes pour la plupart; la moyenne du produit annuel ne dépassa pas 1,200 fr., c'est-à-dire 12 fr. par individu au lieu de 90. Ce déficit fut couvert par l'augmentation des revenus en nature consommés sur place et par des économies qui permirent de réaliser un capital d'épargne de 140,000 fr., soit 2,800 fr. par an, et portèrent le revenu de la maison de 26,150 fr. à 33,304 fr.

Autant M. de Boigne méprisait les vagabonds de la débauche, autant il accumulait les précautions pour ne point laisser sans secours une indigence réelle ou une misère cachée. Ses actes de bienfaisance personnelle étaient sans nombre; *il n'avait point perdu sa journée* quand il dépistait quelque pauvre honteux ou découvrait une de ces infortunes qui appliquent à se dérober les artifices que d'autres mettent à se rendre insupportables. Il attribua une rente pour les pauvres honteux de la ville, *à distribuer à domicile et discrètement.*

Dans cet ordre d'idées, il imagina un établissement,

(1) Voir la statistique de cet établissement au n° XIX des *Pièces justificatives.*

unique en Europe encore aujourd'hui, et qui mériterait à lui seul les honneurs d'une monographie.

Le roi Victor-Emmanuel Ier, dans ses lettres patentes du 21 juillet 1820, s'exprimait ainsi :

« *Le général comte Benoît de Boigne nous a supplié de vouloir approuver et prendre sous notre protection immédiate l'établissement qu'il se propose de créer dans notre ville de Chambéry, sa patrie, pour servir de retraite aux personnes des deux sexes, d'une condition honnête, qui, victimes innocentes des revers de la fortune, se trouvent privées dans leur vieillesse, sans qu'il y ait eu de leur faute, des moyens de satisfaire aux besoins de l'âge et des infirmités. Il nous a exposé qu'il avait destiné à l'entretien de cette œuvre le capital d'un revenu annuel de 36,500 livres, outre les bâtiments, mobiliers et accessoires nécessaires, et qu'il était disposé à remplir incessamment cet engagement s'il nous plaisait de lui accorder, à cette fin, l'autorisation nécessaire. Nous avons accueilli ses supplications avec tout l'empressement que mérite une œuvre aussi louable et aussi intéressante. Nous aimons à associer notre reconnaissance particulière à celle que lui doivent nos peuples du duché de Savoie appelés spécialement à jouir de ce bienfait, etc., etc.* »

L'asile de la vieillesse ou *Maison de Saint-Benoît*, fut ouvert le 21 septembre 1820, à 40 vieillards âgés d'au moins soixante ans, dont 20 hommes et 20 femmes, ayant appartenu aux classes aisées de la société,

dépourvus de moyens suffisants d'existence, sans avoir jamais démérité ni perdu l'estime publique.

Un règlement minutieux et prévoyant déterminait le régime de l'assisté, le mode d'admission, et évitait avec soin tout ce qui aurait pu froisser l'amour-propre des retraités. Par un rare sentiment de délicatesse, le fondateur ne réservait, à lui et à sa famille, que le droit de nomination à quatre places, les autres étant confiées au libre choix d'une commission composée des citoyens les plus éminents de Chambéry. Pour rehausser l'asile dans l'esprit des personnes qui y seraient admises et lui donner le caractère d'une association de bon ton, pour le dégager de toute idée désobligeante de pauvreté, d'hôpital, de refuge, M. de Boigne stipulait *que ses propres parents en ligne directe et collatérale, jusqu'au quatrième degré*, y seraient admis de préférence.

Nul ne s'entendait mieux que ce chef de cipayes, que ce farouche soldat d'aventure, à ces précautions morales, à ces délicatesses exquises qui devaient atténuer l'*offense de l'aumône*, comme a dit un évêque; rehausser les malheureux à leurs propres yeux, effacer par la simplicité, par l'effusion de cœur, ce qu'il y a de douloureux à demander et à recevoir.

Le règlement de la Maison de Saint-Benoît, rédigé par M. de Boigne lui-même après plusieurs années d'expérience et d'observations judicieuses (1820 à 1829), pourrait être cité en entier. J'indiquerai seulement, pour être bref, qu'entre les candidats, c'est *au plus infortuné* que doit être accordée la préférence (art. 49);

que les nouveaux admis seront *présentés* par un membre de l'administration et le secrétaire, et reçus avec empressement et amitié par leurs collègues (art. 50); que chaque retraité doit avoir *sa chambre*, et que l'égalité la plus complète doit régner entre eux (art. 53); que l'on peut *demander* aux femmes admises un travail d'entretien ou de réfection du linge, mais avec les égards que l'on doit à l'âge, à la santé et à l'aptitude : *c'est une occupation et non pas une tâche que les directrices doivent offrir à leurs compagnes* (art. 59); que l'on peut sortir, à la seule condition d'en donner avis et de rentrer pour les repas, et le soir avant l'heure de la clôture, etc.

Cette faculté de libre sortie, que l'on n'accorde habituellement qu'à regret dans les maisons de refuge, a pour effet de relever le moral des retraités et de leur épargner, par le contact journalier du dehors, les abus et les tyrannies qui sont inhérents à ces réunions de vieillards, où l'égoïsme, la convoitise, la jalousie acquièrent, par la continuité forcée de relations monotones, une intensité qu'il est permis de comparer aux effets d'une fermentation malsaine. Il est douteux, d'ailleurs, que la société exclusive de personnes de leur âge et le soulagement apparent qu'on éprouve à échanger des regrets suffisent à entretenir dans des esprits usés, dans des âmes que le destin a flétries, ces ressorts de l'intelligence et du cœur indispensables à la vie. Il y faut ajouter le renouvellement de séve, le rajeunissement moral qu'un vieillard puise au sein de familles honnêtes et laborieuses.

Ces marques de sollicitude n'étonnent pas de la part d'un homme qui croyait à l'influence active du moral sur le physique, qui bâtissait ses salles de malades au milieu des arbres et des fleurs, qui faisait construire à l'Hôtel-Dieu un portail monumental afin *de lui donner belle apparence* et d'écarter de l'indigent cette impression de tristesse qui navrait le cœur quand on heurtait à la petite porte de prison, basse et noire, du vieil hôpital, ce bagne de la santé perdue. C'est encore sous l'empire de ces pieuses préoccupations que M. de Boigne, se rappelant sa vie de prisonnier à Chio, donne aux prisons de Chambéry une rente destinée à fournir, chaque semaine, aux détenus *des chemises blanches et du tabac.*

La Maison de Saint-Benoît, fondée avec un capital d'un million, a servi de refuge, de 1820 à 1870, à 272 vieillards, qui y ont vécu de sept à huit ans en moyenne. Le revenu primitif de 34,000 livres affecté à l'entretien de la Maison s'est accru par des économies successives et s'élève, année moyenne, à 40,000 fr. Cette somme est consacrée, jusqu'à concurrence de 7/10es, aux besoins des habitués; 3/10es sont employés aux frais d'administration, aux dépenses du personnel, au fonds de réserve, et à des secours annuels pour dots et apprentissage variant de 1,500 à 2,000 fr. Les places d'habitué dans la Maison de Saint-Benoît sont très-recherchées; il est rare qu'une vacance dure un mois, et il y a toujours plusieurs demandes inscrites (1).

(1) Voir la statistique de l'établissement au n° XX des *Pièces justificatives.*

Après l'assistance publique, c'est l'instruction qui attire l'attention du comte de Boigne. Moraliste sagace, il accordait une préférence marquée à l'éducation sur l'instruction. Il attribuait au défaut d'éducation tous les vices sociaux et le déclin du sens moral; il y voyait un signe de décadence; le niveau d'instruction rapproché du peuple, la masse de connaissances générales, mais superficielles, mises en circulation par notre époque, ne le rassuraient pas sur la valeur de la génération à venir. Il fallait avant tout ressaisir la santé morale, la vie de famille. Smith disait avec raison, vers cette année 1820, qu'un savant physicien peut admirablement exposer les lois de la statique, et en écrire très-correctement les formules avec de la poussière blanche sur un tableau noirci; mais que, s'il ne sait pas se tenir en équilibre, il ne s'en laissera pas moins choir. Le paysan, au contraire, qui ignore ces lois, ne les applique-t-il pas mieux en réalité lorsqu'il se tient debout en équilibre au-dessus de sa charrette comblée de gerbes chancelantes? A quoi bon tant de livres si l'on ne sait pas vivre? Avant d'enseigner aux enfants la dynamique et l'algèbre, il serait mieux de leur apprendre la loi du respect, les conditions de l'ordre moral, de les pénétrer de l'amour de la famille, si intimement associé aux croyances religieuses, de les prémunir contre cette théorie insensée de la déchéance de l'âge mûr et de la vieillesse au profit de la présomption et de l'ignorance.

M. de Boigne pensait que l'antipathie et l'isolement des classes, la séparation entre les riches et les pau-

vres, étaient le grand mal du siècle. Il réagissait, par ses fondations charitables, contre cette tendance ; il vivait au milieu des paysans et des pauvres, dirigeant avec une libéralité préméditée de vastes exploitations agricoles, et s'étudiant à se rapprocher le plus possible, lui et les siens, du petit peuple. Mais il sentait aussi que les principes de l'instruction étaient détestables, et que ces semences de malaise social, d'irritation, de jalousie, ne seraient détruites qu'avec le temps, si l'on avait la patience de faire le bien, peu à peu, autour de soi, et de diriger les enfants vers d'autres courants d'idées.

Le véritable danger de la société dans le premier tiers de ce siècle était, comme aujourd'hui, le refroidissement du sentiment religieux, et cette confusion de principes et de rêveries qui, sous des couleurs séduisantes, poussaient vers une pente semée d'abîmes les deux catégories de personnes que Joseph de Maistre appelait *les deux racines de la société:* les jeunes gens et les femmes.

La Révolution, cette éternelle menteuse qui, fille du premier ange déchu, s'est tour à tour incarnée dans quiconque nia l'autorité et fit une vertu de l'orgueil, avait ébranlé le monde moral par la réforme de Luther; elle le mit en morceaux par la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.* 1793 détrôna Dieu, et après Dieu les rois ; 1803 rompit les liens de la famille (1). L'esprit de scepticisme, de négation et de

(1) Le titre IX du livre Ier du Code civil (*De la puissance paternelle*) a été promulgué le 3 avril 1803, et le titre II du livre III (*Des donations*

révolte continuait, en 1824, à tout compromettre; nous savons aujourd'hui ce qu'il en coûte à la France d'avoir aboli *le respect*. Les lois seront impuissantes à réagir contre cette dissolution radicale de la société tant que les mœurs publiques ne se corrigeront pas elles-mêmes en revenant aux principes et en imprégnant de saines doctrines les générations naissantes.

On l'a maintes fois remarqué, l'ordre public ne paraît être assuré, quels que soient les sentiments religieux des classes inférieures, que si les classes dirigeantes trouvent dans de fermes croyances le mobile de leurs actions et le principe de l'autorité qu'elles exercent. Les écoles et les livres sont de puissants instruments qui démoralisent les peuples ou qui les relèvent, suivant l'esprit qui les dirige et qui les inspire.

Le comte de Boigne, dans cette pensée de régénération des études, consacra une somme considérable à la réorganisation de l'ancien collége de Chambéry.

Il proposa de confier le dépôt de l'instruction publique à une célèbre Compagnie qui avait eu beaucoup de succès en Savoie, qui y avait laissé d'excellents souvenirs et de nombreux amis. Les Jésuites possèdent, en effet, le génie de l'enseignement; ils ont le rare talent de se conserver un ardent partisan dans chacun de leurs élèves, et les écoliers qui se sont séparés d'eux par incompatibilité d'humeur sont tous devenus eux-mêmes, à divers titres, des hommes célèbres : cer-

entre-vifs et des testaments) le 14 mai suivant. — Voir les livres de M. Le Play : *La Réforme sociale* (édition de 1866), *Les Ouvriers européens*, etc.

tains de nos contemporains en sont la preuve vivante.

Ce choix était raisonné ; l'Université, telle que l'avait créée l'Empire (1), ne répondait en aucune façon aux habitudes et aux tendances de la Savoie ; il n'y avait pas de maîtres laïques d'un renom et d'une autorité suffisants, et les services rendus par l'enseignement ecclésiastique dans ce pays étaient encore présents à toutes les mémoires. L'instruction, réduite à elle-même, ne possède pas la vertu moralisatrice qu'en attendent de naïfs théoriciens : il faut qu'elle soit vivifiée par l'éducation, dont l'expression la plus élevée et la plus saisissable, la plus propre à pénétrer les âmes, est sans contredit l'enseignement religieux. L'instruction même supérieure n'est qu'un instrument, instrument dangereux et fatal si celui qui le possède n'a point acquis l'esprit de discernement.

Subsidiairement, M. de Boigne aida les écoles gratuites ouvertes par les Frères de la Doctrine chrétienne pour les garçons, par les sœurs de Saint-Joseph pour les filles ; créa une école de chant et de musique à la Métropole ; établit un fonds permanent pour servir à l'apprentissage, chaque année, de quatre filles et de quatre garçons, confondant ainsi, dans ses libéralités, les plus hautes études avec l'enseignement primaire ou professionnel, ou plutôt les associant dans la pratique, de même que, dans sa pensée, les arts mécaniques, les lettres, les sciences, la fortune et la pauvreté devaient, en combinant leurs forces, se prêter un mutuel appui.

(1) Lanfrey, *Histoire de Napoléon Ier*, tome III, 452.

Quand il eut pourvu au soin des malades et des pauvres, et qu'il eut assuré *le pain de vie* aux indigents de l'esprit, le général de Boigne ne se crut pas quitte envers sa ville natale. Il semblait que son désir de faire le bien grandît en proportion de ses succès, et que ces libéralités royales lui eussent, à chaque fondation nouvelle, élargi l'âme et le cœur. C'est alors qu'il donne le branle aux travaux publics qui devaient assainir et embellir Chambéry, qu'il impose un plan hardi de rues et de constructions, y contribue pour près d'un million, et dote la cité d'édifices dignes de la vieille capitale des ducs de Savoie.

« *Chambéry,* dit-il à ce propos, *ayant les dehors les plus pittoresques, des points de vue charmants et des promenades dont plusieurs grandes villes pourraient se glorifier, laisse cependant beaucoup à désirer sous le rapport de la salubrité et de l'agrément. Si ces projets s'exécutaient, il serait possible que des voyageurs étrangers, aimant le beau et un pays sain, prissent plaisir à séjourner parmi nous, pour y jouir de tant de beautés de la nature, que nous dédaignons parce qu'elles nous sont trop familières. Certes, notre pays vaut bien la Suisse, non moins par ses sites et la richesse de son sol que par la bonté de ses productions en tous genres, de nos vins surtout. Cependant, ce pays-là est fréquenté par beaucoup d'étrangers qui y dépensent leur argent, tandis que chez nous ils ne s'arrêtent guère que pour changer de chevaux, malgré même le voisinage des eaux thermales de la ville d'Aix.*

» *Quelle en est la cause?..... Alors nous verrons com-*

bien d'étrangers seront charmés de vivre parmi nous et de jouir de notre beau pays, surtout lorsque notre théâtre sera bâti et qu'il n'y aura plus dans les rues de mendiants qui obsèdent les étrangers, en faisant paraître notre pays beaucoup plus misérable qu'il ne l'est en effet. Je me laisse aller à ces idées riantes par amour du pays et pour le bien que je désire à mes concitoyens (1). »

Ce qu'il faut noter dans cette série de vues et de travaux, c'est que le général de Boigne ne les entreprit qu'avec mesure, dans leur ordre logique, et après une étude attentive et patiente des combinaisons qui lui parurent les meilleures pour arriver au but qu'il se proposait d'atteindre. Rien ne lui aurait été plus facile que d'éblouir ses compatriotes, dès son retour en Savoie, par de fastueuses largesses et la profusion de ses dons ; mais cet homme modeste ne voulait que faire le bien. Éloigné depuis trente-quatre ans de son pays, il désira, avant toutes choses, étudier ses besoins, se rendre compte par une enquête personnelle des lacunes à suppléer, des institutions à réformer, et ne rien entreprendre qu'à bon escient. Puis, successivement, à petit bruit, il inaugura ses essais charitables, ne renouvelant ou ne créant rien sans assurer, précaution rare, la perpétuité de l'œuvre, se réservant le contrôle et quelquefois l'administration de ses innovations (comme à Saint-Benoît), afin de rectifier, par les leçons de la pratique, les insuffisances du plan primitif; ne

(1) Mémoire au Conseil de ville, page 15 (1er mars 1822).

laissant rien au hasard; ne sacrifiant rien à l'ostentation, et se dépouillant ainsi, de son vivant, avec une dignité simple qui allait au cœur.

Les rois l'avaient comblé de faveurs. Louis XVIII le fit maréchal de camp le 20 octobre 1814, chevalier de Saint-Louis le 6 décembre suivant, chevalier de la Légion-d'Honneur le 27 janvier 1815; Victor-Emmanuel Ier lui conféra la dignité héréditaire de comte par lettres patentes du 7 juin 1816; Charles-Félix le nomma lieutenant-général de ses armées le 25 septembre 1822, chevalier des Saints Maurice et Lazare le 23 avril 1824, grand'croix du même ordre le 14 mai suivant, etc. Le général comte de Boigne pouvait prétendre à tout; il se déroba à la politique pour se consacrer uniquement aux besoins intérieurs de son pays.

La récompense de sa conduite lui fut donnée par les habitants de Chambéry, qui, à l'heure de sa mort (21 juin 1830), fermèrent spontanément, pendant trois jours, les boutiques et les magasins. Les feuilles publiques, en portant la funèbre nouvelle à toutes les provinces de la Savoie, furent unanimes dans les éloges décernés aux actions d'éclat et aux bonnes œuvres de l'homme illustre qui venait de terminer une carrière si glorieusement et si utilement remplie. La cérémonie de ses obsèques réunit tous les citoyens, sans acception de parti.

« *Dieu sait combien de chrétiens pleurent comme s'ils avaient perdu leur père*, put s'écrier l'orateur chrétien en versant une larme d'adieu suprême. *Heureux ceux qui attendent la mort, et qui, après l'avoir tant de fois*

bravée, l'espèrent comme un asile, et qui, entourés de toute l'estime de ce monde, en paix avec les hommes, en paix avec eux-mêmes, jettent sur le Roi des Rois le regard confiant de l'ouvrier qui a fait son travail et du fils qui rentre à la maison ! »

Le roi Victor-Emmanuel Ier avait décrété que le buste du général serait placé, de son vivant, dans la grande salle de la bibliothèque; le roi Charles-Félix réalisa ces vues en 1824(1); la grande rue de Chambéry porte le nom du comte de Boigne; une fontaine monumentale, surmontée de sa statue, fut élevée à sa mémoire; le tombeau de l'église de Lémenc reproduit aussi ses traits. Enfin le comte Marin et le chanoine Turinaz, au nom de la Société royale d'agriculture et de la Société royale académique de Savoie, qui jugeaient avec raison la plume plus puissante que le marbre et que le bronze, *œre perennius*, publièrent chacun un *Éloge historique* du grand citoyen que le pays venait de perdre (2).

Ce qui vaut mieux que tous ces honneurs, ce qui n'a cessé de croître depuis quarante ans écoulés, c'est le souvenir pieux et reconnaissant que les Savoyards, et la ville de Chambéry en particulier, ont conservé pour le général comte de Boigne ; c'est l'intérêt affectueux

(1) C'est le meilleur portrait du général. Ce buste est aujourd'hui dans la grande salle de l'hôtel de ville de Chambéry; sa photographie, exécutée par M. Léopold Dubois, de Poitiers, sur une épreuve de M. Chamussy, artiste de Chambéry, est celle qui figure en tête de ce volume.

(2) En 1828, M. Raymond, sous les auspices de la Société royale académique, avait écrit un *Mémoire sur la carrière militaire et politique du général de B igne,* dout la 2e édition parut en 1830.

que la Savoie porte à ses petits-fils. Partout où l'on console une douleur, partout où l'on abrite une infortune, l'étranger qui traverse la province retrouve le nom du général de Boigne ; ce sont là des témoins impérissables, *car il y aura toujours des pauvres parmi nous*, et la vertu de reconnaissance est indissolublement unie à la vertu de charité.

XIV.

L'HOMME JUGÉ PAR SES ŒUVRES.

L'existence active et tourmentée que je viens de raconter exprime suffisamment l'ardeur de volonté qui possédait M. de Boigne, et cette puissance d'assimilation qui lui permit de faire de si grandes choses dans le tumulte des camps comme au sein de la retraite. Quelles conclusions morales faut-il tirer de cet exemple?

Dans de pareilles âmes, les opinions sont des sentiments, les croyances sont des passions; toute idée spéculative qui germe dans un esprit de cette trempe s'y matérialise rapidement; la réalité s'y substitue à l'illusion; la pensée mûrit, prend un corps, se trans-

forme en fait. Une méthode exacte présidait à ses recherches et à ses essais ; l'application, la fermeté, l'ordre étaient des qualités qu'il apportait en tout. Curieux, mais de cette curiosité qui ne s'arrête point aux apparences, qui creuse et qui sonde ; prompt à se décider, mais ne précipitant rien ; se créant avec une sorte de complaisance des superfluités d'occupations et d'assujettissements au milieu de soins qui, seuls, eussent absorbé tout autre : il travaillait comme on se délasse.

Cet homme froid et résolu, *qui donnait largement, mais qui comptait tout ce qu'il donnait*, selon l'expression du marquis de Faverges, n'avait rien de banal ni de capricieux. Ses amitiés demeuraient aussi solides que ses haines ; il ne se livrait à personne, averti qu'il était, par les épreuves de sa jeunesse et l'expérience du pouvoir, du peu de fond qu'on peut faire sur la sincérité d'autrui et de l'affligeante fragilité du cœur humain, si souvent à la fois dupe et trompeur.

Ce vieillard austère, tel qu'on le vit à Chambéry de 1802 à 1830, grand, maigre, un peu voûté, l'air dédaigneux, ennuyé au repos, le sourire bienveillant et le regard vif dès qu'il parlait, attirait de suite l'attention. On sentait qu'il n'était pas le premier venu ; sa roideur militaire, sa réserve de gentleman étaient tempérées par un je ne sais quoi de bon qu'il ne parvenait point à dissimuler tout à fait ; son geste était rare ; il écoutait beaucoup, s'animait peu ; on voyait qu'il ne poursuivait que le sérieux de la vie et ne jetait rien d'inutile aux chimères de la route. Son abord était froid comme

celui de tout homme habitué au commandement; une parole brève, une brusquerie presque maladive révélaient cette impatience du maître qui n'a vu longtemps autour de lui que des esclaves ou des ennemis, et cette prétention d'un esprit clairvoyant qui se pique de n'être jamais dupe. Incapable de se reposer dans des ébauches d'idées, avide de solutions exactes, habitué à ne se décider que par la réflexion et le calcul, M. de Boigne excellait à démontrer et à juger. Comme un marin qui n'observe les astres que pour prévoir la tempête, comme un soldat qui avance avec précaution sur un sol semé d'obstacles, il n'étudiait la nature et l'homme que pour régler sa vie. Le rôle qu'il avait joué, les périls qu'il avait surmontés, les confidences qu'il avait surprises ne lui laissaient de l'humanité qu'une idée triste et un profond mépris pour la plupart des mobiles auxquels obéit l'homme. Ses pensées habituelles se réflétaient sur son visage; il portait dans toute sa personne une expression de noblesse et de fatigue.

Le major Smith, contemporain de son séjour chez les Mahrattes, a tracé de lui un portrait que je transcris en entier, car il abonde en traits trop naturels pour n'être point exacts :

« La nature et l'éducation ont formé M. de Boigne au commandement et à l'action. Son instruction, comme écolier, est bien au-dessus du médiocre; il entend assez bien le latin, et il lit, écrit et parle avec facilité le français, l'italien, l'anglais, l'hindoustani et le persan. Il n'est pas étranger dans la connaissance des

livres, et possède une grande habitude des usages du monde. Il est extrêmement poli, affable, agréable, vif et capricieux, distingué dans ses manières, déterminé dans le parti qu'il a pris, et résolu dans ses moyens. Particulièrement versé dans la connaissance de l'esprit humain, il possède un très-grand empire sur lui-même et maîtrise toutes ses impressions.

» A la politique astucieuse des cabinets italiens il a su allier toutes les intrigues de l'Orient. Déguisant avec une rare adresse toutes ses démarches pour saisir le pouvoir, il ne se dévoila qu'en face du danger. *Il est craint et redouté, admiré et idolâtré, respecté et chéri* sur le grand théâtre où son rôle est devenu si brillant.

» M. de Boigne, dans sa stature, a plus de six pieds anglais de haut (1 m. 83 c.) et, à la charpente d'un géant joint l'harmonie des proportions et la souplesse des membres. Il a le regard perçant. Infatigable au travail, on l'a vu, des mois entiers, sur pied à la pointe du jour, visiter son arsenal et ses manufactures, passer la revue des troupes, enrôler des recrues, exercer les brigades, haranguer les soldats, donner audience aux ambassadeurs, administrer la justice, régler les menus détails d'un fisc de vingt lacks de roupies de revenu, répondre à quantité de lettres venant de divers pays et traitant les sujets les plus disparates, diriger des intrigues compliquées auprès de plusieurs princes, surveiller son négoce privé qui atteignit des proportions considérables, en tenir les comptes, en diriger les opérations; bref, faire mouvoir sous son unique direction

la machine politique la plus compliquée, *et cela sans l'aide intime d'aucun Européen*, car il était fort réservé et n'accordait qu'à demi sa confiance.

» Telles furent ses laborieuses occupations, depuis l'aube du jour jusque passé minuit, pendant un espace non interrompu de neuf à dix ans. Mais il sacrifia à cette tâche, dont nul autre que lui ne se fût senti capable, une des constitutions les plus robustes dont jamais mortel fut doué par la nature. Il quitta l'Inde, épuisé, le tempérament affaibli par des fatigues accumulées et des maladies successives, *emportant avec lui l'honneur et l'argent*, un renom singulier de bravoure et de grandeur, et une fortune de 400,000 livres sterling (*dix millions*).

» Notre héros sera longtemps regretté dans l'Inde. *Sa justice fut unique,* car il savait excellemment faire la part de la sévérité et celle de la clémence. Il eut le bonheur de gagner la confiance des princes qu'il servit ou combattit avec celle des peuples qu'il soumit. Il sut élever la puissance de Sindhia à une hauteur que celui-ci n'avait pu rêver ; il l'affermit par la création d'une armée permanente aussi bien disciplinée que bien payée ; et, rare exemple, *il resta toujours fidèle à son souverain, malgré les offres énormes qui lui furent faites quantité de fois pour le trahir ;* il y eut d'autant plus de mérite que son avarice égalait son génie (1). »

(1) *Notice sur le général Benoît de Boigne*, publiée à Calcutta en 1797 et 1798, traduite sur l'original anglais.— Une traduction exacte en a été donnée par le docteur P. Brunet, de Nantes, au tome Ier,

On peut rapprocher cette appréciation du jugement du marquis de Faverges (1) et des opinions assez piquantes formulées sur le compte du général de Boigne, vers la fin de sa carrière militaire dans l'Inde, par des lettres signées Longinus et que publia nne gazette anglaise, le *Daily Telegraph* de Calcutta, en 1797 et 1798.

« *Cet homme était né pour faire de grandes choses*, dit Longinus..... *Il n'était point parfait; mais qui peut se flatter de l'être?..... Il fut religieusement fidèle à son prince, et, au milieu des offres les plus séduisantes, refusa toujours de le trahir. On doit d'autant plus le louer de sa fidélité au serment, qu'il avait la passion de l'or, et que, dans l'Inde, il fut peut-être le seul à résister à de telles séductions* (2). »

Un de ses admirateurs d'Europe, le jugeant sur la dernière partie de sa carrière et au point de vue spécial de l'homme du monde, a écrit de lui :

« *Exempt de tout ce fard de civilité que l'on trouve quelquefois parmi les gens du monde, M. de Boigne n'était point de ces hommes dont tout le mérite réside dans un extérieur guindé, qui mettent toute leur gloire à s'offrir et toute leur adresse à se refuser, et qui, n'aimant qu'eux-mêmes, se font un art d'obliger tout*

p. 375 de son *Voyage à l'Ile-de-France, dans l'Inde et en Angleterre* imprimé à Paris en 1825.

(1) N° XV des *Documents*, etc.

(2) N° XVI des *Pièces justificatives*.

l'univers par de stériles promesses pour se dispenser de rendre à leurs amis les services qu'ils ont sollicités.

» *Ses procédés n'étaient que l'expression de ses sentiments; ils ne lui coûtaient ni travail, ni étude, ni dissimulation; son abord, sans être riant, était agréable, et son commerce était plein de franchise et de loyauté. Combien d'agréments ne trouvait-on pas dans sa conversation, et combien de fois ceux qui étaient admis dans son intimité n'ont-ils pas remarqué ces traits vifs et prompts, ces saillies d'un caractère généreux, cette foule de bons mots qu'on cite de lui, quand il entreprenait de venger le bon sens des sottes prétentions de l'orgueil et des travers ridicules de la vanité* (1)! »

Le portrait du major Smith et celui du chanoine Turinaz, en se combinant, nous font apparaître l'homme tout entier avec ses allures de despote et ses sentiments de chrétien. Le voilà bien tel que le représente le buste en marbre de l'hôtel de ville de Chambéry; ce visage austère, émacié par les privations ou les jouissances, ces yeux enfoncés dans l'orbite et d'où jaillit la flamme qui, tour à tour, terrifiait l'ennemi, charmait et séduisait les rajahs hindous ou électrisait les brigades mahrattes. Sa vie n'est qu'un long combat, d'abord entre son ambition et ses épreuves, ensuite entre ses instincts et ses principes. Il s'épuise pendant trente ans à amasser des trésors que pendant quarante ans il répandra délicatement et généreusement autour

(1) L'abbé Turinaz, ÉLOGE HISTORIQUE, p. 80.

de lui, pour se punir sans doute de cet amour de l'or et de la puissance que lui reprochèrent trop ses amis.

Pendant sa vie d'aventures, il lutte obstinément contre la fortune, et il sait pourtant assez se maîtriser lui-même pour ne point abuser du succès ; il se retire au moment où tout lui devient permis, où les lacks de roupies ruissellent sous les pieds de son cheval de bataille comme les eaux débordées du Gange. Pendant ses longues années de retraite, alors que l'inaction lui pèse, que l'Europe est en feu, qu'il entend venir d'outre-mer les appels désespérés de ses vaillants soldats, il ne lutte plus contre la fortune, mais il se débat dans ces étreintes morales d'autant plus terribles qu'elles sont secrètes, d'autant plus douloureuses qu'elles sont muettes.

Cet homme que le doigt de Dieu a touché et que les hasards merveilleux de sa vie de guerre ramenaient sur la pente du christianisme, à la recherche du problème de la destinée humaine, ce rude batailleur qui a donné le signal de tant de massacres, s'apitoie sur les misères d'un orphelin ou sur les plaies d'un mendiant. Ce potentat asiatique, qui amassait pour son prince cent millions dans une campagne de vingt jours, et qui sauvait de l'incendie les villes prises d'assaut, combine le repas de quelques vieillards qu'il assied à sa table, règle le costume des malades qu'il entretient, calcule combien de misérables il pourra arracher au vice ou à la souffrance par une prévoyance qui s'étend à l'extrême limite de ce que l'humanité appelle *perpétuité*.

Voilà la vraie grandeur de cette existence, et telle est la leçon qui en découle. Il n'y a que la charité qui fasse pardonner l'orgueil. Voilà où aboutissent toutes nos fragilités comme nos plus opiniâtres labeurs ; fatigues, victoires, jouissances effrénées, vanités assouvies, tout cela s'évanouit et devient moins que rien devant la satisfaction qu'éprouve un honnête homme à faire obscurément un peu de bien.

FIN.

DOCUMENTS INÉDITS

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE

DES DOCUMENTS INÉDITS

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° VIII.

Permis de séjour du 14 prairial an II.

N° IX.

Lettres patentes du roi Louis XVIII (20 octobre 1814) conférant au général de Boigne le grade de maréchal de camp.

N° X.

Lettres patentes du roi Louis XVIII (6 décembre 1814) conférant u général de Boigne la croix de chevalier de Saint-Louis.

N° XI.

Lettre du grand chancelier de la Légion-d'Honneur de France au général comte de Boigne, ancien président du Conseil général du Mont-Blanc, lui annonçant (27 février 1815) sa nomination au grade de chevalier de la Légion-d'Honneur.

N° XII.

Lettres patentes du roi de Sardaigne Victor-Emmanuel I[er] (7 juin 1816) conférant au général Benoît Le Borgne la dignité héréditaire de comte de Boigne.

N° XIII.

Lettres patentes du roi Charles-Félix (25 septembre 1822) conférant au général comte de Boigne le grade de général dans les armées sardes.

N° XIV.

Lettres patentes du roi Charles-Félix (14 mai 1824) confirmant le général comte de Boigne dans la dignité de chevalier grand'-croix de l'ordre des Saints Maurice et Lazare qu'il avait reçue le 16 mars 1822.

N° XV.

Opinion du général marquis de Faverges sur le caractère et la conduite du général de Boigne (1821).

N° XVI.

Première lettre de Longinus, traduite sur l'original publié par le *Daily Telegraph* en janvier 1797.

N° XVII.

Deuxième lettre de Longinus (2 janvier 1797).

N° XVIII.

Ordre de Sindhia relatif à la paye du corps de cavaliers appartenant au général (traduit du mahratte).

N° XIX.

Relevé statistique des produits de l'impôt, en 1860, dans les possessions britanniques des Indes.

N° XX.

Jugement du tribunal correctionnel de Chambéry du 12 mars 1870.

N° XXI.

Statistique des aliénés en Savoie, à diverses époques, d'après les comptes rendus officiels.

N° XXII.

Statistique des résultats obtenus à l'asile des aliénés de Bassens, d'après les documents fournis par M. le docteur Fusier, directeur de cet établissement, pour la période décennale de 1860 à 1870.

N° XXIII.

Statistique de la mendicité en Savoie pour les années 1789, 1801, 1816 et 1868.

N° XXIV.

Résultats acquis, depuis le jour de leur fondation jusqu'au 1er janvier 1872, dans les établissements spéciaux créés à Chambéry par le général comte de Boigne.

DOCUMENTS INÉDITS

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

Carte de l'Inde dressée pour servir à l'étude des campagnes du général de Boigne, avec les itinéraires et la carte spéciale des établissements du Dowab (*Voir à la fin du volume*).

II.

Lucknow, 13 février 1792.

MON CHER GÉNÉRAL,

.... Je souhaite que la mort du pauvre Henry Martin soit un exemple pour vous, vu que je vois que votre santé n'est pas des meilleures et que vos Mahrattes n'ont pas beaucoup d'égards à votre conservation. Buttez-vous, gagnez-nous du pain et de l'argent et nous vous payerons. Vous vous êtes fait une aussi haute réputation qu'il est possible avec le prince que vous servez; à moins que vous ne réinstalliez la famille de Tamerlan sur le trône de Delhi, vous n'aurez pas de

plus haut titre qu'un chef mahratte (Feringhé), qui a vaincu et réduit Ismaël Beg. Pauvre malheureux ! que j'eusse souhaité qu'il ne se fût pas rendu votre prisonnier, vu le sort que Sindiah veut lui faire !...

Claude MARTIN.

(Tiré des archives de M. le comte de Boigne, à Chambéry.)

III.

Delhi, 30 avril 1802.

GÉNÉRAL,

Celle-ci est pour vous dire que je suis dans la plus grande affliction de ne recevoir aucune de vos nouvelles. J'ai eu l'honneur de vous écrire différentes fois, et je suis assez malheureux de ne recevoir aucune réponse. Je ne sais à quoi en attribuer la cause, sinon à la difficulté de la route qui peut-être a existé jusqu'à présent par rapport à la guerre qui avait lieu en Europe, car d'après tant de bontés que vous m'avez témoignées en cette partie reculée dans le temps, je ne puis croire que l'éloignement auquel je me trouve de vous soit capable de m'avoir fait perdre entièrement les faveurs et bonnes grâces d'un *pays* qui en a usé avec tant de générosité envers moi dans toutes les occasions. Veuillez bien me les renouveler en celle-ci, en voulant bien m'honorer d'une réponse que j'attends comme le Messie, étant dans la plus grande impatience d'apprendre l'état de votre santé qui ne saurait m'intéresser à un plus grand point. J'ai un grand désir de partir d'ici pour aller vous voir; je n'ai pas une fortune, mais malgré cela j'ai 30,000 roupies de placées à la Compagnie, et pourrai, j'espère, payer mon passage sans y toucher. C'en est assez pour me faire une pension sur mes vieux jours, pour moi qui n'avais rien et qui n'ai pas d'ambition démesurée. J'ai essuyé de grands malheurs, que vous ne devez pas ignorer si mes lettres vous sont parvenues, causés par des ennemis jaloux qui m'ont desservi auprès de M. Perron. Heureusement pour moi qu'il est un peu revenu sur mon compte; il me donna, il y a deux ans, le commandement du fort ici, et, depuis dix mois, celui du

Soubah qui lui a été donné par le prince au détriment de Sagi, qui faisait mourir de faim l'empereur.

Ces deux places ne sont point lucratives, car je n'ai que 800 roupies de paye ; malgré cela, j'ai été forcé d'accepter par rapport à ma réputation que j'ai à cœur, ne croyant pas qu'il puisse se trouver de place plus honorable chez le prince puisque la personne de l'empereur, ses correspondances et toute sa maison me sont confiées. D'après tant d'ennemis que j'avais auprès du général Perron, il a encore fait pour moi plus que je n'espérais, c'est-à-dire pour ma réputation.

Je m'en vais prendre la liberté de vous donner quelques nouvelles. Siadada, mort il y a longtemps; du depuis Tantiah et La Koua qui étaient rebelles au prince; Michel Filose parti pour l'Europe, dit-on, aussi mort, reconnu traître au prince ; son fils qui était colonel et commandait une brigade à Oudjein, mort il y a quelques mois de désespoir. Ses correspondances avec ses ennemis (aussi traître comme son père) ayant été trouvées pour perdre notre prince pour des avantages qu'on lui faisait au détriment de son maître notre prince, lequel l'avait comblé de faveur au seul nom de fils d'Européen, parce qu'il les aimait beaucoup et les favorisait tous tant qu'il pût.

Gupalrhoo Choo (celui-ci n'est point l'ami du colonel Sutherland) ses frères, neveux, etc. employés, et en faveur. Combien de fois ce chef et le prince m'ont dit qu'ils vous remettraient le gouvernement de toutes choses si vous vouliez revenir ; qu'ils savaient bien que jamais ils ne trouveraient un second de Boigne.

Les Sickes alliés avec le prince. Une brigade aujourd'hui à Patialah pour leur service commandée par un M. Louis Majon, pays de M. Perron, qui était serviteur chez la Begum que peut-être vous avez connu ou ouï parler ; car, autant que je puis me rappeler, il vous demandait du service comme enseigne à Kohel. La première brigade à Oudjein auprès du prince commandée par M. le major Pholman. Une guerre avec Esventhoo Oulker, neveu du défunt Toukon Oulker, fuit et son pays pris en partie par notre prince, qui est accablé d'un

bonheur si grand tel qu'on n'a jamais vu. Les Begums veuves de l'ancien prince, qui avaient une armée de rebelles, défaites et prisonnières d'Ambagy. M. Georges Thomas, qui était serviteur de la Begum, que vous avez connu de réputation, avait trouvé le secret de lever une brigade et de faire 70 pièces de canon, courait de tous côtés et faisait des mamlets, détruit, perdu son camp et son artillerie. Deptom aussi conduit à Kanwpoor. Pour que les choses puissent venir au comble pour le prince, il faudrait que vous seriez auprès de sa personne, du moins à Kohel; *vous y seriez comme un corps saint, tant vous êtes en vénération et adoré, surtout de la troupe, qui, dans toutes ses chansons, ne prononce jamais que votre nom.* M. Perron est ici pour le pouvoir comme un roi de Prusse, et comme un Crésus du côté de l'argent, qui tombe comme la pluie la plus abondante nuit et jour chez lui sous forme de roupies. Courtisé en même temps par tous les rajahs et grands du pays, même par le prince *qui le craint*, ainsi que tous ses chefs, qui sont tous, ainsi que lui, comme aux ordres de M. Perron. Il faut donc en même temps que M. Perron n'en abuse point malgré ses forces, (vous avez fait la soupe, pour les autres, qui n'ont que la peine de la manger aujourd'hui), et s'imagine qu'il a bien servi le prince. Si mes ennemis ne m'avaient pas desservi auprès de lui, j'aurais une grande fortune aujourd'hui; il ne me voulait pas de mal, puisqu'il m'avait donné la première brigade. Ce qui est passé, je n'y pense plus, et ne veux point vous en entretenir plus longtemps crainte de vous en ennuyer. Que faire? Dieu, tout puissant qu'il est, ne peut faire que ce qui est arrivé ne soit pas. M. Perron a les soubahs de Delhi, d'Adjmyr, de Saranpoor, d'Agrah, le fort d'Alyghûr, etc.

Dans celui d'Agrah, c'est M. John, colonel, qui commande et qui a le capitaine Jacob avec lui, qui était enseigne dans le bataillon d'Oudjein, qui quitta la 1re brigade. M. Perron n'ayant pas voulu le faire capitaine par rapport aux Européens, étant Arménien comme vous le savez; le fils de M. John, colonel Georges, arrivé à Agrah en congé; Louis

Shéridan, major Beau, frère du général, arrivés aussi, mais malheureusement le dernier avec la jambe cassée; celui qui commandait un régiment nommé Loyal Liégeois un instant avant la Révolution.

Si vous étiez ici, grand Dieu ! quelle fortune immense vous pourriez laisser au fils que vous avez, sans compter le commandement de toutes ces provinces qui lui serait bien assuré par la suite, et combien d'heureux en même temps vous pourriez faire!

Je suis bien inquiet de l'état de mon père et de ma mère; point de leurs nouvelles ; ils demeurent au château de Bergin en Savoie, paroisse de Saint-Jean-le-Chevelu, à une lieue d'une petite ville nommée Hyenne, à 4 lieues de Chambéry, connus de la maison de Mme Lamartinière, de celle du défunt comte de La Tour, autrefois gouverneur de Savoie qui a ses fils, un surtout qui me connait beaucoup, marié à la sœur du prince de Liége, que j'ai eu l'honneur de voir à Paris en 87, et autres personnes de Chambéry qui les connaissent. Si, d'après tels renseignements que je prends la liberté de vous donner, vous pouviez me donner de leurs nouvelles, je vous aurais une obligation des plus particulières que je ne saurais calculer, tant j'ai envie de savoir leur position. De plus, si vous pouvez envoyer mille écus à ma mère pour moi, croyant qu'elle peut en avoir besoin, je vous serais infiniment redevable et payerai ici, à votre ordre, à M. Queiros Hamilton ou à qui vous m'ordonnerez, ladite somme aux personnes avec lesquelles vous avez affaires ; ce serait un grand service de plus que je vous devrais.

J'ai grande envie de passer en Europe, mais je suis fort embarrassé, étant attaché à une femme du pays que j'aime beaucoup, *que j'ai prise pour me faire oublier mes malheurs* passés. Pour l'emmener avec moi, comment faire? et *je ne voudrais point la tromper*. Veuillez bien me donner votre avis ; elle est nièce du nabad Solimmabekan d'ici, et vieille de 17 ans, qui me dit sans cesse qu'elle est décidée à mourir plutôt que de me quitter. Je vous parle comme à mon confesseur, et j'attendrai votre réponse pour me décider, ne voulant rien faire

sans cela. Veuillez me répondre le plus tôt possible, ce sera une faveur des plus particulières que vous ferez à celui qui ne cesse de faire des vœux pour la conservation de vos jours, et qui est avec un profond respect, général, votre très-humble et très-dévoué serviteur.

Veuillez bien faire agréer mes respects à votre famille, s'il vous plaît, et m'excuser si ma lettre est barbouillée; depuis mes malheurs et chagrins, j'ai la vue affectée; que je suis heureux de ne l'avoir pas perdue tout à fait !

DRUGEON.

(Le texte original de cette lettre a été scrupuleusement respecté.)
— Tiré des archives de M. le comte de Boigne.

IV.

Camp de Bandarès, 28 février 1802.

MON CHER GÉNÉRAL,

Depuis votre départ de ce pays, les troubles ont continuellement régné. Il y a quatre ans que les femmes de l'ancien prince se sont soustraites d'auprès de leur neveu le prince actuel et ont formé un parti considérable contre lui.

Lukwoy Dada, qui s'est aussi rendu rebelle au prince il y a trois ans, avait épousé le parti des femmes ; je fus obligé de marcher sur ces deux partis qui se rapprochaient de nous. Les ayant amenés à une action, j'eus le bonheur de les défaire complétement. Lukwoy Dada fut blessé dans l'action, et, depuis cette défaite, les femmes ont fait demander au prince de s'accommoder ; il vient de leur pardonner, et elles sont rentrées dans le devoir. Lukwoy Dada est mort de sa blessure ; s'il eût véeu il ne me l'eût jamais pardonnée.

Jasing-Rao, de la maison d'Holkar, est aussi en guerre avec le prince depuis deux ans...; il pille et ravage tout, et je marche sur lui avec ma cavalerie. Un nommé Georges Thomas, qui a profité de mon séjour dans le Dekkan pour soulever un parti de 12,000 hommes avec 60 canons, s'était emparé d'un pays considérable du côté des Syckhs, où il avait bâti un grand fort, et pillait tout le pays, jusque même dans les environs de Delhi.

J'ai été forcé de détruire entièrement ce parti avec la 3e brigade et j'ai permis à ce scélérat de se retirer, lui défendant le territoire du prince.

Vous êtes militaire, mon cher général, et vous savez qu'on perd toujours de braves soldats dans les actions. M. Rostock, que vous m'avez recommandé, a été tué à l'affaire d'Indoor ; M. Bernier, un des plus braves et des meilleurs officiers des brigades, a subi le même sort, ainsi que M. Schmit

jeune, Dounely, votre protégé, et une infinité d'autres que vous ne connaissez pas.

Dans ce moment, le prince n'a plus que Jasing-Rao à détruire pour être tranquille dans ses immenses possessions. L'établissement des brigades dont vous êtes le vrai fondateur et où votre nom, mon cher général, retentit journellement, est aussi solide que jamais. Ce sont elles qui lui ont conquis cet immense pays. Vous ayant imité par cette discipline que je conserve, par cet ordre si nécessaire au militaire et qui est le nerf et la base de ses succès, les brigades ont été toujours et partout victorieuses. Heureux à leur tête par l'attachement et la confiance que le soldat m'a voués, j'ai toujours vaincu, et par là retiré le prince des circonstances les plus critiques où il pût jamais s'être trouvé.

Vous me recommandez M. Drugeon; il y a plus d'un an que je l'ai réintégré non pas dans les brigades, mais dans une place plus honorable encore que celle que j'aurais pu lui donner dans le militaire, eu égard à la capacité que vous lui connaissez : je l'ai nommé gouverneur du fort de Delhi et surveillant de l'empereur; si j'ai oublié, en lui donnant cette place, ses fautes passées, je m'en trouve heureux et dédommagé par l'intérêt que vous prenez à lui. Oui, je recevrai avec la plus grande satisfaction toutes les personnes que vous me recommanderez pour être placées dans les brigades; il est de mon amitié pour vous de vous y conserver ce droit et aussi comme premier fondateur des braves militaires qui composent ce corps; c'est le plus petit titre que je puisse vous y conserver et je dois à la reconnaissance de n'y pas manquer...

CUILLIER-PERRON.

(*Tiré des archives de M. le comte de Boigne.*)

V.

« En parcourant les papiers trouvés à Séringapatam, et imprimés dans l'*Asiatic annual register*, pour l'année 1799, il m'a paru que le mauvais succès de l'entreprise de Tippoo-Saheb et sa défaite furent dus principalement à son ambassade à l'Ile-de-France, conseillée par quelques hâbleurs français qui résidaient à sa cour.

» Tippoo, depuis quelques années, cherchait tous les moyens de se venger des Anglais, auxquels il avait juré une haine implacable, et, à cet effet, il cherchait à s'allier avec la France, dont il attendait des secours. Mais il se hâta trop, et eut le malheur d'écouter un forcené jacobin sans talent, sans expérience, le citoyen Ripaud.

» Au commencement de 98, il envoya deux députés à l'Ile-de-France pour traiter du projet de guerre. Mais le gouverneur français commit l'insigne maladresse de publier les dépêches et les sollicitations de l'ambassade, d'afficher au coin des rues du port nord-ouest l'avis d'enrôlement sous le drapeau du sultan, avec l'offre d'une prime brillante, et tout ce bruit aboutit à l'envoi de 150 volontaires, tant noirs que blancs, sur la frégate *La Preneuse*.

» Le gouverneur de Bengale, informé de tout par quelques Américains qu'on eut encore l'imprudence de laisser sortir de l'île, prit les devants, arma à la hâte, lança trois corps d'armée sur le royaume de Mysore, attaqua le sultan tant à force ouverte que par trahison, et entra dans sa capitale, le fer et le feu à la main.

» On ne connaît pas exactement les circonstances de la mort de Tippoo. Il est probable qu'il mourut en héros sur la brèche, où son cadavre fut trouvé parmi des monceaux de morts. Quelques-uns ont présumé qu'il se tua de désespoir (1).

(1) Ce drame ne rappelle-t-il pas jusque dans ce détail la mort récente, et aussi héroïque, du roi Théodoros d'Abyssinie?

» Ainsi finit un allié puissant de la France qui, adroitement ménagé ou sagement conseillé, eût pu lui devenir si utile par la suite. Toutes les affaires de ce monde se tiennent. Que fussent, en effet, devenues celles d'Europe si Tippoo eût survécu de quelques années? Bien certainement il eût fait une forte diversion contre les Anglais, qui, plus occupés de ce côté, et restés moins riches et moins puissants, n'auraient pu songer à troubler si sérieusement l'Europe et à y fomenter la guerre en avançant à leurs alliés des subsides énormes.....

» Les Anglais ont dit beaucoup de mal de Tippoo, et à tort. Voici un fait qui prouve ce qu'en pensait son peuple, et le souvenir qu'ont encore conservé de sa mémoire les Hindous, ou sujets ou alliés, qui déplorent aujourd'hui encore son désastre. Meër-Mahommed-Sadück était le principal favori de Tippoo; les peuples le détestaient, le rendant responsable de tous les abus de pouvoir, de tous les excès perpétrés au nom du trône. Pendant la dernière guerre, tous, sauf son maître, le soupçonnaient de trahir. Après la prise de Séringapatam, il fut presque impossible de dissuader personne qu'il n'eût pas appelé les Anglais dans le pays. Il fut tué par les troupes du sultan, lorsqu'il cherchait à s'échapper pour aller jouir du prix de son crime, et la manière horrible dont son corps fut mutilé confirma le bruit que les soldats l'avaient sacrifié à leur vengeance. Leur animosité ne s'arrêta pas là; son corps fut traîné dans la boue; les femmes et les enfants en firent, durant plus de deux semaines, le hideux jouet de leur mépris et de leur rage, couvrant d'insultes ces tristes débris. »

(Extrait de l'ASIATIC ANNUAL REGISTER de l'année 1800 (*Characters*, 14), cité dans le VOYAGE DANS L'INDE du docteur Brunet (I, p. 178); édition de 1825.)

VI.

Organisation des brigades européennes, dites de Boigne, appartenant à l'armée de Sindhia, prince des Mahrattes.

	CRÉATION DE M. DE BOIGNE.			CRÉATION DE M. PERRON.	
	1re BRIGADE créée en 1790.	2e BRIGADE créée en 1790.	3e BRIGADE créée en 1793.	4e BRIGADE créée en 1801.	5e BRIGADE créée en 1803.
NOMS DES COMMANDANTS :	1792. Major Fremont. 1794. Major Perron. 1797. Major Drugeon. 1798. Colonel Duprat. 1799. Colonel Sutherland. 1802. Colonel Pohlman.	1793. Major Perron. 1794. Major Gardiner. 1795. Major Sutherland. 1799. Major Pohlman. 1802. Colonel Sutherland. 1803. Colonel Hessing.	1795. Capitaine Pedrons. 1801. Major Bourquien.	1803. Colonel Dudrenec.	1803. Major Brownrigs.

VII.

L'an 1815 et le 24 du mois d'avril, dans la maison d'habitation de M. l'avocat Bain, située rue Croix-d'Or, à Chambéry, en présence des soussignés, moi Benoit Le Borgne de Boigne, acquéreur du domaine de Buisson-Rond, situé à Barberaz, par acte sous la date du 4 vendémiaire an XI, correspondant au 26 septembre 1802, Blanchet, notaire, au prix de 40 mille francs, outre 6 mille remis de la main à la main, du sieur médecin Bernard qui l'avait acquis du sieur Caselli, celui-ci acquéreur du gouvernement qui l'avait vendu comme domaine national procédé de M. Frédéric-Pantaléon Millet d'Arvillard, inscrit sur la liste des émigrés, ayant déjà donné des marques d'attachement et d'intérêt aux MM. Frédéric, Henri et Lucie Millet d'Arvillard, enfants dudit M. Frédéric-Pantaléon Millet, en gratifiant ceux-ci d'une somme de dix mille livres tournois, le 29 germinal an XI, qui ont été réellement payés, je veux encore, par pure délicatesse et par considération aux malheurs qu'a éprouvés cette famille intéressante, qui a perdu tous les biens de son père, faire une nouvelle gratification auxdits enfants d'Arvillard, d'une autre somme de dix mille francs dont j'ai déjà payé deux mille francs à M. Frédéric, plus la somme de trois mille francs, que je compte de suite à M. Clément Morand et le surplus en la remise que je lui fais d'un effet de commerce d'égale somme de cinq mille francs, et c'est le tout à l'acceptation dudit M. Morand comme mandataire : de M. Frédéric Millet d'Arvillard, par acte du 27 août 1811, Ract, notaire; de demoiselle Lucie Millet d'Arvillard, par acte du 6 juillet 1813, Pezzane, notaire à Turin; et de procureur substitué par M. Noël Morand Saint-Sulpice, par acte du 13 août 1812, Picolet, notaire à Saint-Julien, en qualité

de procureur général de M. Henri Millet d'Arvillard, par acte du 26 octobre 1811, Chapperon, notaire.

J'aurais certainement fait une plus grande faveur auxdits enfants d'Arvillard si je n'avais déjà payé bien chèrement ledit domaine, tel qu'il existait alors, par la somme de quarante-six mille francs, et nous de Boigne et Morand, convenons que ladite somme était bien la vraie valeur du domaine tel qu'il existait audit temps. En conséquence, moi Clément Morand, en ma dite qualité, accepte avec reconnaissance la susdite gratification et je déclare que mes mandants regrettent de ne pouvoir, en l'état des choses, donner d'autres témoignages de leur reconnaissance que l'expression de leur satisfaction de voir le domaine de leur père entre les mains d'une personne aussi libérale; et, s'ils n'avaient pas été forcés de répudier l'hoirie de leur père et de continuer cette répudiation, parce que la totalité de ses biens a été aliénée par le gouvernement et que les créanciers demeurent en souffrance (plusieurs ayant même négligé de se faire liquider), ils se seraient empressés, s'ils eussent eu titre et qualité, de donner, spontanément et sans être requis, audit M. de Boigne tous actes d'approbation et de ratification, et je déclare au nom de mes mandants qu'en toute occasion ils seront toujours prêts à faire tout ce qui pourrait dépendre d'eux et qui pourrait contribuer à la plus grande tranquillité et paisible possession dudit M. de Boigne, envers qui que ce soit, même si besoin était par des sacrifices pécuniaires jusqu'à concurrence de la somme reçue.

Le présent ayant été fait à double, et souscrit par nous et par les témoins ci-après, pour conserver mémoire dans les descendants de nos familles et de celles d'Arvillard des généreux procédés de M. de Boigne, des expressions de reconnaissance des MM. d'Arvillard et de leurs parents, et des sentiments de loyauté et de délicatesse dont tous sont animés, et il sera facultatif, à moi de Boigne, de déposer le présent aux minutes du notaire que je choisirai ou d'en faire passer acte par main de notaire à ma réquisition par lesdits frères et sœur Millet d'Arvillard.

Présents : MM. Eugène Morand de Saint-Sulpice, et Claude-François Bain, conseiller de préfecture. Signé par tous quatre sur les deux doubles :

BAIN, témoin, BENOIT DE BOIGNE, MORAND DE LA MOTHE, EUGÈNE MORAND DE SAINT-SULPICE.

(*Tiré des archives de M. le comte de Boigne.*)

VIII.

PREMIER RÉGIMENT DE CAVALERIE, CUIRASSIERS.

A Versailles, le 14 prairial an II.

Le chef de brigade commandant ledit régiment, et par intérim la subdivision de Seine-et-Oize.

Autorise Monsieur le général Boijne, conformément aux instructions du général Junot, à continuer sa résidence à *Beau-Regard* sa propriété, sans qu'il puisse y être inquiété pour cause d'exécution de l'arrêté du 2 prairial, attendu qu'il ne peut être regardé comme Anglais. Il lui est libre, en conséquence, de circuler dans cette subdivision sans trouver opposition ou empêchement de la part des autorités militaires.

Monsieur le général Boijne est, en outre, autorisé à garder près de lui les nommés Richard Gutriye et Richard Lee, tous deux ses domestiques, et dont il reste garant. Ces deux étrangers circuleront librement dans le département de Seine-et-Oize.

MARGARONE.

(Tiré des archives de M. le comte de Boigne.)

IX.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,

Prenant une entière confiance dans les talents, la valeur, l'expérience à la guerre, la bonne conduite, ainsi que dans la fidélité et l'affection à notre service du sieur comte de Boigne, lui avons conféré et conférons par ces présentes, signées de notre main, le grade de maréchal de camp, pour tenir rang dans nos armées du dix-huit octobre mil huit cent quatorze.

Mandons et ordonnons à nos officiers généraux et autres à qui il appartiendra, de le reconnaître et faire reconnaître en ladite qualité.

Donné au château des Tuileries, le 20 octobre 1814.

LOUIS.

Par le Roi :

Le ministre, secrétaire d'État de la Guerre,

Comte Dupont.

X.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, chef souverain, grand maître et fondateur de l'ordre militaire de Saint-Louis, à tons ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Étant bien aise de donner au sieur Benoît de Boigne, maréchal de camp de nos armées, des marques de distinction, en considération des services qu'il nous a rendus, nous avons cru que nous ne le pouvions faire d'une manière qui lui soit plus honorable qu'en l'admettant au nombre des chevaliers de l'ordre militaire de Saint-Louis, institué par l'édit du mois d'avril 1693, étant bien informé des services ci-dessus et qu'il professe la religion catholique, apostolique et romaine.

A ces causes nous avons fait, constitué, ordonné et établi, faisons, constituons, ordonnons et établissons, par ces présentes, signées de notre main, le sieur de Boigne chevalier dudit ordre de Saint-Louis, pour par lui jouir dudit titre de chevalier, aux honneurs et prérogatives qui y sont attachés, avec faculté de tenir rang parmi les autres chevaliers dudit ordre, et de porter sur l'estomac une croix d'or émaillée, suspendue à un petit ruban couleur de feu, et sur laquelle il y aura l'image de Saint-Louis, à condition d'observer les statuts dudit ordre, sans y contrevenir directement ni indirectement, et de se rendre à notre cour, toutes et quantes fois nous le lui ordonnerons pour notre service et pour le bien et utilité dudit ordre.

Si donnons en mandement à tous grand'croix, commandeurs et chevalier dudit ordre militaire de Saint-Louis, de faire reconnaitre le sieur de Boigne chevalier dudit ordre, de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra, après

toutefois qu'il aura prêté le serment requis et accoutumé. En témoin de quoi, nous avons signé de notre main ces présentes, que nous avons fait contre-signer par notre ministre secrétaire d'État ayant le département de la guerre.

Donné à Paris, le sixième jour de décembre, l'an de grâce mil huit cent quatorze.

LOUIS.

Par le roi, chef souverain, grand maître et fondateur de l'ordre militaire de Saint-Louis,

Duc de FELTRE.

XI.

LÉGION-D'HONNEUR.

Paris, 27 janvier 1815.

Le chancelier,

A Monsieur de Boigne, chevalier de la Légion-d'Honneur, général, ex-président du conseil général du département du Mont-Blanc.

Le roi vient de vous nommer chevalier de la Légion-d'Honneur.

Je m'empresse, Monsieur, de vous annoncer la grâce que Sa Majesté vous a accordée.

Comte DE BRUGE.

XII.

Victor-Emmanuel, par la grâce de Dieu, roi de Sardaigne, de Chypre, et de Jérusalem, duc de Savoie, de Gênes; prince de Piémont, etc.

Après avoir parcouru avec honneur une longue et éclatante carrière militaire, le général Benoît le Borgne de Boigne, rentré dans sa patrie, y a donné l'exemple d'une si belle conduite par ses bienfaits envers les malheureux et les indigens, par son amour pour le bien public et par son attachement à Notre Personne, qu'elle lui a concilié à juste titre la considération et l'estime publiques. Un aussi honorable assemblage de qualités guerrières et de vertus civiles Nous porte avec plaisir à lui donner une marque distinguée de la satisfaction particulière que Nous en éprouvons, en lui accordant, de même qu'à sa descendance masculine, le titre et la dignité de comte pour que sa famille ait ainsi un monument perpétuel de Notre Royale Protection.

A ces causes, par les présentes, de Notre certaine science et Autorité Royale, eu sur ce l'avis de Notre Conseil, Nous avons accordé, et accordons audit général Benoît le Borgne de Boigne le titre, et la dignité de comte pour lui, et pour ses descendans mâles d'ainé en ainé par ordre de primogéniture à perpétuité, avec pouvoir de jouir de toutes les prérogatives, droits, prééminences et honneurs, dont jouissent, et sont en droit de jouir, les autres comtes de Nos États.

Mandons à Notre Chambre des comptes d'entériner, et à tous ceux à qui il appartient, d'observer, et faire observer les présentes. Car telle est Notre volonté.

Données à Turin, le septième jour du mois de juin, l'an de grâce mil huit cent seize, et de Notre Régne le quinzième.

V.-Emmanuel.

Contresigné : Borgarelli.

XIII.

Carlo-Felice, per grazia di Dio, re di Sardegna, di Cipro, e di Gerusalemme; duca di Savoja, di Genova ec., ec., principe di Piemonte ec., ec.

La propensione dell'animo nostro a favore de nostri sudditi della Savoja e la sollecitudine con la quale desideriamo il ben essere de' medesimi, ci rende cosa sommamente gradevole tutto ciò che puo tornare a vantaggio di essi; eppero fu motivo di piena soddisfazione per Noi la maniera generosa con la quale il conte Benedetto Le Borgne di Boigne cavaliere gran croce del nostr'ordine de'SS. Maurizio e Lazzaro, destino cospicue somme ad abbellimento della citta di Ciamberi, ed alla fondazione di pubblici stabilimenti a sollievo degl'infelici, ed alla migliore educazione della gioventù, i quali vennero anche da lui provveduti di abbondanti assegnamenti. Evolendo manifestare al medesimo quanto approviamo un cosi lodevole impiego delle richezze da lui possedute, e come egli é riuscito medianti tali prove di generosita, e di vero amore dé suoi simili a conciliarsi la nostra benevolenza assai volentieri abbiamo determinato di elevarlo alla dignita di Luogotenente generale nel nostro esercito.

Quindi e che per le presenti di nostra certa scienza e regia autorita abbiamo eletto e costituito, eleggiamo e costituiamo il prefato conte Benedetto Le Borgne di Boigne per Luogotenente generale d'armata con tútti gli onori, autorità, prerogative, preminenze, privilegj ed ogni altera cosa a tale carica appartenente con cio che presti il dovuto guiramento. Mandiamo pertanto a tutti li nostri magistrati, ministri ed uffiziali si di ginstizia, che di guerra, ed a chiunque altro fia spediente di riconoscerlo e farlo riconoscere per Luogotenente generale d'armata da Noi come sopra

costituito, e di assentarlo in detta qualita che tale è nostra mente. Dat Stupiniggi il di vensicinque del mese di settembre, l'anno del Signore mille octtocento ventidue e del regno Nostro il secondo.

CARLO-FELICE.

PATENTI di luogotenente generale d'armata a favore del conte Benedetto Le Borgne de Boigne. Cav^re^ gran croce dell' ordine de Ss^ti^ Maurizio e Lazzaro, con cio che presti il dovuto guiramento.

— *Tiré des archives royales de Turin.*

XIV.

Charles-Félix, par la grâce de Dieu roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem, duc de Savoie, de Montferrat et de Gênes, etc., prince de Piémont et grand maître de la sacrée religion et Ordre militaire des Saints Maurice et Lazare.

Le penchant naturel de notre cœur, qui nous porte à sentir vivement tout ce qui concerne le bien être de nos sujets bien-aimés de la Savoie, nous a fait reconnaître avec un vrai sentiment de satisfaction les actes de générosité dont le comte Benoit Le Borgne de Boigne, lieutenant général dans nos armées, vient de combler la ville de Chambéry.

Cet officier, distingué par ses talents militaires, à l'issue d'une longue carrière parcourue dans les terres les plus reculées, a marqué son retour dans ses foyers par des preuves éclatantes que le laps du temps et les vicissitudes de la fortune ne lui ont point ravi ni diminué l'amour de sa patrie, son zèle pour la religion de ses ayeux, et la sensibilité de son âme pour le malheur. Ce fut donc pour remplir une tâche si honorable, que le comte de Boigne s'empressa de destiner des sommes considérables à l'embellissement de cette ville, qui fut l'ancien berceau de nos ancêtres, à l'amélioration des établissements consacrés à l'exercice du culte, et de l'institution religieuse de la jeunesse, et présentant enfin une main bienfaisante à l'humanité languissante, il institua une honnête retraite destinée au recouvrement de la vieillesse qui se ressent des revers du sort. Un emploi aussi louable que le comte de Boigne fait de ses richesses, et les marques réitérées de son dévoûment bien prononcé pour

notre auguste famille lui méritèrent notre bienveillance, et, pour lui donner un témoignage lumineux de notre munificence royale, ce fut notre bon vouloir, le 16 mars 1822, de l'honorer de la grand'croix de la sacrée religion et de notre ordre militaire des SS. Maurice et Lazare. Venant maintenant le comte de Boigne de remplir sa profession solennelle à l'Ordre susdit, Nous voulons qu'il résulte d'une manière authentiqne de son admission formelle parmi les chevaliers grand'croix du même ordre; et par les présentes signées de Notre main, de Notre science certaine, et autorité souveraine et magistrale, d'après l'avis du conseil de ladite sacrée religion, Nous avons nommé et nommons le comte Benoit Le Borgne de Boigne chevalier grand'croix avec tous les honneurs, priviléges, prééminences et autres choses attachées à cette dignité, mandons au conseil de ladite sacrée religion et à tous les chevaliers et officiers d'icelle de reconnaître ledit comte de Boigne pour chevalier grand'croix, et commettons au même conseil d'entériner les présentes en tout comme elles disposent; donné à Gênes, ce quatorze du mois de mai l'an mil huit cent vingt quatre et de notre règne le quatrième.

Charles Félix.

— *Tiré des archives royales de Turin.*

XV.

Notes sur le général de Boigne, laissées par le général marquis de Faverges, et qu'on suppose avoir été écrites vers 1821.

Voici en outre les notices que j'ai recueillies du major Marschal, du colonel Grant et de divers officiers qui étaient au service de la Compagnie tandis que le général de Boigne était au service de Scindiah.

Le général de Boigne jouissait de la confiance de son maître à un degré dont aucun chef n'a jamais joui dans l'Inde. On a mis tout en œuvre pour la détruire, au moins pour l'ébranler; jamais on ne pnt y parvenir.

Scindiah craignait toujours qu'on ne le lui empoisonnât, et de tous les malheurs qui pouvaient lui arriver c'est celui qu'il redoutait le plus, car il le regardait comme son bras droit et disait hautement qu'il lui devait plus qu'à son père; que son père lui avait donné la vie et des droits, mais que de Boigne lui avait appris les moyens de jouir de l'une et de faire valoir les autres.

Lorsqu'une ligue se forma dans l'Inde, par l'influence révolutionnaire qui, profitant de la haine et de la jalousie des princes Mahométans envers la Compagnie, les excitait contre elle, Rao fut invité à y accéder et, dans le conseil tenu à ce sujet, de Boigne voyant qu'on n'avait point de chef à la ligue capable d'y mettre de l'ensemble, que le plan de guerre était vicieux dès le principe, puisque chacun des États voulait agir pour soi et isolément, déclara qu'il ne pouvait donner son approbation à une résolution qui devait entraîner la ruine de son maître : que, puisque son avis ne pouvait empêcher ce qui était résolu, il demandait sa démission, ayant mis, d'ailleurs, dans son contrat, en entrant au service du père de Scindiah, la réserve de ne pas servir contre la Compagnie. Il obtint honorablement son

congé et partit avec ce qu'il avait d'argent comptant montant à 400,000 livres sterling, laissant dans son Jaghir beaucoup de fonds, des arriérés de magasin, etc., qui lui appartenaient en propre : il avait en ontre des bijoux pour une certaine somme.

Il passa sur les terres de la Compagnie accompagné du régiment de cavalerie de sa garde. Le gonverneur de la province lui proposa de le céder ; il en demanda 40,000 livres sterling. Le gouvernenr général de l'Inde écrivit immédiatement qu'on acceptât sans marchander. Voilà les fonds avec lesquels il se retira du service de Scindiah.

Monsieur P..., qui était nn de ses lieutenants, prit le commandement de l'armée que laissait de Boigne et la perdit quelque temps après. Il revint en France avec 600,000 livres sterling. Il en avait 1,800,000 au moment de sa capitulation et prétendit que le tout lui appartenait; mais on ne voulut pas faire droit à ses prétentions, étant impossible que, dans si peu de temps de commandement, il eût pu faire une fortune égale à quatre fois celle de de Boigne, qui avait commandé si longtemps avec tant de gloire et do succès : cette somme fut donc regardée comme appartenant au trésor Mahratte et de bonne prise.

Il y a deux ans, pendant la guerre des Birmans fomentée pendant longtemps par des agents, le général Belliard m'a dit que P... avait été aussi nn agent français chez les Mahrattes et qu'à sa rentrée en Europe il se vantait d'avoir, par ses intrigues, obligé de Boigne à quitter le service. Belliard a été en Égypte avec Buonaparte, y avait conservé des relations, ainsi qu'en Barbarie, en Orient, et paraissait instruit de toutes les machinations étendues qui ont en lieu dans ces pays par le passé : elles paraissaient y êtro encore suivies, malgré le résnltat qu'elles ont eu en causant la ruine successive de tous les princes qui s'y sont prêtés, en obligeant la Compagnie, contre sa volonté, à les soumettre, forcée de céder à la nécessité de sa position et des circonstances qui ne lui permettaient pas de s'arrêter et de rester passive à leurs attaques. Ainsi s'est formé cet empire qui, par

sa grandeur, son étendue et sa population no peut manquer de se séparer de la mère patrie plus tôt que s'il fût resté d'une moindre étendue. Telles étaient, *il y a quinze ans*, les opinions et les vues de plusieurs hommes d'État marquants que jai connus et qui avaient passé longtemps aux Indes. Telle était et est encore l'opinion générale du cabinet anglais et la raison qui a empêché la conquête de l'empire Birman lorsque ses armées étaient détruites et les forces anglaises aux portes de la capitale de cet empire.

Plusieurs conversations avec Belliard ne me laissent aucun doute sur l'activité du parti libéral français dans ces contrées éloignées où il prétend donner de l'occupation à l'Angleterre, tandis que, dans le fait, on n'en donne qu'à la Compagnie.

Le général de Boigne a donné dans les dernières années des seconrs à plusieurs malheureux réduits à la misère par snite de menées on d'événements politiques, comme il donne à d'autres malheureux. Les premiers ont cru trouver en lui un fauteur, et ce n'est pas dans ce sens qu'il avait ouvert sa bourse : il refusa net tous secours ultérieurs anxquels ils prétendaient. C'est alors que ses ennemis de l'Inde, chassés do ce pays, revenus en France, où ils sont tous liés avec le parti libéral, ont prétendu l'attaquer, avec nombre de calomnies qu'on lui a intimées, avec menace de les imprimer. On vonlait mettre un prix à leur suppression. De Boigne les a méprisées en refusant tout secours. Tout cela m'a complétement confirmé ce que Belliard m'avait dit, et ce que madame de Curial me dit *l'année passée* de P..., de ceux que de Boigne avait employés anciennement, qui à présent se tiennent encore ensemble pour tirer parti de sa fortune lorsqu'ils le peuvent, continuant toujours à poursuivre et soutenir les mêmes intrigues et les mêmes principes qui, dans l'Inde, les firent agir contre lenr chef et leur bienfaiteur.

De Boigne a méprisé tout cela, a dédaigné de répondre et d'acheter le silence.

Les archives Mahrattes, dont il sort des extraits fort curieux, doivent faire justice de toute espèce de calomnie ; le

caractère du général est désormais du domaine de l'histoire : en le défendant personnellement il descendrait de la hauteur où l'avait placé le maître qu'il a servi, et dont le discernement fut si bien justifié par la conduite tenne par de Boigne et par sa fortune.

De Boigne n'évite point de parler de sa carrière et de ses aventures dans l'Inde avec cenx qui en savent assez pour n'être pas mus par la simple curiosité, mais qui sont à même de le juger et de lui rendre justice. Sa conversation est alors intéressante, pleine de grandes vues, mais surtout de bon sens et de simplicité. Il y a chez lui plus de sentiment de lui-même que d'orgueil : il parle de soi-même comme d'un autre; ne se rabaisse point mais ne s'exalte nullement; il paraît persuadé que tout autre, avec du bon sens, en eût fait tout autant. Parlant de plusieurs officiers qu'il eut sous ses ordres et qui sont restés dans l'obscurité, il disait: tel, s'il n'eût pas été joueur, tel buveur, etc., il anrait fait comme moi; c'est sa faute s'il n'a rapporté que 100,000 fr. : il dépendait de lui de faire une fortune égale à la mienne.

J'ai surtout été frappé de la simplicité avec laquelle il détaillait les moyens, la manière avec lesquels il avait créé tant de belles choses dans un terrain vierge; de l'impossibilité, à laquelle il croyait, s'il eût eu à agir dans un pays où il aurait déjà trouvé des précédents : il est persuadé que, ayant à étudier des détails déjà fautifs ou même excellents, cette étude, nécessaire, indispensable, eût épnisé ses forces, son temps et ses moyens, et qu'il serait resté un pauvre officier subalterne ; tandis qn'il eut les mains libres, du bon sens, l'envie bien décidée de bien servir son maître avec un sentiment bien net des devoirs d'un soldat, et peu d'instruction pourtant.

Telles furent les ressources qui le mirent en évidence et le conduisirent dans sa carrière. Le besoin, l'activité le jettèrent dans les aventures; la fortune les lui présenta heureuses; à chaque instant de nouvelles vues s'ouvrirent devant lui; il en profita audacieusement et sans jamais se laisser éblouir, et il se retira à temps.

Il vit en Savoie, sans sortir des bornes d'une honnête opulence proportionnée aux usages de son pays, et sans être accablé ou entraîné par son immense fortune. Elle s'augmente tous les jours, car il ne peut pas dépenser ses revenus sans sortir des relations ordinaires de la société du pays dans lequel il vit.

Il a toujours aimé les femmes, mais en despote. Il a avec elles un mélange de galanterie et de hauteur ou plutôt de dureté; il n'en fait pas sa société. Il se reproche des duels, du mépris pour la vie des hommes que, dans sa sévère justice, il traitait à l'orientale et comme les princes de l'Inde, et une indifférence totale pour les vérités ainsi que pour les pratiques religieuses pendant le temps qu'il a passé hors de la patrie. Revenu de ses erreurs, il emploie une partie de son revenu en bonnes œuvres. Ayant tant fait pour le diable pendant sa vie, il est temps de faire quelque chose pour Dieu, quoique ce soit bien tard : telles sont ses paroles.

Il donne froidement, toujours positivement; calcule l'argent qui lui entre ou qui sort, plutôt par esprit d'ordre, que par véritable avarice; mais ne se laisse jamais arracher un sol : il donne beaucoup, sans ostentation mais sans envie de le cacher, quoique ses aumônes secrètes soient assez considérables.

Ce qui est fort remarquable c'est que, maintenant comme pendant son généralat aux Indes, son secrétaire même n'est qu'une machine à écrire qui ne connait ni ses affaires, ni sa fortune dont lui seul a le secret complet.

Le capitaine Smith voit dans le caractère du général un plan raisonné, préparé de longue main et suivi avec persévérance par un homme ambitieux vers un but fixe : mes conversations avec le général m'ont ôté totalement cette idée et ne m'ont présenté qu'un homme de sens, attendant les événements, en profitant par la virilité de son caractère mâle et calculateur.

— *Tiré des papiers de M. le comte de Boigne.*

XVI.

Esquisse de la vie du général de Boigne publiée dans le Télégraph, *en* 1797 *et* 1798.

Agra, 20 décembre 1796.

Monsieur,

Le général Benoît de Boigne est un de ces caractères remarquables que la nature forme dans ses moments capricieux afin d'étonner la race humaine et de faire voir la diversité de ses matériaux et la variété de son pouvoir créateur. S'il est permis de présenter des faits de moindre importance pour établir une comparaison avec de grands événements, je ferai observer que les mêmes motifs qui inspiraient à un Spinoza, à un Machiavel, à un Rousseau leurs productions excentriques, déterminaient aussi la nature à mouler un Suwarroff, un Potemkin, un Kosciusko ou un de Boigne.

Il était Savoyard de naissance, d'une famille respectable et pauvre. Il débuta dans sa carrière sous la direction de Mars, au service de son prince; amateur de la nouveauté et agité par l'ambition, il échangea la perspective modeste d'un officier sarde contre celle plus brillante qu'offrait la France, et entra dans ses brigades irlandaises comme enseigne. Ce fut là le précurseur de sa conduite subséquente. La vie calme, la pauvreté, les espérances stériles d'un officier sarde n'allaient pas au génie de de Boigne, qui aspirait toujours à marcher en avant et prit son essor jusqu'aux nuages. Je n'ai jamais su ce qui le déterminait à quitter les bannières françaises, mais il est à croire que ce ne fut pas un motif d'indignité; il avait des ennemis assez vigilants et portés à exagérer tout conte et à amplifier toute anecdote capables de dénigrer sa réputa-

tion, de préjudicier à son caractère.—Si sa conduite n'avait pas été au-dessus de la censure, bien des voix se seraient élevées pour prononcer sa condamnation.

Dans l'époque suivante de sa vie agitée, il servit comme enseigne dans l'armée russe contre les Turcs. Dans un combat sur la frontière turque, un petit corps auquel il appartenait fut presque totalement détruit, et de Boigne fut fait prisonnier, mené à Constantinople et vendu pour cinquante dollars! Si nous l'avions vu portant des pots d'eau depuis l'Hellespont jusqu'à la demeure de son maître, nous aurions certes remarqué une différence sensible entre de Boigne et d'autres porteurs d'eau internés sur ce rivage.

« Great Julius on the moutains bred
» A flock perhaps or herd had led;
» He, that the world subdu'd had been
» But the best Wrestler on the green. »

A la fin de la guerre il fut racheté par ses parents, alla à Pétersbourg et eut l'honneur d'être présenté à l'impératrice. Plusieurs crédules débiteurs d'anecdotes disent qu'alors Sa Majesté prédit son élévation future, en observant qu'il était né pour devenir grand homme. Peut-être que, semblable à la plupart des prophéties, celle-ci fut prononcée après l'événement, ou bien qu'une observation non préméditée a été façonnée pour s'adapter à la circonstance. A Pétersbourg il fit la connaissance de lord Mac Cartney, alors ambassadeur d'Angleterre, et, en compensation de son esclavage, il fut nommé lieutenant. De Pétersbourg il fut détaché à quelque station russe près de l'Archipel, et il eut ensuite la bonne fortune d'accompagner lord Percy dans un tour par les îles de la Grèce. — Ce fut là le germe des succès de de Boigne et ce qui produisit les scènes dans lesquelles il s'est montré acteur si brillant, si remarquable. Telle est la bizarrerie des événements humains, tels sont les effets du changement. — De Boigne n'eut pas l'idée qu'il pourrait exister un rapport quelconque entre son intimité avec lord Percy et ses succès

à venir ; il la regardait comme nne circonstance heureuse, mais ordinaire, mais non comme la cause puissante et étonnante qui ferait de lui ce de Boigne qu'il est à présent ; et lord Percy, en lui donnant une lettre de recommandation pour lord Mac Cartney, gouverneur de Madras, et une autre pour Mr. Hastings, gouverneur du Bengale, ne se doutait pas qu'il élevait le subalterne qui commandait sa garde au rang d'un général qui, un jour, conquerrait des royaumes aussi étendus que la Grande-Bretagne. Mais, trève de digressions ! Il est probable, à juger de ce qne de Boigne se procurait des lettres de recommandation pour les Indes, qu'il avait déjà à cette époque de son existence conçu l'idée de visiter les Indes, ce continent de richesses et de spéculations téméraires, car sa vie a été une suite de projets ambitieux ; ses désirs se portaient toujours sur les hauteurs éblouissantes de la fortune, et chaque pas qu'il avançait dans cette poursuite lui fut un stimulant pour continuer avec une persévérance audacieuse. Peu de temps après cet événement fortuné, il retourna à Pétersbourg et fit proposer à l'impératrice, par le ministre de Russie, l'exécution d'un voyage aux Indes, y joignant un tour par Cashmir, la Tartarie, les bords de la mer Caspienne pour revenir en Russie. Catherine, qui de tout temps avait goûté et encouragé les voyageurs intrépides, approuva ce dessein, et, avant son départ, de Boigne reçut le brevet de capitaine. A son arrivée à Madras, en 1780, il s'enrôla comme enseigne sous les bannières de la Compagnie. Ceci a été une partie de sa conduite que je ne saurais m'expliquer d'une manière satisfaisante d'après la teneur générale de sa vie et de ses plans, si ce n'est qu'elle lui servit de voile pour cacher ses desseins ; cependant il quitta bientôt une position qui s'adaptait si mal à son caractère, mais non par la décision d'une cour martiale, comme plusieurs personnes l'ont avancé. Il est vrai qu'une cour martiale avait été convoquée parce qn'il s'était permis quelques libertés avec la femme d'nn officier, mais il fut acquitté honorablement, — j'en ai eu l'assurance par feu le capitaine Harvey, qui était un des membres de ce tribunal.— De Boigne disait souvent

qu'un service progressif à l'ancienneté n'avait pas d'attrait pour lui et ne convenait ni à son âge ni à ses desseins.

De Madras, il vint à Calcutta en 1782 et fut cordialement reçu par Mr. Hastings, qui avait toutes les attentions pour celui que lord Percy lui recommandait. De Boigne déclara au gouverneur le plan de son voyage projeté, mais sans nommer les personnes pour qui il l'avait entrepris, et Mr. Hastings, pour l'assister dans ses projets, lui donna une lettre pour le Nawab de Lucknow et le résident. A son arrivée à Lucknow, de Boigne fut présenté au Nawab et reçut un Khelut qu'il vendit pour 4,000 roupies; de plus, comme encouragement pour ses voyages intentionnés, une lettre de change pour Cashmir de 6,000 roupies. Avec cette somme considérable il acheta des armes, des toiles, etc., — vint à Agra et entra au service du Rajah de Jeypoore avec 2,000 roupies par mois. Comme la nouvelle de cet arrangement avait été envoyée à Calcutta, de Boigne y fut appelé par Mr. Hastings. Quoiqu'il ne dût pas compte au gouverneur, aux ordres duquel il aurait pu désobéir, il voulut se rendre agréable à Mr. Hastings et alla sans hésiter à Calcutta, s'y disculpa de quelques accusations portées contre lui par des envieux, et reçut une seconde fois la permission de se rendre à Lucknow. Comme il avait réalisé quelque argent, l'avarice l'emporta sur l'ambition; il s'établit dans le commerce de toiles de cette ville et y réussit très-bien. Il aurait pu continuer dans cet état avec aisance et prospérité, mais il forma alors ces grands projets qui furent ensuite réalisés.

Il vint à Agra en 1784 et, pour prouver ses talents militaires aux princes indiens, il proposa un plan de défense au malheureux Ranah de Gohud qui était alors assiégé et serré de près dans son fort par Mhadosee Scindia. De Boigne fit une proposition au Ranah par laquelle il pourrait se tirer de difficulté et de détresse et faire échouer les opérations hostiles de son adversaire, à savoir que, si le Ranah voulait lui envoyer une somme d'argent, il enrôlerait 1,000 hommes à Agra, 1,000 à Jeypoore, 2,000 à Dhailee et 1,000 près Gohud, que ces troupes, en observant tout le secret, toute la précau-

tion imaginables, se réuniraient à un jour et en un endroit fixés sur les frontières des États du Ranah, attaqueraient Scindia par derrière et feraient ainsi une diversion pour donner le moyen de délivrer le fort de Gohud. La levée de gens à différents endroits obviait aux risques de découverte, et ce plan aurait probablement réussi, sans l'interception de la correspondance entre de Boigne et le Ranah par Scindia.

Ce que de Boigne considérait alors comme une déception se changea en circonstance très-favorable à ses projets ; car Scindia se forma une si haute opinion de ses talents militaires, de sa résolution et de son intrépidité, par le plan intercepté de secourir Gohud, qu'il se consulta avec Mr. Anderson, résident britannique à sa cour. De Boigne avait de bonnes recommandations pour Mr. Anderson qui l'envoya chercher, le présenta à Scindia et lui procura le commandement de deux bataillons réguliers qu'il devait lever lui-même et discipliner selon la tactique européenne. Voilà les circonstances principales qui aidèrent de Boigne à prendre pied dans les États Mahrattes. Vous voyez que la fortune souriait aux talents et à la persévérance de de Boigne et ouvrit à sa vue les scènes magnifiques dans lesquelles il devait bientôt jouer un rôle marquant.

Dans ma prochaine lettre je continuerai ce récit, et je reste maintenant, monsieur, très sincèrement.

LONGINUS.

XVII.

Agra, 2 janvier 1797.

MONSIEUR,

J'ai déjà conduit de Boigne, de Savoie à l'empire Mahratte, par un chemin irrégulier et varié avec un succès aussi varié ; le théâtre de ses actions sera désormais fixé et seulement nuancé de triomphes rapides sur le champ de bataille, de prospérité dans le Conseil, et la perspective sera ornée de tous les charmes d'une fortune brillante. Tracer son avancement régulier, depuis le commandement de deux bataillons sous Appakhunda, chef Mahratte sous Mhadossee Scindea, jusqu'au généralat d'une armée de 200,000 hommes serait trop diffus pour mon plan limité. Je mentionnerai seulement les principales batailles qu'il gagna et qui affermirent la confiance et les bonnes intentions de Scindia et ouvrirent le chemin aux espérances ambitieuses de de Boigne. Après une expérience longue et attentive, Mhadosee s'était persnadé qu'uniquement par des troupes régulières, commandées par des Européens, il pourrait vaincre ses ennemis et soumettre et retenir les territoires encore vastes de l'empire délabré de la race de Timor. Il avait vu l'effet surprenant de deux bataillons, commandés par de Boigne, dans les mémorables batailles de Lollsont, Agra et Chaksana de 1784 à 1789, où de grandes armées fuyaient devant leur mitraille et leurs baïonnettes ; et il accepta volontiers la proposition de les augmenter à 8 bataillons, ensuite à 16, avec un train de 80 canons, forces efficaces, suffisantes à la conquête de tout prince natif dans les Indes.

L'avidité territoriale de Scindia, se rencontrant avec les talents et les snccès de de Boigne, formèrent l'armée présente de notre héros, la plus grande et la mieux réglée selon la manière enropéenne qui a toujours, soumise à un Prince Oriental, été funeste aux plans de l'Indostan ; et Scindia n'a pas été désappointé. Le premier service considérable dans lequel elle fut employée était important pour lui et glorieux pour de Boigne. C'était la fameuse bataille de Mairta en 1790. De Boigne avait seulement 8 bataillons en campagne, chacun formé de 700 hommes, et il se battait contre une multitnde de Rattores, tribu de Rahjpoots, célèbres pour leur courage farouche ; il est difficile de préciser leur nombre à cause de l'exagération et de l'incertitude des renseignements orientaux, mais des rapports modestes disent quarante mille. De Boigne remporta la victoire sur ces troupes commandées par des chefs nombreux que de Boigne, profondément initié dans la méfiance orientale, s'efforça de désnnir : *divide et impera.* Peu après, avec les mêmes troupes et dans la même année, il combattit les armes renommées et les 50,000 hommes d'Ismael Beg à Patna. L'engagement continua depuis neuf heures du matin jusqu'au soir. Par rapport au nombre des ennemis et à la haute réputation militaire de leur chef, c'était le combat le plus long et le plus acharné dans lequel la victoire se fût déclarée pour de Boigne. Ses troupes firent nn terrible carnage et prirent 72 canons. En 1792, à Luckhairee, il livra bataille à l'armée de Tookasee Holkar, commandée en partie par Holkar lui-même et en partie par le chevalier Dudrenec. Tookasee avait dans ce combat 4 bataillons réguliers, commandés par le chevalier, et une foule d'infanterie et de cavalerie Mahratte. Ses lignes furent prises d'assaut par trois bataillons de Boigne et 500 Rohillas avec une petite perte seulement. Chaque officier enropéen du détachement de Dudrenec fut tué ou blessé et lui-même n'échappa qu'avec peine. — Une autre bataille considérable fnt livrée en 1792 à Canondje par 4 bataillons des brigades de Boigne sous le capitaine, maintenant colonel Perron, contre Ismael Beg.

Ismael avait 20,000 hommes et trente canons. En deux heures il fut complétement vaincu, perdit tous ses canons et fut obligé de se réfugier avec ses troupes fugitives au fort Canondje où il fut assiégé bientôt après et forcé de se rendre en prisonnier à Perron. Il est maintenant en captivité dans le fort d'Agra, avec une pension de 600 roupies par mois, farouche bien que déchn. C'est la relation abrégée de la carrière militaire de de Boigne qui fut toujours marquée de succès, car il ne perdit jamais une bataille. Esquissons maintenant sa situation actuelle et tâchons de peindre sa tête et son cœur, ne perdant pas de vue la recommandation d'Horace :

« Commend not, till a man is thoroughly known;
» A rascal prais'd, you make his faults your own. »

Il commande actuellement une armée de 14 bataillons de Cipaïes et 10 bataillons de Nujeebs, chacun de 700 hommes, inclusivement les canonniers et l'état-major; 4,000 Sebnndies, 12,200 hommes de cavalerie régulière et un grand train de 150 canons. Ses Cipaïes sont armés, vêtus, disciplinés à la manière anglaise et commandés par des officiers européens. Les Nujeebs sont armés de fusils à mèche, avec des baïonnettes, commandés en plus grande partie par des officiers européens et disciplinés à pen près comme les Cipaïes; seulement les commandements se font en langue persane. Ils se sont toujours distingués par la bravonre et l'activité. Ses Sebundies sont armés de fusils à mèche et ordinairement employés à la collection des revenus du Jaydah (*Dowab*) on pays assigné pour la paye de l'armée de Boigne. Parmi les Sebundies il y a 1,000 Rohillas qui ne sont pas moins répntés par leur conrage que leurs compatriotes dans les plaines de Betorah; la cavalerie est bien montée, 700 armés de fusils à mèche et de sabres et 500 avec des carabines, pistolets et sabres; ils sont exercés à faire des évolutions à l'européenne.

De Boigne est formé par la nature et l'éducation pour guider et commander. Ses connaissances scolaires sont bien au-

dessus de la médiocrité; il est assez fort pour le latin et il parle le français, l'anglais, l'italien avec facilité et couramment. Il ne manque pas d'instruction générale, acquise par la lecture, et il possède une grande connaissance du monde; il est extrêmement poli, affable, agréable, enjoué et vif; élégant dans ses manières, déterminé dans ses résolntions et ferme dans ses mesures. Il est très-expérimenté dans le mécanisme du caractère humain et a un empire parfait sur lui-même; — à la subtilité politique de l'école italienne il a ajouté l'intrigue orientale consommée; il faisait son approche au pouvoir en déguisement et ne se montrait que quand il était trop fort pour rencontrer de la résistance. Sur le grand théâtre où il joue depuis dix ans nn rôle brillant et important il est craint et idolâtré, redouté et admiré, respecté et aimé; dernièrement le seul nom de de Boigne répandit plus de terreur que le brnit de ses canons, exemple singulier que je vais raconter en passant :

Noojulkoolee Khan recommanda à sa Begum dans ses derniers moments de résister dans le fort Canondje aux efforts de ses ennemis qui essayeraient assurément après sa mort de se saisir des faibles restes de son patrimoine : « Résistez, disait-il, mais, si de Boigne vient, cédez. »

Notre héros sera longtemps regretté et l'on se souviendra longtemps de lui aux Indes. Sa justice était peu commune et remarquablement bien proportionnée, participant à la sévérité et à l'indulgence; il possédait l'art heureux de gagner la confiance des princes environnants ainsi que de leurs sujets; il était actif et persévérant à un point qui peut seulement être conçu de ceux qui étaient témoins de ses labeurs infatigables depuis le moment qu'il organisait ses huit bataillons jusqu'à son départ de son poste. Je l'ai vu, pendant des jours et des mois, se lever avec le soleil, surveiller son Karkhana (arsenal), passer en revue ses troupes, enrôler des recrues, diriger les mouvements vastes de trois brigades, fournir des ressources et encourager les fabriques qui fournissaient leurs armes,

leurs munitions, leurs provisions, haranguer en son durbar, donner audience à des ambassadeurs, administrer la justice, régler les affaires civiles et les revenus d'un Jaydad de 20 lacks of roupies, prêter l'attention à une quantité de lettres de différentes personnes sur différents sujets importants, dicter des réponses, mener un système compliqué d'intrigues dans différentes cours, surveiller un commerce particulier de 7 lacks of roupies, tenir ses comptes, sa correspondance privée et publique et diriger et faire marcher une machine politique très-compliquée. Il faisait tout cela sans une assistance européenne, car il était très-défiant pour placer sa confiance. Il disait que toute personne ambitieuse qui fait des confidences court le risque de détruire ses projets. Telles étaient ses occupations laborieuses du matin au soir en quoi il surpassait même le fameux De Witt, de mémoire laborieuse ; et ce ne fut pas là l'ouvrage fortuit d'une journée, mais le travail constant de 9 ou 10 ans. A ce travail fatigant et sans relâche il sacrifiait une constitution des plus solides et des plus robustes que jamais la nature accordât pour faire le bonheur de l'homme. Il quitta son poste avec des infirmités multipliées, la santé ruinée, le corps affaibli, mais avec la récompense comparativement triste d'une renommée sans pareille et d'une fortune brillante de 400,000 liv. sterl. ! — Pour le physique il a plus de six pieds de haut, les os d'un géant, les membres grands, les traits marqués, l'œil perçant. Il y a quelque chose dans sa personne qui indique le héros et commande l'obéissance. Un adepte de la science zophirique (?) devinerait peut-être l'homme d'après sa physionomie. Il avait le port imposant et s'avançait, comme Ajax, du pas majestueux du héros qui a la conscience de sa grandeur.

Quelque lumineux qu'il soit, quelque grand qu'il se soit montré, de Boigne a ses défauts, ses petites faiblesses ! — Il est intéressé à un degré qui mérite le blâme, excessivement avide de pouvoir et d'autorité, quelquefois jaloux du mérite de ses inférieurs — mais où trouverions-nous la perfection ?

« There is none, but has some fault, and he's the best,
» Most perfect he, who's spotted with least. »

Il éleva le ponvoir naissant de Mhadosee Scindia à une hauteur telle que ce dernier n'aurait jamais osé l'espérer sérieusement ; — il fixa et consolida ce pouvoir et l'établit sur la base solide d'une armée puissante, bien disciplinée et bien payée. *Il était religieusement fidèle à son maître et au milieu des offres les plus séduisantes de le trahir il préservait sa fidélité sans tache ; et son mérite d'avoir résisté aux attraits de l'or est d'autant plus grand que son avarice était notoire.*

Scindia qui n'avait été qu'nne planète secondaire dans le système Mahratte fut élevé à être la première grâce au talent de de Boigne qui lui donna le goût de la tactique, des armes et des commandants européens, lui démontra leur supériorité et surmonta ses hésitations. Scindia Mhadosee laissa à son successeur, le Dowlnt Rao Scindia, l'armée la plus grande et la mieux disciplinée qni fût jamais dans l'obéissance d'un prince oriental et formée à la manière européenne. Dowlut Rao Scindia peut maintenant braver sans crainte — et il l'a fait, en effet — l'armée confédérée de l'empire Mahratte. Le jeune Scindia a maintenant six brigades; trois du Général de Boigne, nne du Major Hessing, une dn Major Filoze et une de Sombre ; en outre des bataillons détachés avec leurs chefs à eux, l'armée entière se compose de 30 bataillons de Cipaïes et 10 de Nnjeebs, chacun de 700 hommes; 2,000 soldats de cavalerie régulière et une artillerie formidable de 250 canons. A cette force régulière vous ajouterez 40,000 hommes de cavalerie Mahratte et 10,000 hommes d'infanterie irrégulière. Bien qn'il n'ait que vingt ans et soit entonré par de nombreux chefs Mahrattes et leurs nombreuses troupes et, ce qui plus est, attaqué par les batteries masquées de l'intrigue et de la finesse politique Mahratte, il a dicté des lois à lenr empire du centre de leur capitale; il a rénssi à faire conrber à sa volonté la tête grise et rusée de Nana Furdnawee et s'est approprié une partie de ses richesses immenses. Le moyen par leqnel de Boigne pouvait si longtemps et invariablement étendre son pouvoir, tandis que tant d'autres aventuriers dans la même sphère ont souvent échoué, a été un sujet d'étonnement pour bien

des personnes. A part ses talents, son habileté, sa persévéranee, il existe une autre eause qu'on ne connaît ou qu'on ne considère pas généralement : — d'autres Européens, qui ont tenté l'entreprise que de Boigne a réalisée, ont éehoué à défaut d'un fonds suffisant et réglé ponr payer leurs troupes, ear les promesses et la foi des princes orientaux ne sont que des ehimères creuses. Les soldats ne reçurent pas leur solde à temps, la désertion, les tumultes, les trahisons, les révoltes s'en suivirent et les commandants perdirent ou la vie ou leur eommandement. Le génie pénétrant de de Boigne avait prévu et évité eette erreur funeste. Peu de temps après l'organisation de ses deux brigades, il décida Mhadosee Scindia à destiner eertains pergunnahs à leur paye, ce qui fut fait en 1793. Un Jaydad, rapportant seize lacks de ronpies par an, fut accordé pour les dépenses de l'armée et y est encore aujourd'hui consaeré; tant que ce sera le cas, cette armée sera bien payée, en bon ordre, puissante et victorieuse. Point d'argent, point de Suisse, ee proverbe est vrai partout, mais aux Indes il l'est plus qu'ailleurs : *la bourse commande à l'épée*, et l'épée assure ordinairement la victoire. Le revenu de ce jaydah s'est aceru par les soins et l'équité de de Boigne à 20 lacks par an et se trouve dans un état de eulture aussi florissant que les parties les plus fertiles de Bénarès; et les Ryots sont aussi heureux que des créatures sensuelles peuvent l'être, à part les jouissances intelleetuelles ; — *fruges consumere nati.*

Il ne sera pas considéré inutile que je fasse remarquer quelques mesures d'humanité qu'adoptait de Boigne pour adoueir les horreurs de la guerre : ehaque offieier et soldat blessé reçoit un eertain présent en proportion de sa blessure, à partir d'une solde de 15 jours à trois ou qnatre mois de paye sans aucune interruption de solde pendant sa cure. Les invalides de son armée touehent une pension viagère au montant de la moitié de leur solde, en outre des terres ; et les familles des morts ou de ceux qui meurent de leurs blessures héritent de la propriété des décédés. C'est plus qu'aucun Européen ait jamais fait aux pauvres natifs, excepté

la Compagnie Anglaise. Il est encore un fait remarquable qui devrait recommander de Boigne à l'estime du Gouvernement britannique : lorsqu'il entra au service de Mhadosee Scindia, l'un des articles principaux de l'engagement qu'il contracta par écrit était : « *De ne jamais porter les armes contre les Anglais.* »

Adieu, Monsieur, excusez la prolixité de cette lettre et croyez-moi toujours très-sincèrement votre

LONGINUS.

(*Le texte de l'ancienne traduction de ces lettres a été scrupuleusement respecté.*)

XVIII.

Il existe dans les archives de la famille de Boigne quantité de pièces établissant que, suivant les usages de l'Inde, les gardes particuliers du général de Boigne étaient sa propriété personnelle. L'ordre suivant, traduit du mahratte sur l'original, outre qu'il établit ce point, indique de plus l'effectif du corps et sa solde.

MEMORANDUM (*General's own personal cavalry*).

Jusqu'à présent, les hommes faisant partie du corps de cavalerie qui est la propriété personnelle du général de Boigne ont reçu 28 roupies chacun, par mois ; cela ne suffit pas; en conséquence, la paye de chaque cavalier est augmentée de 2 roupies par mois à titre de *brundawhan*, et cette allocation supplémentaire remontera au commencement de l'année. Le général touchera donc mille roupies (25,000 fr.) chaque mois pour les hommes de la cavalerie qui lui appartient. Ainsi ordonné, le 1er de saphar 1208 (1793), au camp de Hotkawda.

(*Archives de la famille de Boigne.*)

XIX.

Relevé statistique des produits de l'impôt, en 1860, dans les possessions britanniques des Indes.

PRÉSIDENCES ou PROVINCES.	AREA en milles carrés.	POPULATION.	Nombre de districts ou zillahs	PRODUIT EN LIVRES STERLING — Revenu total des divers impôts. Brut.	Net.	Impôt foncier spécialement.	CHARGES imputables sur le revenu net.	PROPORTION des charges au revenu pour cent.
Bengale.	225,102	41,094,350	50	10,907,802	8,724,728	3,506,070	8,333,504	95 1/2
Agrah.	85,570	23,800,550	35	5,452,700	4,535,400	4,122,566	1,070,500	19 3/4
Madras.	144,890	22,301,700	21	5,005,900	3,779,229	3,479,437	3,294,323	87
Bombay.	120,065	10,485,000	17	3,851,178	2,337,942	2,290,969	2,635,012	113
Peudjab, Aoude, Nerbuddah et Bundelcund. . .	124,373	15,143,600	35	2,540,275	2,308,875	3,305,213	4,118,242	48 / 76
	700,000	112,625,200	158	27,757,858	21,886,172	16,704,255	19,451,581	

XX.

En l'audience publique de la deuxième chambre du tribunal de première instance de Chambéry, tenue pour les affaires de police correctionnelle, les 11 et 12 mars 1870, par MM. Laracine, vice-président; Usannaz et Vernaz, juges; en présence de M. Grand, substitut de M. le procureur impérial, occupant le siége du ministère public, et M. Berthet, greffier, a été rendu le jugement suivant :

Entre : 1° M. le comte Ernest de Boigne; 2° M. le vicomte Eugène de Boigne; 3° M. le vicomte Octave de Boigne; 4° M. le vicomte Benoît de Boigne, tous propriétaires, domiciliés : les deux premiers à Chambéry, les deux autres à Ballaison (Haute-Savoie), agissant tant de leur chef qu'au nom de tous les membres de la famille de Boigne, demandeurs, partie civile;

Et : 1° M. ***, demeurant à Chambéry, homme de lettres; 2° M. ***, né à Chambéry, y domicilié, imprimeur, tous les deux inculpés de diffamation;

Et encore M. le procureur impérial, partie publique intervenant à l'audience,

Le tribunal :

Attendu que le général comte de Boigne, aïeul des plaignants, est clairement désigné dans le passage de l'écrit dénoncé où il est parlé d'un « capitaine ayant guerroyé dans les pays lointains, ayant conquis de la gloire, des honneurs, des titres, et ayant eu la chance de rapporter au pays natal le

prix du respect à la foi jurée ; » que le dernier membre de cette phrase appelle spécialement l'attention et les commentaires, car il n'est pas naturel de mentionner comme une chose digne de remarque qu'un homme n'a pas forfait à son honneur et à ses serments ; que ces lignes n'ont évidemment d'autre but que de reproduire sous une forme ironique des bruits calomnieux, d'après lesquels la grande fortune du général de Boigne aurait été le prix de la trahison ; que l'auteur de l'article complète et accentue encore sa pensée lorsque, opposant ses amis à ses adversaires, il ajoute : « Chez nous, on n'est ni comte, ni marquis, ni baron, mais on peut regarder en face et sans rougir le portrait de son père, et, tant individuellement que dans la personne de ses ancêtres, on est estimé de l'estime des braves gens ; » que l'imputation du fait de trahison est donc formulée de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur, et ce premier élément de délit subsiste malgré les artifices de langage dans lesquels il s'enveloppe ;

Attendu que les prévenus invoquent vainement les immunités de l'histoire ; que l'on ne trouve rien dans leur écrit qui ressemble à l'étude consciencieuse et loyale d'un événement historique ; que le fait odieux imputé au général de Boigne est mis en avant sans discussion, sans preuve, sans égard soit à des impossibilités matérielles qui ressortent à l'examen le plus sommaire de la question, soit au témoignage unanime des historiens, des officiers, des hommes d'État et des voyageurs, de tous ceux, en un mot, que leurs travaux et leur position ont mis à même de connaître la vérité ; que si les actes de la vie publique d'un personnage peuvent toujours être jugés librement, il n'est cependant pas permis de les fausser par des imputations évidemment mensongères qui blessent l'homme dans ce qu'il a de plus intime et de plus sacré : sa conscience et sa probité ;

Attendu que de pareilles allégations ne se séparent pas de la volonté de nuire ; qu'il est même facile de voir que

l'intention malveillante qni a dicté l'article incriminé n'est pas dirigée seulement contre la mémoire du général de Boigne, décédé depuis longtemps, mais qn'elle vise snrtont à atteindre ses descendants, et notamment le comte de Boigne, dont l'honneur est lié par une solidarité étroite à celui de leur aïeul ; qu'ainsi les plaignants ont été intentionnellement lésés par la diffamation dirigée contre la mémoire du mort; que l'outrage envers cette mémoire ne se distingue pas de leur propre injure, et qu'ils ont intérêt et qualité pour en poursuivre la réparation devant la juridiction correctionnelle ;

Attendu que les circonstanees de la cause ne présentent aucun motif d'atténuation ; que les prévenus n'ont pu croire un seul instant que le comte de Boigne eût participé en rien à la polémique engagée entre eux et une feuille publique de la localité ; que pourtant ils ont mis une persistance singulière à le mêler malgré lui à leurs querelles; que, loin de répondre à l'appel fait à leur loyauté et de rendre hommage à la mémoire qu'ils avaient si odieusement outragée, ils ont reproduit et maintenu comme étant d'une innocuité parfaite le passage même dont la diffamation ne pouvait échapper à personne ;

Attendn que M. *** a publié l'écrit incriminé dans le journal dont il est l'imprimeur et le gérant; que M. *** est l'auteur de cet écrit et a fourni l'instrument de délit; que tous les deux ont encouru les peines de la diffamation et sont tenus solidairement à des réparations civiles dues aux plaignants;

Par ces motifs, statuant contradictoirement et en premier ressort, sans s'arrêter à toutes exceptions et conclusions contraires des prévenus, déclare les consorts de Boigne recevables et bien fondés dans leur poursuite ; déclare MM. *** coupables d'avoir, dans le n° 23 du journal, en date du 15 février 1870, à la fin d'nn article intitulé « le *Courrier des Alpes* et son patron, » diffamé la mémoire de feu le général

de Boigne, en alléguant un fait qui porte atteinte à l'honneur et à la considération de ce dernier et des membres de sa famille.

En réparation, faisant application des art. 13, 18 et 26 de la loi du 17 mai 1819, et 194 Instr. crim., qui ont été lus en audience par M. le président, condamne chacun des prévenus, et tous deux solidairement, à 150 francs d'amende, fixe à qnarante jours la durée de la contrainte par corps; condamne les prévenus solidairement, envers les plaignants, en 1,000 francs de dommages-intérêts et aux dépens; ordonne que le présent jugement sera inséré par extrait contenant les motifs et le dispositif, aux frais des prévenus, dans trois numéros consécutifs du journal; etc.

(Extrait des archives du greffe du tribunal correctionnel de Chambéry.)

XXI.

Statistique des aliénés en Savoie, à diverses époques, d'après les comptes rendus officiels.

1829.				1861.				1866				POPULATION DES ASILES D'ALIÉNÉS			
ALIÉNÉS VIVANT DANS LEURS FAMILLES.			Aliénés enfermés au Betton.	ALIÉNÉS VIVANT DANS LEURS FAMILLES.			Aliénés enfermés à Bassens.	ALIÉNÉS VIVANT DANS LEURS FAMILLES.			Aliénés enfermés à Bassens.	A L'ABBAYE DU BETTON.			A BASSENS.
Hommes	Femmes.	Total.		Hommes	Femmes.	Total.		Hommes	Femmes.	Total.		1840.	1845.	1850.	1870.
212	167	379	30	143	167	310	335	381	341	722	392	104	118	138	419
		409 (1)				645				1,114					

(1) La statistique des fous est l'une des plus inexactes, car, pour bien des motifs d'amour-propre, de sentiment et surtout d'économie, les communes et les familles s'abstiennent trop souvent de signaler l'existence de malades qui, d'une heure à l'autre, peuvent devenir *fous furieux*. Le chiffre donné par les recensements est donc toujours au-dessous de la vérité. On peut, à juste titre, s'effrayer du petit nombre de *fous enfermés*, quand on le compare au nombre considérable de *fous vivant en liberté*, habituellement sans surveillance efficace. Quant à l'écart entre le nombre des aliénés en 1829 et celui de ces malades en 1861 et 1866, la cause en est surtout à l'absence, en 1829, de données exactes, tandis que, depuis l'annexion, la mise à exécution de la loi de 1838 et des statistiques mieux surveillées ont permis de se rapprocher davantage du chiffre réel de cette population spéciale.

XXII.

Statistique des résultats obtenus à l'asile des aliénés de Bassens, d'après les documents fournis par M. le docteur Fusier, directeur de l'établissement, pour la période décennale de 1860 à 1870.

PROPORTION DES GUÉRISONS SUR CENT MALADES.								PROPORTION DU NOMBRE DES ALIÉNÉS à la population		PROPORTION SUR CENT MALADES.			
EN SAVOIE.				EN ITALIE.						GUÉRISONS		DÉCÈS	
Pendant le premier mois de la maladie.	Pendant le deuxième mois.	Après six mois.	Après un an.	Pendant les trois premiers mois.	Pendant les six premiers mois.	Après six mois depuis l'invasion du mal.	Après un an révolu.	en France.	en Savoie.	en France.	en Savoie.	en France.	en Savoie.
76	53	41	30	30	25	15	9	1/796	1/1000	33	40	14	7

RÉSULTATS ÉCONOMIQUES OBTENUS A L'ASILE DE BASSENS.				
CATÉGORIE DES JOURNÉES de malades. (Il n'y a point encore de pavillons pour les malades des 1re et 2e classes.)	VALEUR DE LA JOURNÉE DE MALADE EN 1870.			
	Prix de revient.	Prix payé par les intéressés.	Résultat pour l'asile.	
			Bénéfice.	Perte.
Pensionnaires. 3e classe..	1 fr. 45	2 fr. 05	» fr. 60	» fr. »
Pensionnaires. 4e classe..	» 89	1 25	» 36	» »
Indigents.	» 98	» 95	» »	» 03

XXIII.

Statistique de la mendicité en Savoie.

STATISTIQUE DES MENDIANTS DE LA SAVOIE D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS IMPRIMÉS ET INÉDITS.

1789.				1801.				1816.				1868.			
ENFERMÉS.		ERRANTS.		ENFERMÉS.		ERRANTS.		ENFERMÉS.		ERRANTS.		ENFERMÉS.		ERRANTS.	
Hommes	Femmes.	Hommes	Femmes.	Hommes	Femmes.	Hommes	Femmes.	Hommes	Femmes.	Hommes	Femmes.	Hommes	Femmes.	Hommes	Femmes.
176	203	1,709	1,979	129	118	1,835	2,525	92	74	2,130	2,947	107	84	240	439
379		3,688		247		4,360		166		5,077		191		679	
4,067				4,607				5,243				870			

XXIV.

Résultats acquis, depuis le jour de leur fondation jusqu'au 1[er] janvier 1872, dans les établissements spéciaux créés à Chambéry par le général comte de Boigne.

NATURE des ÉTABLISSEMENTS.	DATE		CAPITAL AFFECTÉ à la fondation.	RESSOURCES ANNUELLES		NOMBRE D'INDIVIDUS SECOURUS depuis la fondation jusqu'en 1872.			
	DE LEUR FONDATION.	DE LEUR OUVERTURE.		À l'époque de la fondation.	en 1872.	Admis dans les établissements.	Secourus à domicile.	Moyenne annuelle des individus admis ou secourus.	
								Hommes	Femmes.
			fr.	fr.	fr.				
Maison de Sainte-Hélène (*mendiants*). .	26 octobre 1822.	1[er] mai 1830.	603,000	26,150	33,304	1,230	412	116	244
Maison de Saint-Benoît (*vieillards*). . .	21 juillet 1820.	21 septemb. 1820	900,000	30,000	34,000	275	704	100	90
						1,505	1,116	216	334
						2,621		550	

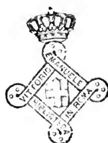

VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA IN ROMA

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

A quoi servent les biographies.

CHAPITRE II.

La Savoie avant la Révolution française.

CHAPITRE VI.

L'Inde du Nord. — Mahrattes et Mogols.

CHAPITRE VII.

Guerre des Radjpouts. — Patoûn, Adjmyr, Mairthah.

CHAPITRE VIII.

Créations militaires du général de Boigne.

CHAPITRE IX.

Guerres du Meywar et du Dekkan. — Mort de Sindhia.

CHAPITRE X.

John Malcolm.—Les Mahrattes en 1796.

CHAPITRE XI.

Les successeurs du général de Boigne.

CHAPITRE XII.

Retour en Europe. — La comtesse de Boigne.

CHAPITRE XIII.

Fondations hospitalières du général de Boigne.

CHAPITRE XIV.

L'homme jugé par ses œuvres.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

De tous les documents imprimés ou manuscrits où ont été puisés les éléments de ce livre.

(Les chiffres arabes indiquent les pages du livre où les ouvrages sont cités.)

A

F

G

H

S

T

V

W

FIN DE L'INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS LE COURS DE LA VIE DU GÉNÉRAL DE BOIGNE.

(Les chiffres arabes indiquent les pages.)

C

O

P

R

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Poitiers.— Imp. A. Dupré.

Carte
DE L'INDE
pour servir à l'étude des Campagnes
DU GÉNÉRAL DE BOIGNE.
1784-1796

Milles Anglais

Kilometres

PENDJAB
LAHORE
SINDE
MAROUSTHAN
RADJPOUTANAH
DELHI
AGRAH
Gwalior
Simlah
Meerut
Rampoor
ROHILCUND
Kanodje
Lucknow
AOUDE
BUNDELCUND
Allahabad
Benares
Patna
Odeypoor
Patan
OUDJEIN
Baroda
Cambaye
Surate
Tapty R.
Nagpoor
Vindhya
BENGALE
Chandernagor
CALCUTTA
Bouches du Gange
BOMBAY
DEKKAN
ORISSA
Mahanady R.
Golconda
G. de Cambaye
G. de Kotch
OCÉAN



Carte du DOWAB
GOLFE DU BENGALE
CIRCARS
COROMANDEL
MYSORE
MADRAS
Arcot
Seringapatam
GOA
Mahe
Calicut
Visapour
Hayder-Abad
Golconde
Mazulipatam
CEYLAN
Cap Comorin
ILES MALDIVES
MAHRATTES
Empire MOGOL
ANGLAIS
Etats du NIZAM
PORTUGAIS
Itineraire in General
DELHI
AGRAH
KOEL
Muttrah
Bindrabund
Ferrukabad
Kanodje
LUCKNOW
AOUDE
Cawnpoore
Korah
Kalpee
Banda
Kallindger
Pannah
Dholpoor
Gwalier
Kotah
Rampur
Meyrut
Sudannah
Panniput





